THEATRE

DE SCRIBE

II

De la Biblioteca de
D. JOSÉ A. ELIAS.

21/2047

THÉATRE COMPLET

DE M.

EUGÈNE SCRIBE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER.
RUE DE SEINE, N. 14.

R. 94243

THÉATRE COMPLET

DE M.

EUGÈNE SCRIBE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Seconde Edition,

ORNÉE

D'UNE VIGNETTE POUR CHAQUE PIÈCE.

TOME ONZIÈME.

PARIS,

AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE CHRISTINE, N. 1.

M DCCC XXXV.

HENRIETTE.

PAR GRACE... PAR PITIÉ... CACHEZ MOI...

Une faute acte II. Sc. V.

UNE FAUTE,

DRAME EN DEUX ACTES, MÊLÉ DE COUPLETS,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 17 août 1830.

PERSONNAGES.

ERNEST DE VILLEVALLIER.
LÉONIE, sa femme.
MADAME DARMENTIÈRES, tante de Léonie.
BALTHASAR, ancien domestique.
GRINCHEUX, maître menuisier.
JOSÉPHINE, sa femme, couturière.
PARENS ET AMIS D'ERNEST.

La scène se passe dans un château aux environs de Bordeaux.

UNE FAUTE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon ouvert par le fond, et donnant sur les jardins. Portes latérales. Sur le devant du théâtre, à gauche de l'acteur, une table ; à droite, un petit guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSÉPHINE, ASSISE A DROITE, ET TENANT A LA MAIN SON OUVRAGE, DONT ELLE NE S'OCCUPE PAS ; GRINCHEUX, A GAUCHE, DEVANT LA TABLE, ET ÉCRIVANT.

GRINCHEUX, relisant son mémoire.

« Mémoire des ouvrages faits par moi Grincheux, « maître menuisier, dans le château de M. le comte « de Villevallier. » Le plus beau château des environs de Bordeaux ! Un immense manoir féodal, qui, de tous les côtés, tombait de noblesse, et qu'il a fallu remettre à neuf. (S'interrompant et appelant.) Joséphine !... ma femme !... madame Grincheux !...

JOSÉPHINE.

Qu'est-ce donc ?

GRINCHEUX.

Qu'est-ce que tu fais là ?

JOSÉPHINE.

Moi?... je travaille à la robe de madame.

GRINCHEUX.

Ce n'est pas vrai.... tu étais encore à rêvasser... et je n'aime pas ça... est-ce que tu vas faire comme madame la comtesse, qui, depuis six mois, est toujours triste, souffrante et malade?... elle du moins, c'est une grande dame, qui a une belle maison, une belle fortune, un bon mari!... Elle peut être triste, elle a le temps... mais une couturière comme toi, qui tourne à la mélancolie, c'est bête, vois-tu; parce que, pendant ce temps-là, l'ouvrage ne va pas.

JOSÉPHINE.

Vous êtes toujours à gronder.

GRINCHEUX, se levant, et allant à elle.

C'est qu'en vérité je ne te reconnais pas. Voilà quatre ans que nous sommes mariés, et autrefois tu étais vive, joyeuse, toujours de bonne humeur; et quand j'étais à ma menuiserie, et toi à ta couture...

AIR: Tenez, moi je suis un bon homme.

Tu chantais toujours, Dieu sait comme!
Des r'frains qu'étaient bien amusans...
Et puis, pour embrasser ton homme,
Tu t'interrompais d' temps en temps.
Ça nous faisait faire bon ménage,
Chansons par-ci, baisers par-là!
J' travaillais deux fois davantage,
Et les pratiqu's payaient tout ça.

Et puis autrefois... le dimanche, tu te faisais belle pour moi... nous sortions ensemble... mais à présent,

les jours de fête... hier, par exemple, où as-tu dîné et passé la soirée?

JOSÉPHINE.

Chez madame Gravier, ma tante.

GRINCHEUX.

C'est singulier qu'elle ne m'ait pas invité!... Aussi, toute la journée, j'ai promené paternellement nos deux garçons dans les allées de Tourny, et au château-Trompette... de sorte qu'en revenant, il a fallu les porter sur chaque bras... et le soir, pour me refaire, j'ai eu une dispute.

JOSÉPHINE.

Vous êtes si gentil!

GRINCHEUX.

Je ne suis pas mal... D'ailleurs, en m'épousant, tu me connaissais.

AIR: De sommeiller encor, ma chère.

Je ne t'ai point trompé, ma chère:
J'étais comm' ça, quand tu m'as pris;
Pas beau, mais d'un bon caractère,
Et la beauté n'a pas grand prix:
Ses avantag's sont trop rapides;
Mais la laideur, mais les bons sentimens,
Ce sont des qualités solides
Qui rest' et qui durent long-temps.

Ainsi ce n'est pas moi qui suis changé, c'est toi.

JOSÉPHINE.

Par exemple!

GRINCHEUX.

Oui... oui... depuis quelques mois à peu près.

JOSÉPHINE.

Si on peut dire des choses pareilles!... Apprenez, monsieur Grincheux...

GRINCHEUX.

Il n'y a pas besoin de se fâcher ni de rougir comme tu le fais... Tais-toi : car voilà le vieux Balthasar, mon cousin, l'intendant du château, qui de sa nature est toujours de mauvaise humeur.

SCÈNE II.

JOSÉPHINE, ASSISE; BALTHASAR, GRINCHEUX.

BALTHASAR, entrant par le fond.

Si ce n'est pas un meurtre, une indignité!... Partout des papiers *perse!* des peintures nouvelles, des dorures, des colifichets! Ce n'est plus notre ancien château... je ne m'y reconnais plus.

GRINCHEUX.

Je crois bien, cousin; nous en avons fait un boudoir de la Chaussée-d'Antin de Paris. Ce n'est pas un mal.

BALTHASAR.

Si vraiment!... Mon pauvre maître, après un an d'exil, se fait sans doute une fête de revoir le château de ses pères; et en y rentrant, il se croira encore dans un pays étranger... Quant à moi, qui suis né ici, qui y ai passé ma jeunesse...

AIR de Lantara.

Ce vieux château devait me plaire!
J'ai, par le temps, vu ses murs se noircir :

Chaque colonne, chaque pierre
Me rappelaient un chagrin, un plaisir ;
A chaque pas c'était un souvenir.
Il d'vait rester tel que moi, ce me semble;
Car c'est cruel, et mon cœur en gémit,
Pour deux amis qui vieillissaient ensemble,
De voir qu'un d'eux seulement rajeunit.

Enfin n'y pensons plus... quand mon maître reviendra... s'il revient jamais!... (A Grincheux, qui s'est approché de lui et qui lui présente un papier.) Qu'est-ce que c'est ?

GRINCHEUX.

Mon mémoire, que vous examinerez, et que j'ai fait en consience; car c'est vous, cousin, qui m'avez fait avoir la pratique du château.

BALTHASAR, regardant le papier.

As-tu bien mis là tout ce que tu as fait ?

GRINCHEUX.

Oh! oui... pour le moins.

BALTHASAR, lisant.

Que de frais inutiles!... que de folles dépenses!... Enfin, ça ne me regarde pas... monsieur l'a fait pour plaire à madame.

JOSÉPHINE.

C'est bien naturel!... une jeune femme, si bonne, si gracieuse, et surtout si jolie!... On la reconnaîtrait pour Espagnole, celle-là, rien qu'à ces beaux yeux noirs.

BALTHASAR.

Oui, la fille d'un ancien ambassadeur, dont à Paris, il s'est avisé d'être amoureux... sa première inclination!... Il en perdait la tête... moi aussi... et il a bien fallu la lui donner pour femme... au lieu d'en

choisir une... tout uniment en France... Mon Dieu! elles ne sont pas pires là qu'ailleurs.

JOSÉPHINE.

C'est aimable.

BALTHASAR.

Est-ce que j'ai besoin d'être aimable, madame Grincheux?... Est-ce que c'est mon habitude?

JOSÉPHINE.

Non, certainement... mais si madame vous entendait...

BALTHASAR.

Qu'importe!... J'ai ici mon franc-parler.... le comte de Villevallier, mon maître, que j'ai vu naître, que j'ai élevé, que j'ai porté dans mes bras, m'a dit : « Bal-« thasar, tant que je vivrai, tu resteras chez moi. » Et j'ai dit : « J'y compte... » Parce que mon maître... Vous ne savez pas ce que c'est que mon maître?... c'est l'honneur même... c'est un cœur d'or... c'est le plus brave jeune homme... et si le ciel était juste, celui-là méritait d'épouser un ange.

JOSÉPHINE.

Il me semble qu'il n'est pas si mal tombé!... Qu'est-ce que vous avez à reprocher à madame?

BALTHASAR.

Moi!... est-ce que je lui reproche rien?

JOSÉPHINE.

Dam!... vous avez un air...

GRINCHEUX.

C'est vrai, cousin... vous avez un air...

JOSÉPHINE, se levant, et venant auprès de Balthasar.

Est-ce qu'elle n'est pas honorée et chérie dans le

pays? Est-ce qu'elle ne fait pas du bien à tout le monde?... Est-ce qu'elle ne se conduit pas d'une manière exemplaire?

BALTHASAR.

C'est possible... Je ne dis pas non.

JOSÉPHINE.

Et cependant, depuis un an que son mari l'a laissée seule ici, dans ce château, avec sa tante pour unique compagnie, ça n'est pas amusant.

BALTHASAR.

Oh! sans doute; le devoir n'est jamais amusant... et puis c'est un chose si longue qu'un an de constance!

JOSÉPHINE.

Mais oui... et il ne faut pas croire qu'en fait de constance tous les hommes en aient déjà tant... Vous, tout le premier; car autrefois vous adoriez madame.

GRINCHEUX.

Vous vous seriez mis au feu pour elle!... témoin l'incendie du château, où vous vous êtes fait une blessure à la jambe, en voulant la sauver.

JOSÉPHINE.

Et maintenant vous êtes toujours de mauvaise humeur quand on parle d'elle... Il semble que vous lui en vouliez.

BALTHASAR.

Moi!... Qui vous a dit cela? Est-ce que je l'accuse? Est-ce à elle que j'en veux?

JOSÉPHINE.

Et à qui donc?

BALTHASAR.

A sa tante... à madame Darmentières.

JOSÉPHINE.

A ma marraine! qui, au fond, est une si bonne femme!

BALTHASAR.

Une véritable Espagnole, qui, avec ses idées castillanes, voit partout des don Rodrigue et des héros de romans... Donnez donc un pareil mentor à une femme de dix-sept ans, légère, et sans expérience!

JOSÉPHINE.

C'est justement ce qui prouve pour madame la comtesse... elle n'en a que plus de mérite à se conduire comme elle le fait... Mais à nous autres femmes, on ne nous rend jamais justice.

(Elle va se rasseoir.)

BALTHASAR.

Ah! souvent, si on vous la rendait...

JOSÉPHINE.

Fi! ce que vous dites là n'est pas galant... Mais en général, monsieur Balthasar ne se pique pas d'être poli.

BALTHASAR.

Ce n'est pas d'hier, du moins, que vous pouvez me faire ce reproche... car je vous ai salué deux fois sans que vous ayez daigné m'apercevoir.

GRINCHEUX.

Et où donc?

BALTHASAR.

Au château de Raba... où vous vous promeniez en compagnie.

GRINCHEUX.

Tu as été hier te promener avec ta tante... en sortant de dîner.

JOSÉPHINE, baissant les yeux.

Oui, mon ami.

BALTHASAR, d'un air de doute, et s'approchant de Joséphine.

Ah! cousine!... ah! c'était votre tante qui vous donnait hier le bras!

JOSÉPHINE, d'un air suppliant.

Monsieur Balthasar...

BALTHASAR, à demi-voix, et avec humeur.

Soyez tranquille!... est-ce que je vois jamais ce qui ne me regarde pas?

GRINCHEUX.

Qu'est-ce que c'est donc?

BALTHASAR.

Rien du tout... (Lui donnant un poignée de main.) Ce pauvre Grincheux!... J'examinerai ton mémoire... car voici la tante de madame.

GRINCHEUX, étonné.

Ah ça... il y a donc quelque chose?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS; MADAME DARMENTIÈRES.

MADAME DARMENTIÈRES, entrant par le fond, à droite.

Que l'on porte les fleurs et les bouquets dans ma chambre; et surtout le plus grand secret... Balthasar,

Joséphine, ma chère filleule, vous voilà... J'ai des ordres à vous donner. Et vous, Grincheux, puisque vous êtes venu passer ici quelques jours auprès de votre femme, vous ne nous serez pas non plus inutile.

JOSÉPHINE ET GRINCHEUX.

Qu'est-ce donc?

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est aujourd'hui le jour de naissance de ma nièce, ma chère Léonie... et comme elle, qui est toujours malade, se trouve aujourd'hui un peu mieux... il faut en profiter.

JOSÉPHINE.

Je veux être la première à offrir mon bouquet à madame.

MADAME DARMENTIÈRES, la retenant.

Non pas... garde-t'en bien... ce n'est pas le moment... Je veux quelque chose d'imprévu... d'inattendu, qui nous frappe tous de surprise et d'admiration.

BALTHASAR, à part.

C'est ça... du romanesque... des coups de théâtre!

MADAME DARMENTIÈRES.

J'ai invité une nombreuse société. Nous aurons ce soir un grand souper, un bal, un feu d'artifice... Moi, j'aime le monde, le bruit... c'est là mon bonheur, surtout quand il s'agit de fêter ma nièce.

AIR: Vaudeville de l'Écu de six francs.

Partout son chiffre et sa devise
En transparent dans le jardin;
Et pour compléter sa surprise,

Alors nous paraîtrons soudain,
Des fleurs, des bouquets à la main!...
C'est moi qui dois marcher en tête.
Le coup d'œil sera ravissant;
Et cela m'amusera tant!..

BALTHASAR, à part.

C'est pour ell' que sera la fête.

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais il me manque, pour le dénouement, quelque chose de foudroyant... de ces coups extraordinaires qui vous renversent... qu'est-ce que nous pourrions donc faire?

JOSÉPHINE.

Je m'en rapporte à vous, ma marraine.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et vous, Balthasar, qu'est-ce que vous en dites?

BALTHASAR, passant auprès de madame Darmentières.

Moi, je dirais tout uniment à madame la comtesse : « Ma chère nièce, c'est aujourd'hui que tu es « née pour l'orgueil de tes parens et le bonheur de « ton époux... songe à lui, à tes devoirs, et embrasse- « moi... voilà mon bouquet. »

MADAME DARMENTIÈRES.

Dieu! que c'est bourgeois!

JOSÉPHINE.

Comme c'est fête de famille!

BALTHASAR.

C'est possible... j'ajouterais... « Si je ne te fête pas « autrement, c'est qu'en l'absence de ton mari, il ne « me paraît pas convenable de donner des bals, des « réjouissances, des feux d'artifice... »

MADAME DARMENTIÈRES.

Balthasar!...

BALTHASAR.

Vous me demandez mon avis...

MADAME DARMENTIÈRES.

Il est impertinent... et vous pouvez le garder.

BALTHASAR.

C'est dit... il ira avec beaucoup d'autres qu'on ne me demandait pas, et qu'on eût bien fait de suivre.

(Grincheux passe auprès de sa femme.)

MADAME DARMENTIÈRES.

Je n'ai besoin ni de votre approbation, ni de votre censure. Je fais ce qui me convient, et ce qui conviendrait à monsieur le comte de Villevallier, mon neveu, s'il était ici... Pourquoi n'y est-il pas? Pourquoi, depuis un an, nous laisse-t-il seules en ce château?

BALTHASAR.

Si mon maître le fait, c'est qu'il a ses raisons.

MADAME DARMENTIÈRES.

Vous les connaissez donc?

BALTHASAR.

Non : mais elles ne peuvent être que justes et convenables.

AIR : Au temps heureux de la chevalerie.

Voilà pourquoi je pense au fond de l'ame
Que votre nièc' peut bien, ainsi que vous,
Aveuglément, et sans craindre de blâme,
Se conformer aux ordr's de son époux.
Sans qu' ma raison ou mon cœur réfléchisse,
Tout c' qu'il commande à l'instant je le fais,
Car je suis sûr, pour peu que j'obéisse,
D' rendre un service, ou d' répandr' des bienfaits.

MADAME DARMENTIÈRES.

Il suffit... Avez-vous été ce matin à la ville? Avez-vous fait les commissions de ma nièce?

BALTHASAR.

Oui, madame.

MADAME DARMENTIÈRES.

Y avait-il des lettres pour nous?

BALTHASAR.

Plusieurs : ainsi que les journaux... pardon, je les ai là.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et vous ne me les avez pas données!... où avez-vous la tête? A quoi pensez-vous? (Elle prend les lettres, en ouvre une.) Dieu! l'écriture de mon neveu!

BALTHASAR.

C'est de lui, madame?... Madame, se porte-t-il bien?

MADAME DARMENTIÈRES, lisant.

Certainement.

BALTHASAR.

Il ne lui est rien arrivé?

MADAME DARMENTIÈRES, de même.

Du tout.

BALTHASAR.

Dieu soit loué!... ah! que vous êtes bonne!... et après, madame, après... qu'est-ce qu'il dit?

MADAME DARMENTIÈRES.

Que ce soir il peut être ici.

BALTHASAR.

Vous ne me trompez pas?

MADAME DARMENTIÈRES, vivement.

Voilà l'idée que je cherchais... au milieu de la fête... l'arrivée d'un mari!... Surprise, coup de théâtre!... il ne s'agit que de bien ménager cela, et je m'en charge... pourvu que personne ne prévienne ma nièce.

BALTHASAR.

Mon maître, mon cher maître!... je veux être le premier à le recevoir... J'irai au-devant de lui... Daignez me dire par où il doit arriver.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est inutile; je veux le plus grand secret... D'ailleurs on aura besoin de vous ici, pour le service de la table, celui de l'office et l'inspection de l'argenterie.

BALTHASAR.

Ah! madame, grâce pour aujourd'hui.

MADAME DARMENTIÈRES.

Pourquoi donc?

BALTHASAR.

Air du vaudeville de la Robe et les Bottes.

Vous savez bien que d'ordinaire
Devant l'ouvrag' je ne recule pas;
Et j'ai gardé, quoique sexagénaire,
Du cœur, de la tête et des bras.
Mais prêt à r'voir mon maître, j' vous l'atteste,
Par le bonheur je me sens oppresser,
Il m'ôt' la force; et je veux qu'il m'en reste,
Ne fût-ce que pour l'embrasser.

MADAME DARMENTIÈRES, le regardant avec pitié.

Ces vieux domestiques sont si ridicules!

BALTHASAR.

Ce n'est pas une raison pour les tuer... (Entre ses dents.) S'il fallait tuer tout ce qui est ridicule...

MADAME DARMENTIÈRES.

Balthasar!

GRINCHEUX, allant à Balthasar.

Cousin...

BALTHASAR.

Eh! qu'est-ce que cela me fait? (Il passe à la gauche de Grincheux.)

MADAME DARMENTIÈRES.

C'en est trop... sortez d'ici à l'instant.

BALTHASAR.

Sortir!... je suis au service de monsieur le comte... c'est lui qui est mon maître.

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais, en son absence, ma nièce a tout pouvoir; et quand je lui raconterai votre insolence, c'est elle qui vous chassera.

BALTHASAR.

Peut-être.

MADAME DARMENTIÈRES.

Voilà qui est trop fort... et nous verrons qui de moi, ou d'un insolent valet...

JOSÉPHINE ET GRINCHEUX.

Prenez donc garde, monsieur Balthasar... mon cousin.

BALTHASAR.

Ça m'est égal; nous verrons.

GRINCHEUX.

Paix! c'est madame.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS; LÉONIE, ENTRANT PAR LE FOND.

LÉONIE.

Eh mon Dieu! d'où vient ce bruit?

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est ce vieil intendant... ce valet, qui a osé me manquer de respect.

LÉONIE.

Comment! Balthasar, vous vous seriez permis...

MADAME DARMENTIÈRES.

Oui, ma nièce... et il s'est oublié à un tel point, que j'exige qu'aujourd'hui on le renvoie, sur-le-champ.

LÉONIE.

Serait-il vrai, Balthasar?

BALTHASAR.

Oui, madame la comtesse, j'ai eu tort, je ne dis pas non.

LÉONIE, avec émotion et sans sévérité.

C'est mal, très mal... et, sinon par égard pour moi, qui suis souffrante, au moins pour mon mari, pour M. le comte votre maître... vous deviez, Balthasar, respecter ma tante.

MADAME DARMENTIÈRES.

Lui parler ainsi, et avec cette modération!... qu'il soit renvoyé, je le veux.

LÉONIE.

Je le devrais, sans doute.

BALTHASAR.

Me voici prêt à régler mes comptes.

MADAME DARMENTIÈRES, poussant Léonie.

Allons donc!

LÉONIE.

Soit... tantôt... je vous parlerai... à vous seul.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et pourquoi donc?

LÉONIE.

De grâce, ma tante... il n'est pas nécessaire devant Joséphine, devant tout le monde, de faire une scène... (A Balthasar.) Plus tard... dans une heure, vous viendrez.

BALTHASAR.

Oui, madame. (Pendant que Léonie remonte vers le fond, Balthasar regarde madame Darmentières d'un air content, puis il dit bas à Grincheux :) Je vous l'avais bien dit... elle ne me renverra pas... je suis tranquille.

(Il sort.)

SCÈNE V.

JOSEPHINE, ASSISE, MADAME DARMENTIERES, LÉONIE, GRINCHEUX.

MADAME DARMENTIÈRES.

En vérité il n'y a que dans ce pays où l'on soit exposé à de telles insolences... Si, à Madrid, où vous êtes née et moi aussi, cela fût arrivé...

AIR du Ménage de garçon.

En prison, ou bien aux galères,
On l'eût envoyé tout d'abord;

Car il suffit, dans ces affaires,
D'avoir un bon corrégidor.

GRINCHEUX.

C' n'en est pas là chez nous, encor.
Dans notre pays, qu'est barbare,
Il faut, pour qu'un homme ait des torts,
Trouver des raisons : c'est plus rare
A trouver qu' des corrégidors.
Il faut des raisons... c'est plus rare
A trouver qu' des corrégidors.

(Il passe auprès de sa femme.)

LÉONIE.

Il suffit... je vous promets, ma tante, que vous aurez satisfaction... Mais comment cela est-il arrivé?

MADAME DARMENTIÈRES.

A propos de rien... au sujet de ces lettres qu'il m'apportait, et que je n'ai pas encore achevé de lire. En voici pour vous. (Elle remet des lettres à Léonie, et achève de parcourir celles qui lui restent. Léonie va s'asseoir auprès de la table à gauche.) Celle-ci est de mon libraire, à qui j'ai demandé des romans nouveaux... Il y a long-temps que je n'ai eu d'émotions fortes... (Prenant une autre lettre.) Celle-là... « A « madame Joséphine Grincheux, au château de Ville-vallier. » Ce n'est pas pour moi.

JOSÉPHINE, se levant.

Ah mon Dieu!... Balthasar se sera trompé.

GRINCHEUX, prenant la lettre.

Sans doute.

JOSÉPHINE, la lui reprenant.

Ce n'est pas pour toi.

(Madame Darmentières lit ses lettres tout bas, auprès de la table, à droite, ainsi que Léonie, qui est assise à gauche; Joséphine et Grincheux occupent le milieu de la scène sur le devant.)

GRINCHEUX, à voix basse, à sa femme.

C'est égal : je peux bien en prendre connaissance.

JOSÉPHINE, troublée, et reconnaissant l'écriture, à voix basse aussi.

Du tout... ce n'est pas nécessaire... non pas certainement que j'y tienne en aucune façon...

GRINCHEUX.

Eh bien! moi, madame Grincheux, j'y tiens beaucoup... Tout-à-l'heure je ne sais pas ce que vous avez dit à mon cousin Balthasar... mais il avait avec moi un air de compassion qui m'a déplu... (S'animant par degrés.) Je n'aime pas qu'on me plaigne.

JOSEPHINE, de même.

Si vous en croyez Balthasar, il brouillerait tous les ménages.

GRINCHEUX.

Mais c'est égal; je veux savoir pourquoi on vous l'adresse ici, au château.

JOSÉPHINE.

Parce qu'on sait que j'y travaille, que j'y suis en journée.

GRINCHEUX.

Voyons.

JOSÉPHINE.

Vous ne la verrez pas.

LÉONIE, avec impatience, et interrompant sa lecture.

Qu'est-ce donc?... Encore des disputes!... en vérité, je suis bien malheureuse... même ici, dans mon inté-

rieur, dans ce château où je vis presque seule, je ne puis avoir un instant de repos ni de tranquilité.

GRINCHEUX, remontant la scène, et allant auprès de Léonie.

Pardon, madame la comtesse, c'est la faute de ma femme.

JOSÉPHINE.

C'est la sienne.

GRINCHEUX.

Elle ne veut pas me montrer cette lettre.

JOSÉPHINE.

Pourquoi veut-il connaître mes secrets?

GRINCHEUX.

Pourquoi en a-t-elle avec moi? Dès que, dans un ménage, il y a communauté, les secrets en sont; et si elle refuse, c'est qu'elle est coupable.

LÉONIE, vivement et avec agitation.

Coupable! que dites-vous?... qui vous donne le droit de l'accuser?

GRINCHEUX.

C'est elle-même... moi, je ne demande pas mieux que de faire bon ménage, et d'être bon mari; c'est dans ma nature... S'il n'y a rien de mal dans cette lettre, qu'elle vous la montre. (Prenant Joséphine par le bras, et la faisant passer auprès de Léonie.) Je m'en rapporte à vous, madame la comtesse, qui êtes la sagesse et la vertu même; et d'après ce que vous me direz, je serai tranquille.

MADAME DARMENTIÈRES, à Joséphine.

Voilà, ma filleule, qui me paraît raisonnable.

JOSÉPHINE.

Je ne dis pas non, ma marraine... Mais aller importuner madame la comtesse de nos affaires particulières!...

GRINCHEUX.

Dès qu'elle y consent... Eh bien! madame Grincheux, vous hésitez?... Elle hésite...

JOSÉPHINE.

Non, non, certainement. (Elle remet la lettre à Léonie.) La voici.

LÉONIE, au moment où elle reçoit la lettre, lui prend la main.

Joséphine, vous tremblez.

JOSÉPHINE.

Non, madame.

LÉONIE la regarde, puis regarde la lettre qu'elle tient, et, sans la décacheter, dit à Grincheux, en se levant et passant auprès de lui.

C'est bien... tout à l'heure... à mon aise... je la lirai... et nous en parlerons... je vous le promets.

GRINCHEUX.

Ça suffit, madame, ça suffit.

AIR des Comédiens.

Tout c' que j' demande est d'avoir confiance:
Rendez-la moi, c'est là tout mon espoir.

MADAME DARMENTIÈRES.

(Bas.)

Viens, laissons-les... Je veux en confidence
Vous expliquer mes ordres pour ce soir.
(Passant auprès de Léonie.)
Et vous, songez à Balthasar... qu'il sorte...
Quand de ses gens on veut être obéi,
Au moindre mot on les met à la porte.

GRINCHEUX.

C'est l' seul moyen d'en être bien servi.

ENSEMBLE.

MADAME DARMENTIÈRES, GRINCHEUX, LÉONIE, JOSÉPHINE.

MADAME DARMENTIÈRES.

Ah ! quel plaisir ! mon cœur jouit d'avance
De la surprise où je m'en vais la voir ;
(A Grincheux.)
Viens, laissons-les... je veux en confidence
Vous expliquer mes ordres pour ce soir.

GRINCHEUX.

Tout c' que j' demande est d'avoir confiance ;
Rendez-la moi, c'est là tout mon espoir ;
Aussi, madam', j' vous remerci' d'avance,
Et je viendrai tout à l'heur' vous revoir.

LÉONIE, regardant Joséphine.

Eh ! mais, je crois qu'elle tremble d'avance ;
Qu'a-t-elle donc ? je crains de le savoir ?
S'il en est temps encor, de l'indulgence ;
Tâchons au moins de la rendre au devoir.

JOSÉPHINE.

Ah ! malgré moi, mon cœur tremble d'avance !
Par cet écrit que va-t-elle savoir !
Dans sa bonté mettons ma confiance,
Car désormais c'est là tout mon espoir.

(Madame Darmentières et Grincheux sortent.)

SCÈNE VI.

LÉONIE, JOSÉPHINE.

LÉONIE.

Eh bien! Joséphine, dois-je ouvrir cette lettre? Vous ne me répondez pas... Vous m'effrayez... et en vérité... je suis aussi émue, aussi tremblante que vous... Cette lettre... vous savez donc de qui elle est?

JOSÉPHINE.

Je m'en doute, du moins.

LÉONIE.

Et faut-il que je la lise?

JOSÉPHINE, joignant les mains.

Oui, madame, oui.... ne fût-ce que pour ma punition.

LÉONIE, regardant la signature.

Signé *Théophile*... Quel est ce Théophile?

JOSÉPHINE.

Un jeune homme qui a à peine dix-huit ans... qui a étudié... qui aurait pu être clerc dans quelque bonne étude de Bordeaux... Mais il a mieux aimé être simple commis chez M. Durand, son oncle, qui est marchand de nouveautés.

LÉONIE.

Et pourquoi?

JOSÉPHINE.

Parce que M. Durand demeure à côté de chez nous.

LÉONIE.

Je comprends... il vous aime?

JOSÉPHINE.

Je le crois... Voilà dix-huit mois qu'il me fait la cour... mais je n'ai jamais voulu l'écouter... Oh! ça, je vous le jure.

LÉONIE.

Bien vrai?

JOSÉPHINE.

Lisez, madame... vous verrez qu'il doit se plaindre... car il se plaint toujours; et ça me fait assez de peine.

LÉONIE, lisant avec émotion.

Ainsi vous croyez n'avoir rien à vous reprocher?

JOSÉPHINE.

Rien... ce n'est pas ma faute... il m'aime tant! il est si gentil! tandis que M. Grincheux est si défiant, si grondeur, si jaloux.

LÉONIE.

A-t-il toujours été ainsi?

JOSÉPHINE.

Non, madame, je ne crois pas... Dans les commencemens de notre mariage, il était assez bien, j'en conviens; mais il y a long-temps que cela a cessé.

LÉONIE.

Et depuis quand?

JOSÉPHINE.

Je l'ignore.

LÉONIE.

Et moi je crois le savoir... Joséphine, n'est-ce pas depuis dix-huit mois à peu près?

JOSÉPHINE.

Comment cela?

LÉONIE.

Oui, c'est depuis qu'un autre vous a paru aimable que votre mari a cessé de l'être à vos yeux.

AIR: J'en guette un petit de mon âge.

S'il vous maltraite et s'il vous parle en maître,
S'il est grondeur, n'est-ce pas, entre nous,
Depuis qu'il a sujet de l'être?
Qui l'a rendu défiant et jaloux?
Et lorsque vous pensez à d'autres,
S'il vous épie au logis, au dehors,
S'il est coupable, enfin, s'il a des torts,
Ces torts ne sont-ils pas les vôtres?

JOSÉPHINE.

Ah! madame!

LÉONIE.

Et si vous saviez, mon enfant, quel avenir vous vous préparez!... encore un pas, et il n'y a plus pour vous ni bonheur ni repos. (Mouvement de Joséphine.) Je ne vous parle point de vos regrets, de vos reproches continuels... de votre intérieur à jamais troublé... de la désunion, de la défiance dans votre ménage... Mais vingt fois par jour l'effroi dans le cœur, la honte sur le front, vous tremblerez d'être trahie... Vous vivrez dans la crainte de vos voisins, dans la dépendance d'un domestique, qui, s'il a cru lire dans votre cœur,

aura acquis le droit de vous faire rougir... et si, fatiguée d'une journée si pénible, vous espérez la nuit trouver le repos, vous le chercherez en vain... vous ne dormirez point... non; le souvenir de votre faute vous poursuivra jusque dans votre sommeil, et vous craindrez, même en dormant, de trahir votre secret.

JOSÉPHINE.

Ah mon Dieu!... vous me faites peur.

LÉONIE.

Oui... oui... croyez-moi, il en est temps encore; éloignez de votre cœur et de vos sens des idées dont on triomphe toujours quand on le veut bien... on peut vivre loin de celui qu'on aime... on souffre peut-être; mais on n'est pas vraiment malheureuse.

JOSÉPHINE, pleurant.

Il me semble cependant que je le suis.

LÉONIE, avec agitation.

Ah! c'est que vous ne connaissez pas le remords.

JOSÉPHINE, effrayée.

Que dites-vous?

LÉONIE, se reprenant.

Que, dans ce moment même, où vous pleurez, où vous le regrettez, vous trouvez dans votre propre estime, dans la mienne, dans le sentiment de vos devoirs, un adoucissement à vos maux, et des consolations... On n'en a plus dès qu'on s'est oublié un instant... Joséphine, il y a long-temps que je vous vois ici... vous êtes la filleule de ma tante; et comme telle, je dois vous porter intérêt... que mes avis, que mes conseils vous préservent d'un tel malheur... Vous

avez un mari qui est un honnête homme, qui vous aime... vous avez été heureuse avec lui; vous le serez encore dès que vous le voudrez... me le promettez-vous?... Et à cette condition, je déchire cette lettre... (Elle déchire la lettre.) et je lui dirai que vous êtes ce que je désire que vous soyez... et ce que vous êtes en effet, n'est-il pas vrai? une honnête femme.

JOSÉPHINE.

Oui, madame, oui, je vous le jure... (Pleurant.) J'aurai bien de la peine; mais c'est égal... je suivrai vos conseils... (En hésitant.) Que disait-il dans cette lettre?

LÉONIE.

Il demandait à vous voir... et vous indiquait un rendez-vous.

JOSÉPHINE.

Pauvre garçon!

LÉONIE.

Il faut le refuser et l'éviter, s'il s'offrait à vos yeux.

JOSÉPHINE.

Oui, madame... il m'est plus aisé de ne pas le voir, que de le voir malheureux.

LÉONIE.

C'est bien... ayez confiance en moi... dites-moi tout... et je ne vous abandonnerai pas.

JOSÉPHINE.

Air du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Quand j' pens' qu'en ce moment, hélas!
Il est déjà p't-être à m'attendre!

Mais c'est égal, je n'irai pas;
A vos avis je veux me rendre.

(Pleurant)

Pendant long-temps j'en pleurerai,
J'ai bien du chagrin.

LÉONIE.

Je le pense.

JOSÉPHINE.

Mais c'est à vous que je l' devrai,
Comptez sur ma reconnaissance.

(Elle sort)

SCÈNE VII.

LÉONIE, SEULE.

Pauvre enfant! que je m'estimerai heureuse si je puis la sauver! (Elle s'assied à gauche, reste plongée dans ses réflexions et le coude appuyé sur la table; ses regards tombent sur les lettres qu'elle y a laissées.) Achevons... (Elle en ouvre une.) Du comte de Lémos, de mon père... (Elle porte la lettre à ses lèvres. Lisant.) « Mon « enfant chéri, ma fille, voilà bien long-temps que je « ne vous ai écrit, mais si enfin je puis le faire, si « j'existe encore, je le dois au plus noble, au plus « généreux des hommes, à celui que je vous ai donné « pour mari. Vous avez su ma disgrâce et mon rappel « en Espagne; mais ce que vous ignorez, c'est que, « quelque temps après mon retour, arrêté comme an- « cien membre des Cortès, j'ai été dépouillé de mes « biens, et condamné à une peine infamante..... » (S'interrompant.) Grand Dieu!... (Continuant.) « L'arrêt était

« porté; et avant que vous puissiez l'apprendre, mon « gendre accourt à Madrid... Il voit l'ambassadeur, « nos ministres, tout est inutile. Alors, à force d'or, « d'adresse et de courage, il parvient à me faire éva- « der, et me conduit sur une terre étrangère, où il a « partagé mon exil, et tous mes maux, jusqu'au « jour de la justice, qui est enfin arrivé... On me rap- « pelle, on me rend mes biens... mais à mon âge, à « soixante-dix ans, je ne puis jamais espérer m'acquit- « ter envers Ernest... c'est vous, mon enfant, que je « charge de ce soin... c'est vous seule qui pouvez payer « mes dettes... Songez que si jamais vous lui causiez « le moindre chagrin, j'en mourrais, ma fille. » (Elle retombe la tête appuyée dans les mains.) O mon Dieu!

SCÈNE VIII.

BALTHASAR, LÉONIE, ASSISE.

LÉONIE.

Qui vient là me déranger?... c'est Balthasar.

BALTHASAR.

Me voici, madame la comtesse... je me rends à vos ordres.

LÉONIE.

A merveille. (avec embarras.) Eh bien!... eh bien! Balthasar, voulez-vous donc me forcer à user de rigueur envers vous?... vous savez cependant tout ce que jusqu'ici je vous ai montré de bontés et de ménagement.

BALTHASAR, froidement.

Je le sais... mais puisque madame votre tante veut absolument que vous me chassiez...

LÉONIE, doucement.

Ai-je dit cela?... y ai-je consenti?... Non pas que vous ne l'ayez mérité, peut-être.

BALTHASAR, avec colère.

Moi!...

LÉONIE, vivement, et avec crainte.

Ma tante du moins le croit... mais moi, je n'ai point oublié que mon mari... qu'Ernest vous chérissait... que vous l'avez élevé... et si je fais preuve encore aujourd'hui d'une trop longue indulgence..... c'est par égard pour lui.

BALTHASAR

Je l'en remercie, madame... c'est cela de plus que je devrai à mon maître.

LÉONIE.

Et à moi, Balthasar, ne croyez-vous rien me devoir?

BALTHASAR.

Si, madame... et, pendant long-temps, j'en ai été bien reconnaissant.

LÉONIE.

Et pourquoi, depuis quelque temps, avez-vous changé? Pourquoi n'avez-vous plus, pour ma tante et pour moi, les égards que nous avons droit d'attendre?

BALTHASAR.

Si c'est ainsi, c'est malgré moi... c'est sans le vou-

loir... il est possible que je me sois trompé... que j'aie tort... je le voudrais... et au prix de tout mon sang...

LÉONIE, se levant, et reprenant confiance.

Je ne vous comprends pas, Balthasar... Voyons, expliquez-vous sans crainte. Qu'y a-t-il?

BALTHASAR.

Il y a, madame, que je chéris mon maître par-dessus tout... que son père et lui nous ont comblés de bienfaits... que moi et les miens nous sommes habitués à lui et à ce château, comme si nous en dépendions... nous sommes presque de sa famille... et nous dévouer pour lui, n'est pas même un mérite, ni un devoir... c'est notre vie, notre existence.

LÉONIE.

Je le sais... eh bien?

BALTHASAR.

Eh bien!... Quand il est parti, quelques jours après son mariage, il m'a dit : « Balthasar... une affaire malheureuse, dont je ne puis parler à ma femme, car cela lui ferait trop de peine, m'oblige à m'éloigner... je ne sais combien de temps je serai absent, ni même s'il me sera possible de vous donner exactement de mes nouvelles... mais je te laisse ici, je suis tranquille... tu veilleras sur elle... c'est ce que j'ai de plus cher. »

LÉONIE, avec émotion.

Il a dit cela!

BALTHASAR.

Oui; et moi je lui ai répondu : « Mon maître, par-

tez... comptez sur votre vieux serviteur, je réponds de tout. »

LÉONIE.

Et tu as tenu parole... car, lorsque le feu prit à l'aile droite du château...

BALTHASAR.

Ah! ce n'est pas de cela que je voulais parler... ce n'est pas ainsi que j'aurais dû veiller...

LÉONIE.

Que voulez-vous dire?

BALTHASAR.

Que souvent il y avait de certaines personnes, certaines sociétés... votre tante le trouvait bon, il n'y avait rien à dire.... non pas qu'on veuille faire mal...

LÉONIE.

Eh bien?

BALTHASAR.

Mais la jeunesse... l'étourderie... on se laisse entraîner plus loin qu'on ne croit... Et s'il n'avait dépendu que de moi, on aurait congédié tout ce monde.

LÉONIE.

Des parens, des amis de mon mari... pas d'autres... et je ne sais, Balthasar, ce que vous voulez dire... Achevez... car je n'ai jamais entendu que personne m'ait blâmée... que personne ait cru apercevoir...

BALTHASAR.

Non, personne, grâce au ciel!... Mais moi... moi

seul, qui toujours sur pied, et le jour et la nuit... ai cru voir...! Oui, je suis bien vieux... mes yeux sont bien faibles... (la regardant en face.) mais, par malheur, ils ne me trompent pas... et j'ai vu...

LÉONIE.

Qui donc?... c'est trop souffrir... parlez, je le veux; je l'exige...

BALTHASAR, avec un accent terrible.

Vous me le demandez!... à moi?

LÉONIE, effrayée.

Non, non... (se remettant sur-le-champ.) car voici ma tante... Sans cela, Balthasar, je saurais ce que signifie un discours aussi étrange... et auquel je ne puis rien comprendre.

BALTHASAR.

Fasse le ciel que vous disiez vrai!

SCÈNE IX.

BALTHASAR, MADAME DARMENTIÈRES, LÉONIE.

MADAME DARMENTIÈRES.

Comment! cet homme est encore ici!... je croyais, ma nièce, que vous n'aviez à lui parler que pour le congédier.

LÉONIE.

Sans doute; mais d'après l'entretien que nous venons d'avoir... il promet à l'avenir plus de respect...

plus de déférence pour vous... (Regardant Balthasar.) N'est-ce pas? (Signe d'approbation de Balthasar.)

MADAME DARMENTIÈRES.

Il est trop tard... et si maintenant j'exige son renvoi... ce n'est plus dans mon intérêt, mais dans le vôtre.

LÉONIE.

Comment cela?

MADAME DARMENTIÈRES.

Il s'est vanté de rester ici malgré vous.

LÉONIE.

Est-il possible!

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est à moi qu'il l'a dit... il prétend que vous ne pouvez pas... que vous n'osez pas le mettre dehors... et, en conscience, si vous hésitez encore, je vais croire qu'il a raison.

LÉONIE, avec embarras.

Ma tante... (Passant entre madame Darmentières et Balthasar.) Puisque vous m'y forcez... Balthasar... vous sentez vous-même que vous ne pouvez plus rester ici.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bien heureux!

BALTHASAR, étonné.

Comment! vous me renvoyez?

LÉONIE.

C'est vous qui l'avez voulu.

BALTHASAR, avec douleur.

Ce n'est pas possible... vous n'y pensez pas.

MADAME DARMENTIÈRES.

Quelle audace!

BALTHASAR.

Je dis seulement que cela fera trop de peine à mon maître.

MADAME DARMENTIÈRES.

Il ose encore hésiter.

LÉONIE, avec émotion.

Il suffit... sortez.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et à l'instant même... car je savais bien, moi... que je l'emporterais.

BALTHASAR.

Oui, je sortirai... puisque mon seul appui, mon seul protecteur n'y est plus... mais il reviendra peut-être...et alors, s'il demande pourquoi on a chassé son fidèle serviteur... s'il le demande.

MADAME DARMENTIÈRES.

AIR : Téméraire (de la Chambre a Coucher).

Téméraire,
Sortez!
Redoutez
Ma colère.
Sortez, éloignez-vous!
Redoutez mon courroux.

BALTHASAR.

Mon maître reviendra, j'espère,
Et l'on verra... mais, taisons-nous.

ENSEMBLE.

BALTHASAR, LÉONIE, MADAME DARMENTIÈRES.

BALTHASAR.

Mon maître reviendra, j'espère,
C'est à vous,
C'est à vous,
De craindre son courroux.

(Il sort.)

LÉONIE.

Que faire?
Calmez,
Calmez
Votre colère.
Sortez, éloignez-vous!
Redoutez son courroux.

MADAME DARMENTIÈRES.

Téméraire,
Sortez!
Redoutez
Ma colère.
Sortez, éloignez-vous!
Redoutez mon courroux.

LÉONIE, s'asseyant sur le fauteuil à droite.

Ah! je me soutiens à peine.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bon... c'est ainsi qu'il faut agir... eh bien! te voilà tout émue, pour avoir montré un peu de caractère!...

LÉONIE.

Moi!.... non, ma tante.... ce n'est rien.... cela se passera...

SCÈNE X.

LÉONIE, ASSISE ; MADAME DARMENTIÈRES, GRINCHEUX.

GRINCHEUX, entrant mystérieusement par la gauche, et parlant à madame Darmentières.

Madame!

MADAME DARMENTIÈRES.

Qu'est-ce donc, Grincheux?

GRINCHEUX, à demi-voix.

Un homme à cheval vient d'arriver... un inconnu, qui est ici à côté, et qui demande à vous parler, d'abord à vous.

MADAME DARMENTIÈRES.

Dieu! si c'était...

GRINCHEUX.

Justement... je crois que c'est cela.

MADAME DARMENTIÈRES, regardant Léonie.

Comment la renvoyer?... Ma chère nièce...

LÉONIE, regardant madame Darmentières et Grincheux.

Eh bien!... qu'avez-vous donc? Pourquoi cette figure contrainte? (Elle se lève.) Il me semble qu'on ne m'aborde plus maintenant qu'avec un air de mystère.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est qu'il y en a aussi... (A part.) Livrons-lui la moitié de mon secret pour garder l'autre. (Haut.)

Vois-tu, ma chère amie, nous avons besoin que tu nous laisses... et que tu ne te doutes de rien.

LÉONIE.

Et pourquoi ?

MADAME DARMENTIÈRES.

Parce que nous te ménageons une surprise..... une fête.

LÉONIE.

Une fête !... à moi... en ce moment !... (A part.) Elle arrive bien !

MADAME DARMENTIÈRES.

Eh ! oui, c'est ton jour de naissance... je te l'apprends... ce qui ne t'empêchera pas d'être surprise.

LÉONIE, affectant de sourire.

Non, sans doute... merci, ma bonne tante... merci...

(Elle va pour sortir.)

GRINCHEUX, s'approchant de Léonie.

Eh bien ! madame la comtesse, cette lettre de ma femme ?...

LÉONIE.

Ah ! j'oubliais de t'en parler. Ne crains rien... c'est une dame de mes amies qui lui écrivait pour une robe nouvelle.

GRINCHEUX.

Vraiment !... j'en étais sûr... et dès que madame m'en répond...

LÉONIE.

Certainement.

MADAME DARMENTIÈRES.

Allons donc, ma nièce, allons donc.

LÉONIE.

M'y voilà, ma tante.

AIR : O plaisir, ô vengeance! (Final du deuxième acte de FRA DIAVOLO.)

ENSEMBLE.

LÉONIE, MADAME DARMENTIÈRES, GRINCHEUX.

LÉONIE, à part.

Quel tourment! une fête!
Quand je tremble d'effroi!

(Haut.)

Oui, oui, je serai prête,
On peut compter sur moi.

MADAME DARMENTIÈRES.

Hâte-toi d'être prête;
Allons, promets-le-moi;
Ou sinon, cette fête
Commencera sans toi.

GRINCHEUX, à part.

Ah! pour moi quelle fête!
Ma femme est dign' de moi,
Et je puis sur ma tête
Répondre de sa foi.

MADAME DARMENTIÈRES.

Du secret, et surtout un soin particulier
Dans la mise.

LÉONIE.

Pourquoi?

MADAME DARMENTIÈRES.

Je veux de l'élégance:
J'ai du monde et beaucoup que j'ai dû convier,
Pour célébrer le jour de ta naissance.

LÉONIE.

Loin de fêter ce jour, puisse-t-on l'oublier!

MADAME DARMENTIÈRES.

Hâte-toi d'être prête, etc.

LÉONIE.

Quel tourment! une fête! etc.

GRINCHEUX.

Ah! pour moi quelle fête! etc.

(Léonie entre dans la chambre à droite.)

MADAME DARMENTIÈRES, qui a suivi Léonie jusqu'à la porte.

Elle est rentrée chez elle. (A Grincheux.) Dis à ce monsieur de paraître.

GRINCHEUX.

Oh! il n'est pas loin... (Il va à la porte à gauche.) Entrez... entrez...

SCÈNE XI.

MADAME DARMENTIÈRES, ERNEST, GRINCHEUX.

MADAME DARMENTIÈRES, à Ernest qui entre.

C'est lui... c'est mon neveu!

ERNEST.

Ma chère tante!.

MADAME DARMENTIÈRES.

Ne faites pas de bruit... Grincheux, laissez-nous, et veillez à ce que personne ne puisse nous surprendre.

(Grincheux sort.)

ERNEST, regardant autour de lui d'un air étonné.

Et pourquoi donc tous ces mystères? ne suis-je pas chez moi? Il m'a fallu d'abord faire antichambre

dans mon salon, pendant un quart d'heure... et maintenant je ne peux pas vous aimer tout haut, ni vous dire que je suis enchanté de vous voir?

MADAME DARMENTIÈRES.

Si vraiment.

ERNEST.

Et ma chère Léonie... ma femme, où est-elle?

MADAME DARMENTIÈRES.

Silence... c'est pour elle surtout qu'il faut vous taire... elle ne se doute de rien... et nous lui ménageons une surprise.

ERNEST.

Vraiment... je reconnais là, ma chère tante, votre tournure d'esprit romanesque... les évènemens ordinaires et habituels vous désespèrent... et vous aimez mieux, je crois, une catastrophe à effet, qu'un bonheur tranquille et bourgeois... Je ne suis pas comme vous... et je tiens à embrasser ma femme, sans façons, et le plus tôt possible.

MADAME DARMENTIÈRES.

Attendez seulement quelques instans.

ERNEST.

Je préférerais que ce fût tout de suite... car enfin, c'est du temps perdu... et il y a si long-temps que je ne l'ai vue... l'avoir quittée après un mois de mariage!

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est terrible.

ERNEST.

Et je l'aime tant!... je n'ai jamais aimé qu'elle..... c'est ma seule inclination; et quand on trouve sa

sœur, son amie, sa maîtresse, tout réuni dans sa femme...

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est heureux... et c'est rare.

ERNEST.

Eh bien! vous qui aimez l'extraordinaire, en voilà... vous devez être enchantée... Eh ! mais... où est donc Balthasar? comment ne l'ai-je pas encore vu? (Avec crainte.) Il existe encore, n'est-ce pas?

MADAME DARMENTIÈRES.

Certainement.

ERNEST.

Il est si vieux que, quand je le quitte, j'ai toujours peur de ne plus le retrouver.

MADAME DARMENTIÈRES.

Il est absent... on vous dira pourquoi.

ERNEST.

Absent... tant pis; car dans ce moment même.....

Air du vaudeville du Premier Prix.

Vous le dirai-je en confidence?
Quelque chose me manque ici,
C'est la figure et la présence
De ce vieil et fidèle ami.
Oui, depuis que je suis au monde,
Et qu'en ce château je le voi,
Quand je ne l'entends pas qui gronde,
Je ne crois pas être chez moi.

Mais parlez-moi de Léonie, de ma femme. Elle doit être bien jolie... n'est-ce pas?

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais oui... c'est ce que chacun dit.

ERNEST.

Heureusement, ma chère tante, que vous étiez là, et qu'en duègne sévère vous défendiez le trésor que je vous avais confié.

MADAME DARMENTIÈRES.

Comme je me serais défendue moi-même.

ERNEST.

Je n'en doute point.

MADAME DARMENTIÈRES.

D'abord, et pour l'étourdir sur votre absence, je lui ai conseillé de se distraire, de voir le monde.

ERNEST.

Vous avez bien fait... Que le bonheur, que le plaisir, puissent toujours l'environner!...

MADAME DARMENTIÈRES.

Les sociétés de Bordeaux ont été très brillantes cet hiver, et Léonie y a eu un succès étonnant! Vive, légère, étourdie, elle était charmante... tout le monde l'adorait... ce qui me faisait un plaisir... Mais cela n'a pas duré... Sa tristesse l'a reprise... Elle n'a plus voulu voir personne... Elle ne pensait qu'à vous, ne s'occupait que de vous... Et depuis six mois elle est réellement malheureuse, et surtout très souffrante.

ERNEST.

Que dites-vous?... elle est souffrante! Alors c'est décidé, je n'accepte point.

MADAME DARMENTIÈRES.

Quoi donc?

ERNEST.

Tout entier au plaisir de vous voir, je ne vous ai

pas parlé des honneurs qui, chemin faisant, me sont arrivés... on me propose un poste important... une ambassade.

MADAME DARMENTIÈRES.

Je suis enchantée, ravie, transportée.

ERNEST.

Ce n'est pas la peine ; car je refuserai... Ma femme!... ma pauvre femme est souffrante, et je la quitterais! Songez donc que c'est ma vie, mon bonheur... que je mourrais si je la perdais... Non, non, plus rien qui m'éloigne d'elle... Je vivrai ici désormais en bon propriétaire et en mari... Il me semble, autant qu'il m'en souvient, que c'est un état fort agréable...Aussi, ma tante, c'est fini : le quart-d'heure est expiré... je ne peux plus attendre.

MADAME DARMENTIÈRES.

Eh bien! puisqu'il faut vous le dire... apprenez donc que c'est aujourd'hui le jour de la naissance de votre femme.

ERNEST.

Attendez donc... c'est, ma foi! vrai... et le jour de mon arrivée! est-ce heureux!

MADAME DARMENTIÈRES.

Je le crois bien... j'ai invité tout ce qu'il y a de mieux dans le département... Entendez-vous?... Voici déjà les voitures qui entrent dans la cour.

AUX : A soixante ans.

Ils vont offrir à Léonie
Leurs complimens et leurs vœux empressés.
Pour mon bouquet sûre d'être obéie,

Moi, je dirai : Mon neveu, paraissez.
Quels cris de joie à l'instant sont poussés !
On vous entoure... ils sont tous en délire,
Et votre femme en vos bras.

ERNEST.

Ah ! bravo !

MADAME DARMENTIÈRES.

Coup de théâtre, étonnement, tableau !

ERNEST, riant.

La toile tombe.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et chacun se retire.

ERNEST.

Ce moment-là doit être le plus beau.

MADAME DARMENTIÈRES.

La toile tombe, et chacun se retire.

ERNEST.

Pour un époux c'est l'instant le plus beau.

SCÈNE XII.

GRINCHEUX, MADAME DARMENTIÈRES, ERNEST.

GRINCHEUX.

Madame, madame, voilà déjà une vingtaine de personnes d'arrivées... Qu'est-ce qu'il faut faire?

MADAME DARMENTIÈRES.

Laissez-les venir... Vous, mon cher neveu, entrez dans ce petit salon... vous paraîtrez quand je vous le dirai.

ERNEST.

C'est convenu.

MADAME DARMENTIÈRES, à Ernest.

Du silence. (A Grincheux.) De la discrétion... Ah! que je suis heureuse!

ERNEST, en s'en allant.

Je le crois bien... Voilà une surprise qui la fera mourir de joie.

(Il entre dans le salon à gauche.)

SCÈNE XIII.

JOSÉPHINE, MADAME DARMENTIÈRES, GRINCHEUX. CHŒUR DE PARENS ET AMIS.

CHŒUR.

Fragment du Final du premier acte de FRA DIAVOLO.

Sa fête, sa fête,
Est la nôtre à tous.
La fête, la fête
Qu'ici l'on souhaite
En est une aussi pour nous.

LÉONIE, entrant aux personnes qui l'entourent.

Merci, mes bons amis.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est moi qui les ai réunis.

LÉONIE.

Ah! c'est trop de bonté.

MADAME DARMENTIÈRES, regardant Léonie.

De surprise et d'ivresse
Que son cœur est ému!
Ah! ce prix était dû
A la sagesse,
A la vertu.

ENSEMBLE.

LÉONIE, MADAME DARMENTIÈRES, JOSÉPHINE ET GRINCHEUX.

LÉONIE.

Tout vient redoubler ma tristesse.
Il faut, pour comble de malheur,
Sourire à leurs chants d'allégresse,
Lorsque le deuil est dans mon cœur.

MADAME DARMENTIÈRES, JOSÉPHINE, GRINCHEUX.

Près de vous l'amitié s'empresse.
Croyez aux vœux de notre cœur ;
Pour nous quel moment d'allégresse !
Quel jour de fête et de bonheur !

GRINCHEUX, s'avançant et offrant un bouquet.

Recevez ce bouquet, gag' d'amour et de zèle...

JOSÉPHINE, s'avançant aussi, et offrant le sien.

Recevez ce bouquet, c'est l'hommage de celle
Qui, vous prenant toujours pour guide et pour modèle...

LÉONIE, lui prenant la main.

C'est assez, mes amis.

ENSEMBLE.

LÉONIE.

Tout vient redoubler ma tristesse, etc.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Près de vous l'amitié s'empresse, etc.

(Ils offrent tous des bouquets à Léonie.)

MADAME DARMENTIÈRES, passant au milieu du théâtre.

Maintenant, que chacun m'écoute.

TOUS.

Qu'a-t-elle donc ?

MADAME DARMENTIÈRES.

Ainsi que vous, sans doute,
Je dois offrir mon bouquet... c'est l'instant.
(Bas à Grincheux.
Dis-lui qu'il peut sortir, c'est l'instant de paraître.

(Grincheux entre dans le cabinet et madame Darmentières s'approche de Léonie.)

LÉONIE.

Quoi! vous aussi, ma tante, un bouquet? ah! donnez!

GRINCHEUX et le CHOEUR, à Ernest.

Venez, venez.

LÉONIE, à madame Darmentières.

Eh bien, où donc est-il?

TOUS.

Venez.

MADAME DARMENTIÈRES conduit Léonie vers le groupe à gauche, qui s'entr'ouvre et laisse voir Ernest.

Il est ici,
Et le voici.

(Léonie l'aperçoit, pousse un cri, recule, et va tomber évanouie entre les bras de sa tante et des dames, qui lui prodiguent leurs secours. Ernest est à genoux.)

ENSEMBLE.

ERNEST ET MADAME DARMENTIÈRES.

ERNEST.

Eh quoi! c'est moi, quoi! c'est ma vue
Qui la prive, hélas! de ses sens!
(A madame Darmentières avec colère.)
Votre imprudence l'a perdue,
Et c'est à vous que je m'en prends.

MADAME DARMENTIÈRES.

Ma surprise l'a trop émue.
Oui... c'est ma faute, je le sens;

Mon imprudence l'a perdue.
Tâchons de lui rendre ses sens.

GRINCHEUX, JOSÉPHINE ET LE CHŒUR.

Quoi! c'est son époux, et sa vue
Vient de la priver de ses sens!
Souvent une joie imprévue
Peut causer de tels accidens.

(On emporte Léonie sans connaissance. Ernest, Joséphine, Grincheux la suivent, et sortent en désordre.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un petit salon, ou boudoir, attenant à la chambre à coucher de Léonie. Deux portes latérales : la porte à droite de l'acteur est la porte d'entrée ; l'autre, celle de l'appartement de Léonie. Sur le devant du théâtre, à gauche, un canapé et deux fauteuils ; à droite, une petite table sur laquelle se trouve une écritoire avec plumes, papier, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSÉPHINE, DEBOUT PRÈS DE LA PORTE A GAUCHE.

Je n'ose entrer dans la chambre de madame... Elle était hier soir si malade... et il est si grand matin... Pourtant je crois avoir entendu sonner... Allons, du courage. (Elle frappe doucement.) La porte s'ouvre.

SCÈNE II.

JOSEPHINE, ERNEST.

JOSÉPHINE.

Eh bien! monsieur, quelles nouvelles?

ERNEST.

Ce ne sera rien, je l'espère, mon enfant... Cet évanouissement nous avait d'abord effrayés... Il a

duré si long-temps!... et elle n'en est sortie qu'avec une fièvre terrible, qui, pendant quelques instans même, a été accompagnée de délire... mais heureusement elle est mieux... Elle est tout-à-fait calme... Son état ne demande que du repos et des ménagemens.

JOSÉPHINE.

Quel bonheur!

ERNEST.

Pourvu que ma tante ne s'avise pas encore de nous préparer quelque surprise!

JOSÉPHINE.

La pauvre femme est désolée.

ERNEST.

Je le crois bien... Cela lui a fait mal aussi... Mais c'est égal, cela ne la corrigera pas: il y a des femmes qui ont besoin d'émotions, n'importe à quel prix.

JOSÉPHINE.

Elle a cru bien faire.

ERNEST.

Tu as raison! et c'est moi qui suis le plus coupable, puisque j'ai eu la faiblesse de me prêter à ses idées... Enfin dis-lui que ma femme a déjà demandé à la voir, et que si elle veut se résigner à ne produire aucun effet, à agir et à parler, en un mot, comme une personne naturelle, elle peut venir après le déjeuner passer ici la matinée.

JOSÉPHINE.

Près du lit de madame?

ERNEST.

Non... Léonie se lèvera; elle l'a demandé, et le docteur y consent... Le soleil est superbe, et l'air lui fera du bien.

JOSÉPHINE, apercevant Léonie qui sort de sa chambre.

Ah! la voici!

(Elle court à elle, la soutient, et la conduit au canapé, sur lequel elle la fait asseoir... Ernest est à sa gauche, Joséphine à sa droite.)

SCÈNE III.

JOSEPHINE, LÉONIE, ERNEST.

JOSÉPHINE.

Eh bien, madame, comment vous trouvez-vous?

LÉONIE.

Bien faible encore... la tête surtout... cela se passera.

ERNEST.

J'espère bien que ce soir il n'y paraîtra plus.

LÉONIE.

Je le crois aussi... Pourquoi alors le docteur est-il revenu?... Il sort de ma chambre et demande à vous parler... Est-ce qu'il me croit plus mal.

ERNEST.

Non, certainement... mais hier, tout effrayé, et sans motif, de l'état où je vous voyais, je l'avais prié de venir de grand matin avec quelques-uns de ses confrères, l'élite de la faculté de Bordeaux.

LÉONIE.

Comment?

ERNEST.

Oui, mon amie; vous étiez menacée d'une consultation!... quatre médecins!... Vous en serez quitte pour la peur, et ces messieurs pour un déjeuner que je vais leur offrir.

LÉONIE.

Air du Piége.

Vous allez donc en faire les honneurs?

ERNEST.

Non, de ce soin je vais charger ma tante.

JOSÉPHINE.

Tenir tête à quatre docteurs!

ERNEST, qui est passé derrière le canapé, et s'appuie sur le dossier, en regardant Léonie.

Oui, certe, elle en sera contente.
Tous les effets tragiques et soudains
Lui plaisent fort, c'est sa folie,
C'est son bonheur... et quatre médecins
C'est presque de la tragédie.

(Il fait un pas pour sortir, puis revenant auprès de Léonie.)

Adieu! amie... Soyez tranquille!... Je reviens dans l'instant... Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, LÉONIE.

JOSÉPHINE, regardant sortir Ernest.

Il est gentil, M. le comte!... Et pour moi, madame, je serais presque de l'avis de Balthasar.

LÉONIE, effrayée.

Balthasar!... O ciel! est-ce qu'il est ici?

JOSÉPHINE.

Eh mon Dieu!... qu'avez-vous? quel trouble, quelle agitation!... Madame, calmez-vous.

LÉONIE, revenant à elle.

Je suis calme... Qu'est-ce que tu disais?

JOSÉPHINE.

Qu'il est impossible de ne pas adorer M. le comte... Il est si bon, si attentif... ne s'occupant jamais que de vous... Si vous aviez vu hier quels soins il vous prodiguait!...

LÉONIE.

Vraiment?

JOSÉPHINE.

Il ne s'en est rapporté à personne qu'à lui-même... Personne n'est entré dans votre chambre que lui.

LÉONIE.

En effet... ce matin, quand j'ai sonné... il était là, le premier.

JOSÉPHINE.

Je le crois bien... Il ne s'était pas couché... Il a veillé toute la nuit.

LÉONIE.

Pour moi?...

JOSÉPHINE.

Et il paraît que vous avez été bien mal.

LÉONIE.

Que me dis-tu?

JOSÉPHINE.

Un ou deux accès de fièvre chaude... rien que cela... et parfois un délire effrayant.

LÉONIE.

Et dans ce moment-là, qui était près de moi?

JOSÉPHINE.

Lui, madame, lui seul.

LÉONIE, à part, avec crainte.

O mon Dieu!

JOSÉPHINE.

Voilà un mari qu'il est aisé d'aimer... et je conçois que madame n'y ait pas eu de peine... mais moi...

LÉONIE.

Que dites-vous?

JOSÉPHINE.

Depuis que vous m'avez parlé, madame, depuis hier, j'y fais mon possible... et Dieu me fera la grâce d'en venir à bout... Mais je suis bien malheureuse.

LÉONIE.

Et pourquoi?

JOSÉPHINE.

Théophile est encore ici... au château... il y est venu sous prétexte d'apporter des étoffes, et de régler les derniers mémoires... Je l'évite tant que je peux... Mais

il me suit partout, si bien que Grincheux l'a remarqué... et que cela lui redonne des idées; car ces maris, cela voit tout.

LÉONIE, avec impatience.

Après... Dépêchons-nous, je vous prie.

JOSÉPHINE.

Quand je dis que cela voit tout... Il n'a pas vu une lettre qu'on avait glissé, en passant, dans la poche de mon tablier, et dans cette lettre...

LÉONIE.

Eh bien?

JOSÉPHINE.

Il demande une réponse dans le creux du tilleul... et dit que, si je continue à l'éviter, à ne plus lui parler, il fera un coup de désespoir...

LÉONIE.

Il se tuera?

JOSÉPHINE.

Pire encore... Il se mariera... Il épousera quelqu'un qu'on lui propose.

LÉONIE.

Eh bien! Joséphine, loin de l'en détourner... il faut l'y engager.

JOSÉPHINE.

Je ne pourrai jamais.

LÉONIE.

Est-ce que vous ne l'aimez pas pour son bonheur?

JOSÉPHINE.

Si, madame... mais il ne pensera plus à moi, il me détestera.

LÉONIE.

Au contraire! il vous en estimera davantage : et désormais il lui serait impossible de vous oublier.

JOSÉPHINE, vivement.

Ah! j'écrirai, madame; j'écrirai, je vous le promets, et sur-le-champ... Voici M. le comte qui vient...

(Léonie s'assied sur le canapé.)

SCÈNE V.

ERNEST, JOSÉPHINE, LÉONIE, ASSISE.

ERNEST, entrant.

Nos docteurs sont à table; et je suis tranquille sur eux. (A Joséphine.) Ils ont seulement prescrit quelques gouttes d'une potion qu'il faudra porter dans sa chambre.

JOSÉPHINE.

Oui, monsieur.

ERNEST.

Car ils prétendent que le danger est passé, mais que, dans l'état de faiblesse où elle est, la moindre émotion pourrait rappeler la fièvre, et ce délire qui m'avait si fort effrayé.

JOSÉPHINE.

Quoi!... la moindre émotion?

ERNEST.

Il ne faut désormais que du calme et du repos.

(Joséphine sort.)

LÉONIE, avec inquiétude.

Qu'est-ce?

ERNEST, allant à elle, et s'asseyant à sa droite sur le canapé.

Rien... Nous n'avons plus besoin de la faculté, et j'en suis enchanté... J'étais jaloux même de leurs soins; c'est moi que cela regarde... c'est à moi seul de veiller sur ce que j'ai de plus cher.

LÉONIE.

Ah! combien vos bontés me confondent!

ERNEST.

Y penses-tu? n'est-ce pas mon devoir et mon bonheur?... Cette nuit même, malgré l'inquiétude que j'éprouvais, si tu savais combien j'étais heureux de veiller près de toi... de sentir ta main dans la mienne... de m'enivrer de ta vue!... de contempler ces traits si doux encore, quoique altérés par la souffrance... et plusieurs fois... oui, je m'en souviens... tu as parlé.

LÉONIE.

O ciel!

ERNEST.

Des phrases... des mots entrecoupés... je n'ai pu rien distinguer.

LÉONIE, respirant avec joie.

Ah!

ERNEST.

Mais j'ai entendu mon nom qui errait toujours sur tes lèvres... Ernest... Ernest... tu m'appelais... et j'étais près de toi... comme dans ce moment...

LÉONIE.

Ah! pourquoi m'as-tu jamais quittée!

ERNEST.

Il le fallait... N'est-ce pas ton père qui, autrefois, dans ces temps de trouble, a recueilli ma famille?...

N'est-ce pas lui qui m'a élevé?... qui t'a donnée à moi?... aussi, j'avais juré de tout immoler à son bonheur et au tien... Mais si tu savais combien étaient longues les heures de l'absence!... Vingt fois, si un devoir sacré, si le salut de mon père ne m'eût retenu, je serais parti; je serais arrivé à l'improviste... je t'aurais dit : « Ma femme, me voilà! je ne puis vivre sans « toi. » Mais grâce au ciel, le temps de l'exil est fini : j'ai retrouvé le bonheur... je te retrouve... Vois donc désormais quel sort est le nôtre!... combien nous serons heureux!

Air de: Les Maris ont tort.

A mon bonheur je n'ose croire;
Le ciel m'a permis d'obtenir
Quelques honneurs et quelque gloire
Qu'avec mon nom j'ai pu t'offrir.
Il m'a donné de la richesse
Pour embellir tous tes instans,
Et, mieux encor, de la jeunesse
Afin de t'aimer plus long-temps.

Mais voyons, mon amie, rendez-moi un peu compte de tout ce qui est arrivé en mon absence... Comment ta vie s'est-elle passée?... As-tu été contente de nos amis, de nos gens?... des embellissemens qu'on a faits en ce château?... Balthasar n'est pas ici!...

LÉONIE, troublée.

Balthasar!...

ERNEST.

J'ignore pourquoi... car c'est à lui que j'avais donné mes ordres... et ordinairement il est là pour me rendre compte.

LÉONIE, dont le trouble augmente.

Lui!... vous rendre compte!...

ERNEST, lui prenant la main.

Eh! mais qu'as-tu donc?

LÉONIE.

Rien.

ERNEST.

Si... tu as plus d'agitation.

LÉONIE.

Non... vraiment.

ERNEST, continuant toujours, et lui tenant la main.

On m'a dit qu'il était parti depuis hier... le moment est bien choisi... mais il ne peut être qu'à la ferme... et je l'ai envoyé chercher...

LÉONIE, avec agitation.

Il va venir?...

ERNEST.

Ce matin, probablement... Eh! mais... ta main est brûlante... est-ce que la fièvre reprend?...

LÉONIE, avec égarement, et retirant sa main brusquement.

Non, non... je suis bien...

ERNEST, se levant.

Eh mon Dieu!... cela m'inquiète... (Il appelle.) Joséphine!... (Courant à la fenêtre.) Les voitures ne sont plus dans la cour... nos docteurs sont repartis... ah! ce qu'ils ont ordonné... si on l'avait apporté...

(Il entre dans la chambre de Léonie.)

LÉONIE, seule.

Que je souffre!... mon Dieu! que je souffre!... ma

tête est en feu!... où suis-je?... (Écoutant.) J'entends marcher... on vient... on vient...

ERNEST, entrant.

Ils n'ont rien apporté... n'importe... (Apercevant Léonie qui se lève et marche.) Ah! quelle agitation... quel trouble effrayant! Léonie...

LÉONIE, avec égarement.

Taisez-vous... n'entendez-vous pas?... il monte... le voilà...

ERNEST.

Et qui donc?

LÉONIE.

Balthasar!... devant moi! oh! que j'ai peur!... j'ai beau baisser mon front... il me voit toujours... n'est-ce pas?... (Se jetant dans les bras d'Ernest.) Qui que vous soyez, par grâce... par pitié... cachez-moi... qu'il ne puisse pas m'apercevoir... il dirait... « La voilà... elle est « coupable! »

ERNEST.

Léonie... quelle idée!... quel mensonge!

LÉONIE.

Non... non... l'on ne ment point avec des cheveux blancs... il a dit vrai.

ERNEST.

Quel délire vous égare!... songez à vous-même... songez à votre père.

LÉONIE.

Mon père!... mon père... ah! viens, emmène-moi... éloignons-nous!... c'est ce jeune homme... ce parent d'Ernest.

ERNEST.

Un parent à moi... et qui donc?

LÉONIE.

Ne le vois-tu pas?... il vient d'entrer dans le salon... il part dans huit jours pour l'armée... et ma tante a voulu qu'il restât ce temps-là au château... moi je ne voulais pas... je ne devais pas le souffrir; car il m'a dit qu'il m'aimait... moi je n'aime qu'Ernest... Il pleure... il se désespère... pour le consoler j'ai laissé tomber mon bouquet, qu'il vient de ramasser... tiens, vois-tu?... il l'a porté à ses lèvres, et l'a caché dans son sein... (Avec un soupir.) Heureusement, il part demain... Qui vient là?... entrer ainsi chez moi... la nuit... par ce balcon!... c'est lui... Ah! que ma légèreté fut coupable, si elle a pu lui inspirer une pareille audace!... Sortez... laissez-moi... laissez-moi... vous me faites horreur!

ERNEST.

O rage!

LÉONIE.

Je n'aime qu'Ernest... Ernest, viens me défendre... je suis digne de toi... viens... (Avec désespoir.) Non... va-t'en... (Tombant à genoux.) O mon Dieu!... ô mon père.... pardonnez-moi!

ERNEST.

Tais-toi, malheureuse... tais-toi.

LÉONIE.

Oui... oui... il faut se taire... minuit sonne... c'est la veille de Noël... il est descendu par le balcon, le long des treillages... j'entends un coup de fusil... on l'aura aperçu dans l'ombre!... c'est Balthasar!... Balthasar... dont je ne puis éviter le regard... Trembler

à sa vue!... rougir devant un valet!... si je lui demandais grâce... Non... non... il ne le voudra pas... que faut-il faire?... j'ai voulu me tuer.

ERNEST.

Que dis-tu?

LÉONIE.

Je n'ai pas osé... j'ai eu peur... mais si Ernest revient, j'oserai... et déjà je sens là... mon Dieu! m'auriez-vous exaucée?... je me sens mourir. (Elle tombe sur le canapé, fermant les yeux peu à peu.)

AIR: O Vierge sainte, en qui j'ai foi (de FRA DIAVOLO).

O toi, dont j'ai trahi la foi,
Ernest... Ernest... pardonne-moi;
Ernest... Ernest... pardonne-moi.

(Sa tête tombe sur ses épaules... le sommeil la saisit. Ernest s'est assis près de la table à droite, la tête dans les mains, et plongé dans ses réflexions.)

SCÈNE VI.

ERNEST, LÉONIE, ENDORMIE; MADAME DARMENTIÈRES, ENTRANT AVEC JOSÉPHINE.

MADAME DARMENTIÈRES ET JOSÉPHINE, dans le fond.

Que le silence
Guide nos pas;
De la prudence,
Et parlons bas.

MADAME DARMENTIÈRES.

(A Ernest.)

Elle dort... qu'avez-vous? ah! votre air m'épouvante.

ERNEST.

Moi!... je n'ai rien, ma chère tante.

ENSEMBLE.

ERNEST, MADAME DARMENTIÈRES ET JOSÉPHINE.

ERNEST.

A qui m'offense
Malheur, hélas!
Que la vengeance
Arme mon bras;

MADAME DARMENTIÈRES ET JOSÉPHINE.

Faisons silence;
Oui, parlons bas;
Que la prudence
Guide nos pas.

ERNEST, à Joséphine, lui montrant Léonie.

Joséphine, restez près d'elle, ne la quittez pas. (Joséphine se rapproche de Léonie, qui est toujours sur le canapé. Ernest emmène madame Darmentières à droite.) Dites-moi, ma chère tante...

MADAME DARMENTIÈRES.

Tout ce que vous voudrez... mais auparavant daignez jeter les yeux sur cette liste.

ERNEST.

Qu'est-ce encore?

MADAME DARMENTIÈRES.

Je fais part de votre arrivée à nos parens, à nos amis... à ceux qui, en votre absence, ne nous ont point abandonnées... c'est bien le moins.

ERNEST.

Il venait donc ici, en mon absence, beaucoup de monde?

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais, oui... la proximité de la ville... on venait dîner... et l'on repartait le soir.

ERNEST.

Jamais on ne restait?... Vous auriez pu cependant, de temps en temps, retenir pour quelques jours...

MADAME DARMENTIÈRES.

Cela m'est arrivé une fois... bien malgré ma nièce, qui s'y opposait... qui ne le voulait pas... et je suis enchantée que vous soyez de mon avis... car, en effet, quand ce sont des personnes de ma famille...

ERNEST.

Ah! c'était de nos parens!

MADAME DARMENTIÈRES.

Édouard de Miremont.

ERNEST.

Édouard!...

MADAME DARMENTIÈRES.

Celui que vous avez fait entrer à Saint-Cyr, et fait nommer sous-lieutenant. (Ernest s'est mis à la table sans rien dire.) Eh bien! que faites-vous donc?

ERNEST, froidement.

Je ne le vois pas sur votre liste... et je lui écris... pour l'inviter.

MADAME DARMENTIÈRES.

Y pensez-vous?

ERNEST.

Oui... j'ai à lui parler.

MADAME DARMENTIÈRES.

Vous ne savez donc pas que le pauvre garçon n'est plus.

ERNEST.

Que dites-vous?

MADAME DARMENTIÈRES.

Il y a six mois, à peu près.... quelques jours après nous avoir quittées... Il est arrivé à l'armée, et le premier boulet a été pour lui.

ERNEST.

Il est mort!

MADAME DARMENTIÈRES.

Ce qui ne m'étonne pas... avec une tête comme la sienne.

ERNEST.

Mort!... (à part, laissant tomber sa plume.) Et maintenant, sur qui me venger?... (Regardant Léonie.) Sur qui?... sur la fille de mon bienfaiteur... de mon second père!...

JOSÉPHINE.

Monsieur... madame revient à elle... elle s'éveille.

LÉONIE.

Ah! que j'ai souffert!... Quel rêve affreux! (Regardant autour d'elle.) Ma tante... Joséphine... où donc est-il?

MADAME DARMENTIÈRES.

Toujours avec toi... il ne t'a point quittée... (A Ernest) Mon neveu...

LÉONIE.

De grâce, approchez-vous. (Ernest s'avance en silence. Elle lui prend la main, qu'elle porte à ses lèvres.) Je souffre moins... Je me sens mieux quand vous êtes là.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS; GRINCHEUX.

GRINCHEUX.

Monsieur le comte... (Apercevant Joséphine, à part.) Ah! heureusement, voilà ma femme... je ne savais où elle était. (Haut.) Monsieur le comte, il y a là quelqu'un que vous avez fait venir, et qui demande à vous parler.

ERNEST.

Et qui donc?

GRINCHEUX.

Mon cousin Balthasar.

MADAME DARMENTIÈRES, ERNEST, LÉONIE.

Balthasar!

(Léonie, hors d'elle-même, se lève comme par un mouvement convulsif.

ERNEST, la retenant par la main.

Que faites-vous?... (A part.) Elle ne pourrait encore supporter sa vue. (Haut à Grincheux.) Qu'il attende! plus tard, nous le verrons.

GRINCHEUX, sortant.

Oui, monsieur le comte.

(Léonie fait un geste de joie, et retombe sur le canapé.)

ERNEST, la regardant.

Elle renaît... malheureuse enfant!

Art d'Aristippe.

La voilà pâle, et les yeux vers la terre,
Et de honte près de mourir!

Non... j'ai promis jadis à son vieux père,
Quand aux autels il vint de nous unir,
De la défendre et de la secourir.
Malgré ses torts dont tous mes sens s'émeuvent,
Je l'ai juré, je m'en souviens;
Et les sermens qu'elle a trahis ne peuvent
M'exempter de tenir les miens.

(S'approchant d'elle avec bonté.) Calmez-vous... le repos vous est, avant tout, nécessaire...

MADAME DARMENTIÈRES, qui s'est assise près de la table, à droite.

Sans doute, le repos et la distraction... (A Léonie.) Et, si tu le veux, nous allons passer la matinée auprès de toi, à travailler... en causant; n'est-ce pas, Joséphine?

JOSÉPHINE.

Oui, madame.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et vous, mon neveu, qui venez de voyager... j'espère bien que nos matinées et nos soirées vont être bien employées... je compte sur vous pour les aventures intéressantes. (A Léonie.) Toi, tout ce qu'on te demande est de rester tranquille et de nous écouter.

ERNEST.

Oui... écoutez.

LÉONIE.

Si c'est vous qui parlez, monsieur, ce me sera bien facile.

JOSÉPHINE.

Ah! quel bonheur! écoutons bien.

GRINCHEUX, rentrant.

Monsieur, il dit qu'il ne veut que vous voir.

ERNEST.

Qui donc?

GRINCHEUX.

Balthasar.

ERNEST.

Impossible... (Après un instant de réflexion.) Si fait... qu'il entre.

GRINCHEUX.

Ce pauvre homme en a tant d'envie, qu'il n'y tient plus... Il est là.

LÉONIE.

La force m'abandonne!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BALTHASAR, ENTRANT LES YEUX BAISSÉS.

BALTHASAR. Il s'approche d'Ernest et lui baise la main.

Ah! mon maître!

ERNEST.

Tout-à-l'heure, je vous parlerai.

BALTHASAR.

Ah! monsieur!

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bien... et qu'il se taise.

GRINCHEUX.

Comment donc?

MADAME DARMENTIÈRES.

Ainsi que vous, Grincheux.

GRINCHEUX.

Quoi!... qu'est-ce qu'il y a?

JOSÉPHINE, qui est passée auprès de lui.

Parce que monsieur va vous dire quelque chose de bien intéressant.

GRINCHEUX.

C'est différent.

MADAME DARMENTIÈRES.

Écoutons.

(Léonie est sur le canapé... Ernest sur un fauteuil à côté d'elle, à droite... Madame Darmentières est assise auprès d'Ernest; Joséphine est sur une chaise auprès de Léonie, à gauche de Grincheux, et Balthasar debout, à la droite de madame Darmentières.)

ERNEST, après quelques instans de silence.

Vous saurez que, l'année dernière, je m'étais rendu à Madrid pour tâcher de délivrer le comte de Lémos, mon beau-père, qui était détenu dans les anciennes prisons de l'inquisition... Je ne vous parlerai point ici de toutes mes démarches... de mes tentatives pour le sauver... Ce sont toujours des geoliers trompés ou gagnés à prix d'argent... c'est ce qu'on voit partout.

MADAME DARMENTIÈRES.

Oui, mais c'est égal... c'est toujours bien intéressant; surtout quand le prisonnier réussit à s'évader.

ERNEST.

C'est aussi ce qui nous est arrivé... Nous avions même eu le bonheur, grâce à un déguisement, de gagner la frontière; mais nous n'étions pas encore en sûreté, car on prétendait, à tort ou à raison, qu'il y avait des ordres de livrer M. de Lémos partout où

on le trouverait, et injonction de le reconduire en Espagne... Il fallut donc se cacher encore, et, toujours déguisés, traverser le midi de la France, pour aller nous embarquer à la Rochelle... Dans ce trajet, je passai bien près de Bordeaux, et par conséquent bien près d'ici.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et quand donc?.

ERNEST.

Mais il y a à peu près six mois.

JOSÉPHINE.

Voyez-vous cela!

ERNEST.

Être si près de sa femme, et ne pas la voir, me semblait bien cruel... surtout après six mois d'absence. D'un autre côté, ma présence aurait fait évènement, et aurait peut-être aidé à découvrir mon beau-père... N'osant pas alors me présenter chez moi, en plein jour, j'écrivis un mot à Léonie, qui seule de la maison était prévenue... et j'arrivai la veille de Noël... à minuit.

LÉONIE, étonnée et tremblante.

Que dites-vous?

ERNEST.

Vous m'avez promis de vous taire... et de me laisser parler.

MADAME DARMENTIÈRES ET JOSÉPHINE.

Sans doute.

MADAME DARMENTIÈRES.

Ma nièce, n'interrompez pas. (A Ernest.) Eh bien, mon neveu?

ERNEST.

Eh bien!... je franchis les murs du parc.

BALTHASAR.

Qu'entends-je!

LÉONIE, pâle et tremblante depuis le commencement du récit.

O mon Dieu!

ERNEST.

Et je croyais pouvoir m'en aller de même, sans danger, grâce à la faveur de la nuit... lorsque quelqu'un de la maison, me voyant descendre le long du treillage, me prit sans doute pour un voleur... et s'avisa de tirer sur moi un coup de fusil.

LÉONIE, poussant un cri, et cachant sa tête dans ses mains.

Ah!... (Étendant les bras du côté d'Ernest et presque à genoux.) Monsieur... monsieur!...

ERNEST.

Taisez-vous... je le veux.

BALTHASAR, de l'autre côté.

C'est fait de moi.

GRINCHEUX.

Qu'as-tu donc?

MADAME DARMENTIÈRES.

Quelle aventure! mais, ce qu'il y a de plus extraordinaire... c'est que maintenant je me rappelle parfaitement... c'était au mois de décembre... la veille de Noël.

ERNEST.

Précisément.

MADAME DARMENTIÈRES.

A telles enseignes que c'est le lendemain que notre

cousin Édouard est parti... (Mouvement de colère d'Ernest.) Une nuit très sombre.... très pluvieuse... et il y avait plus d'une heure que ma nièce m'avait dit bonsoir, et était montée dans son appartement au-dessous du mien lorsque j'entends tout doucement... tout doucement... le long du treillage, comme quelqu'un qui montait...

ERNEST, l'interrompant.

C'était moi.

BALTHASAR, confondu.

Ah!... c'était vous!...

MADAME DARMENTIÈRES.

Et ce que je ne pouvais comprendre, c'est qu'il me semblait, de temps en temps, entendre la voix d'un homme.

ERNEST, avec colère.

D'un homme!... (Se reprenant.) C'était moi.

BALTHASAR.

Il serait possible!... Et moi... j'en tremble encore... moi qui ai tiré sur vous!

ERNEST.

Que dis-tu?

BALTHASAR, venant auprès d'Ernest.

Oui, ce coup de fusil que vous avez entendu... il venait de moi... je vous avais ajusté, de bien loin, il est vrai... et par bonheur, ma main tremblait... Sans cela... dans son propre château, et sous les coups de son serviteur.... mon maître, mon pauvre maître.

ERNEST.

Allons, tais-toi... Et ne vas-tu pas te désoler?..... Après tout, ce n'est qu'une erreur.

(Joséphine passe à la droite du théâtre, auprès de Grincheux.)

BALTHASAR.

Oui... si ce n'était que cela... si je n'avais pas d'autre crime à me reprocher... Mais il en est un que je ne me pardonnerai jamais... (S'avançant près de Léonie, et se mettant à genoux devant elle.) Madame la comtesse... ma noble et digne maîtresse... je suis un malheureux, un misérable... J'ai osé vous soupçonner... Depuis six mois je vous outrage... je vous accuse!... Trahir un pareil maître.... c'eût été trop mal... ce n'était pas possible! Et cependant j'ai pu avoir une pareille pensée!...

LÉONIE, le relevant.

Balthasar!

BALTHASAR.

Vous avez été trop bonne mille fois... car c'est aujourd'hui seulement que vous m'avez puni... que vous m'avez renvoyé.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bien, Balthasar, c'est bien... Dès que vous reconnaissez vos torts... nous oublions tout... Cela dépend maintenant de votre maître, il prononcera.

BALTHASAR.

Monsieur le comte, m'accordez-vous ma grâce?

ERNEST, froidement.

Je peux pardonner les injures qui me sont personnelles; mais je ne pardonnerai jamais un soupçon ou un outrage envers ma femme. Plus tard, je verrai ce que je peux faire pour vous... Mais puisque votre maîtresse vous a renvoyé... sortez.

BALTHASAR.

Ah! c'est bien cruel! (A Ernest.) Mais je l'ai mérité,

mon maître, je l'ai mérité. (S'avançant près de Léonie.) Madame, je fus bien coupable... mais vous qui fûtes sans reproche... daignez parler pour moi.

ERNEST, à madame Darmentières.

Ma tante... tout-à-l'heure... (Madame Darmentières sort. A Joséphine et à Grinchoux.) Mes amis, laissez-moi. (Ils sortent. A Balthasar, qui veut encore lui parler d'un air suppliant.) Sortez.

(Balthasar sort.)

SCÈNE IX.

ERNEST, LÉONIE.

(Ernest, debout au fond, reste enseveli dans ses réflexions. Léonie se retourne vers lui, elle voudrait et n'ose lui parler. Enfin, ne pouvant retenir ses sanglots, elle tombe à genoux, et prie, mais en tournant le dos à Ernest.)

ERNEST, s'approchant.

Eh bien! Léonie, que faites-vous!

LÉONIE.

Hélas! monsieur... je n'ose vous regarder, ni vous parler... Oh, mon Dieu!... si vous saviez ce qui se passe dans mon ame...

ERNEST.

Levez-vous... et écoutez-moi.

(Léonie se lève, s'approche d'Ernest lentement, et la tête baissée.)

LÉONIE.

Ah! monsieur...

ERNEST, froidement.

Ne me remerciez pas. J'ai songé à votre père, que cette nouvelle aurait fait mourir de chagrin; et j'ai fait ce que j'ai dû, pour lui et pour moi... j'ai voulu

que celle qui portait mon nom fût respectée et honorée... J'y ai réussi... vous avez retrouvé l'estime de tous.

LÉONIE.

Excepté la vôtre, monsieur... Je ne vous dirai point que votre éloignement, que l'absence de vos conseils, que tout enfin n'a que trop secondé la légèreté et l'imprudence qui, malgré moi, m'ont perdue... Rien de tout cela, je le sais, ne peut atténuer ma faute, et le ciel ou bien mes remords qui vous l'ont révélée disent assez qu'elle est sans excuse... Et si vous êtes trop généreux pour m'en punir, et pour vous en venger... c'est à moi de me charger de ce soin... et je vous promets que ma mort...

ERNEST.

Que dites-vous ?

LÉONIE.

C'est ma seule ressource... mon seul espoir.

ERNEST.

Croyez-vous donc qu'on répare une faute en en commettant une nouvelle ?... Il faut vivre pour expier ses torts... Mais cela demande un long courage; et je conçois qu'il est plus facile de mourir...

LÉONIE.

Ah ! monsieur... je vous obéirai.

ERNEST.

Vous vivrez... mais loin de moi... Je veux que cette séparation se fasse sans bruit, sans éclat... Fiez-vous à moi du soin de sauver les apparences... et quant à vous, madame, puisque vous avez promis de m'obéir... vous saurez tout-à-l'heure ce que je veux

faire de vous, ce que j'attends de vous... je reviens...

LÉONIE.

Un mot... car tout me dit que je vous vois pour la dernière fois... un mot encore.

ERNEST.

Je vous écoute... que me voulez-vous?

LÉONIE.

Je me soumettrai à tout ce que votre justice ordonnera, quelque rigoureuse qu'elle soit... Mais ne m'ôtez pas tout espoir... et un jour, monsieur, un jour du moins, quand mes traits flétris par la souffrance et les années, quand mes joues sillonnées par les larmes vous diront que j'ai assez pleuré ma faute, alors... oh! ce sera dans bien long-temps!... alors puis-je espérer... (Ernest, pour cacher son émotion, veut s'éloigner.) Ah! ne me quittez pas! Encore un instant... encore un, je vous prie... une grâce... (Ernest, qui était près de la porte, au moment de sortir, s'arrête.) Non pour moi... Balthasar doit-il être puni? Et dois-je ajouter à tous mes torts celui de vous priver d'un ami et d'un serviteur fidèle?

ERNEST.

Il reviendra... Je lui dirai... Attendez-moi ici.

LÉONIE.

Oui, monsieur.

(Ernest sort.)

SCÈNE X.

LÉONIE, puis GRINCHEUX et JOSÉPHINE.

LÉONIE.

Il me fuit... il me quitte... O mon Dieu! quel sort m'attendait!... quel avenir m'était promis!... et que de bonheur détruit par une seule faute!... (Vivement.) On vient... (S'essuyant les yeux.) Pour lui, pour son honneur, cachons mes larmes. (Affectant un air riant.) Ah! c'est Joséphine et son mari!

GRINCHEUX, tenant Joséphine sous le bras.

Oui, ma femme; je suis le plus heureux des hommes, et je t'aime plus que jamais.

JOSÉPHINE.

Et pourquoi?

GRINCHEUX.

Pourquoi?... je n'ai pas besoin de te le dire... Mais tout le monde le saura, à commencer par madame la comtesse, parce que c'est devant elle que j'ai pu te soupçonner.

LÉONIE.

Que dites-vous?

GRINCHEUX.

Oui, madame... malgré ce que vous m'avez dit, j'avais des inquiétudes... parce qu'il y a un petit blond, un commis marchand, qui suit ma femme partout... Moi alors je la suivais aussi; de sorte que tous les trois nous ne nous quittions pas... Il rôdait depuis ce matin dans le parc, à l'entour du gros

tilleul... Trois fois il a été regarder dans le creux de l'arbre... Et moi, caché dans le feuillage, j'étais là à l'affût, lorsque j'ai vu arriver madame Grincheux, qui mystérieusement a jeté une lettre et s'est enfuie... Or, cette lettre, quoiqu'elle ne fût pas à mon adresse.

(Il fait le signe de briser le cachet.)

JOSÉPHINE.

O ciel!

GRINCHEUX.

AIR: Va, d'une science inutile.

J'ai lu... d' joie encor j'en suis ivre,
Qu'ell' lui disait, pour premier point,
D' cesser d' l'aimer et d' la poursuivre,
Attendu qu'ell' ne l'aimait point...
Attendu qu' c'est moi seul qu'elle aime;
Et de sa part est-ce gentil
De l' dire à d'autr's, quand à moi-même
J' crois que jamais ell' ne l'a dit!

JOSÉPHINE, bas à Léonie.

Ah! madame... que ne vous dois-je pas?

GRINCHEUX.

J'ai remis le billet, qu'un instant après on est venu reprendre... Et si vous aviez vu son désespoir... Il s'arrachait les cheveux.

JOSÉPHINE.

Pauvre garçon!

GRINCHEUX.

C'est ce que je me suis dit: il m'a fait de la peine et en même temps du plaisir... parce que cela prouve que ma femme...

JOSÉPHINE.

N'est peut-être pas plus sage qu'une autre. (Regardant

Léonie.) Mais elle a eu de bons avis... de sages conseils... et tout le monde n'a pas le même bonheur...

GRINCHEUX.

C'est égal tu peux faire maintenant tout ce que tu voudras, je n'y trouverai jamais à redire; et je te promets d'être le meilleur des maris... de ne te rien refuser... de t'obéir en tout...

JOSÉPHINE, passant auprès de lui et lui prenant la main avec émotion, tout en regardant Léonie.

C'est bien, Grincheux, c'est bien... je te promets d'être une bonne femme et de faire bon ménage... (Le faisant passer auprès de Léonie) Remercie madame la comtesse, et partons.

GRINCHEUX.

La remercier... et pourquoi?

JOSÉPHINE.

Remercie-la toujours.

GRINCHEUX.

AIR: Ce que j'éprouve en vous voyant.

Grand dieu! quel bonheur est le mien!

JOSÉPHINE.

Ah! puisse le ciel le lui rendre!

LÉONIE.

Ah! je crois qu'il vient de l'entendre.
Je fus son guide et son soutien;
Je l'ai sauvée... Ah! ce mot me fait bien.
Trop coupable, mon Dieu! je n'ose
Réclamer contre ton arrêt;
Mais, comme Ernest me le disait,
(Voyant Grincheux aux genoux de Joséphine et lui baisant la main.)
Puisse le bien dont je suis cause
Expier le mal que j'ai fait!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS; MADAME DARMENTIÈRES, BALTHASAR, QUI SE TIENT DERRIÈRE ELLE.

MADAME DARMENTIÈRES.

Ah! ma nièce, ma chère nièce, quel bonheur! tu ne sais pas... Il est nommé à une ambassade... Tous les appartemens se remplissent de personnes qui viennent le féliciter... Tiens, les entends-tu?... On a tant d'amis quand on est heureux!

JOSÉPHINE.

Et dans ce moment, madame, vous êtes si heureuse, n'est-ce pas?

LÉONIE.

Oui, mes enfans, oui, mes amis.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS; ERNEST.

ERNEST, à la cantonade.

Je vous remercie, mes amis, des complimens que vous m'adressez, et auxquels je suis bien sensible.

BALTHASAR, à Léonie.

Vous avez voulu, madame, que ce fût un jour de bonheur pour tout le monde, car, grâce à vous, mon maître me pardonne.

LÉONIE.

Ah! je l'en remercie.

BALTHASAR.

Et moi, je n'ose vous dire ce que j'éprouve; mais je vous chéris maintenant autant que mon maître; je vous admire, je vous honore, je voudrais pouvoir vous servir à genoux.

JOSÉPHINE.

Il a bien raison.

GRINCHEUX.

Oui, sans doute.

LÉONIE.

Assez, assez, mes amis. (A part.) Je dois donc usurper leur estime à tous!

ERNEST, qui, après avoir remercié tout le monde, était venu sur le devant du théâtre avec madame Darmentières.

Vous sentez bien, ma chère tante, que ma nouvelle dignité m'imposant quelques devoirs, il faut d'abord se rendre à Paris.

MADAME DARMENTIÈRES.

Certainement, il le faut. Nous irons avec vous; nous vous accompagnerons; n'est-ce pas, ma nièce?

ERNEST.

Dans ce moment, ce serait difficile, car un courrier que je reçois m'oblige à partir aujourd'hui; mais auparavant j'ai quelques arrangemens à prendre avec ma femme. Vous permettez...

MADAME DARMENTIÈRES.

Comment donc!

ERNEST, allant à Léonie et l'emmenant au bord du théâtre, pendant que madame Darmentières, Balthasar, Joséphine et Grincheux restent au fond.

Cette ambassade qu'on me proposait, et que ce matin je voulais refuser, pour ne pas vous quitter, je viens de l'accepter; mais comme, avant de quitter son pays, il faut mettre ordre à ses affaires, (lui donnant un papier.) voici un acte que je remets entre vos mains, et qui contient mes volontés expresses.

LÉONIE.

Je les suivrai, monsieur.

ERNEST.

Il vous assure, dès ce moment, la moitié de ma fortune, et la totalité après moi. (Léonie, faisant le geste de déchirer le papier.) Vous n'êtes pas maîtresse de refuser; vous m'avez juré d'obéir, et cette fois, du moins, tenez vos sermens.

LÉONIE, baissant la tête avec honte, et serrant le papier.

Ah! monsieur.

ERNEST, se tournant vers madame Darmentières, qu'il embrasse.

Je pars, adieu. (A part, et regardant Balthasar.) Et ce pauvre Balthasar, que cette fois je ne retrouverai plus. (Haut.) Et toi aussi, mon vieux et fidèle ami, embrassons-nous

BALTHASAR.

Ah! mon maître!

ERNEST, s'efforçant de sourire.

Je pleure; et je ne sais pourquoi.

BALTHASAR.

Moi, je le sais bien; c'est de joie et de bonheur.

ERNEST.

Allons, allons; partons à l'instant.

(Il fait quelques pas vers la porte.)

MADAME DARMENTIÈRES.

Et votre femme, à qui vous ne dites pas adieu.

ERNEST, s'arrêtant.

C'est vrai. (S'avançant près de Léonie, et lui prenant la main.) Adieu, mon amie, adieu. (Il va pour la quitter.)

LÉONIE, le regardant d'un air suppliant.

Monsieur, on nous regarde.

ERNEST.

Ah! vous avez raison. (Il l'embrasse sur le front.)

MADAME DARMENTIÈRES.

J'espère bien que dans sept ou huit jours nous nous reverrons.

ERNEST.

Oui, ma chère tante, dans quelques jours.

LÉONIE, bas.

Serait-il vrai?

ERNEST, de même.

Jamais.

BALTHASAR, GRINCHEUX ET JOSÉPHINE.

Adieu, monseigneur. Adieu, monsieur le comte.

MADAME DARMENTIÈRES, regardant Léonie avec orgueil.

Ah! quelle est heureuse!

LÉONIE, seule à droite du théâtre.

Malheureuse! pour toujours.

(Ernest s'éloigne en jetant un dernier regard sur sa femme. Léonie cache sa tête dans ses mains, et fond en larmes. Tout le monde reconduit Ernest.)

La toile tombe.

FIN D'UNE FAUTE.

JEUNE ET VIEILLE,

OU

LE PREMIER ET LE DERNIER CHAPITRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 18 novembre 1830.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MÉLESVILLE ET BAYARD.

PERSONNAGES.

MADAME BEAUMÉNIL.
ROSE, sa fille. — MADAME GUICHARD.
ANGÉLIQUE, amie de Rose.
GUICHARD, prétendu de Rose.
AUGUSTIN, fils de monsieur et madame Guichard.
ÉMILIE, pupille de Guichard.
BRÉMONT.
NANETTE, servante de Guichard.

La scène se passe, au premier acte, dans la chambre de madame Beauménil.

Au second acte, dans la maison de M. Guichard.

MADAME BEAUMENIL.

DES DIAMANS

Jeune et Vieille acte 1 Sc. VII.

JEUNE ET VIEILLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre meublée modestement. Au fond, une commode sur laquelle se trouve une guitare. Deux portes latérales : la porte à gauche de l'acteur est la porte d'entrée; l'autre celle de la chambre de Rose. A droite, une fenêtre, et sur le devant de la scène, à gauche, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE SEULE, TENANT UN LIVRE A LA MAIN, ET ASSISE AUPRÈS DE LA TABLE, SUR LAQUELLE ON VOIT PÊLE-MÊLE DES LIVRES ET DES OUVRAGES DE BRODERIE.

ROSE, lisant.

« Quelle surprise pour la pauvre Anaïs! c'est son « amant qui se jette à ses pieds! » (S'interrompant.) La! j'étais bien sûre qu'il reviendrait, celui-là, ils reviennent toujours, dans les romans! j'en suis bien aise, elle est si gentille, cette petite Anaïs! et puis c'est drôle, comme sa position ressemble à la mienne; seule avec sa mère, vivant de son travail, refusant tous les partis, pour rester fidèle à quelqu'un qui est allé bien loin (avec émotion) pour faire fortune! (Soupirant.) Quel dommage qu'ils soient si longs à faire fortune! (Lisant.) « C'est son amant

« qui se jette à ses pieds : O ma céleste amie, lui « dit-il, je puis enfin t'offrir ces richesses que je n'ai « désirées que pour toi, ce titre de comtesse... » (S'interrompant.) La voilà comtesse, est-elle heureuse!

Air de Turenne.

Epouser celui que l'on aime,
De l'or, des bijoux, un grand nom,
Dans tous les romans c'est de même.
Si c'était le mien!... Pourquoi non?
Eh! mais, après tout, pourquoi non?
Ça commence par de la peine,
Ça commence par un amant;
J'ai déjà le commencement,
Faudra bien que le reste vienne.

Mon Dieu! j'entends quelqu'un, si c'était maman! (Elle cache bien vite son roman, et reprend son ouvrage.) Non, c'est Angélique, notre voisine, et ma meilleure amie.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ANGÉLIQUE.

Bonjour, Rose.

ROSE.

Te voilà, c'est bien heureux; depuis huit jours qu'on ne t'a vue!

ANGÉLIQUE.

C'est vrai; ma mère a été un peu malade; mais aujourd'hui elle se sent mieux, elle va porter mon ouvrage chez le marchand qui me donne de la musique

à graver; un air magnifique, ma chère, une cantate de Méhul, pour la fête du premier consul; et je me suis échappée en disant que je venais travailler avec toi.

ROSE.

C'est bien, nous allons causer.

ANGÉLIQUE.

Et j'en ai tant à te demander! Qu'est-ce qu'on dit donc dans le quartier, que tu vas te marier?

ROSE.

Eh! mon Dieu! hier soir encore c'était une affaire arrangée : tout était prêt, les bans publiés, c'était pour aujourd'hui à trois heures.

ANGÉLIQUE.

Et avec qui donc?

ROSE.

Avec monsieur Guichard.

ANGÉLIQUE.

Ce jeune médecin de notre quartier?

ROSE.

Médecin, à ce qu'il dit. Le fait est que, dans le temps de la réquisition, il s'est mis officier de santé, pour ne pas partir soldat; du reste, ni beau, ni laid, ni bête, ni méchant, mais ennuyeux à faire plaisir.

ANGÉLIQUE.

Qu'importe? s'il est bon : c'est l'essentiel pour un mari.

ROSE.

Oui; mais le moyen d'aimer ça, moi qui ne veux me marier que par amour! moi, à qui il faut une passion dans le cœur, dussé-je en mourir!

ANGÉLIQUE.

Y penses-tu!

ROSE.

Ah! il n'y a que cela de bon.

AIR : Ne vois-tu pas, jeune imprudent.

Même quand il nous fait souffrir,
Combien un amour a de charmes!
Ne pas manger, ne pas dormir,
Ne se nourrir que de ses larmes!...
Puis ne plus travailler jamais,
Se promener triste et rêveuse...
Ah! ma chère, si tu savais
Quel bonheur d'être malheureuse.

ANGÉLIQUE, soupirant.

Ah! tu as bien raison! Pourquoi alors donner des espérances à ce monsieur Guichard?

ROSE.

Ce n'est pas moi, c'est maman qui lui trouvait des qualités. Il est vrai qu'il a six mille livres de rentes; et ma pauvre mère qui ne rêve qu'aux moyens de quitter notre cinquième étage de la rue Serpente, et qui met tous les jours à la loterie sans en être plus riche.

ANGÉLIQUE.

Il y a des numéros qui ne sortent jamais.

ROSE.

C'est ce qu'elle dit : et elle pensait qu'un mari serait moins difficile à attraper qu'un terne; aussi, elle avait arrangé tout cela pour aujourd'hui. Mais après avoir bien hésité, bien pleuré, j'ai pris une belle résolution, j'ai écrit à monsieur Guichard que je ne l'ai-

mais pas, que je ne l'aimerais jamais; et la lettre vient de partir.

ANGÉLIQUE.

Tu as bien fait, il valait mieux tout lui dire.

ROSE.

Oh! je ne lui ai pas tout dit, ni à ma mère non plus, mais à toi, je peux te l'avouer : c'est que j'ai un amoureux.

ANGÉLIQUE.

Il serait possible!

ROSE.

Cela t'étonne?

ANGÉLIQUE.

Ah! mon Dieu, non, car j'en ai un aussi.

ROSE.

Et tu ne me le disais pas. (Elles s'asseyent sur le devant de la scène.) Conte-moi donc ça. Le mien est jeune, il est aimable, il est charmant.

ANGÉLIQUE.

Comme le mien.

ROSE.

Des yeux noirs, l'ame sensible, et les cheveux bouclés, comme lord Mortimer, que nous lisions l'autre mois, dans ce nouveau roman qui vient de paraître : *les Enfans de l'Abbaye.*

ANGÉLIQUE.

Eh bien! le mien lui ressemble aussi.

ROSE.

Ce doit être; tous ceux qu'on aime se ressemblent. Et t'a-t-il fait sa déclaration?

ANGÉLIQUE.

Du tout : il ne m'a jamais rien dit; ni moi non plus..

ROSE.

Est-elle bête! Nous ne sommes pas ainsi; nous nous entendons à merveille! Nous étions convenus d'un signal, il jouait sur son violon; car il joue du violon.

ANGÉLIQUE.

Comme le mien.

ROSE.

Un coup d'archet étonnant, il jouait une romance nouvelle d'un nommé Boïeldieu :

Vivre loin de ses amours.

Cela voulait dire : « Me voici, puis-je paraître? » Et moi j'achevais l'air sur ma guitare, ce qui voulait dire : « Je suis seule. » Et puis, quand il y avait des obstacles, nous nous écrivions.

ANGÉLIQUE.

Ah! que ce doit être gentil de recevoir des lettres!

ROSE.

Je le crois bien... Et puis c'est si commode!

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Sans se troubler, un amoureux
Vous dit ainsi tout' sa pensée;
De rougir on n'est pas forcée,
On n'a pas à baisser les yeux,
Et puis, vois-tu, ce qui vaut mieux,
Quand de près il dit : J' vous adore!
Ce mot là, quoique bien joli,
S'efface et s'éloigne avec lui;
Mais par lettre on l'écoute encore
Long-temps après qu'il est parti.

Et je te montrerai les siennes; quelle ardeur! quelle passion! ça brûle le papier! Pourvu qu'on ne me les enlève pas; Je crois que ma mère a des soupçons; je l'ai vue rôder encore ce matin...

ANGÉLIQUE.

Où sont-elles?

ROSE.

Dans ma commode.

ANGÉLIQUE.

Veux-tu que je les emporte, que je les cache chez moi?

ROSE.

Ah! tu me rendrais un grand service. Tiens, voici la clef; le troisième tiroir à droite, sous un fichu, derrière mes bas de soie. (Au moment où Angélique va se lever, on entend tousser.) Chut! on vient.

ANGÉLIQUE.

C'est ta mère.

ROSE.

Ne bouge pas.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME BEAUMÉNIL.

MADAME BEAUMÉNIL.

Ah! toujours à jaser.

ANGELIQUE, se levant.

Bonjour, madame Beauménil; vous vous portez bien, madame Beauménil?

MADAME BEAUMÉNIL.

Qu'est-ce que tu viens faire, apporter des romans ?

ANGÉLIQUE.

Oh! non... j'arrive, et je venais...

ROSE.

Oui! elle me rapportait ma guitare, que je lui avais prêtée, pour apprendre la romance du Prisonnier.

ANGÉLIQUE, l'emportant dans la chambre à droite.

Je vais la remettre dans ta chambre.

MADAME BEAUMÉNIL.

Des romances! Voilà comme ces petites filles se perdent l'imagination.

ROSE, s'approchant.

Eh bien! maman?

MADAME BEAUMÉNIL, soupirant.

Tu l'as voulu, ta lettre est chez lui.

ROSE, à part.

O Émile!...

MADAME BEAUMÉNIL.

Mais tu en auras des regrets, Rose, tu verras.

ROSE.

Jamais, maman.

ANGÉLIQUE, qui est revenue.

Non, sans doute, madame Beauménil, et puisqu'elle ne l'aimait pas...

MADAME BEAUMÉNIL.

Ah! tu t'en mêles aussi, toi... Veux-tu bien aller faire tes doubles croches, et nous laisser tranquilles.

ANGÉLIQUE.

AIR des Comédiens.

Adieu, je pars.

MADAME BEAUMÉNIL.

Va rejoindre ta mère.

(Elle va s'asseoir auprès de la table.)

ANGÉLIQUE, bas à Rose.

Ce soir ici je viendrai te trouver.

ROSE, de même.

N'y manque pas... pour mes lettres, ma chère,
Et mes amours que je dois t'achever.
Nous brûlerons d'une ardeur éternelle.

ANGÉLIQUE.

Jusqu'au tombeau.

ROSE.

Je t'en fais le serment.

ANGÉLIQUE.

C'est l' rendez-vous.

ROSE.

Ah! j'y serai fidèle
Comme à tous ceux qu'il m' donne d' son vivant.

MADAME BEAUMÉNIL, à Angélique.

Eh bien, te voilà encore!

ANGÉLIQUE.

Je m'en vas.

ENSEMBLE.

ROSE.

Pars vite, allons, va rejoindre ta mère;
Ce soir ici tu viendras me trouver;
N'y manque pas, pour mes lettres, ma chère,
Et mes amours que je dois t'achever.

MADAME BEAUMÉNIL.

Allons! partez, rejoignez votre mère.
Toujours ici vous venez la trouver;
La matiné' se passe à ne rien faire,
A votre ouvrag' vous feriez mieux d' penser.

ANGÉLIQUE.

Adieu, je pars, je vais près de ma mère.
Ce soir ici je viendrai te trouver;
J'y reviendrai, pour les lettres, ma chère,
Et tes amours que tu dois m'achever.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ROSE, MADAME BEAUMÉNIL.

MADAME BEAUMÉNIL, regardant sortir Angélique.

Encore une bonne tête, qui donnera de la satisfaction à sa mère.

ROSE, câlinant.

Vous êtes toujours fâchée, maman?

MADAME BEAUMÉNIL, avec humeur.

J'ai tort! Sacrifier un si bel avenir, un homme si aimable.

ROSE.

Oh! si aimable...

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, mademoiselle, vous ne jugez que la figure; mais M. Guichard avait tout plein de qualités: et une femme en aurait fait tout ce qu'elle aurait voulu.

ROSE.

Je ne veux rien en faire.

MADAME BEAUMÉNIL.

C'est ça, on trouve une occasion de s'assurer un sort, de sortir de la gêne où on est; mademoiselle ne veut pas, et il faut recommencer à gagner sa vie à la pointe de son aiguille. Si vous croyez que c'est agréable de se perdre sur du feston, et de prendre de la chicorée pour du café!

ROSE.

Ah! mon Dieu! ne semble-t-il pas que ce soit un parti si brillant?

MADAME BEAUMÉNIL.

Comment donc? Six mille livres de rentes!

ROSE.

Et quelqu'un que l'on n'aime pas.

MADAME BEAUMÉNIL.

Bah! une fille bien née finit toujours par aimer six mille livres de rentes.

ROSE.

Encore l'argent!

MADAME BEAUMÉNIL.

C'est qu'il n'y a que cela de réel; et quand tu auras mon âge...

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

On r'grette, hélas! au déclin de la vie
Les bons hasards négligés ou perdus;
Tu ne s'ras pas toujours jeune et jolie,
Et les maris alors ne viendront plus.
Il s'ra trop tard quand tu voudras te plaindre;
Pour s'enrichir il n'est que le printemps...
Car la fortune est légèr'... pour l'atteindre
Il faut avoir ses jambes de quinze ans.

ROSE.

A quinze ans comme à soixante, je penserai toujours de même. Vous croyez donc que le caractère peut changer, et que, sur mes vieux jours, je deviendrai avide, intéressée?

MADAME BEAUMÉNIL.

Peut-être bien; je l'espère.

ROSE.

Fi donc! Chez les hommes, c'est possible; mais nous autres femmes, nous ne tenons pas à la fortune; et, pour moi, je n'y tiendrai jamais. De l'eau, du pain sec, et la liberté de disposer de mon cœur, voilà tout ce que je demande.

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, de l'eau! crois ça, et bois-en, ça fait un joli ordinaire. Mais, malheureuse enfant, tu aimes donc quelqu'un, alors?

ROSE, avec effort.

Eh bien!... oui, maman... j'aime...

MADAME BEAUMÉNIL.

Voilà le grand mot lâché. Et qui donc? Je suis sûre que c'est quelque petit officier de l'armée d'Italie, car c'est la mode aujourd'hui; toutes les jeunes filles ne rêvent qu'officiers, depuis les victoires du premier consul. Un beau service qu'il nous a rendu là! Si tu t'avises jamais de donner dans le militaire... je sais ce que c'est, ton père était fourrier à la trente-deuxième demi-brigade.

ROSE.

Rassurez-vous, ce n'est point un militaire, c'est

mieux que ça : un artiste plein d'ardeur et de talent, qui est parti pour s'enrichir, et qui reviendra avec des millions dans ses poches.

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, comme ce M. Émile, dont les croisées donnent en face des nôtres ; un artiste, à ce qu'on dit ; il est parti depuis six mois, pour courir après la fortune.

ROSE, à part.

Si elle savait que c'est le mien.

MADAME BEAUMÉNIL.

Tiens, voilà ses fenêtres ouvertes. C'est donc vrai, comme m'a dit la voisine, qu'il est revenu d'hier soir!

ROSE, à part, et regardant à la fenêtre.

Lui, de retour! quel bonheur!... Il a donc réussi! (Haut.) Tenez, maman, j'ai fait un rêve cette nuit. Nous avions un bel hôtel, de beaux meubles, une bonne voiture; vous verrez que tout ça nous arrivera.

MADAME BEAUMÉNIL, qui a mis ses lunettes et a pris son feston.

Oui, compte là-dessus; en attendant fais ta broderie, et porte-la chez la lingère. (Elle s'assied.)

ROSE.

Aujourd'hui?

MADAME BEAUMÉNIL.

Il le faut bien, c'est demain le loyer, et notre bourse est à sec.

ROSE, faisant la moue, et ôtant son petit tablier.

C'est que c'est joliment loin, à pied.

MADAME BEAUMÉNIL.

Dame! comme tu n'as pas encore ta voiture... Et tu songeras aussi à faire notre petit ménage.

ROSE.

Ah! quel ennui!... Heureusement que nous allons ce soir au spectacle.

MADAME BEAUMÉNIL.

Au spectacle?

ROSE.

Mais oui, cette loge à *la Montansier*.

MADAME BEAUMÉNIL.

Impossible! c'est M. Guichard qui l'avait retenue; et maintenant nous ne pouvons accepter ni son bras, ni sa loge.

ROSE.

Toujours M. Guichard!... Ah! quand elle verra Émile. (On entend en dehors le violon qui joue l'air : « *Vivre loin de ses amours.* » Rose prêtant l'oreille du côté de la fenêtre, à part.) Ah! mon Dieu! je ne me trompe pas : c'est son violon que j'entends, à la fenêtre en face, et notre air convenu.

MADAME BEAUMÉNIL, écoutant de l'autre côté.

Eh! mais, Rose, il me semble que l'on sonne à la porte.

ROSE.

Oui, oui, maman; allez donc voir ce que c'est.

MADAME BEAUMÉNIL, se levant.

La réponse de M. Guichard. (On sonne encore.) Un moment, on y va.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ROSE, SEULE, ET ACHEVANT L'AIR QUI A ÉTÉ JOUÉ PAR LE VIOLON.

Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?

C'est bien lui... Oh! comme le cœur me bat. (Elle court à sa fenêtre, et l'ouvre.) Émile... Je vous revois... Ah! quel bonheur!... Ça fait mal... ça suffoque. (Lui faisant signe de se taire.) Parlez bas, je vous en prie... Vous m'aimez toujours?... n'est-ce pas, monsieur?... Toujours... Ah! j'en étais sûre... Si j'ai été fidèle?... Est-ce que cela se demande?... Vous me trouvez embellie!... (Souriant.) Je ne vous ferai pas le même compliment... Êtes-vous devenu brun!... c'est le soleil d'Italie... A propos, avez-vous fait fortune?... Vous revenez bien riche?... Comment?... pas un sou... plus pauvre qu'auparavant!... Ah! mon Dieu!... Mais vous le faites donc exprès, monsieur!... Il ne vous reste que mon amour?... Pauvre garçon!... il est ruiné... Oh! c'est ma mère...

(Elle ferme la fenêtre.)

SCÈNE VI.

ROSE, MADAME BEAUMÉNIL, PORTANT UNE CORBEILLE ÉLÉGANTE, QU'ELLE POSE SUR LA TABLE.

MADAME BEAUMÉNIL.

Voilà bien une autre aventure.

ROSE.

Quoi donc, maman?

MADAME BEAUMÉNIL.

Une corbeille magnifique.

ROSE.

Une corbeille, que l'on apporte.

MADAME BEAUMÉNIL.

De la part de M. Guichard.

ROSE.

Monsieur Guichard! Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME BEAUMÉNIL.

Que tout entier aux préparatifs de la noce, il n'est pas rentré chez lui, qu'il n'a pas encore ta lettre, et qu'il ignore...

ROSE.

Ah! mon Dieu! il ne fallait pas recevoir...

MADAME BEAUMÉNIL.

Est-ce que j'ai eu le courage?... D'ailleurs, on ne fait pas une pareille confidence à un domestique.

ROSE, passant auprès de la table.

Ah! il a pris un domestique! Mais vous allez renvoyer tout cela, j'espère?

MADAME BEAUMÉNIL.

Aussitôt que j'aurai quelqu'un.

ROSE, s'en approchant.

A la bonne heure. Je ne veux pas qu'il pense... (Regardant la corbeille.) Ça fait un joli effet, le satin.

MADAME BEAUMÉNIL, à Rose, qui entr'ouvre la corbeille.

N'y touche donc pas, Rose, puisque ce n'est plus pour nous!...

ROSE.

Mon Dieu, maman, on peut bien regarder; je veux voir seulement comment tout cela est choisi.

MADAME BEAUMÉNIL.

Pour te moquer de M. Guichard. Dame! il n'a pas des millions comme ton artiste.

ROSE, soupirant, à part.

Oui, joliment! Pauvre Émile! J'ai le cœur navré!... (Haut.) Oh! le joli dessin!

MADAME BEAUMÉNIL, regardant un tulle brodé.

Charmant! C'est le voile, et un voile d'Angleterre encore! Dis donc, du prohibé, c'est cossu.

ROSE, le mettant.

Oui, tenez, cela se met ainsi; on croise cela par devant.

MADAME BEAUMÉNIL.

Ah! c'est joli, très joli; et ça te va...

ROSE.

Vous trouvez?

MADAME BEAUMÉNIL.

Et ce bouquet. (Elle lui met le bouquet.) Je ne t'ai jamais vue avec un bouquet.

ROSE, à part.

Ah! son malheur me le rend plus cher que jamais. (Haut.) Voulez-vous une épingle, maman? (A part.) Et son image sera toujours. (Haut.) Un peu de côté: ça aura plus de grâce.

MADAME BEAUMÉNIL, l'admirant.

Ah! si tu voyais! Comme des fleurs vous relèvent une femme! (Elle prend dans la corbeille de la blonde qu'elle montre à Rose.)

As-tu remarqué cette blonde pour garnir la robe de noce?

ROSE, la regardant.

Il y a de quoi faire deux rangs.

MADAME BEAUMÉNIL.

Deux rangs de blonde! Aurais-tu été heureuse avec cet homme-là! (Continuant à la parer.) Et dire que tout cela va être pour une autre!

ROSE.

Pour une autre!

MADAME BEAUMÉNIL.

Écoute donc, il a envie de se marier, ce garçon; il voudra utiliser sa corbeille. J'ai idée que ce sera la fille de M. Gibelet, l'huissier au conseil des Anciens.

ROSE.

Comment! la petite Gibelet, qui loge ici au quatrième?

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui. Elle le regarde toujours de côté.

ROSE, brusquement.

Je crois bien; elle louche...

MADAME BEAUMÉNIL.

Oh! non.

ROSE.

C'est-à-dire qu'elle louche horriblement.... Une petite sotte, si envieuse, si méchante, qui a toujours un air...

MADAME BEAUMÉNIL.

Hum! Si elle te voyait avec cette toilette, elle en ferait une maladie. Tu es si gentille comme ça!

ROSE.

Vous trouvez? je voudrais bien me voir aussi, maman.

MADAME BEAUMÉNIL.

Attends; je vais chercher le miroir. (Elle entre dans la chambre de Rose.)

ROSE, seule.

Certainement, ce n'est pas tout cela qui m'éblouira. Je suis trop sûre de mes principes. Pauvre Emile! mais après tout, il n'a rien. (Elle s'est approchée de la corbeille, d'où elle retire une boîte qu'elle ouvre.) Tiens, il y a le collier, et il n'y a pas les boucles d'oreilles! Et ma pauvre mère, travailler à son âge; elle qui n'aime pas à se priver! (Regardant un schall.) V'là justement le schall que je désirais!

MADAME BEAUMÉNIL, revenant.

Tiens, voilà la glace de la toilette. (Elle tient le miroir devant elle.)

ROSE.

Quelle fraîcheur; quelle élégance! (A part, et d'un ton pénétré.) Ah! certainement, ce n'est pas d'une bonne fille.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; GUICHARD, QUI EST ENTRÉ TOUT DOUCEMENT, ET QUI LES REGARDE.

GUICHARD.

Me voilà, belle-mère!

ROSE ET MADAME BEAUMÉNIL.

O ciel! M. Guichard!

GUICHARD.

Restez donc, je vous en prie. Ce que vous regardiez vaut mieux que ce que vous allez voir. C'est assez galant, n'est-ce pas, belle-mère? Mais si on ne l'était pas un jour de noce!

MADAME BEAUMÉNIL, embarrassée.

Mais comment êtes-vous donc entré?

GUICHARD, d'un air fin.

Ah! dame! les maris se glissent partout. J'ai trouvé la porte ouverte.

MADAME BEAUMÉNIL.

Je croyais l'avoir fermée.

ROSE, interdite.

Et, vous venez...

GUICHARD.

Parbleu! je viens vous chercher.

LES DEUX FEMMES, se regardant.

Nous chercher!

GUICHARD.

Sans doute. Dites donc, il y a des gens qui tiennent à se marier dans les Eglises; mais comme en ce moment elles sont fermées, l'essentiel c'est la municipalité. Nos amis y sont déjà, avec mes deux témoins, un pharmacien et un capitaine; c'est mon compagnon d'armes.

ROSE.

Le pharmacien?

GUICHARD.

Non, le capitaine; du temps que j'étais aux armées, dans les ambulances, conscrit de l'an III, et depuis

médecin du Directoire, qui est mort entre mes mains. Pauvre Directoire! Je vois avec plaisir que la mariée ne se fera pas attendre.

ROSE, à sa mère.

Ah! mon Dieu! il ne sait donc pas...

MADAME BEAUMÉNIL.

M. Guichard; est-ce qu'en rentrant chez vous tout-à-l'heure, on ne vous a pas remis?...

GUICHARD.

On aurait eu de la peine: je ne suis pas rentré chez moi depuis hier.

MADAME BEAUMÉNIL.

Comment!

ROSE, bas.

Il n'a pas reçu ma lettre.

MADAME BEAUMÉNIL, bas.

C'est égal, il faut le prévenir.

GUICHARD, remarquant leur trouble.

Eh! mais, qu'avez-vous donc? (D'un air sentimental.) Est-ce que ça vous inquiète, Rose, que je n'aie pas couché chez moi?

ROSE.

Oh! ce n'est pas cela.

GUICHARD.

Calmez-vous, chère amie; c'est que j'étais à Versailles pour une succession qui m'est tombée sur la tête, comme une tuile; mais ça ne m'a pas fait de mal; une succession, celle de mon oncle Guillaume, ancien fournisseur dans les fourrages, qui m'a laissé vingt mille livres de rentes, c'est modeste.

MADAME BEAUMÉNIL.

Tu l'entends, ma fille.

ROSE, avec humeur.

Eh ! maman, je ne suis pas sourde. (A Guichard timidement.) Comment, M. Guichard, et cette fortune subite, cet héritage ne vous a pas fait changer d'idée à mon égard ?

GUICHARD.

Changer d'idée, moi ? au contraire.

MADAME BEAUMÉNIL.

Quelle délicatesse !

GUICHARD.

Non, ce n'est pas par délicatesse, c'est par calcul. Voyez-vous, moi, je n'ai pas l'air, mais de ma nature, je suis un peu faible, et une femme riche, habituée au monde, je ne serais pas le maître; tandis qu'avec une petite fille pauvre, modeste, qui me devra tout...

MADAME BEAUMÉNIL.

C'est bien plus rassurant.

GUICHARD.

Et puis, ce qui m'a décidé pour l'aimable Rose; c'est cette figure candide. (Rose baisse les yeux.) Ce n'est pas elle qui aurait une intrigue à l'insu de sa mère. Voyez ses yeux baissés: avec ça, un mari est sûr de son fait, c'est bien tranquillisant.

MADAME BEAUMÉNIL.

Quel brave homme ! (A sa fille.) Ah ça, il faut pourtant le détromper, lui dire que tu ne l'épouses pas.

ROSE, la poussant près de lui.

Chargez-vous en maman, je vous en prie.

GUICHARD.

Aussi je veux qu'elle soit bien heureuse, qu'elle éclipse tout le monde ! (tirant un écrin de sa poche.) et d'abord voilà un petit écrin qui manquait à la corbeille.

MADAME BEAUMÉNIL, ouvrant l'écrin.

Des diamans !

ROSE, le prenant des mains de sa mère.

Des girandoles ! eh bien, je crois qu'il gagne à être connu, une bonne physionomie.

GUICHARD.

Et pour la maman, un petit cadeau. (Il lui présente un étui de lunettes.)

MADAME BEAUMÉNIL.

Pour moi ! un étui ! des lunettes ! des lunettes d'or ! (Bas à Rose.) Ah ! dis-lui, toi, ma fille; je n'ai pas le courage. (Elle fait passer Rose auprès de Guichard.)

GUICHARD.

Et puis une surprise que je vous garde encore.

ROSE.

Encore !

GUICHARD.

C'est d'occasion; mais nous en jouirons tout de suite, un joli cabriolet que j'ai acheté à un membre des Cinq-Cents qui s'en va avec les autres; il a sauté par la fenêtre. Et moi je serai de là. (Il imite quelqu'un qui conduit un cabriolet.)

ROSE.

Une voiture ! une voiture ! maman.

MADAME BEAUMÉNIL.

Une voiture, ma fille ! juste ton rêve de cette nuit.

GUICHARD, avec joie.

Elle avait rêvé à moi !

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, à une voiture, dans laquelle vous étiez, avec vingt mille livres de rentes.

GUICHARD.

Il y en a cinq de plus, et tout cela à votre porte; car j'entends le cabriolet qui vient nous prendre.

(Il va regarder à la fenêtre.)

MADAME BEAUMÉNIL, à sa fille.

Et la Gibelet qui est toujours à sa fenêtre, qui nous verrait passer.

ROSE, à part.

Ah! je n'y tiens plus. Certainement j'aimerai toujours Émile; oh! ça. Mais je l'attendrais dix ans qu'il n'en serait pas plus avancé.

MADAME BEAUMÉNIL.

Eh bien?

ROSE, avec effort.

Eh bien! maman, je me sacrifie.

MADAME BEAUMÉNIL.

Est-il possible?

ROSE, pleurant dans ses bras.

Mais pour vous, pour vous seule, car je suis bien malheureuse.

GUICHARD, revenant à elle.

Eh bien! eh bien! comme disait le Directoire, partons-nous?

ROSE.

Ciel! Angélique! Je vous en prie, pas un mot de ce mariage.

GUICHARD.

Comment?

ROSE.

Je vous dirai mes raisons. Mais partons sur-le-champ.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; ANGÉLIQUE.

AIR : On prétend qu'en ce voisinage, etc. (de FRA DIAVOLO.)

ANGÉLIQUE.

Ah! quelle nouvelle imprévue,
Un cabriolet est en bas!
A peine tient-il dans la rue,
Car d'ordinaire il n'en vient pas.

GUICHARD, bas à ROSE.

C'est le nôtre... Quelle est cette jeune fillette?

MADAME BEAUMÉNIL.

Une voisine.

GUICHARD.

Je comprends!

ANGÉLIQUE, étonnée.

Vous sortiez?

MADAME BEAUMÉNIL.

Pour quelques instans.

ROSE, troublée.

Oui, pour une course, une emplette.

GUICHARD, bas.

L'emplette d'un mari.

ROSE.

Taisez-vous.

GUICHARD.

Je comprends.

ROSE ET MADAME BEAUMÉNIL.

Ne dites rien, elle est bavarde,
Et n'sait pas garder les secrets;
C'est nous seuls que cela regarde,
Partout nous le dirons après.

GUICHARD.

Je me tairai, je prendrai garde,
Ne craignez rien pour nos secrets;
C'est nous seuls que cela regarde,
Partout nous le dirons après.

ENSEMBLE.

ANGÉLIQUE, étonnée.

Qu'ont-ils donc? comme on me regarde!
Soupçonnerait-on nos secrets?
De l'adresse, prenons bien garde.

(Bas à Rose.)

Sur mes sermens compte à jamais.

ANGÉLIQUE, bas à Rose.

Pour ces lettres, moi qui venais,
Quel contre-temps!

ROSE, de même.

Bien au contraire;
Pendant notre absence, prends-les.

ANGÉLIQUE.

C'est dit, sois tranquille, ma chère.

MADAME BEAUMÉNIL.

Partons, il en est temps, je croi.

ROSE, regardant en soupirant du côté de la croisée.

Cher Émile!

GUICHARD, triomphant.

Elle est à moi.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ROSE ET MADAME BEAUMÉNIL.

Ne dites rien, elle est bavarde, etc.

GUICHARD.

Je me tairai, je prendrai garde, etc.

ANGÉLIQUE.

Qu'ont-ils donc? comme on me regarde! etc.

(Rose, Guichard et madame Beauménil sortent.)

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, SEULE, LES REGARDANT PARTIR.

Pauvre Rose! Elle a encore pleuré. Ah! que ces attachemens font de mal! Mais, au moins, elle a des motifs de consolation, tandis que moi. (D'un air content) Je l'ai vu tout à l'heure cependant. Il y avait bien long-temps! ça m'a fait plaisir. Et puis, je ne sais pas si c'est une idée; mais il m'a semblé qu'il soupirait, quand j'ai passé devant lui. (Revenant à elle.) Allons, j'oublie les lettres de Rose, dépêchons-nous. (Elle ouvre la commode.) Derrière ses bas de soie. En voilà-t-il une provision! Qu'est-ce qu'ils peuvent donc se dire pour user comme ça des rames de papier? (Regardant autour d'elle.) Elle m'a promis de me les lire; ainsi il n'y a pas d'indiscrétion. (Elle les rassemble, et en ouvre une.) « Cher ange. » (A elle-même.) C'est gentil! (Lisant.) « Ma bien aimée. » (A elle-même.) Comme c'est doux! Que d'amour! en v'là-t-il, plein mes poches! (Lisant.) « Que l'assurance de ta ten-« dresse me rend heureux! Elle me donne la force de

« tout braver. » (A elle-même.) Oh! ça, je le conçois! (Lisant.) « En vain ta mère veut t'éloigner de moi : je suis « tranquille, j'ai ton serment, et Rose ne peut plus « appartenir à un autre. » (S'interrompant.) Mais qui donc ça peut-il être? (Elle tourne le feuillet et regarde au bas de la page.) Oh ciel! Émile! Émile Brémont! C'est le mien! (Avec émotion et s'essuyant les yeux.) Ah! malheureuse! Lui qui était si bon, si aimable pour moi! J'ai pu croire un instant. Et c'en est une autre! (Parcourant plusieurs lettres.) Oh! oui! « Je t'aime, je t'adore. » Il a bien peur qu'elle n'en doute, c'est répété à chaque ligne! Je n'y vois plus, j'étouffe! J'ai besoin de respirer. (Elle s'approche de la fenêtre.) Ah! mon Dieu! le voilà à sa fenêtre! (Reculant au milieu du théâtre.) Heureusement que le jour baisse, et qu'il ne me verra pas pleurer. (Regardant de loin.)

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

Mais, qu'ai-je vu! Quels procédés indignes!
Il me regarde tendrement...
Et voilà qu'il me fait des signes...
Ah! c'est pour elle qu'il me prend!
Dieu! dans l'excès de sa tendresse,
Il m'envoie un baiser, je crois...
Je n'en veux pas... Je ne reçois
Que ce qui vient à mon adresse.

(Un paquet de lettres, attaché à une pierre, vient tomber à ses pieds.)

Que vois-je? encore des lettres! Il croit donc qu'il n'y en a pas assez. (Elle ramasse le paquet.)

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE, à part et en entrant.

C'est fini; me voilà madame Guichard.

ANGÉLIQUE, surprise et essuyant ses yeux.

Ah! c'est toi, Rose?

ROSE.

Oui, ma mère et ce monsieur se sont arrêtés en bas. (Remarquant son trouble.) Mais qu'as-tu donc? Comme tu es émue!

ANGÉLIQUE, s'efforçant de sourire.

Moi, non. C'est qu'en ton absence, et pendant que je prenais ces lettres, il m'est arrivé une aventure.

ROSE.

Une aventure.

ANGÉLIQUE.

Oui, tu ne m'avais pas dit que c'était M. Emile.

ROSE.

Je ne te l'avais pas dit? ah! je croyais. Au surplus, qu'est-ce que ça te fait?

ANGÉLIQUE.

Oh! rien du tout. Mais comme je loge dans la même maison, j'aurais pu lui éviter la peine de t'envoyer ses lettres (montrant la fenêtre) au risque de casser les carreaux, comme celle-ci. (Elle lui présente la lettre.)

ROSE, repoussant la lettre, et regardant du côté de la porte.

Encore une! non, quoi que tu en dises, je ne dois plus souffrir... on n'aurait qu'à me surprendre. (A part.) Une femme mariée!

ANGÉLIQUE, regardant au fond.

Personne ne vient.

ROSE.

Eh bien! lis-la vite. Tout ce que je puis me permettre, c'est de l'écouter.

ANGÉLIQUE, ouvrant la lettre.

Qu'est-ce qu'elle a donc? (Elle lit.) « On assure que « vous allez vous marier. » (A Rose.) Vois-tu, comme on fait des contes. (Lisant.) « Je ne puis le croire. « Vous savez qu'au moment où vous serez à un autre, « je me tue. »

ROSE.

O ciel!

ANGÉLIQUE.

Ça, il n'y manquerait pas, il a une tête; et tu as bien fait de refuser M. Guichard.

ROSE, troublée.

Continue.

ANGÉLIQUE, lisant.

« Vous avez donc oublié vos sermens! Relisez-les, « je vous renvoie vos lettres. Ce sera votre puni- « tion! Mais non, c'est une calomnie, n'est-ce pas, « Rose? tu m'aimes encore, j'en suis sûr, mais j'ai « besoin de l'entendre de ta bouche. Aussi, je brave « tout. Une planche peut me conduire près de toi, « elle va de ma fenêtre à celle de ta chambre, et dès « que la nuit sera venue...

ROSE, effrayée.

Ah! mon Dieu? il oserait. Mais non, il sera raisonnable. Va le trouver, dis-lui...

ANGÉLIQUE.

Quoi donc?

ROSE.

Silence! C'est M. Guichard.

ANGÉLIQUE.

Le rival dédaigné?

ROSE.

Chut! mets-la avec les autres.

(Angélique cache les lettres.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GUICHARD

GUICHARD, à la cantonade.

C'est très bien, madame Beauménil. Dépêchez-vous de mettre le couvert. Ce n'est pas que j'aie grand appétit: mais je suis pressé. (A Rose.) Un souper fin, que j'ai envoyé prendre chez Legacque, par mon domestique à tournure; car nous soupons avec la maman, et nos amis, et puis après cela, cher ange, nous partons.

ANGÉLIQUE, étonnée.

Vous partez! Comment?

GUICHARD.

Dans ma voiture, (baisant la main de Rose.) en tête à tête.

ANGÉLIQUE, bas.

Mais prends donc garde, il te baise la main.

ROSE, embarrassée.

Tu crois?

ANGÉLIQUE.

Et tu le laisses faire?

GUICHARD.

Qu'est-ce qu'elle a donc, cette petite? Est-ce qu'on ne peut pas embrasser sa femme?

ANGÉLIQUE, étonnée.

Sa femme!

GUICHARD.

Oui, certainement; depuis une heure.

ANGÉLIQUE.

Si c'est comme ça que tu lui es fidèle...

ROSE.

Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma mère.

GUICHARD.

J'espère que mademoiselle Angélique me fera le plaisir d'assister au souper; car les amis de ma femme sont les miens. Je l'aime tant; et elle m'aime aussi : elle me le disait encore tout-à-l'heure.

ANGÉLIQUE.

Comment, tu as pu lui dire...

ROSE, bas.

A cause de ma mère.

ANGÉLIQUE.

Pauvre fille!

GUICHARD.

Et je vous crois, Rose, je vous crois sans peine.

Et ce diable de souper qui ne viendra pas! Est-ce lui? Non. (Entre le domestique.) c'est mon domestique, c'est-à-dire votre domestique. Saluez votre maîtresse. (Le domestique salue.) Tu es passé chez moi. Ah! mes lettres. Donne, donne, et presse le souper. (Le domestique sort.) Qu'est-ce que je vois là? Une lettre. C'est votre écriture, une lettre de vous.

ANGÉLIQUE.

Comment!

ROSE.

De moi! O ciel! ma lettre de ce matin.

GUICHARD.

Comment, chère amie, vous m'avez écrit?

ROSE, à Angélique.

Celle où je lui dis que je ne l'aime pas, que je ne l'aimerai jamais.

GUICHARD.

Une lettre d'amour, le jour de mon mariage. Oh! c'est joli, c'est très joli. Voyons.

ROSE, se jetant sur lui.

M. Guichard, c'est inutile, ne l'ouvrez pas.

GUICHARD.

Si fait, si fait.

ROSE, lui retenant la main.

Je vous en prie, vous me feriez rougir.

GUICHARD.

Il y a donc des choses!... Eh bien, chère amie, je ne vous regarderai pas. Je lirai sans regarder. (Il ouvre la lettre.)

ROSE, poussant un cri.

Ah! monsieur!.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADAME BEAUMÉNIL.

MADAME BEAUMÉNIL.

Mon gendre, eh vite! eh vite! on vous demande en bas, pour un malheur que vient d'arriver.

GUICHARD.

Un malheur.

MADAME BEAUMÉNIL.

Ici, en face, un jeune homme qui loge au dessus de la mère d'Angélique.

ANGÉLIQUE, bas à Rose.

C'est Émile.

ROSE.

Comment! qu'est-ce donc?

MADAME BEAUMÉNIL.

On n'en sait rien; mais voilà une heure que l'on frappe à sa porte, et il ne répond pas.

ROSE ET ANGÉLIQUE.

Ah! mon Dieu!

MADAME BEAUMÉNIL.

Et l'on sent dans l'escalier une odeur de charbon.

GUICHARD, froidement.

C'est qu'il s'asphyxie.

ROSE.

Ah! le malheureux!

ANGÉLIQUE, à Rose.

Il a appris ton mariage; et dans son désespoir...

MADAME BEAUMÉNIL.

On a été chercher le commissaire, qui demande un médecin. Je me suis empressée de dire que mon gendre était ici.

GUICHARD.

Moi, par exemple.

ROSE ET ANGÉLIQUE.

Oui, oui, vous avez bien fait.

MADAME BEAUMÉNIL.

Vous ne pouvez pas vous dispenser d'y aller, mon gendre, le devoir, l'humanité...

ROSE.

Eh! sans doute, monsieur.

ANGÉLIQUE.

Courez donc vite!

GUICHARD.

Mais permettez: on ne dérange pas ainsi un marié qui va souper...

ROSE.

Il s'agit bien de cela. Allez donc, monsieur, allez au secours de ce pauvre jeune homme, ou je ne vous aimerai de ma vie.

ANGÉLIQUE, l'entraînant.

Venez vite, monsieur.

MADAME BEAUMÉNIL.

Venez, mon gendre.

GUICHARD.

Voilà, belle-mère, voilà. (Il sort avec madame Beauménil et Angélique.)

SCÈNE XIII.

ROSE SEULE.

Ah! je succombe. Pourvu qu'il n'arrive pas trop tard. Pauvre Émile! et c'est par amour pour moi! Et dire que peut-être en ce moment!... (On entend, dans le cabinet à droite, une guitare qui répète l'air : « Vivre loin de ses amours. ») Qu'entends-je?... ma guitare, dans ma chambre!... (Courant à la croisée.) Est-ce qu'il aurait osé?... Oui, oui, sa fenêtre ouverte, et cette planche, au risque de se tuer. Ah! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Si l'on venait. Grand Dieu! la porte s'ouvre. (Courant à la porte du cabinet.) N'entrez pas, Émile. (Elle repousse vivement la porte.) Seule ici. Non, vous dis-je; non, vous n'entrerez pas, monsieur; c'est inutile, je mets le verrou. (A part.) Ah! il n'y en a pas. (Elle tombe dans un fauteuil, la porte s'ouvre. Le rideau baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon : porte au fond; deux portes latérales. Au-dessus de celle à droite, une grande lucarne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE, GUICHARD, AUGUSTIN, NANETTE.

GUICHARD EST ASSIS, ET TIENT UN JOURNAL. ÉMILIE EST DEBOUT A SA DROITE ET AUGUSTIN A SA GAUCHE. NANETTE RANGE L'APPARTEMENT.

GUICHARD.

Allons, quand je te dis que ça ne se peut pas.

AUGUSTIN.

Mais, mon papa.

GUICHARD.

Mais, mon fils, tu ferais beaucoup mieux de t'en aller à ton École de droit, au cours de monsieur Poncelet.

AUGUSTIN.

Non, mon papa, je n'irai pas ce matin, j'aime autant étudier mon violon.

GUICHARD.

Hein ! tu dis....

AUGUSTIN.

Je dis que je n'irai pas.

GUICHARD, avec colère.

Ah ! tu ne veux pas y aller ?

AUGUSTIN.

Non.

GUICHARD, se levant.

Eh ! bien, à la bonne heure, n'y va pas, ça m'est égal; ça regarde ta mère. (A Nanette.) Nanette, tu es bien sûre qu'elle n'est pas rentrée ?

NANETTE.

Pardine, monsieur; puisque voilà mademoiselle Émilie qui arrive de Saint-Sulpice, où elle l'a laissée.

ÉMILIE.

Oui, mon tuteur; et elle doit, après, aller chez son directeur.

GUICHARD.

Dieu ! si elle pouvait l'inviter pour aujourd'hui !

AUGUSTIN.

L'abbé Doucin !

GUICHARD.

Certainement; car ici, je ne sais pas comment ça se fait, c'est toute la semaine jeûne, vigile et carême, à moins que l'abbé ne soit invité. Je ne fais de bons dîners que quand il est des nôtres, lui et son épagneul. Brave homme, du reste, qui est gourmand, par bonheur.

AUGUSTIN.

Mais, mon papa, je ne vous comprends pas. Si ça vous déplaît de faire maigre, pourquoi ne le dites-vous pas à maman ?

GUICHARD.

Pour la faire crier. Merci. Avec ça que lorsque ça commence, ça dure long-temps...

AUGUSTIN.

Laissez donc! si vous lui disiez...

GUICHARD.

Oui, toi, c'est possible; parce qu'elle te gâte, ta mère.

AUGUSTIN.

Pas tant, pas tant.

GUICHARD.

Si, elle te gâte. Mais moi! il y a près de quarante ans qu'elle en a perdu l'habitude, depuis que je l'ai épousée, dans la république. Moi qui avais choisi une petite fille sans fortune, pour être le maître, ça m'a joliment réussi. Le jour même de notre mariage, nous eûmes une querelle. Cette fois-là, c'était ma faute. Imaginez-vous, une lettre que je trouve dans mes papiers; une lettre qu'elle m'avait écrite avant la noce, une plaisanterie, une épreuve qu'elle avait voulu faire! J'eus la bêtise de me fâcher. Elle me l'a assez reproché depuis, et ça lui a donné un avantage sur moi. Ah! mes enfans! une femme est bien forte quand son mari a des torts.

NANETTE.

Aussi, monsieur a quelquefois des crises.

GUICHARD.

Hein! Qu'est-ce que vous dites? Mêlez-vous de votre cuisine.

NANETTE.

Non, vous n'en avez peut-être pas, de crises?

GUICHARD.

Oui; mais heureusement que j'ai un moyen excellent de les faire cesser; et même de les empêcher.

ÉMILIE.

Et lequel?

GUICHARD.

Quand je vois quelque chose qui se prépare, je prends bravement ma canne et mon chapeau, et je vais me promener au Luxembourg, ça me rappelle mon bon temps, le temps du Directoire; mes pauvres Directeurs! Et souvent dans mes méditations politiques, car j'ai toujours aimé la politique, je me dis: « Dieu me pardonne! ma femme me traite comme le premier consul les a traités. Je n'ai plus voix au chapitre. »

AUGUSTIN.

C'est votre faute, mon papa; et si vous voulez, je vais vous donner un moyen de ravoir la majorité.

GUICHARD.

Une conspiration à nous trois! j'en suis.

AUGUSTIN.

Eh! bien, me voilà, moi, qui suis votre fils.

GUICHARD.

Je m'en flatte.

AUGUSTIN.

Voilà Émilie, votre pupille, la fille d'une ancienne amie de ma mère. Cette pauvre Angélique!

GUICHARD.

Eh bien?

AUGUSTIN.

AIR de la Robe et les Bottes.

Toujours soigneux de vous complaire,
Nous vous avons défendu jusqu'ici;
Et vous savez, même contre ma mère,
Que vos enfans prenaient votre parti.
Mais ce parti qui vous honore
Ne compte, hélas! que nous deux... vous voyez...
Mariez-nous, pour augmenter encore
Le nombre de vos alliés.

GUICHARD.

Est-il possible? Vous vous aimez! Ça ne se peut pas. Je ne m'en suis jamais aperçu.

AUGUSTIN.

C'est égal, mon papa, nous nous aimons. Et si, comme je vous disais tout à l'heure...

GUICHARD.

Eh! mon Dieu! je ne demanderais pas mieux! mais les obstacles... (A Émilie.) Toi, d'abord, tu n'as rien.

AUGUSTIN.

Comment, rien.

GUICHARD.

Absolument rien. Je dois le savoir, moi, qui suis son tuteur.

ÉMILIE.

Il a raison.

AUGUSTIN.

Et ces papiers cachetés dont tu me parlais, et que t'a remis ta mère?

GUICHARD.

Des papiers? Qu'est-ce que c'est que ça?

ÉMILIE.

Ils ne sont pas pour moi, ils sont à l'adresse d'une personne que je n'ai jamais vue, un ancien ami de ma mère; M. Émile Brémont.

GUICHARD.

Je ne connais pas.

NANETTE.

Tiens; c'est peut-être des billets de banque.

GUICHARD.

Que vous êtes bête, ma chère! Au fait, ça se pourrait.

AUGUSTIN.

Eh mon Dieu! qu'importe? L'essentiel, c'est que nous nous aimions. Vous parlerez, n'est-ce pas?

GUICHARD.

Tu vas me faire gronder.

ÉMILIE.

Oh! je vous en prie!

AUGUSTIN.

Mon petit papa!

GUICHARD.

Que vous êtes câlins!

NANETTE, qui est remontée, regarde par la porte du fond.

Voici madame.

TOUS LES TROIS.

Ah! mon Dieu!

GUICHARD.

Ne dites rien, n'ayons pas l'air...

SCÈNE II.

LES MÊMES; MADAME GUICHARD. ELLE A UN PETIT MANTELET DE DÉVOTE ET UNE ROBE DE SOIE GRISE, AVEC UN BONNET TRÈS SIMPLE.

MADAME GUICHARD, à la coulisse.

Mettez écriteau à l'instant. Je le veux. On donnera congé.

GUICHARD.

Qu'est-ce donc, chère amie?

MADAME GUICHARD.

Cet appartement qui est trop grand pour nous. Et décidément je le mets en location. J'en aurai mille écus.

GUICHARD.

Nous déloger de notre maison! Et où irons-nous?

MADAME GUICHARD.

Au troisième.

GUICHARD, à part.

Encore une économie. (A madame Guichard.) Mais, chère amie...

MADAME GUICHARD.

Quelle objection y trouvez-vous?

GUICHARD.

Je trouve que mon cabinet sera bien froid.

MADAME GUICHARD.

On bouchera la cheminée, c'est par là que vient le vent.

GUICHARD.

Et les locataires du troisième ?

MADAME GUICHARD.

Je leur donne congé. Des gens qui se sont fourrés dans la révolution... des libéraux, des jacobins, ils n'ont que ce qu'ils méritent.

GUICHARD, cherchant à détourner.

Vous quittez l'abbé Doucin, chère bonne ?

MADAME GUICHARD.

Oui, monsieur.

NANETTE, à part.

On s'en aperçoit.

MADAME GUICHARD.

Il est fort mécontent de vous tous.

ÉMILIE.

De moi, madame ?

MADAME GUICHARD, se tournant vers elle.

Oui, mademoiselle. Il a remarqué vos distractions pendant l'office. (Lui rendant un petit livre.) Eh ! tenez, voilà votre livre de prières que vous avez oublié sur votre chaise. Une autre fois vous aurez une femme de chambre derrière vous pour le rapporter.

(Émilie baisse les yeux.)

NANETTE.

Dame ! il faisait si froid.

MADAME GUICHARD.

Et vous, mademoiselle Nanette, pourquoi avez-vous refusé à M. l'abbé Doucin d'être de l'association du sou ?... Tous les domestiques honnêtes en sont.

NANETTE.

Que voulez-vous ? Le peu d'argent que j'ai, je l'envoie à ma mère.

MADAME GUICHARD, brusquement.

Taisez-vous. Vous n'aurez jamais de religion. (A Augustin.) Bonjour, Augustin, bonjour, mon garçon. Ne trouvez-vous pas que, tous les jours, il me ressemble davantage ?

AUGUSTIN.

Maman me fait toujours des complimens.

MADAME GUICHARD.

Il est gentil celui que tu me fais-là. Voyons, où avons-nous été hier au soir ?

AUGUSTIN.

Maman, j'ai été au spectacle.

MADAME GUICHARD.

Qu'est-ce que j'apprends-là ! au spectacle ! dans ces lieux de perdition ! Vous ne sortirez plus sans moi. Vous me suivrez à mes conférences.

NANETTE.

C'est bien amusant !

AUGUSTIN.

Si c'est comme cela qu'elle me gâte !

GUICHARD, à Émilie.

Pourquoi aussi va-t-il lui dire ?

MADAME GUICHARD.

Qu'est-ce que c'est ?

GUICHARD.

Je dis, chère amie... Je demande si l'abbé Doucin vient dîner aujourd'hui.

MADAME GUICHARD.

Non.

GUICHARD.

Tant pis, ça m'aurait fait plaisir.

MADAME GUICHARD.

Il est un peu souffrant; il a des crampes d'estomac.

GUICHARD.

Pauvre homme! (Augustin passe auprès d'Émilie.)

MADAME GUICHARD.

Et ça me fait penser que je lui ai promis... Nanette, donnez-moi ces deux bouteilles de fleur-d'orange et cette boîte de conserves d'abricots, dans l'armoire de ma chambre.

NANETTE, sortant.

Oui, madame.

MADAME GUICHARD.

Ce digne homme! ça lui fera du bien.

GUICHARD, bas aux enfans.

Ces bonnes confitures dont elle ne veut jamais nous donner.

MADAME GUICHARD.

A propos, M. Guichard...

GUICHARD, se retournant.

Chère amie.

MADAME GUICHARD.

Il faut aller le remercier de l'honneur qu'il vous a fait.

GUICHARD.

L'abbé Doucin? qu'est-ce qu'il m'a donc fait?

MADAME GUICHARD.

Comment! est-ce que je ne vous l'ai pas dit? grâce à lui, vous voilà marguillier de la paroisse.

GUICHARD.

Ah!

MADAME GUICHARD.

Eh bien! vous ne comprenez pas ce que cela veut dire? marguillier de la paroisse.

GUICHARD.

Si fait.

MADAME GUICHARD.

Un titre qui vous donne voix à la fabrique, qui vous place au premier banc! vous ne vous réjouissez pas?

GUICHARD.

Pardonnez-moi, chère amie; marguillier! je suis très content, me voilà marguillier. (Appelant.) Nanette.

NANETTE, revenant avec deux bouteilles, et une boîte qu'elle présente à M. Guichard.

Monsieur.

GUICHARD.

Je suis marguillier, Nanette, je veux que tout le monde s'en réjouisse, et pour fêter ma nouvelle dignité, tu vas me donner à déjeuner un bon beef-steak.

MADAME GUICHARD, arrangeant les confitures.

Hein! qu'est-ce que vous avez dit?

GUICHARD.

J'ai dit un bon beef-steak, avec des pommes de terre.

MADAME GUICHARD.

Y pensez-vous? un jour maigre!

GUICHARD.

C'est aujourd'hui maigre? (A part.) Je n'en sors pas. je vais encore avoir des pruneaux. (Haut.) Mais, ma bonne, je suis marguillier.

MADAME GUICHARD.

Raison de plus pour vous mortifier, pour donner le bon exemple. (Regardant l'étiquette des bouteilles.) C'est la meilleure! celle qui est sucrée, n'est-ce pas, Nanette?

NANETTE.

Oui, madame.

MADAME GUICHARD.

Vous boirez l'autre, M. Guichard.

GUICHARD.

Moi. (Augustin revient auprès de sa mère.)

MADAME GUICHARD, souriant.

Ah! vous êtes gourmand! vous aimez les chatteries! (Regardant les confitures.) Elles ont bien bonne mine. (En prenant un peu.)

GUICHARD, avançant la main.

Oui; elles doivent être...

MADAME GUICHARD, lui donnant un coup sur les doigts.

Eh bien!...

GUICHARD.

Oh! merci.

EMILIE, bas à Guichard.

Dites donc, mon tuteur, c'est le moment de lui parler.

GUICHARD, bas.

Tu crois?

ÉMILIE.

Elle me paraît de bonne humeur.

NANETTE, de même.

Allons, monsieur. (Augustin, de sa place, fait des signes à son père.)

MADAME GUICHARD, se retournant.

Qu'est-ce que c'est?

AUGUSTIN.

Rien, maman, c'est mon père qui a quelque chose à vous dire, et qui nous priait de le laisser.

MADAME GUICHARD.

Air de la valse de Robin des Bois.

C'est fort heureux... c'est ce que je désire,
De vous parler j'avais aussi dessein.

GUICHARD.

Grand Dieu! que va-t-elle me dire?

MADAME GUICHARD, à Nanette.

Portez cela chez notre abbé Doucin.

AUGUSTIN.

Allons, papa.

GUICHARD.

C'est une rude tâche.
Je risque fort.

AUGUSTIN.

Que craignez-vous, enfin?

GUICHARD.

Elle pourrait, hélas! si je la fâche,
Me faire faire encor maigre demain.

ENSEMBLE.

AUGUSTIN, ÉMILIE, NANETTE.

Laissons-les seuls, que chacun se retire:
De lui parler { ma mère / madame } avait dessein.
Est-ce pour { nous? / vous? } que va-t-elle lui dire?
Dans tout cela je crains l'abbé Doucin.

GUICHARD.

Que l'on me laisse, et chacun se retire,
De me parler ma femme avait dessein;
Je tremble, hélas! que va-t-elle me dire?
Veut-elle aussi me gronder ce matin?

MADAME GUICHARD.

Laissez-nous seuls, que chacun se retire,
De lui parler aussi j'avais dessein;
(A part.)
Monsieur Guichard à mes plans doit souscrire,
Je l'ai promis à notre abbé Doucin.

(Augustin, Émilie et Nanette sortent.)

SCÈNE III.

GUICHARD, MADAME GUICHARD.

MADAME GUICHARD.

Voyons, parlez, M. Guichard, je vous écoute.

GUICHARD.

Moi, je ne sais... je... (A part.) Que diable aussi, me laisser tout seul.

MADAME GUICHARD.

Eh bien!

GUICHARD.

Pardon, chère amie, après vous. Vous avez quelque chose à me dire.

MADAME GUICHARD.

Oh! c'est fort simple. L'abbé Doucin, qui prend tant d'intérêt à ce qui vous regarde, m'a donné d'excellens conseils pour toute la famille. D'abord pour Augustin. Ce cher enfant! j'avais des projets sur lui, je pensais à le faire entrer dans les ordres, mais les temps sont mauvais, c'est un état perdu. Et puis, ce qui autrefois n'était pas un obstacle, il n'a pas de vocation. Vous le voyez, il aime le monde, le spectacle. Je crois même, Dieu me bénisse, qu'il est un peu libéral. L'Ecole de Droit me l'a gâté, il faut donc chercher à le sauver d'une autre manière, pendant qu'il est encore jeune, et je ne vois que le mariage.

GUICHARD, à part.

Je l'y ai donc amenée. (Haut.) Je crois qu'il aimemerait mieux ça.

MADAME GUICHARD.

Air du Pot de fleurs.

Ah! je n'en suis pas étonnée!
Cela doit lui sourire assez;
Lui, qui voit toute la journée
Le bonheur dont vous jouissez.
Le mariage est un état, je pense,
Où l'on fait bien son salut.

GUICHARD.

Je le croi,
Car je sais déjà, quant à moi,
(A part.)
Qu'on peut y faire pénitence.

MADAME GUICHARD.

Nous venons, avec M. l'abbé Doucin, de lui trouver un excellent parti. Mademoiselle Esther Grandmaison.

GUICHARD.

La fille du receveur-général? Elle n'est pas jolie.

MADAME GUICHARD.

Quatre-vingt mille francs de dot, une piété exemplaire, et des espérances! et une famille si respectable. Le père a eu le courage de prêter serment contre sa conscience, pour être fidèle à la bonne cause.

GUICHARD.

C'est bien. Mais ma pupille Émilie.

MADAME GUICHARD.

J'ai aussi pensé à elle. Je sais combien vous l'aimez, et je ne cherche qu'à vous être agréable. Nous lui assurons le sort le plus doux; du repos et de la liberté pour toute sa vie. A force de protections, je la fais entrer chez les dames de la rue de Varennes.

GUICHARD.

Au couvent!

MADAME GUICHARD.

On viendra la chercher aujourd'hui, à trois heures, sauf votre approbation, ainsi que pour Augustin, car vous êtes le maître de votre pupille, et de votre fils, comme de votre femme.

GUICHARD.

Alors...

MADAME GUICHARD.

Ainsi, c'est décidé, c'est convenu. Je vous en pré-

viens, il n'y a plus à revenir, maintenant. Voyons, qu'avez-vous à me dire?

GUICHARD.

Mon Dieu! chère amie, c'était la même chose, à peu près... seulement.

MADAME GUICHARD.

Vous voyez bien que nous sommes toujours d'accord, et que je ne cherche qu'à vous complaire en tout. Mais vous, mon ami, ne ferez-vous rien pour moi?

GUICHARD.

Quoi donc, ma bonne?

MADAME GUICHARD.

Oh! vous ne pouvez plus vous refuser. Vous savez, ce don à la paroisse; un marguillier doit donner exemple, et puis vous ne me refuserez pas.

GUICHARD.

C'est selon. Combien serait-ce?

MADAME GUICHARD.

AIR: Pour le trouver, il faut rester chez soi. (d'YELVA.)

C'est à peu près...

GUICHARD.

Parlez, je vous écoute.

MADAME GUICHARD.

Vingt mille francs que ça pourra coûter.
Ah! c'est bien peu pour ses fautes.

GUICHARD.

Sans doute,
Quand on en a beaucoup à racheter.
Moi, qui suis sobre, et jamais ne m'oublie,
Pour mes péchés faut-il payer autant?

Heureux encor, si j'avais, chère amie,
Le droit d'en faire au moins pour mon argent!

MADAME GUICHARD.

Hein, plaît-il?

GUICHARD.

Je verrai, si cela se peut.

MADAME GUICHARD, sévèrement.

Comment donc? cela se doit, j'y compte, entendez-vous? il le faut. (D'un ton caressant.) Adieu, mon ami.

GUICHARD.

Adieu, ma bonne.

MADAME GUICHARD, sortant.

Adieu.

(Elle sort.)

GUICHARD, seul.

Que le diable m'emporte si elle les aura.

SCÈNE IV.

ÉMILIE, GUICHARD, AUGUSTIN.

(Augustin et Émilie reparaissent de côté, et regardent si madame Guichard est partie.)

AUGUSTIN.

Elle est partie?

ÉMILIE.

Eh bien, mon tuteur?

GUICHARD.

Ah! voilà les autres.

ÉMILIE.

Vous avez parlé ?

GUICHARD.

Certainement.

AUGUSTIN.

Et ça va bien, n'est-ce pas ?

GUICHARD, embarrassé.

C'est-à-dire, il ne faut pas aller trop vite, cela commence à se débrouiller un peu.

TOUS DEUX.

Ah ! tant mieux.

GUICHARD, à Augustin.

Toi d'abord, ta mère n'est pas éloignée de te marier.

AUGUSTIN, à Émilie.

Quel bonheur !

GUICHARD.

C'est déjà une bonne chose. Par exemple, il n'y a que la personne sur laquelle vous n'êtes pas d'accord, parce que c'est une autre qu'Émilie.

AUGUSTIN.

Ah ! mon Dieu ! Mais vous lui avez dit ?...

GUICHARD.

Non, je n'ai pas voulu la brusquer, d'autant qu'elle a de très-bonnes intentions pour la petite. Seulement ça ne cadre pas tout-à-fait avec vos idées, vu qu'elle voudrait la faire entrer au couvent.

ÉMILIE.

Moi !

AUGUSTIN, en colère.

Tandis qu'on me marierait à une autre... Et vous ne vous êtes pas montré?

GUICHARD.

Est-ce qu'on peut tout faire à la fois? En un jour, c'était déjà beaucoup d'avoir obtenu cela!

ÉMILIE.

La belle avance!

AUGUSTIN.

Aussi, c'est de votre faute!

GUICHARD.

Comment, c'est ma faute!

ÉMILIE, pleurant.

Vous êtes d'une faiblesse...

GUICHARD, élevant la voix.

Ah! c'est comme ça. Eh bien, arrangez-vous, je ne m'en mêle plus. Obligez donc des ingrats, on n'en a que des désagrémens.

AUGUSTIN, furieux.

Je n'obéirai pas.

ÉMILIE.

Ni moi non plus.

SCÈNE V.

LES MÊMES; NANETTE, ACCOURANT.

NANETTE.

Monsieur, monsieur, voilà quelqu'un qui veut voir l'appartement.

GUICHARD.

Allons les affaires à présent ! avertis ma femme.

NANETTE.

C'est que le monsieur voudrait louer sans remise et écurie.

GUICHARD.

Qu'est-ce que ça me fait ? je ne demande pas mieux. Mais avertis ma femme, je ne m'en mêle pas. (Regardant les enfans qui pleurent de côté.) Je vois qu'il y aura du bruit aujourd'hui. Je m'en vais faire un tour au Luxembourg. (Il prend sa canne et son chapeau, et se sauve par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

ÉMILIE, A DROITE, PLEURANT; AUGUSTIN, A GAUCHE, ESSUYANT SES YEUX; BRÉMONT ET NANETTE, ENTRANT PAR LA PORTE DU FOND.

NANETTE, faisant entrer Brémont.

Entrez, entrez, monsieur.

BRÉMONT.

C'est bien. Voyons l'appartement.

NANETTE.

Pas encore; dans un instant.

BRÉMONT.

Est-ce que ton maître ne veut pas louer sans remise et sans écurie ?

NANETTE.

Si, monsieur, jusqu'à présent. Mais pour qu'il le veuille définitivement, il faut que madame y con-

sente, et je vais la prévenir. Daignez vous asseoir, et l'attendre. (Elle sort.)

BRÉMONT.

Auprès de ces jeunes gens. Volontiers, car j'ai toujours aimé la jeunesse. Il y a en elle une franchise, une insouciance, une gaieté de tous les momens. (Apercevant Émilie qui pleure.) Ah! mon Dieu! (Regardant Augustin.) Et l'autre aussi!... Eh bien! eh bien!... (S'approchant d'eux.) Qu'est-ce que c'est donc? Qu'y a-t-il, mes jeunes amis?

AUGUSTIN.

Ses amis....

BRÉMONT.

Pardon, je ne vous connais pas, c'est vrai; mais vous pleurez tous deux, et pour moi on n'est plus étranger dès qu'on a du chagrin. Moi qui viens de loin, j'en ai eu tant!

LES DEUX JEUNES GENS, s'approchant de lui.

Il serait vrai!

BRÉMONT, leur prenant la main.

Vous le voyez, voilà déjà la connaissance faite. Il y a du bon dans le malheur, et il ne faut pas trop en médire: il rapproche, il unit les hommes. C'est le bonheur qui rend égoïste, et heureusement je vois que nous n'en sommes pas là.

AUGUSTIN.

Il s'en faut.

BRÉMONT.

Je comprends, quelque penchant, quelque inclination contrariée.

AUGUSTIN ET ÉMILIE.

Qui vous l'a dit?

BRÉMONT.

Hélas! j'ai passé par là.

AUGUSTIN.

Ce pauvre monsieur.

BRÉMONT.

Je n'ai pas toujours eu des rides, des cheveux blancs et une canne. J'étais (montrant Augustin.) comme mon nouvel ami, vif, ardent, impétueux, et j'avais un cœur, qui est toujours resté le même: il n'a pas vieilli, et cela fait que lui et moi nous avons souvent de la peine à nous accorder. J'aimais, comme vous, une personne charmante (montrant Émilie.) comme elle.

ÉMILIE.

Et elle vous aimait bien?

BRÉMONT.

Certainement.

AUGUSTIN.

Et vous lui fûtes fidèle?

BRÉMONT.

Je le suis encore: je suis resté garçon en l'attendant.

AUGUSTIN.

Ah! que c'est bien à vous. Voilà comme nous ferons, nous attendrons, s'il le faut, jusqu'à cinquante ans.

ÉMILIE.

Jusqu'à soixante.

BRÉMONT.

C'est le bel âge pour aimer, personne ne vous dérange, ni ne vous distrait.

AUGUSTIN.

Et pourquoi ne l'épousez-vous donc pas?

BRÉMONT.

Qui donc?

ÉMILIE.

Elle, la jeune personne?

BRÉMONT.

Ah! c'est qu'elle s'est mariée.

TOUS DEUX.

Quelle horreur!

BRÉMONT.

Pour obéir à sa mère. Moi, je n'étais qu'un pauvre artiste, qui ai quitté la France, avec mon violon et l'espérance; tous les soirs je jouais, avec variations :

Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?

J'ai vécu comme cela une quarantaine d'années; donnant des concerts à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, où ils m'ont gardé; et à force d'avoir appuyé sur la chanterelle, j'ai acquis quelque fortune, une fortune d'artiste que j'ai conquise sur l'étranger, et que je viens manger en France; car on peut vivre loin de la patrie, mais c'est là qu'il faut mourir! Et ce beau pays m'a tant fait de plaisir à revoir?

ÉMILIE.

Vous avez dû le trouver bien changé?

BRÉMONT.

Mais non! c'est exactement la même chose, comme de mon temps; j'y ai vu partout les couleurs que j'y avais laissées : partout, même enthousiasme pour la gloire et la liberté! Tout y est de même, tout y est jeune, excepté moi!... Mais, voyez, mes enfans, comme l'amour et la vieillesse vous rendent bavards; je voulais savoir votre histoire, et je vous raconte la mienne... A votre tour, maintenant.

AUGUSTIN.

Ah! oui, votre confiance fait naître la nôtre.

ÉMILIE.

Et nous vous aimons déjà.

BRÉMONT.

J'en étais sûr.

AUGUSTIN.

Apprenez donc que c'est ma mère.

ÉMILIE.

Oui, sa mère; madame Guichard, qui ne veut pas nous marier.

BRÉMONT.

Madame Guichard!...

ÉMILIE.

Qu'avez-vous donc?

BRÉMONT.

Rien... Il y a tant de Guichards... et ce ne peut pas être la fille de madame Beauménil.

AUGUSTIN.

Si vraiment.

BRÉMONT.

Rose!...

AUGUSTIN.

Ma mère.

BRÉMONT, à Augustin.

Votre mère! est-il possible!... Que je vous regarde encore!... Un joli garçon!... Et votre père, M. Guichard, le médecin... existe-t-il encore?

AUGUSTIN.

Oui, monsieur.

BRÉMONT, après un soupir.

Ah! tant mieux.

ÉMILIE.

C'est lui qui ne demanderait pas mieux que de nous unir; mais, qu'avez-vous donc?

BRÉMONT.

Ce n'est rien, mes amis, ce n'est rien... un peu de trouble... d'émotion.

AUGUSTIN.

On dirait que vous connaissez toute ma famille.

BRÉMONT.

C'est vrai... je suis un ancien ami dont vous avez peut-être entendu parler, Émile Brémont.

ÉMILIE.

M. Émile Brémont!... Ah! si vous pouviez parler en notre faveur?

BRÉMONT.

Je le ferai... comptez-y... et j'ose vous répondre du succès... Mais, voyez-vous, mes chers enfans, j'ai besoin d'un moment pour me remettre. (Les enfans s'éloignent.) (A part.) Pauvre Rose! quelle surprise!... quelle joie!... (Haut à Augustin et à Émilie.) Mais surtout ne dites

pas que c'est moi, votre mère va venir pour cet appartement.

AIR de Partie et Revanche.

Mon cœur bat d'espoir et d'attente,
Je crois qu'il a toujours vingt ans...
Mais mes jambes en ont soixante.

(Augustin lui présente un fauteuil.)

Et maintenant laissez-moi, mes enfans.

(Les jeunes gens remontent le théâtre.)

(A part, et s'asseyant.)

Elle va venir... du courage...

ÉMILIE, s'approchant de lui, et lui prenant la main.

Quoi! vous tremblez?

BRÉMONT.

(A part.)

C'est possible. Entre nous,
On peut bien trembler, à mon âge,
Quand vient l'instant d'un rendez-vous.

AUGUSTIN, à Émilie qui s'est retirée au fond à droite.

Est-il singulier, notre nouvel ami!

ÉMILIE.

Oui; mais il a l'air d'un honnête homme... et puis il parlera pour nous.

AUGUSTIN.

Et ces papiers que tu devais lui remettre?

ÉMILIE.

Je vais les chercher.

AUGUSTIN.

Et moi je vais travailler.

(Il entre dans sa chambre à droite, tandis qu'Émilie sort par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE VII.

BRÉMONT, SEUL, ASSIS.

Je vais la voir!... Ce mot seul me rend toutes mes illusions, et me transporte en idée au moment où je l'ai quittée... où je l'ai vue pour la dernière fois, dans cette petite chambre bleue avec des draperies blanches, au cinquième étage; et ce cabinet dont la porte fermait si mal! et mon voyage aérien, sur ce pont périlleux, suspendu d'une fenêtre à l'autre, et où je marchais avec tant d'audace; je m'y vois. (Se levant et chancelant.) J'y suis... j'y marcherais encore... avec ma canne... car cette gentille Rose, je l'aime comme autrefois... et elle aussi, j'en suis sûr... Elle est comme moi... elle n'a pas changé... elle me l'avait promis... Je la vois encore... ce regard si tendre... cette jolie taille... (Avec la plus tendre expression.) Ah! Rose!... Rose!... quels souvenirs!... (On entend madame Guichard qui parle haut dans l'intérieur, et qui bientôt paraît à la porte du fond.) On vient... (D'un air fâché.) Quelle est cette dame, et que me veut-elle?...

SCÈNE VIII.

MADAME GUICHARD, BRÉMONT.

MADAME GUICHARD.

Votre servante, monsieur; c'est vous, m'a-t-on dit, qui voulez louer mon appartement?

BRÉMONT, stupéfait, et la regardant avec émotion.

Comment!... c'est vous, madame, qui êtes madame Guichard?

MADAME GUICHARD.

Oui, monsieur.

BRÉMONT, avec découragement.

Ah! mon Dieu!... (La regardant de nouveau.) Cependant, il y a encore quelque chose... et nos cœurs, du moins... nos cœurs... oh! il ne sont pas changés.

MADAME GUICHARD.

Vous avez vu l'antichambre... c'est ici le salon... à droite, la chambre de mon fils... par ici, salle à manger... d'autres chambres à coucher... cabinet de toilette... dégagemens.

(Elle passe à la gauche de Brémont.)

BRÉMONT passe à droite.

C'est inutile, je n'ai pas besoin d'en voir davantage... l'appartement me convient.

MADAME GUICHARD.

Oui; mais vous parlez d'en détacher la remise et l'écurie, cela n'est pas possible.

BRÉMONT.

Permettez...

MADAME GUICHARD.

Je ne pourrai jamais les louer séparément.

BRÉMONT.

Je les prendrai donc, quoique je n'en aie pas besoin.

MADAME GUICHARD.

Il y aurait alors moyen de s'arranger; monsieur pourrait les payer et ne pas les prendre, ou les sous-louer; je ne le force pas, il est le maître.

BRÉMONT.

Vous êtes trop bonne : c'est donc une affaire conclue?

MADAME GUICHARD.

Pas encore; on ne loue pas ainsi, sans connaître, sans prendre des informations; je demanderai quel est l'état, la profession de monsieur?

BRÉMONT, à part.

Ah! cela va lui rappeler. (Haut.) Musicien.

MADAME GUICHARD, effrayée.

Ah! mon Dieu!

BRÉMONT.

Air du Baiser au porteur.

A ce mot seul elle est déjà tremblante,
De souvenir tous ses sens sont émus.

MADAME GUICHARD, à part.

Musicien!... Ce mot seul m'épouvante...
Un logement de mille écus!

BRÉMONT.

Aux beaux-arts vous ne croyez plus.

MADAME GUICHARD.

Il faut avoir un peu de méfiance,
Je risquerais trop de perdre.

BRÉMONT.

Ah! grands dieux
(A part.)
Rose jadis avait moins de prudence,
Et nous y gagnions tous les deux.

Je paierai six mois d'avance.

MADAME GUICHARD, d'un air aimable, et lui offrant une chaise.

Vraiment!... asseyez-vous donc, je vous en prie. (Brémont refuse honnêtement.) Ce que j'en dis n'est pas par crainte : la meilleure garantie est dans les manières et la physionomie... de monsieur.

BRÉMONT, la regardant tendrement.

Vous trouvez; allons, voilà un peu de sympathie qui revient, une sympathie arriérée.

MADAME GUICHARD tire sa tabatière et offre du tabac à Brémont.

Monsieur, en usez-vous?

BRÉMONT, la regardant avec surprise.

Ah! Rose prend du tabac.

MADAME GUICHARD.

Nous disons donc, mille écus de loyer, trois cents francs de remise, deux cents francs de portes et fenêtres; d'autant qu'ici, nous avons un jour magnifique; nous avons aussi d'excellens portiers, qui auront pour vous les plus grands égards; et aux fêtes, aux jours de l'an, vous n'êtes obligé à rien envers eux, qu'au sou pour livre, que vous me payez : c'est cinquante écus.

BRÉMONT.

Ah! tout n'est donc pas compris?

MADAME GUICHARD.

Vous êtes trop juste pour le supposer; nous avons aussi le frottage de l'escalier et l'éclairage, deux cents francs.

BRÉMONT.

Comment, madame?

MADAME GUICHARD.

Voudriez-vous qu'à votre âge on vous laissât mon-

ter un escalier malpropre et mal éclairé, pour vous blesser, vous faire mal ? je ne le souffrirai pas, je tiens beaucoup à mes locataires, c'est mon devoir, j'en réponds.

BRÉMONT.

Vous êtes bien bonne, mais voilà des soins et des attentions qui, avec les réparations locatives, font monter mon loyer de mille écus à quatre mille francs.

MADAME GUICHARD.

Est-ce donc trop cher pour habiter une maison bien située, bien aérée, une maison tranquille et respectable, où l'on tiendra à vous conserver; car je compte bien que vous ferez un bail, et ce sera de six ou neuf, à votre choix.

BRÉMONT.

Permettez, permettez...

MADAME GUICHARD.

Quoi! monsieur, vous hésitez à vous engager, à vous enchaîner à nous; quand c'est moi, quand c'est une dame qui vous en prie! mais c'est fort mal, ce n'est pas galant, et j'avais meilleure idée de vous.

BRÉMONT.

Allons, elle est un peu intéressée, mais elle est toujours bien aimable.

MADAME GUICHARD.

Vous acceptez donc, pour neuf ans?

BRÉMONT.

Puisqu'il le faut.

(Madame Guichard va s'asseoir auprès de la table. Elle met ses lunettes, et prend la plume. Brémont la regarde, et dit à part :

Il paraît que Rose.... (Portant la main à ses yeux) C'est peut-être pour cela qu'elle ne m'a pas reconnu.

MADAME GUICHARD.

Votre nom, monsieur?

BRÉMONT.

Mon nom? (A part.) Quel effet ça va lui faire! (Haut.) Mon nom... Brémont.

MADAME GUICHARD.

Brémont avec un *t*?

BRÉMONT, stupéfait.

Avec un *t*!

MADAME GUICHARD.

Qu'avez-vous donc?

BRÉMONT.

Quoi! ce nom-là vous est-il tellement inconnu, que vous ne sachiez plus comment l'écrire?

MADAME GUICHARD.

Que dites-vous?

BRÉMONT.

Avez-vous donc tout-à-fait banni de votre souvenir, comme de votre cœur, l'ami de votre enfance, le compagnon de vos peines, Émile Brémont?

MADAME GUICHARD.

Émile! il serait possible! quoi! c'est vous?

BRÉMONT, avec transport.

Oui, Rose, oui, c'est moi.

MADAME GUICHARD.

Monsieur, un pareil ton...

BRÉMONT.

Convient peu, je le sais, après un si long entr'acte;

mais l'amitié, du moins, l'amitié est de tout âge! et n'ai-je pas quelques droits à la vôtre? Faut-il vous rappeler et nos sermens et nos premiers amours?

MADAME GUICHARD.

Monsieur...

BRÉMONT.

Faut-il vous rappeler un premier retour, non moins cruel que celui-ci? et le moyen que j'employai pour éloigner votre mari? ma vie que j'exposai pour parvenir jusqu'à la porte de votre chambre, que vous fermiez en vain Rose? Il n'y avait pas de verrou.

MADAME GUICHARD.

Monsieur, le ciel m'a fait la grâce d'oublier; c'est comme s'il n'était rien arrivé.

BRÉMONT.

Non! l'on ne perd pas de pareils souvenirs; dites-moi seulement que vous ne l'avez pas oublié.

MADAME GUICHARD, émue et hésitant.

Pas tout-à-fait... et, s'il faut... vous... l'avouer...

SCÈNE IX.

LES MÊMES; NANETTE.

NANETTE.

Madame! madame! voici M. l'abbé Doucin.

MADAME GUICHARD.

(A part.) Dieu! (Haut.) C'est bien, je sais ce que c'est, j'y vais. Où est mon fils?

NANETTE.

Dans sa chambre, à travailler.

(Elle sort.)

MADAME GUICHARD, s'approchant de la porte qu'elle ferme, et dont elle prend la clef.

C'est bien. J'aime autant qu'il ne voie pas cette petite Émilie, et qu'ils ne se fassent pas d'adieux. (A part, jetant un coup d'œil sur Brémont.) C'est souvent si dangereux. (Haut, à Brémont, en le saluant.) Monsieur...

BRÉMONT, allant à elle, et la ramenant sur le devant du théâtre.

Un mot encore; car j'ai promis de vous parler en faveur de votre fils, qui est amoureux comme nous l'étions.

MADAME GUICHARD.

Encore, monsieur!

BRÉMONT.

Et au nom de notre amitié, de nos anciens souvenirs...

MADAME GUICHARD.

Monsieur, je vous prie de croire que je vous conserverai toujours comme ami... et comme locataire... mais dans ce moment, des devoirs me réclament, on m'attend, permettez que je vous quitte; j'aurai l'honneur de vous voir dans un autre moment.

(Elle le salue, et sort par la porte du fond à droite.)

SCÈNE X.

BRÉMONT, SEUL.

Ah! pourquoi l'ai-je revue? moi qui l'avais conservée si tendre, si aimable, si fidèle; comment lui pardonner la perte de mes illusions? moi qui ne vivais que de cela. Et je resterais près d'elle! Non, non! Je me gâterais peut-être aussi. Les cœurs d'à présent ne sont plus comme ceux de mon temps; il n'y a plus d'amitié, plus de passion!

SCÈNE XI.

ÉMILIE, BRÉMONT.

ÉMILIE, pleurant.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! je n'y survivrai pas.

BRÉMONT.

Qu'est-ce donc?

ÉMILIE.

M. l'abbé Doucin vient me chercher pour me conduire aujourd'hui même chez les dames de la rue de Varennes.

BRÉMONT.

Pauvre enfant! Et je conçois que ce lieu-là, ce n'est pas gai.

ÉMILIE.

Fût-ce un désert, un cachot, cela m'est bien égal; ce n'est pas cela qui me désole.

BRÉMONT.

Et qu'est-ce donc?

ÉMILIE, sanglottant.

C'est que je serai loin de lui, et que j'en mourrai de chagrin.

BRÉMONT.

Est-il possible? Ah! que vous me faites de plaisir!

ÉMILIE.

Eh bien! par exemple, vous que je croyais si bon.

BRÉMONT.

C'est justement pour ça. En voilà donc une qui aime encore, comme de mon temps, du temps du consulat. (A Émilie.) Il faut dire que vous ne voulez pas, et moi, je serai là, je vous soutiendrai.

ÉMILIE.

Et le moyen de résister à madame Guichard, qui m'a élevée; car j'étais une pauvre orpheline, la fille d'une de ses anciennes amies, Angélique Gervaise.

BRÉMONT.

Ah! mon Dieu! cette petite Angélique si bonne, si gentille, qui avait toujours des bonnets *à la Marengo?*

ÉMILIE.

Je ne sais pas.

BRÉMONT.

C'est juste.

ÉMILIE.

Mais ce que je sais, c'est qu'elle vous regardait comme son meilleur ami, et qu'elle ne désirait qu'une chose : c'était de vous voir avant de mourir.

BRÉMONT.

Pauvre Angélique!

ÉMILIE, lui donnant un paquet cacheté qu'elle apportait en entrant.

Pour vous remettre ce dépôt qui vous appartenait, et qu'autrefois, disait-elle, on lui avait confié.

BRÉMONT.

Donnez, donnez, mon enfant. Mes lettres et celles de Rose, qui, lors de mon départ, étaient restées entre ses mains. Pauvre Angélique! celle-là était une amie véritable; aveugle que j'étais! Le bonheur était près de moi, sur le même pallier. (Regardant Émilie avec émotion.) C'aurait pu être là ma fille! Ah! que j'étais insensé! Il paraît que maintenant on est plus raisonnable.

(Il reste près de la table, ouvrant plusieurs de ces lettres, qu'il regarde d'un air mélancolique.)

SCÈNE XII.

ÉMILIE, BRÉMONT, PRÈS DE LA TABLE A DROITE; AUGUSTIN, FRAPPANT A LA PORTE DE LA CHAMBRE.

AUGUSTIN, en dehors, frappant à la porte de la chambre à droite.

Eh bien! eh bien! ouvrez-moi donc.

ÉMILIE, courant à la porte.

C'est ce pauvre Augustin! Ah! mon Dieu! la clef n'y est plus, on l'aura enfermé.

BRÉMONT, sans quitter la lettre qu'il lit.

C'est tout à l'heure, sa mère...

ÉMILIE.

Je l'aurais parié! C'est pour l'empêcher de me faire ses adieux.

AUGUSTIN, paraissant à la lucarne qui est au dessus de la porte.

Des adieux! Est-ce que tu pars?

ÉMILIE.

A l'instant même; M. Doucin va m'emmener.

AUGUSTIN.

Et je le souffrirais?... Dis-leur que si on t'éloigne de moi, que si on nous sépare, je me brûle la cervelle.

BRÉMONT, se levant vivement.

Bien, très bien.

ÉMILIE.

Y pensez-vous?

BRÉMONT.

Voilà comme j'étais, je me reconnais.

AUGUSTIN.

Mais ce ne sera pas long : attends, attends; je vais d'abord briser cette porte qui nous sépare.

(Il frappe contre la porte avec les pieds.)

BRÉMONT.

Briser les portes!... Ces chers enfans! (A Augustin.) Eh! non, non; taisez-vous : on va arriver au bruit.

ÉMILIE.

Il a raison; mais comment sortir?

AUGUSTIN.

Par escalade.

BRÉMONT.

A merveille.

ÉMILIE.

Il va se faire mal.

BRÉMONT.

Du tout! Il y a un Dieu pour les amoureux; et avec deux ou trois chaises, à l'escalade!

AUGUSTIN.

C'est juste, à l'escalade!

BRÉMONT, avec joie.

A l'escalade!

(Il prend un fauteuil qu'il va poser contre la porte.)

ÉMILIE, montant sur le fauteuil que Brémont vient de mettre contre la porte, et parlant à Augustin.

Prends bien garde, au moins.

(Brémont, qui a été prendre une seconde chaise, la tient encore à la main, quand paraît madame Guichard.)

SCÈNE XIII.

ÉMILIE, A DROITE, DEBOUT SUR LE FAUTEUIL, CAUSANT PAR LA LUCARNE AVEC AUGUSTIN, QUI LUI BAISE LA MAIN; BRÉMONT, TENANT UNE CHAISE A GAUCHE; MADAME GUICHARD, ENTRANT PAR LE FOND, EN SE DISPUTANT AVEC M. GUICHARD.

GUICHARD.

Comment! le nouveau locataire est déjà installé?

MADAME GUICHARD.

Le voilà. (Regardant.) Qu'est-ce que je vois?

ÉMILIE.

C'est ta mère.

(Brémont va s'asseoir auprès de la table, et lit tout bas les lettres qu'Émilie lui a remises.)

MADAME GUICHARD, qui a été prendre Émilie par la main, et qui l'a fait descendre du fauteuil.)

Qu'est-ce que vous faites là, mademoiselle? et qu'est-ce que c'est? que signifie une conduite pareille? (Pendant ce temps, Guichard va ouvrir la porte à Augustin.) Regarder ainsi dans la chambre d'un jeune homme, causer avec lui en secret, à l'insu de vos parens, et dans une maison comme la mienne! Sont-ce là les exemples qu'on vous a donnés?

BRÉMONT, ouvrant une lettre qu'il a sous la main, et la lisant à voix haute.

« Ma mère me défend de te voir, mais je m'en « moque; et dès qu'elle sera sortie, cher Émile, je « t'en avertirai, en laissant la fenêtre ouverte. »

MADAME GUICHARD.

O ciel!

GUICHARD, sortant de la chambre avec Augustin.

Comment, monsieur...

AUGUSTIN.

Mais, mon père...

MADAME GUICHARD.

Taisez-vous. Vous êtes aussi coupable; n'avez-vous pas de honte d'un tel oubli de toutes les convenances? causer un tel scandale, escalader des portes, des fenêtres!

BRÉMONT, toujours assis près de la table et lisant une autre lettre.

« Prends garde, cher Émile, ton audace me fait « toujours trembler; et si les voisins te voyaient passer « sur cette planche (Guichard passe auprès de madame Guichard) de « ta maison dans la nôtre, comme tu l'as fait hier... »

MADAME GUICHARD.

Ah! mon Dieu!

GUICHARD, écoutant, et à madame Guichard.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que lit ce monsieur?

BRÉMONT, sans se lever.

Un roman par lettres, que je me propose de publer avec le nom des personnages.

MADAME GUICHARD.

Monsieur!...

BRÉMONT.

Cela dépendra des circonstances, et d'un consentement que j'attends.

GUICHARD.

Le consentement de l'auteur?

BRÉMONT.

Justement.

GUICHARD.

Ce doit être curieux. (Voulant prendre les lettres.) Voyons donc?

MADAME GUICHARD, le retenant.

Y pensez-vous? Quelle indiscrétion!

GUICHARD.

Elle ne veut pas que je lise, parce que c'est un roman; ma femme est d'une rigidité de principes... Elle ne peut pas souffrir les romans.

BRÉMONT, se levant.

Je crois qu'elle a tort : les premiers chapitres sont si amusans; quelquefois les derniers sont bien tristes, mais il y a toujours, quand on le veut bien, une leçon morale à en tirer. (A madame Guichard, lui donnant la lettre.) Tenez, madame, lisez vous-même, je vous la confie.

MADAME GUICHARD, troublée et voulant cacher la lettre.

Monsieur...

BRÉMONT.

Ne craignez rien : j'en ai bien d'autres.

GUICHARD, à sa femme.

Lis donc, lis donc, ma bonne.

MADAME GUICHARD, lisant avec émotion.

« Mon bien-aimé... Mon cher... »

BRÉMONT.

Je vous prie, par exemple, des passer les noms propres.

GUICHARD.

C'est juste. Mon cher... trois étoiles.

BRÉMONT.

AIR : Mon père, je viens devant vous.

(A demi-voix, à madame Guichard, qui achève de lire la lettre tout bas.)

Du roman de nos premiers ans
Relisez la première page :

(A haute voix, à cause de Guichard qui s'approche.)

Et puisqu'enfin dans les romans
Tout finit par un mariage...

GUICHARD, ÉMILIE, AUGUSTIN.

Ah ! les romans ont bien raison !

(Augustin passe à la gauche de madame Guichard, et se met à genoux, tandis qu'Émilie, à sa droite, en fait autant.)

De grâce, ma femme,
De grâce, madame,
Profitons de cette leçon !

MADAME GUICHARD.

Non... non... non... non.

(Pendant ce temps, Brémont a pris le violon, qu'il a aperçu sur la table près de la chambre d'Augustin, et il joue le refrain de l'air :)

« Vivre loin de ses amours,
« N'est-ce pas mourir tous les jours ? »

MADAME GUICHARD, seule.

Souvenir de mes amours,
Vous l'emportez, et pour toujours.

(A Émilie et Augustin.)

Je cède... Dans vos amours
Soyez heureux, et pour toujours.

ENSEMBLE.

AUGUSTIN ET ÉMILE.

Ah! quel bonheur pour nos amours!
Nous sommes unis pour toujours.

GUICHARD ET BRÉMONT.

Ah! quel bonheur pour leurs amours!
Ils sont unis, et pour toujours.

BRÉMONT, passant auprès d'Augustin et d'Émilie.

Allons, tout n'est pas désespéré; elle est encore sensible à la musique.

AUGUSTIN, à Brémont.

Notre bienfaiteur, notre ami.

ÉMILIE.

Nous vous devons notre bonheur.

AUGUSTIN.

Et nous vous en remercierons en vous aimant toujours.

BRÉMONT, soupirant, et leur prenant la main.

Toujours! encore ce mot-là! Voilà comme j'étais.

ÉMILIE.

Est-ce que vous n'y croyez pas?

BRÉMONT.

Si, mes enfans; être aimé toujours fut le rêve de

mes jeunes années ! Tâchez que ce soit aussi celui de ma vieillesse; car, de toutes les choses impossibles, celle-là est encore la plus douce, et si de cette vie l'amour fut le premier chapitre, que l'amitié en soit le dernier.

CHŒUR.

AIR : C'est à Paris (de CARAFFA.)

Par l'amitié, (*bis.*)
Que notre vie
Soit embellie;
Par l'amitié, (*bis.*)
Que le passé soit oublié.

MADAME GUICHARD, au public.

AIR : Mes yeux disaient tout le contraire.

Protégez-moi, ne souffrez pas,
Messieurs, moi qui veux être sage,
Que j'aille encor faire un faux pas :
Ils sont dangereux à mon âge.
Quand j'en faisais dans mon printemps,
Je m'en relevais, et sans peine...
Mais maintenant j'ai soixante ans,
Et j'ai besoin qu'on me soutienne.

TOUS.

Maintenant elle a soixante ans,
Elle a besoin qu'on la soutienne.

FIN DE JEUNE ET VIEILLE.

LA

FAMILLE RIQUEBOURG,

OU

LE MARIAGE MAL ASSORTI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 4 janvier 1831.

PERSONNAGES.

M. RIQUEBOURG, négociant.
MADAME RIQUEBOURG (HORTENSE), sa femme.
GEORGE, son neveu.
ÉLISE, sa nièce.
LE VICOMTE D'HEREMBERG.
LAPIERRE, domestique de Riquebourg.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de Riquebourg.

GEORGES.

MOUILLE DE VOS LARMES ! IL NE ME QUITTERA PLUS.

La Famille Riquebourg. Sc. XVII.

LA

FAMILLE RIQUEBOURG.

Le théâtre représente un salon; porte au fond, portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame Riquebourg; l'autre, celle des bureaux de M. Riquebourg. Une table auprès de la porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, AUPRÈS DE LA TABLE; RIQUEBOURG, DEBOUT, DONNANT DES BILLETS DE BANQUE A UN DOMESTIQUE.

RIQUEBOURG.

Cent, et deux cents, en bons sur le trésor..... (A Lapierre.) Porte ces deux cent mille francs-là à Dampierre, mon caissier, ce sont les premiers fonds pour son voyage. (Lapierre sort.)

ÉLISE.

Il part donc toujours? un jeune marié!

RIQUEBOURG.

Oui, mam'selle ma nièce, avec votre permission, aujourd'hui même, à quatre heures, en route pour Nantes; et de là à la Havane; roule, cocher. Eh! eh!

c'te diligence-là ne te plairait guère, à ce que je vois?

ÉLISE.

Non, vraiment.

RIQUEBOURG.

Qu'est-ce que tu fais là?

ÉLISE.

J'étudie, mon oncle, ma leçon d'histoire et d'italien.

RIQUEBOURG.

D'l'italien, quelle bêtise! du français, je ne dis pas; ça peut servir en France, et encore, moi qui te parle, la moitié du tems, je m'en passe. (Élise quitte la table et vient auprès de son oncle.) Ça ne m'a pas empêché de faire fortune; au contraire.

AIR du vaudeville de l'Intérieur d'une Étude.

On dit qu'autrefois d' la noblesse
C'était l'usage, et de ma main,
Comm' négociant, j'écris sans cesse :
Quartier d'Antin, ou Saint-Germain.
Dans les deux faubourgs on m'estime,
Et chacun d'eux m'y voit en beau :
Mon style est de l'ancien régime,
Et ma fortune est du nouveau.

ÉLISE.

Une fortune si extraordinaire! et dire qu'autrefois vous n'aviez rien!

RIQUEBOURG.

C'était là le bon tems, je me vois encore quand j'étais garçon de magasin à Marseille, sous ce beau ciel du midi: il y faisait chaud, je m'en vante, et telle-

ment chaud, que dans ce tems-là il ne fallait pas grand'chose pour m'échauffer les oreilles.

ÉLISE.

Oh ! vous avez toujours été mauvaise tête.

RIQUEBOURG.

C'est vrai, bon enfant, mais lâchant le coup de poing avec facilité. C'est tout ce qui m'est resté de mes anciennes habitudes : et encore, faute d'occasions, je finirai par me rouiller entièrement ; car maintenant tout me cède, tout m'obéit. « M. Riquebourg par ci, M. Riquebourg par là. » C'est tout naturel. A force de vendre des marchandises pour les autres, j'en ai vendu pour mon compte : et je me suis tellement lancé dans les vins et les eaux-de-vie, que j'ai fini, comme on dit, par faire ma pelotte. Roule ta bosse, mon garçon, et j'ai si bien fait rouler la mienne, que du port de Marseille, je me suis trouvé dans un bel hôtel de la rue Caumartin.

Air de Turenne.

Avec quelqu's millions dans mes poches ;
Et je m' suis dit, les voyant s'amasser :
J' les ai gagnés, grâce au ciel, sans reproches,
Tâchons d' même d' les dépenser.

ÉLISE.

Qui, mieux que vous, sut jamais les placer ?
Tous ces trésors, fruits de vos soins prospères,
Vous les donnez à tous ceux qui n'ont rien.

RIQUEBOURG.

C'est assez juste, et l'on doit bien
Quelqu' chose à ses anciens confrères.

ÉLISE.

Et toute votre famille que vous avez prise avec vous!

RIQUEBOURG.

Par malheur il n'en reste guère, les braves gens ne vivent pas long-temps; je n'avais plus d'autres parens que toi et ton cousin George, nous ne pouvions pas manger ça à nous trois; et tout le monde me disait: « Marie-toi, Riquebourg, tu n'as encore que quarante-cinq ans: ne t'écoule pas tes années dans l'indifférence et le célibat. » Et ces idées me trottaient dans la tête, quand un jour j'aperçois une jeune personne; ah! dam', celle-là, je me dis sur-le-champ: Voilà! c'est là le numéro qu'il me faut; je n'en veux pas d'autre. Mais, par malheur, c'était une comtesse! une famille qui n'en finissait plus; ce qu'il y avait de plus huppé et de plus fier dans le grand faubourg.

ÉLISE.

C'était désolant.

RIQUEBOURG.

Je crois bien; mais bientôt d'autres informations m'arrivèrent; j'appris qu'ils avaient été ruinés à la révolution! à la première... et ça me rendit courage; je me dis: Les millions en avant. (Souriant.) Ils ne furent point repoussés par la famille; au contraire, car, quoi qu'on en dise, les millions et les titres, ça va bien ensemble, et dès ce jour seulement je commençai à être fier de la fortune que j'avais gagnée. Je rentrai chez moi, j'ouvris ma caisse, et regardant avec orgueil mon or et mes billets de banque, je me dis: « Il y a donc du mérite là-dedans, puisque je

leur dois mon bonheur, puisqu'ils me donnent pour femme la plus jolie et la plus aimable fille de Paris.

ÉLISE.

C'est bien vrai.

RIQUEBOURG.

N'est-ce pas? que de vertus! que d'esprit! et elle a la bonté de m'aimer, moi qui ne suis qu'une bête auprès d'elle, moi qui, comme je le disais tout à l'heure, n'ai d'autre mérite que ma fortune. Aussi, je m'en console en mettant tout mon mérite à sa disposition. Par exemple, il n'y a qu'une chose qui m'ait coûté pour lui plaire, c'est de ne plus faire ce qu'ils appellent des *cuirs*. A-t-il fallu du tems et de l'habitude! c'est la seule tyrannie que ma femme ait exercée sur moi. M'empêcher de placer des *t* et des *s* à ma volonté, c'était si absurde! car enfin, c'est moi qui parle: je les mets où je veux, je suis chez moi d'ailleurs; et cependant, même dans mon salon, je voyais tous ces beaux messieurs qui riaient aussi, sarpebleu!...

ÉLISE.

Mon oncle!

RIQUEBOURG.

N'aie donc pas peur, ma femme n'est pas là! et quand je jurerais un peu le matin, à moi tout seul, je n'ai que ce moment-là. Aussi, j'ai pris en haine tous ces gens comme il faut, barons, ducs et marquis.

ÉLISE.

Il y en a cependant qui sont si bien, et si aimables!

RIQUEBOURG.

Tu en connais?

ÉLISE.

Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG.

C'est possible, tu as, comme je le disais tout-à-l'heure, des connaissances que je n'ai pas; mais sois tranquille, si je te marie jamais, ce ne sera pas de ce côté-là.

ÉLISE.

Que dites-vous?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS; LAPIERRE, SORTANT DE L'APPARTEMENT DE MADAME RIQUEBOURG.

LAPIERRE.

Madame fait dire à mademoiselle de passer chez elle.

ÉLISE.

Et moi, qui m'amuse là à causer.

RIQUEBOURG.

Qu'est-ce que ça fait! reste encore.

ÉLISE.

Je le voudrais; mais ma tante qui m'attend pour ma leçon de géographie et d'histoire, car c'est elle qui s'est chargée de mon éducation; il y a deux ans, quand vous m'avez fait venir du pays, tout le monde se moquait de moi; j'étais si gauche, ne sachant pas dire un mot sans faire une faute!

RIQUEBOURG.

Voilà comme je t'aimais, nous pouvions causer ensemble.

ÉLISE.

Oui; mais tant que j'étais ainsi, qui m'aurait épousée? Ma tante me disait toujours que mon avenir en dépendait; qu'il n'y avait pas en ménage de bonheur possible quand un des deux avait à rougir de l'autre, et comme maintenant, dans la société, tout le monde avait des connaissances et de l'instruction...

RIQUEBOURG.

Laisse-moi donc tranquille; tu crois peut-être que c'est avec de la géographie ou de l'histoire que tu trouveras un mari.

AIR : De sommeiller encor, ma chère.

A quoi bon app'ler à ton aide
Et la science et son fatras?
Avec de l'or, et j'en possède,
Avec un' dot, et tu l'auras,
Tu n' manqu'ras pas, tu peux m'en croire,
D'épouseurs... et ça, mon enfant,
C' n'est pa un cont', c'est de l'histoire,
L'histoire de Franc' d'à présent.

Du reste, chacun est libre, fais comme tu voudras. (Élise va s'asseoir devant la table.) Mais je suis altéré d'avoir parlé. Lapierre, donne-moi un petit verre.

LAPIERRE.

Comment, monsieur?

RIQUEBOURG.

Rhum ou eau-de-vie, comme tu voudras, pourvu que ce soit du sec. (Sur un signe d'Élise, Lapierre hésite.) Eh bien! est-ce que tu ne m'entends pas? (Lapierre sort.)

ÉLISE, qui pendant ce temps a pris ses livres et ses cahiers, passe à la gauche de Riquebourg.

Y pensez-vous, mon oncle? Le docteur qui vous a défendu de prendre la moindre liqueur.

RIQUEBOURG.

Bah! est-ce que je crois à tout cela?

ÉLISE.

Il a pourtant bien dit.

RIQUEBOURG.

Oui, oui, ils disent tous que j'ai la même maladie que mon père; ce n'est pas vrai. Et si c'était, raison de plus... le pauvre cher homme était la sobriété même, ainsi que mon grand-père; ça ne les a pas empêchés tous deux de mourir à cinquante ans.

AIR du vaudeville du Baiser au Porteur.

Tu vois donc bien qu'c'est une duperie,
Pendant qu'j'y suis, je veux vivre avant tout.

(Lapierre rentre avec un porte-liqueur qu'il pose sur la table.

Moi, je chéris le rhum et l'eau-de-vie
Par reconnaissance et par goût.
Dans les liqueurs j'ai, négociant honnête,
Fait ma fortune, et je peux te l'jurer,
Sans que les un's m'aient fait tourner la tête,
Et sans qu'jamais l'autre ait pu m'enivrer.

(On entend sonner au dehors.)

Tiens, voilà que l'on sonne, chez ta tante.

ÉLISE.

J'y vais. (Elle va pour entrer dans la chambre à droite.)

RIQUEBOURG, à Élise qui est sur le seuil de la porte.

Et surtout ne lui parle pas de ces bêtises du docteur; elle n'en sait rien, et ça l'effraierait.

ÉLISE

Oui, mon oncle. (Elle entre dans la chambre à droite.)

RIQUEBOURG.

Et puis ça me ferait mettre de l'eau dans mon vin, ce que je ne veux pas, parce qu'il faut jouir. (A Lapierre.) Verse tout plein, attendu que la vie passe (l'avalant.) comme un petit verre.

LAPIERRE.

C'est là de la philosophie.

RIQUEBOURG.

De la philosophie au rhum! voilà comme je l'aime. Verse encore. Qu'est-ce que tu dis de cela? (Lui montrant son verre.)

LAPIERRE, passant sa langue sur ses lèvres.

Que ça ne doit pas être mauvais.

RIQUEBOURG.

Eh bien! imbécile, prends-en un, et trinque avec moi.

LAPIERRE, honteux.

Ah! notre maître!

RIQUEBOURG.

Allons donc! je n'aime pas qu'on me réplique... (Lapierre prend un verre et l'emplit.) A ta santé.

LAPIERRE.

A la vôtre. (A part.) V'la-t-il un bon maître! Il n'est pas fier, celui-là!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS; LE VICOMTE D'HEREMBERG, PUIS GEORGE.

LE VICOMTE, parlant au fond.

Eh bien, viens donc, et monte plus vite, puisque c'est toi qui me présentes.

RIQUEBOURG, achevant son verre.

Qu'est-ce que c'est?

LE VICOMTE, à Riquebourg.

Votre maîtresse est-elle visible?

RIQUEBOURG.

Ma maîtresse!

LE VICOMTE.

Oui, madame de Riquebourg; veuillez m'annoncer.

RIQUEBOURG, furieux.

Vous annoncer!

GEORGE, entrant.

Bonjour, mon cher oncle.

LE VICOMTE, à part avec étonnement.

Son oncle! qu'est-ce que j'ai fait là!

GEORGE, présentant son oncle au vicomte.

Monsieur Riquebourg. (A son oncle.) Monsieur le vicomte d'Heremberg.

RIQUEBOURG.

Un vicomte, j'aurais dû m'en douter.

GEORGE.

Il s'est trouvé la saison dernière, avec ma tante et ma cousine, aux eaux d'Aix.

LE VICOMTE.

Où j'ai eu le bonheur de rendre quelque service à ces dames.

RIQUEBOURG.

C'est vrai, ma femme me l'a écrit.

LE VICOMTE.

Et j'ai trouvé ici, à mon retour, une invitation dont je venais la remercier.

RIQUEBOURG.

Dès que cela plaît à ma femme. (A George.) Dis-moi, George, où diable as-tu fait cette connaissance-là?

GEORGE.

C'est un ancien ami, un camarade d'études: nous étions ensemble à l'École Polytechnique.

RIQUEBOURG.

Vraiment! c'est dommage que ce soit un vicomte. N'importe, il ne faut pas avoir de préjugés. (Il passe entre George et le vicomte.) et dès que vous êtes l'ami de mon neveu, soyez le bien venu, et si vous voulez prendre quelque chose, un petit verre.

LE VICOMTE, à part, riant.

Le petit verre est admirable.

GEORGE, bas à Riquebourg.

Mon oncle, ça ne se fait pas.

RIQUEBOURG, bas à George.

Tu crois? c'est possible: car ce monsieur a un air. (Haut à Lapierre.) Ote-moi tout ça. (Lapierre sort avec le porte-

liqueurs. Au vicomte.) Pardon, monsieur, de mon honnêteté. Je vous laisse avec mon neveu. Vous êtes ici chez lui, car George est le fils de la maison, c'est notre enfant.

GEORGE.

Mon cher oncle!

RIQUEBOURG.

C'est moi qui l'ai élevé, et j'en suis fier, et à tous ceux qui ont l'air de se moquer de moi, je leur dis: « Si je suis un ignorant, mon neveu ne l'est pas. » Comme ce monsieur qui, l'autre jour, avait l'air de me plaisanter, parce que je n'entendais pas une phrase de latin qu'il m'avait lâchée. Si tu avais été là, tu vous l'aurais rembarré, n'est-ce pas? Tu lui aurais parlé grec, tu sais le grec?

GEORGE.

Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG.

A la bonne heure; aussi, quand je t'ai là auprès de moi, je ne crains rien, je défie tout le monde; et pour bien faire, tu ne devrais jamais me quitter. Mais depuis quelque temps, tu nous négliges, ça nous fait de la peine à tous.

GEORGE.

Vraiment!

RIQUEBOURG.

Et puis, je te trouve triste et changé.

GEORGE, s'efforçant de rire.

Non, mon oncle.

RIQUEBOURG.

C'te bêtise, je ne le vois peut-être pas!

LE VICOMTE.

Monsieur a raison, et hier à l'Opéra tu avais un air malheureux et si abattu, que je t'ai cru malade; qu'est-ce que cela veut dire? et qu'est-ce qui te tourmente?

GEORGE.

J'avais beaucoup travaillé.

RIQUEBOURG.

Voilà le mal, il se tuera avec ses mathématiques. Il est trop sage, je lui voudrais quelque bon défaut, ça occupe. (à George.) Veux-tu des chevaux, des jockeys? Si tu n'as pas assez d'argent, il ne faut pas que ça t'arrête; je suis là.

GEORGE.

La pension que vous me faites n'est que trop considérable.

RIQUEBOURG, secouant la tête.

Peut-être aussi qu'il y a autre chose. Tu étais hier à l'Opéra, triste et rêveur, est-ce que par hasard, de ce côté-là?... Hein? dame! mon garçon, c'est cher, mais c'est égal, je serai censé n'en rien voir.

GEORGE.

Air des Frères de lait.

Un tel soupçon et m'outrage et me blesse.

RIQUEBOURG.

Comm' tu voudras; on n'en convient jamais.
Je sais c' que c'est que les folies d' jeunesse;
Tout comme un autre autrefois j' m'en donnais:
J' n'en peux plus faire, et ce sont mes regrets.

Mais, les payant pour un neveu que j'aime,
D'un doux souv'nir peut-être encore ému,
Je m' persuad'rai que j' les ai fait's moi-même,
Et qu' mon bon temps est revenu.

GEORGE.

Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG.

Enfin ça te regarde. Je vais avertir ma femme qu'il y a un vicomte qui la demande. Il se peut, malgré ça, qu'elle ne soit pas visible, car, depuis quelque tems, elle est souffrante. Mais nous sommes gens de revue. Votre serviteur de tout mon cœur. (Il entre dans la chambre de madame Riquebourg.)

SCÈNE IV.

GEORGE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Comment, mon ami, c'est là M. Riquebourg, ce négociant si riche, si considéré, et dont sa femme me faisait un si grand éloge?

GEORGE.

Oui, certes. C'est un brave et honnête homme, à qui je dois tout, et pour qui je donnerais mon sang.

LE VICOMTE.

Je le sais; car je me rappelle l'affaire que tu as eu pour lui avec ce monsieur qui riait à ses dépens, et qui ne s'en avisera plus. Mais quand je pense à sa femme, dont le bon ton et les manières distinguées...

GEORGES.

Ce sont là ses moindres qualités, et il est impossible de voir plus de vertu unie à plus de raison! Mariée par l'ordre de ses parens, dont cette union assurait la fortune, à un homme dont les habitudes et les manières ne pouvaient sympathiser avec les siennes, elle ne s'est point dissimulé les difficultés de sa position. Elle a su en triompher; et, où d'autres n'auraient vu que le devoir, elle a su trouver le bonheur.

LE VICOMTE.

Vraiment!

GEORGE.

Tout en souffrant, peut-être, du ton et des manières de son mari, elle n'a point le tort d'en rougir. Elle le couvre de toute sa dignité, l'ennoblit à tous les yeux, et elle a pour lui tant d'estime, qu'elle force les autres à en avoir.

Art du Piége.

Dans le monde il en est ainsi:
Quelques honneurs, quelque rang qu'il cumule,
C'est par sa femme qu'un mari
Est honorable ou ridicule.
Le public juste et circonspect,
Qui dans leurs rapports les contemple,
A pour le mari le respect
Dont sa femme donne l'exemple.

LE VICOMTE.

Elle l'aime donc?

GEORGE.

Oui, sans doute; car elle aime, avant tout, son devoir.

LE VICOMTE.

Et tu crois qu'elle est heureuse?

GEORGE.

Dieu seul le sait. Mais elle semble l'être, et elle l'est en effet. Je sais bien que mon oncle est, parfois, brusque et colère, s'emportant aisément, s'apaisant de même. En un mot, c'est tout-à-fait l'homme du peuple, avec ses élans généreux et ses défauts habituels. Mais il est si bon pour sa femme; il a tant d'amour pour elle. Oui, oui, c'est à coup sûr un bon ménage! Et puis, il y a en elle un charme indéfinissable qui rend heureux tout ce qui l'entoure.

LE VICOMTE.

A qui le dis-tu? J'ai passé, l'été dernier, trois mois auprès d'elle, et je t'avoue qu'à la première vue la tête m'en a tourné.

GEORGE.

Il serait possible!

LE VICOMTE.

Eh bien! qu'est-ce qui te prend? Ne veux-tu pas empêcher qu'on adore ta tante? Tu aurais du mal; car je n'étais pas le seul. Tout ce qu'il y avait aux eaux d'aimable et de brillant n'a pas cessé de lui faire une cour assidue. Quant à moi, plus sage qu'eux tous, j'ai vu, dès les premiers jours, que je perdrais mon tems, qu'il n'y avait rien à faire, et prudemment je me suis retiré.

GEORGE, lui prenant la main.

Ce cher Léon!

LE VICOMTE, riant.

Tu as l'air de m'en remercier, et je n'y ai pas de mérite. D'abord, elle m'en a su gré : j'ai gagné quelque chose dans son estime, ce qui était déjà me payer, et au-delà, et puis ensuite, au lieu d'une passion insensée qui m'aurait rendu coupable ou malheureux, j'ai trouvé près d'une autre cet amour pur et véritable que nul remords ne trouble, que nul crainte n'empoisonne; et qui, désormais, fera le charme et le bonheur de ma vie; en un mot, je veux me marier.

GEORGE.

Toi, mon ami! je t'en fais compliment; et plus encore à celle que tu as choisie.

LE VICOMTE.

Eh mais! tu la connais.

GEORGE.

Moi?

LE VICOMTE.

Oui, et peut-être n'est-ce pas sans intérêt personnel que je te raconte tout cela. Il y a deux ans, j'avais rencontré dans quelques salons une jeune personne charmante, mais sans éducation, sans tournure, tout-à-fait étrangère aux manières du monde : où, s'il le faut dire, elle était même un objet ridicule; car j'étais le seul qui, plusieurs fois, eût pris sa défense, et depuis, j'ignorais ce qu'elle était devenue, lorsque cette année, aux eaux d'Aix, je la retrouve, et imagine-toi, mon ami, de la grâce, de l'aisance, une tenue parfaite, et sans avoir rien perdu de sa naïveté première, l'esprit le plus fin et le plus délicat. Deux années de soins et d'études avaient

opéré cette métamorphose, et ce qui m'a touché jusqu'au fond du cœur, c'est qu'il m'a été facile de voir que le désir de me plaire avait été la cause d'un tel changement.

GEORGE.

Il serait vrai!

LE VICOMTE.

Oui; cela, et l'exemple et l'amitié et les soins de ta tante.

GEORGE.

Comment! ce serait Élise, ma cousine?

LE VICOMTE.

Oui, mon ami, c'est elle.

GEORGE.

Et tu songerais à l'épouser! toi, jeune, riche, et d'une illustre naissance?

LE VICOMTE.

Et pourquoi pas?

GEORGE.

Ah! c'est mille fois trop d'honneur pour nous! et jamais je n'aurais osé rêver pour ma cousine, pour ma sœur, une alliance pareille. Mais il faut que tu saches que mon oncle, que le travail, l'industrie, ont conduit à une immense fortune, mon oncle, qui est maintenant un des premiers négocians de Paris, a été autrefois à Marseille simple commis, simple garçon de magasin.

LE VICOMTE.

Je ne le savais pas; et je me reproche d'avoir ri tout à l'heure à ses dépens: partir de si bas, pour ar-

ver si haut, il faut du mérite pour ça. Pardon, mon ami, je le respecterai maintenant.

AIR : Au temps heureux de la chevalerie.

Gloire à celui qui doit tout à lui-même,
Et qui se fait et son sort et sa part;
Pour bien juger les gens, c'est un système,
On pense au but; moi, je pense au départ.
Du grand Condé j'admire le courage;
Mais il était né prince et général...
Vaut-il celui qui, quittant son village,
S'en va soldat, et revient maréchal?
Vaut-il celui qui, loin de son village,
S'en va soldat et revient maréchal?

GEORGE.

Quoi! cela ne te fait pas changer de sentiment?

LE VICOMTE.

Plaisantes-tu? ne sommes-nous pas camarades? n'avons-nous pas étudié ensemble?

GEORGE.

Mais ta famille?...

LE VICOMTE.

Ma famille pense comme moi. A présent, mon ami, il n'y a plus de mésalliance: le commerce, l'industrie, la noblesse, égaux en lumières, en force, en courage, se tiennent et se donnent la main. Qui gouvernera? qui commandera demain? toi, moi, si nos talens nous en rendent dignes; car les talens, l'instruction fixent seuls les rangs: et maintenant il n'y a que deux classes dans la société, ceux qui ont reçu de l'éducation et ceux qui n'en ont pas, c'est là seulement qu'il y a mésalliance, c'est là qu'il y a malheur. Mais, grâce aux nouveaux charmes dont brille ta cousine, nous n'en sommes plus là: et j'arrive avec

ma demande en mariage, que j'avais faite par écrit, c'est plus sûr.

GEORGE.

Ah! mon ami, que de reconnaissance!

LE VICOMTE.

J'espère que mon exemple t'encouragera, que tu chasseras ces idées sombres qui t'absorbent et t'attristent, et que, comme moi, tu feras un bon choix et un bon mariage.

GEORGE, soupirant.

Moi, c'est bien différent, ce n'est pas possible, il n'y a pas de bonheur pour moi.

LE VICOMTE.

Et pourquoi donc?

GEORGE.

Ah! si tu savais, si je pouvais t'avouer. Tais-toi! (Regardant du côté de l'appartement de madame Riquebourg) voilà ma famille; je te laisse avec elle.

SCÈNE V.

RIQUEBOURG, HORTENSE, LE VICOMTE, GEORGE.

HORTENSE.

Mille pardons, monsieur le vicomte, de vous avoir fait attendre, je n'espérais pas votre visite de si bonne heure.

LE VICOMTE.

En effet, c'est agir avec bien peu de cérémonie, et je vous dois des excuses.

HORTENSE.

Moi, je vous dois des remercîmens, c'est nous traiter en amis.

AIR : Amis, voici la riante semaine.

J'approuve fort un semblable système,
Et mon mari, qui pense comme nous,
Me le disait tout-à-l'heure à moi-même.

LE VICOMTE, à Riquebourg.

Serait-il vrai?... que c'est aimable à vous!

RIQUEBOURG, avec embarras.

Vous êt's bien bon...

(A part; montrant sa femme.)

En vérité, j' l'admire;
Car, pour mon compte, elle a soin de placer
De jolis mots, que j'ai l' plaisir de dire,
Sans avoir eu la peine d' les penser.

HORTENSE, apercevant George, qui a pris son chapeau, mais qui n'est pas encore parti.

Bonjour, George, nous vous avons attendu hier à dîner, vous n'êtes pas venu; cela nous a inquiétés.

GEORGE.

Ah! ma tante!

RIQUEBOURG, à George.

Quand je te disais: tu lui as fait de la peine, et puis, on ne conçoit plus rien à ta bizarrerie. Je comptais sur toi, le soir, pour la conduire au bal en tête-à-tête.

GEORGE.

Je n'ai pas pu.

RIQUEBOURG.

Laisse-moi donc; au moment où je donnais la

main à ma femme qui était superbe, j'ai aperçu monsieur, debout dans la rue, qui regardait monter en voiture, par une pluie battante. Et pourquoi ? pour aller avec monsieur (montrant le vicomte.) soupirer à l'Opéra.

GEORGE.

Ne le croyez pas.

HORTENSE, s'efforçant de sourire.

Et quand ce serait, où est le mal? Vous me croyez donc bien sévère! Écoutez, George, quand vous serez heureux, je ne vous demanderai rien, (montrant le vicomte.) cela regarde monsieur; mais dès que vous avez des peines, du chagrin, je les réclame; c'est moi qui dois être votre confidente, c'est le privilége des tantes; elles ne sont bonnes qu'à cela.

GEORGE.

Ah! madame.

RIQUEBOURG.

Voilà parler, et puisque enfin tu es notre fils, notre enfant, attendu que je n'en ai pas eu de ma femme, ce n'est pas ma faute...

HORTENSE.

Monsieur...

RIQUEBOURG.

Je dis ça, parce qu'on pourrait croire...

HORTENSE, s'empressant de l'interrompre, et se retournant vers le vicomte.

Monsieur le vicomte nous fait-il le plaisir de dîner avec nous?

LE VICOMTE.

Trop heureux d'accepter.

RIQUEBOURG.

Et nous irons au spectacle en famille. George, tu donneras le bras à ta tante.

HORTENSE.

Pourquoi le gêner? il aimerait peut-être mieux aller à l'Opéra.

GEORGE.

Ah! vous ne le pensez pas.

LE VICOMTE.

C'est le jour des *Bouffes*, et si ma loge peut être agréable à ces dames...

RIQUEBOURG.

Non pas à moi.

Air de Calpigi.

Dès que j'arrive, il faut qu' j'y dorme;
J' n'y vais qu' pour vous et pour la forme;
(A Hortense.)
Mais j' veux m'amuser aujourd'hui,
Et nous irons chez Franconi;
C'est mon spectacle favori;
Le seul où j'entends à merveille...
Le seul où jamais je n' sommeille.

LE VICOMTE.

A cause du mérite?

RIQUEBOURG.

Non...
A cause des coups de canon.

HORTENSE.

Soit, comme vous voudrez, monsieur, ce qui vous amusera sera ce qui me plaira le plus. George, voulez-vous dire qu'on nous envoie chercher une loge?

GEORGE.

J'irai moi-même, si vous le voulez.

LE VICOMTE.

J'ai ma voiture en bas, et je peux te conduire.

GEORGE, bas au vicomte.

Et ta demande?

LE VICOMTE, de même.

Je n'ose pas, tant que ton oncle est là.

GEORGE, de même.

Allons donc.

LE VICOMTE, à Hortense.

N'osant espérer que vous seriez visible d'aussi bonne heure, j'avais pris, madame, la liberté de vous écrire.

RIQUEBOURG.

Comment?

LE VICOMTE.

Ainsi qu'à vous, monsieur, pour vous adresser une demande qui m'intéresse beaucoup.

RIQUEBOURG.

Une demande, à moi?

LE VICOMTE.

Et comme je veux vous laisser la liberté d'y réfléchir (lui donnant la lettre.) je la remets entre vos mains, et tantôt, en me rendant à votre invitation, je viendrai savoir la réponse. (A George.) Partons, mon ami.

AIR du Siège de Corinthe.

Ce jour doit m'être favorable,
Pour moi tout semble réuni;
Tous les plaisirs, banquet aimable,
Et puis spectacle à Franconi.

HORTENSE.

Oh ! du spectacle, ici, je vous délivre,
N'ayez pas peur ; car, en hôtes civils,
Nous vous laissons libre.

LE VICOMTE.

Je veux vous suivre
Et partager ce soir tous vos périls.

LE VICOMTE et GEORGE, en sortant.

Ce jour doit { m'être / t'être } favorable,

Pour { toi / moi } { tout semble réuni,

Tous les plaisirs, banquet aimable,
Et puis spectacle à Franconi.

SCÈNE VI.

HORTENSE, RIQUEBOURG.

HORTENSE, regardant la lettre.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

RIQUEBOURG, la lui donnant.

C'est à toi qu'elle est adressée, et je ne lis jamais les lettres de ma femme, parce qu'on dit que ça porte malheur.

HORTENSE, avec joie.

O ciel ! qui se serait douté ?... c'est notre nièce Élise qu'il demande en mariage.

RIQUEBOURG, avec humeur.

Eh bien ! par exemple...

HORTENSE, étonnée.

Eh quoi! n'êtes-vous pas enchanté, comme moi, d'une alliance aussi honorable?

RIQUEBOURG.

Du tout.

HORTENSE.

Et pourquoi?

RIQUEBOURG.

Je ne te dirai pas que, par goût et par affection, je n'aime pas les seigneurs, ça serait une bêtise; parce qu'enfin un homme en vaut un autre: il y a de braves gens partout, et celui là, ce n'est pas sa faute s'il est vicomte; mais je te dirai que ma nièce aura cinq cent mille francs de dot, que depuis long-temps j'ai mis de côté: et je ne me serais pas donné tant de mal pour enrichir un étranger.

HORTENSE.

Le vicomte est riche.

RIQUEBOURG.

Lui, ou tout autre, qu'importe? Ce n'est pas un des miens, et je veux que ce que j'ai gagné à la sueur de mon front ne sorte pas de la famille, c'est à eux, ça leur appartient, ils l'auront, et je ne connais qu'un mari qui convienne à Élise, c'est George, c'est mon neveu.

HORTENSE.

Que dites-vous?

RIQUEBOURG.

Y a-t-il au monde un plus honnête homme, un plus brave garçon? Si tu l'avais vu, comme moi, sous le feu du canon!

HORTENSE.

Comme vous! et quand donc?

RIQUEBOURG.

Pardon, je ne voulais pas te le dire, mais, en ton absence, lors de ces derniers évènemens, quand on mitraillait le peuple, je me suis dit: « Le peuple! j'en suis, ça me regarde. » J'ai fermé ma maison, mes magasins; et avec mes ouvriers et mes commis je me lançais, sans ordre, au hasard, où il y avait des coups de fusil; car je ne suis pas fort sur la tactique, lorsque je vois arriver au galop un petit jeune homme en habit bleu, qui se met à notre tête, donne des ordres, je regarde, c'était George, que je croyais renfermé à l'École. C'était mon neveu qui criait: *En avant! marche!*... Ce gaillard-là faisait marcher son oncle. Corbleu! je l'ai suivi; il nous a bien menés! et on ne veut pas que je donne ma nièce à mon neveu, à mon général!

HORTENSE.

Si, mon ami, si, je trouve cela tout naturel. Ce pauvre George! mais cependant...

RIQUEBOURG.

Cependant... cependant... il n'y a pas d'objection qui tienne, ça a toujours été mon idée, et si je ne t'en ai pas parlé plus tôt, c'est que, depuis long-temps, j'ai remarqué une chose qui m'a chagriné.

HORTENSE.

Et qu'est-ce que c'est donc?

RIQUEBOURG.

Tu sais combien j'aime George; c'est mon soutien,

mon appui, c'est, après toi, ce que j'ai de plus cher au monde. Et comme tu es une bonne femme, tu l'aimes parce que je l'aime, pour me faire plaisir; mais cela n'est pas de toi-même, ce n'est pas comme je voudrais.

HORTENSE.

Que dites-vous?

RIQUEBOURG.

Oui, tu te retiens, et il ne faudrait pas, il faudrait être comme moi, tu as peur de lui faire une caresse, de lui faire amitié. Des fois tu le traites avec cérémonie, et d'autres fois tu ne le traites pas bien du tout.

HORTENSE.

Moi!

RIQUEBOURG.

Je t'en donnerai des preuves. Par exemple: restant à Paris, pour mes affaires, je désirais qu'il t'accompagnât dans ton voyage, tu as mieux aimé partir seule avec ta nièce et une femme de chambre. Je ne t'ai pas contrariée, parce qu'avant tout tu es la maîtresse; mais cela m'a fait de la peine et à lui aussi.

HORTENSE.

Vous croyez?...

RIQUEBOURG.

Ah dame! il n'est pas démonstratif, il ne fait pas de phrases, celui-là, il ne dit rien: mais il agit; et je sais au fond du cœur combien il nous aime tous deux. Pendant le tems que j'ai été malade, il s'est mis à la tête de ma maison; et, quoique ce ne fût pas son état, il s'y entendait aussi bien que moi, ça allait

mieux que si j'y avais été; car il a ce que je n'ai plus, de la jeunesse, et de l'activité, et surtout un zèle pour mes intérêts... Et pour toi, est-il possible d'être plus aimable, plus attentif? Toujours à tes ordres; il se ferait tuer pour t'avoir une loge d'Opéra, ou une invitation de bal! Voilà ce qu'il nous faut pour être tout-à-fait heureux chez nous. Cela vaut mieux, j'espère, qu'un inconnu, qu'un étranger, et, dès aujourd'hui, pour commencer, il faut que tu en parles à George.

HORTENSE, troublée.

Moi!

RIQUEBOURG.

Sans doute; il est toujours de ton avis, il fait toujours ce que tu désires, il te sera facile de le décider.

HORTENSE, de même.

Je l'essaierai du moins.

RIQUEBOURG.

Il le faut, ou je croirai que tu as quelque arrière-pensée en faveur de ce vicomte que tu protéges.

HORTENSE.

Vous pourriez croire?...

RIQUEBOURG.

Oui. Tu as toujours eu un petit penchant pour les gens de qualité, c'est tout naturel, tu en es; moi je n'en suis pas.

HORTENSE.

Mon ami!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS; GEORGE, QUI ENTRE TOUT RÊVEUR ET RESTE AU FOND.

RIQUEBOURG.

Tiens! le voilà, toujours sombre et rêveur! Qu'a-t-il donc? (L'appelant.) George!...

GEORGE, sortant de sa rêverie.

Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG.

Arrive, mon garçon, ta tante a à te parler.

GEORGE, vivement.

Il serait vrai! Me voici.

RIQUEBOURG, souriant.

Ah! ça l'a réveillé! J'ai des ordres à donner à Dampierre, mon commis, qui part ce soir.

GEORGE.

Je le sais. Pour cet établissement que vous voulez former à la Havane.

RIQUEBOURG.

Oui, mon garçon.

GEORGE.

Une belle entreprise, qui, bien menée, doit réusir.

RIQUEBOURG.

Je l'espère. Mais j'en ai une autre qui me tient encore plus à cœur. Nous venons de nous occuper, avec ma femme, de ton avenir, de ton bonheur. Elle

te dira cela. Cause avec ta tante, entends-tu, cause avec elle.

(Il rentre dans ses bureaux.)

SCÈNE VIII.

HORTENSE, GEORGE.

GEORGE, étonné, et regardant sortir son oncle.

Qu'est-ce qu'il a donc, mon oncle?

HORTENSE.

Ce qu'il a, George? il veut vous marier.

GEORGE.

Ah! c'est là ce qu'il appelle mon bonheur! J'espère du moins qu'il ne me rendra pas heureux malgré moi; et comme je n'y consens pas...

HORTENSE.

Quoi! sans connaître celle qu'on vous destine?

GEORGE, avec amertume.

Je ne doute pas qu'elle ne soit riche, jeune, aimable, parfaite, en un mot : c'est vous qui avez daigné la choisir; mais quelle qu'elle soit, je la refuse, je n'en veux pas. Point d'amour, point de mariage, jamais. Je veux rester comme je suis.

HORTENSE.

Vous êtes donc bien heureux?

GEORGE.

Moi!... Je suis le plus malheureux des hommes.

HORTENSE, vivement.

Et pourquoi?

GEORGE.

Je ne sais; une fièvre lente me consume et me tue. Sans espoir, sans avenir; cette vie que je commence à peine, me semble déjà finie.

HORTENSE.

Et quelle carrière, cependant, promet d'être plus brillante? Aimé, estimé de tous, les honneurs vous attendent, la gloire vous appelle, et le désir de servir votre pays n'excite-t-il pas votre ambition?

GEORGE.

De l'ambition! je n'en ai plus. A quoi bon acquérir de la gloire, des honneurs? Pour qui? A qui les offrir? Qui s'intéresse à moi?

HORTENSE.

Et nous, monsieur, nous, vos amis et vos parens?

GEORGE.

Oui, je le sais, vous m'aimez bien.

HORTENSE.

Alors, et si vous le croyez, pourquoi parler ainsi? Il m'appartient peu, je le sais, de vous adresser des conseils; mais si mon âge m'interdit ce droit, mon amitié, peut-être, me le donne. Voyons, confiez-moi tout; je suis votre tante et votre amie.

GEORGE.

Eh bien! oui, votre confiance attire la mienne, vous seule connaîtrez le fardeau qui me pèse; j'aime, sans espoir d'être aimé! bien mieux, sans vouloir jamais l'être; car si je l'étais, je fuirais au bout du monde.

HORTENSE.

Insensé! Vous avez pu livrer votre cœur à une passion coupable!

GEORGE.

Coupable! qui vous l'a dit?

HORTENSE.

Les tourmens que vous souffrez; car un attachement pur et légitime ne donne que du bonheur. Mais faites un instant un retour sur vous-même; où un pareil amour peut-il vous conduire?

GEORGE.

Ah! vous n'avez jamais aimé, vous qui me faites une pareille demande; où il peut me conduire? à aimer, à souffrir; et ces tourmens-là sont le bonheur de ma vie. Loin de m'y soustraire, je les cherche, je les désire; et dernièrement, ce que mon oncle ne sait pas, on m'avait nommé à une place superbe, que j'ai refusée... Il fallait m'éloigner d'elle, il fallait quitter Paris.

HORTENSE, avec émotion.

Ah! c'est là qu'elle habite?

GEORGE.

Oui, madame, bien loin d'ici.

HORTENSE.

Et vous n'avez jamais songé à son repos, que vous pouviez troubler; à sa vie, que vous pouviez rendre misérable?

GEORGE.

AIR: Le choix que fait tout le village.

Ah! si jamais je le croyais, madame,
Si cet amour, si cruel et si doux,
Pouvait troubler le repos de son ame...

C'est impossible... ainsi, rassurez-vous.
Pour que sur moi descende sa pensée,
Pour abaisser jusque sur moi ses yeux,
Par ses vertus elle est trop haut placée,
Et, grâce au ciel, je suis seul malheureux.

HORTENSE.

Si vous l'êtes, c'est que vous le voulez, c'est que vous vous livrez sans cesse au danger, au lieu de le fuir ou de le braver. Je ne suis qu'une femme, et bien faible, sans doute! mais si jamais, pour mon malheur, j'avais à combattre des sentimens pareils aux vôtres, loin d'y céder lâchement, j'en mourrais peut-être, mais j'en triompherais. Auriez-vous moins de courage? et faut-il que ce soit moi qui vous donne des leçons de force et d'énergie? Allons, George, allons, mon ami, croyez-moi, il n'est point de chagrin si profond que la raison ne puisse adoucir, point d'infortune si grande que notre cœur ne puisse supporter et vaincre! Je vous offre mon aide, mon secours; et si vous êtes ce que je crois, si vous êtes digne de mon estime, vous suivrez mes conseils.

GEORGE.

Parlez.

HORTENSE.

Votre oncle voulait vous faire épouser Élise.

GEORGE.

Élise! ma cousine? c'est impossible, un autre en est épris, le vicomte d'Herembert, mon ami.

HORTENSE.

Aux de Téniers.

C'est ce qu'il faut d'abord faire connaître
A votre oncle.

GEORGE.

Je lui dirai.

HORTENSE.

Et puis, il est d'autres partis peut-être...

GEORGE.

Pour moi, jamais... je l'ai juré.
N'espérant rien de celle que j'adore,
Je veux toujours, en mes soins assidus,
Lui conserver un amour qu'elle ignore,
Et des sermens qu'elle n'a pas reçus.

HORTENSE.

Eh bien! il est un autre parti plus facile, qui assurera votre tranquillité, et la sienne peut-être. Cette place qu'on vous offrait, et qui vous éloigne de Paris, il faut l'accepter.

GEORGE.

Me priver de sa présence, de mon bonheur! et que vous ai-je fait pour me donner un pareil conseil?

HORTENSE.

Il faut pourtant le suivre; mon amitié est à ce prix, choisissez... Eh bien!

GEORGE.

Y renoncer, jamais!

HORTENSE.

Je vous croyais digne de m'entendre, je vous laisse à vous-même, et n'ai rien à vous dire. (George s'éloigne; mais au moment de sortir, il jette un coup d'œil sur Hortense, qui ne le regarde plus. Il soupire et sort.) Ah! que c'est mal à lui!

SCÈNE IX.

HORTENSE, SEULE.

AIR : O mon ange, veille sur moi.

D'où vient que son départ me trouble, m'inquiète ?
Fuyons son souvenir... je le veux... je ne puis...

(Elle s'assied près de la table.)

Présent, je le redoute; absent, je le regrette;
Je rougis à sa vue, à son nom je rougis...
Il ne m'a jamais dit quelle est celle qu'il aime;
Je devrais l'ignorer, et cependant je croi,
Je la connais trop bien... Hélas! contre moi-même,
O moi-même, protége-moi.

(Elle reste près de la table, la tête appuyée dans ses mains, et plongée dans ses réflexions.)

SCÈNE X.

HORTENSE, RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG, sortant de la chambre à gauche, à la cantonade.

Allons donc, qu'est-ce que c'est qu'un pareil enfantillage!

HORTENSE, l'entendant.

Mon mari.

RIQUEBOURG, se parlant à lui-même.

Est-ce qu'un homme doit être ainsi?

HORTENSE.

Qu'y a-t-il?

RIQUEBOURG.

C'est ce Dampierre qui, pendant que je lui parle

de vins de France, de sucre et de café, s'avise d'avoir la larme à l'œil.

HORTENSE.

Et pourquoi?

RIQUEBOURG.

Il ne m'écoutait pas, il pensait à sa femme et à son enfant qu'il va quitter. Que diable! il faut être à ce qu'on fait; il y a temps pour tout. Je n'empêche pas qu'on soit sensible, le soir, après le bureau! Aussi, maintenant, me voilà tout à toi. Eh bien! tu as vu George: à quand la noce? Est-il décidé?

HORTENSE, troublée.

Pas encore tout à fait.. mais plus tard, j'espère...

RIQUEBOURG, gaiment.

A la bonne heure, pourvu que ça vienne; d'autant qu'à présent je suis moins pressé, grâce à une idée qui m'est venue.

HORTENSE.

Comment?

RIQUEBOURG.

Le départ de Dampierre me laisse trop d'ouvrage; et j'ai imaginé de prendre avec moi mon neveu, qui, à son âge, ne fait rien.

HORTENSE, à part.

O ciel!

RIQUEBOURG.

Comme mon associé, il habitera ici, chez nous, auprès de sa cousine, de sa future; il ne nous quittera plus.

HORTENSE, à part.

C'est fait de moi! (Haut.) Et vous croyez qu'il acceptera?

RIQUEBOURG.

J'en suis sûr; car c'est me rendre service. Il m'aidera au bureau, dans mes travaux, dans mes affaires. Et ici, dans notre intérieur, ce sera pour nous une société de tous les instans; en mon absence au moins, tu ne seras plus seule; ça te dissipera, ça t'égaiera, maintenant surtout, que tu es souvent souffrante.

HORTENSE.

J'en conviens; et je crois que je le serais moins, si vous aviez daigné m'accorder ce que déjà je vous ai plusieurs fois demandé.

RIQUEBOURG, étonné.

Comment! ce dont tu me parlais encore l'autre jour?

HORTENSE.

Eh bien! oui; permettez-moi de quitter Paris, et d'aller passer quelques mois dans votre terre de Plinville, que nous n'avons pas vue depuis long-temps.

RIQUEBOURG.

Quelle diable d'idée! Mais quand une fois les femmes en ont une en tête! Depuis le commencement de l'hiver, il lui a pris un amour de campagne... Voilà trois ou quatre fois qu'elle me presse de partir, par un temps affreux! au mois de décembre.

HORTENSE.

Que m'importe? je n'y tiens pas.

RIQUEBOURG.

Et moi, j'y tiens; est-ce que je peux ainsi, toute

l'année, me séparer de toi? Déjà, cet été, quand tu as été aux eaux, que nous étions ici, mon neveu et moi, que tu nous avais laissés veufs, nous ne savions que devenir, cette maison est si grande, quand tu n'y es pas! il n'y a plus de plaisir, plus de bonheur; il me semble que tu aies tout emporté.

HORTENSE, avec tendresse.

Eh bien! venez avec moi.

RIQUEBOURG.

Avec toi! certainement que j'irais, si ça se pouvait; mais mon commerce, mais mes affaires me retiennent ici, je ne peux pas quitter; et quand j'ai bien travaillé toute la journée, il faut que le soir je te retrouve là, près de moi. Ça me console de tout, ça me réjouit, ça me... Enfin, j'ai besoin de toi, je ne peux vivre sans ça, ça m'est impossible.

HORTENSE.

Cependant, si je vous suis chère, vous m'accorderez la grâce que je vous demande. Je souffre ici.

RIQUEBOURG.

Si c'était pour ta santé, je n'hésiterais pas; mais les docteurs s'y opposent, ils disent que ça te tuera.

HORTENSE.

N'importe, laissez-moi partir.

RIQUEBOURG.

Et qu'est-ce qui te presse? qu'est-ce qui t'y oblige?

HORTENSE.

Il le faut.

RIQUEBOURG.

Et pourquoi?

HORTENSE.

N'avez-vous pas assez de confiance en votre femme pour vous en rapporter à elle du soin de ce qui est convenable ou nécessaire?

RIQUEBOURG.

Si vraiment.

HORTENSE.

Eh bien! alors ne me demandez rien; fiez-vous à moi, et laissez-moi m'éloigner.

RIQUEBOURG.

Non, morbleu! Je ne conçois pas une insistance pareille; et il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. J'en connaîtrai le motif; je le veux, je l'exige.

HORTENSE.

Je ne puis le dire.

RIQUEBOURG.

Eh bien! je n'accorde rien; tu ne me quitteras pas, tu resteras.

HORTENSE, dans le plus grand trouble.

Oh mon Dieu! il n'est donc pas d'autre moyen; je n'en connais pas du moins.

RIQUEBOURG.

Que dites-vous?

HORTENSE.

Qu'attachée à vous, à mes devoirs, j'ai cru longtemps que rien de ce qui leur était étranger ne pouvait jamais faire impression sur moi; je m'étais trompée. Il est des affections qui ne dépendent ni de notre cœur, ni de notre volonté, qu'on ne peut empêcher de naître, et contre lesquelles on n'est point en garde;

car lorsqu'on commence à les craindre, elles existent déjà...

RIQUEBOURG.

Comment!

HORTENSE.

Non que vous deviez vous alarmer, et que ce cœur ait cessé de vous appartenir; il est à vous par le devoir, par l'estime, par la reconnaissance; et grâce au ciel, je suis digne de vous; je n'ai aucun reproche à me faire, mais peut-être n'en serait-il pas toujours ainsi. Vous êtes mon meilleur ami, mon guide, mon protecteur; venez à mon aide, permettez-moi de m'éloigner, de céder à des craintes, chimériques peut-être! mais que font naître le sentiment de mes devoirs et l'affection que je vous porte.

RIQUEBOURG.

Que viens-je d'entendre! Il est quelqu'un que vous aimeriez?

HORTENSE, baissant les yeux.

Non, mais je le crains peut-être! (Vivement.) Il ne le sait pas, il ne le saura jamais, et c'est pour en être plus sûre que je veux fuir.

RIQUEBOURG.

Ce quelqu'un, quel est-il?

HORTENSE.

Que vous importe?

RIQUEBOURG.

Et pourquoi l'aimez-vous?

HORTENSE.

Je n'ai pas dit cela.

RIQUEBOURG, hors de lui.

Et moi, j'en suis sûr; il fallait l'empêcher, il ne fallait pas le souffrir; on se commande, on est toujours maître de soi.

HORTENSE.

L'êtes-vous dans ce moment?

RIQUEBOURG.

C'est différent; ce n'est pas de l'amour que j'ai, c'est de la rage!... contre vous, contre tout le monde.

HORTENSE.

Que pouvais-je faire cependant, sinon de tout avouer? J'ai donc eu tort d'avoir confiance en vous, de vous prendre pour conseil et pour ami, d'implorer votre protection?

RIQUEBOURG.

Non, non; vous avez bien fait, c'est moi qui perds la raison; et quoique jamais peut-être on n'ait fait un pareil aveu à un mari, je crois en vous; vous êtes une honnête femme, que j'estime, que je respecte... c'est à lui seul que j'en veux. Quel est son nom? quel est-il? nommez-le moi, je suis sûr que je le connais, que je l'abhorre, que je l'ai toujours détesté, et si je le rencontre jamais...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS; LAPIERRE.

LAPIERRE, annonçant.

Monsieur le vicomte d'Heremberg.

HORTENSE.

Le vicomte! Ah mon Dieu! il vient pour cette réponse.

RIQUEBOURG.

Je suis bien en train de la faire; qu'il s'en aille!

HORTENSE.

Un pareille impolitesse! c'est impossible; mais le recevoir, lui expliquer votre refus... Je ne puis en ce moment. (A Lapierre.) Priez-le de m'attendre au salon! où tout-à-l'heure j'irai le rejoindre... dites-lui que des occupations... que ma toilette...

LAPIERRE.

Oui, madame.

(Il sort.)

RIQUEBOURG.

Voilà bien des façons, pour un vicomte! (A part.) Ah mon Dieu! si c'était... Oui, c'est lui... j'en suis sûr, maintenant.

HORTENSE.

Qu'avez-vous?

RIQUEBOURG.

Rien... je n'ai rien... laissez-moi... Rentrez. (Hortense va sortir par la porte du fond. Riquebourg lui montrant celle de son appartement à droite.) Là, dans votre appartement.

HORTENSE.

Qu'est-ce que cela signifie?

RIQUEBOURG, modérant sa colère.

Je veux que vous me laissiez, je le veux.

HORTENSE.

Ah! vous m'effrayez; j'obéis, monsieur, j'obéis.

(Elle entre dans son appartement.)

SCÈNE XII.

RIQUEBOURG, SEUL.

Oui, oui, c'est lui; ce doit être lui... je le saurai, je lui ferai un affront devant tout le monde entier, s'il le faut, je lui demanderai pourquoi il aime ma femme; pourquoi il en est aimé! Oh! je ne crains pas le bruit, ça m'est égal; et si ça ne lui convient pas, eh bien, je le tuerai! ou bien il me tuera. Et dans ce moment-ci, il n'y aura pas grand mal; il est là, au salon, qui attend ma femme! ce n'est pas elle qu'il verra, c'est moi; allons.

(Il fait un pas pour sortir; en ce moment entre George.)

SCÈNE XIII.

GEORGE, RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG.

Ah! George, te voilà!

GEORGE.

Qu'avez-vous donc?

RIQUEBOURG.

Je suis heureux de te voir, de t'embrasser. Adieu, mon ami.

GEORGE.

Et où allez-vous donc?

RIQUEBOURG.

Je vais me venger.

GEORGE.

Et de qui? au nom du ciel, modérez-vous, pas de bruit, pas d'éclat. Qui vous a offensé? parlez.

RIQUEBOURG.

Je le voudrais; mais je ne le puis, je ne l'ose; et pourtant, morbleu! à qui demander conseil? à qui confier mes chagrins, si ce n'est à mon seul ami?

GEORGE.

Des chagrins! Et qui peut les causer?

RIQUEBOURG.

Celle que j'aime le plus au monde, ma femme! Tu sais si j'en suis épris! Eh bien! au sein même de notre ménage, dans l'intimité, jamais je n'ai eu un moment de vrai bonheur, jamais je n'ai pu la regarder comme mon égale; je ne sais quelle supériorité me tenait à distance, et m'imposait, je n'osais l'aimer; et pour comble de maux, malgré ses soins à me plaire, je sentais qu'ici elle n'était pas heureuse; que, dans le monde, elle rougissait de moi.

GEORGE.

Qu'osez-vous dire?

RIQUEBOURG.

Oui, mon plus grand désespoir est de m'avouer que

je suis au-dessous d'elle, que je ne la mérite pas. Pourquoi l'ont-ils sacrifiée? Pourquoi, en échange de ma fortune, me l'ont-ils donnée? J'aurais pris pour compagne, une femme élevée comme moi, qui, mon égale en tout, ne m'aurait pas méprisé.

GEORGE.

Ah! quelle idée!

RIQUEBOURG.

Elle eût eu pour moi de l'estime, du respect, de l'amour peut-être.

GEORGE.

Et qu'avez-vous à désirer dans celle que vous avez choisie? Pouvez-vous douter de son affection?

RIQUEBOURG.

Et bien, oui! d'aujourd'hui j'en doute; et maintenant j'y pense, comment en serait-il autrement? Je me regarde et me rends justice. Dans ce monde dont elle est entourée, n'ont-ils pas tous de l'éducation, de l'esprit, des talens? Ne sont-ils pas tous plus jeunes, plus aimables que moi?

GEORGE.

Et vous supposeriez qu'Hortense, que la vertu même, voudrait vous tromper?

RIQUEBOURG.

Me tromper! Non; ce n'est pas cela que je veux dire; au contraire, je ne me plains que de sa franchise. Pourquoi a-t-elle eu en moi tant de confiance? ou pourquoi ne l'a-t-elle pas eue tout entière? (A demi-voix.) Car c'est elle, c'est elle-même qui m'a avoué qu'elle préférait, qu'elle aimait quelqu'un.

GEORGE, avec colère et hors de lui.

Qu'entends-je, ô ciel! Et vous l'avez souffert! et vous le souffrez encore!

RIQUEBOUG.

Eh bien! tu vois, toi qui tout-à-l'heure me recommandais la modération.

GEORGE.

C'est que ce n'est pas à vous, c'est à moi de punir un pareil outrage.

RIQUEBOURG, le retenant.

George, mon ami!

GEORGE.

Laissez-moi, je suis furieux.

RIQUEBOURG.

Vous resterez ici, je l'exige, je le veux.

GEORGE.

Vous me retenez en vain; son nom, dites-moi son nom.

RIQUEBOURG.

Eh bien! voilà justement ce que je ne sais pas, ce qu'elle refuse de m'avouer. Mais il y a apparence que c'est ce vicomte d'Heremberg.

GEORGE.

Lui!

RIQUEBOURG.

Et c'est pour en être plus sûr que j'allais le lui demander.

GEORGE.

Y pensez-vous? compromettre ainsi votre femme! Et puis, vous êtes dans l'erreur; le vicomte a d'autres

idées, d'autres vues; je le crois du moins; et du côté d'Hortense, qui peut vous faire soupçonner?

RIQUEBOURG.

Écoute; c'est quelqu'un qu'elle craint, qu'elle veut fuir. Une ou deux fois, déjà, elle m'avait parlé de s'éloigner, mais vaguement, faiblement! Aujourd'hui, c'est avec instance, avec prière, à l'instant même! Il faut donc qu'aujourd'hui, ce matin, dans l'instant, il y ait quelqu'un dont la vue ou la présence ait appelé ces sentimens dans son cœur, et l'ait décidée à me faire un pareil aveu.

GEORGE.

O ciel!

RIQUEBOURG.

Est-ce que tu saurais?...

GEORGE.

Non, non.

RIQUEBOURG.

Eh bien! moi, je le saurai. Il faudra bien qu'elle me dise son nom, ou bien malheur à elle! Elle ne sait pas de quoi je suis capable.

GEORGE.

De grâce, calmez-vous.

RIQUEBOURG.

Oui, tu as raison; c'est le moyen de tout gâter, et je sens que je m'y prendrais mal. Mais toi, qui es notre ami à tous deux, tu auras plus de pouvoir ou plus d'esprit que moi; il faut que tu lui parles.

GEORGE.

Moi!

RIQUEBOURG.

Dans son intérêt à elle-même, conseille-lui de me le dire; si elle y consent, il n'est rien que je ne fasse pour elle; mais si elle refuse, fais-lui comprendre que la paix de notre ménage, que notre avenir, que tout notre bonheur en dépend; enfin, mon garçon, je me fie à toi, arrange ça pour le mieux. Tu me le promets? J'y compte. Adieu!

(Il rentre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XIV.

GEORGE, SEUL.

Je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouve! Mais, malgré moi, et pendant qu'il me parlait, une idée s'est glissée en mon cœur, une idée qui, de tous les hommes, me rendrait le plus heureux, ou le plus malheureux, peut-être! Non, non, ce n'est pas possible! je ne veux, je ne dois pas m'y arrêter.

AIR d'Aristippe.

Envers un oncle, un ami véritable,
Quel crime, hélas! serait le mien!
Et pourquoi donc?... en quoi suis-je coupable?
Je ne veux rien, je n'attends rien.
Tous mes devoirs, je les connais trop bien.
Et d'être aimé si j'avais l'espérance,
Si cet espoir n'était point une erreur...
J'aurais bientôt expié cette offense,
Et, je le sens, j'en mourrais de bonheur.

(Il va pour sortir, et, au moment où il est près de la porte du fond, il voit Hortense qui sort de son appartement.)

C'est elle!

SCÈNE XV.

HORTENSE, GEORGE.

HORTENSE.

Je meurs d'inquiétude... Mon mari... Il faut que je le voie... O ciel! c'est George! (Tombant sur un fauteuil près de la table.) Mon Dieu! que devenir!

GEORGE, courant à elle.

Ma tante, qu'avez-vous?

HORTENSE.

Rien, monsieur; je ne demande rien, qu'à être seule.

GEORGE.

Puis-je vous laisser dans l'état où je vous vois?

HORTENSE, s'efforçant de sourire.

Rassurez-vous, je ne souffre pas; je venais d'avoir avec votre oncle une explication où moi seule j'avais tort, sans doute.

GEORGE.

Je ne le pense pas.

HORTENSE, étonnée.

Et qui vous l'a dit?

GEORGE.

Lui-même, qui me confiait tout-à-l'heure le sujet de ses peines.

HORTENSE.

A vous... O mon Dieu! (Se reprenant et cherchant à cacher son trouble.) j'espère, George, que connaissant comme moi

le caractère de votre oncle, que sa vivacité emporte souvent loin des justes bornes, vous n'ajouterez pas foi à des idées dont lui-même reconnaîtra bientôt la fausseté.

GEORGE.

Je ne crois rien, sinon que vous méritez les respects du monde entier, et que vous êtes ce que la vertu a créé de plus noble et de plus parfait.

HORTENSE.

Je ne mérite point de tels éloges.

GEORGE.

Et mille fois plus encore.

HORTENSE.

Et d'où le savez-vous?

GEORGE.

Tout le dit, tout me le prouve, et, bien différent de ce que j'étais ce matin, je tenterai désormais, non de vous égaler, c'est impossible, mais du moins de vous suivre et de vous imiter.

HORTENSE.

Que dites-vous?

GEORGE.

Que je puis mourir maintenant, j'ai épuisé en un instant tout le bonheur que je pouvais éprouver sur terre. Je n'ai plus rien à envier, rien à désirer. Dites-moi seulement que mon cœur a deviné le vôtre.

HORTENSE, effrayée, se levant.

Ah! je me serai trahie!

GEORGE.

Non, votre secret est à vous; il vous appartient, vous n'avez rien dit, je ne sais rien, et j'ai pu m'a-

buser sans doute encore, tant que votre bouche n'a pas détruit ou confirmé mes soupçons; mais quoi que vous prononciez, j'oublierai tout, je vous le jure, tout, excepté l'honneur et la reconnaissance.

HORTENSE.

Eh bien! prouvez-le moi.

GEORGE.

Soumis à vos ordres, je les attends.

HORTENSE.

Vous me disiez ce matin : « Si j'étais aimé, je fuirais à l'autre bout du monde. »

GEORGE.

Je l'ai dit; c'est vrai.

HORTENSE.

Eh bien! partez.

GEORGE, voulant se précipiter vers elle.

Ah! qu'ai-je entendu!

HORTENSE, l'arrêtant de loin.

Pas un mot de plus. Je connais mes devoirs; vous connaissez les vôtres. Quoi que j'ordonne, vous m'avez promis d'obéir, et si vous hésitiez un instant, vous ne seriez plus à craindre pour moi.

GEORGE.

J'obéirai. Il n'est point de sort si rigoureux que je n'affronte. J'ai maintenant du bonheur pour toute ma vie. C'est mon oncle!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS; RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG, à George.

Eh bien! lui as-tu parlé? L'as-tu déterminée enfin à tout m'apprendre, à ne plus avoir de secrets pour moi?

HORTENSE.

Oui, j'y suis décidée, je dirai tout.

RIQUEBOURG.

Ah! mon cher George! que je te remercie! (Passant entre George et Hortense. A Hortense.) En revanche, je te promets tout ce que tu voudras; parle, impose tes conditions; pourvu que je sache son nom, je consens à tout. Eh bien?

HORTENSE.

Eh bien, vos soupçons s'étaient portés tout à l'heure sur le vicomte d'Heremberg.

RIQUEBOURG.

C'est vrai, et je le crois encore.

HORTENSE.

Silence! c'est lui.

(En ce moment entre le vicomte donnant la main à Élise.)

HORTENSE, continuant.

Pour vous prouver à quel point vous vous abusiez et pour bannir à jamais de votre esprit de semblables idées, j'exige d'abord que vous consentiez à son mariage avec Élise, qu'il aime, et dont il est aimé.

RIQUEBOURG.

Moi! y consentir...

HORTENSE.

Manquez-vous déjà à votre parole?

RIQUEBOURG.

Non. Mais cela regarde mon neveu, à qui je la destine, et qui, j'espère, ne souffrira pas... (Le vicomte regarde George, qui lui prend la main et le tranquillise.)

HORTENSE.

George m'a donné son aveu. Demandez-lui.

RIQUEBOURG.

Est-il vrai?

GEORGE.

Oui, mon oncle. (Bas au vicomte.) Je te l'avais bien dit.

LE VICOMTE, à George.

Ah! mon ami!

ÉLISE.

Ah! mon cousin!

RIQUEBOURG, à George.

Et toi aussi! elle t'a donc ensorcelé? Enfin puisque je l'ai promis, qu'elle abuse de ma parole...

GEORGE.

Pour faire des heureux.

RIQUEBOURG, à George.

Qu'ils le soient, s'ils peuvent, et puisque tu me restes, j'ai de quoi me consoler. (A Hortense.) Est-ce tout?

HORTENSE.

Non, Élise n'est pas la seule pour qui j'ai à demander. J'ai aussi à vous parler en faveur de George.

RIQUEBOURG.

Et que ne parle-t-il lui-même ?

HORTENSE.

Il n'ose pas, et m'en a chargée.

RIQUEBOURG, étonné.

Est-ce possible ! et qu'est-ce donc ?

HORTENSE.

Il est naturel qu'à son âge il cherche à s'éclairer, à s'instruire, et dès long-temps il avait des projets de voyage.

RIQUEBOURG, avec colère.

Des voyages ! qu'est-ce que cela signifie ?

HORTENSE.

Voilà justement ce qui l'empêchait de vous en parler, la crainte de vous fâcher, et cependant, c'est cette idée-là qui le tourmente, qui le rend malheureux, et si vous l'aimez, vous ne résisterez point à ses prières et aux miennes.

GEORGE.

Oui, mon oncle, il le faut, et si vous me refusez...

RIQUEBOURG.

Tu oserais partir malgré moi !... (A demi-voix.) Comment ! George, tu veux me quitter ? c'est toi qui as pu concevoir une pareille pensée ! et qu'est-ce que je deviendrai ? (Regardant Hortense.) A qui confierai-je mes chagrins ? qui m'aidera à me consoler ? Et toi-même, qu'est-ce que c'est que ces idées de jeunesse, ce vague désir de voir du pays, ce besoin de changer de lieu ? En trouveras-tu où tu sois plus aimé qu'ici ? Est-ce que moi et ta tante, ne te rendons pas heureux ?... Eh bien ! nous redoublerons de soins, de tendresse,

je ne te demande en échange que toi, que ta présence; reste avec moi, mon fils, ne me quitte pas.

GEORGE.

Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG.

Il cède, il est attendri... (au vicomte, à Élise.) Mes amis, aidez-moi... (A Hortense.) Et toi aussi, car tu es là, tu ne dis rien: il semble que tu veuilles le voir partir, que tu le pousses dehors!

GEORGE.

N'insistez pas, mon oncle; car, plus vous m'accablez de bontés, plus je sens que je dois persister dans mes projets.

RIQUEBOURG.

Que dis-tu?

GEORGE.

Par là, du moins, je puis m'acquitter envers vous; ce voyage ne vous sera pas inutile. Au lieu d'un commis, au lieu de Dampierre, qui ne servirait que faiblement vos intérêts, c'est moi qui m'en occuperai, je prendrai sa place.

RIQUEBOURG, HORTENSE ET ÉLISE.

Ciel!

RIQUEBOURG.

Tu veux partir pour la Havane?

GEORGE.

Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG.

Et les dangers de la traversée! et ceux du climat! si tu étais malade, si tu...

GEORGE, à part, avec joie.

Qu'importe? je suis aimé.

RIQUEBOURG.

Et quand même tu échapperais à tous les périls... Dans quelques années, à ton retour, si le docteur avait raison, si tu ne me trouvais plus?

GEORGE.

Que dites-vous?

RIQUEBOURG.

C'est possible, il me l'a dit, et tu n'aurais donc pas été là pour me fermer les yeux?

GEORGE.

Mon oncle!

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS; LAPIERRE.

LAPIERRE, à Riquebourg.

Monsieur, M. Dampierre fait demander vos derniers ordres; car la chaise de poste est dans la cour, tout attelée, et prête à partir.

GEORGE, à Lapierre.

Et Dampierre, où est-il?

LAPIERRE.

En bas, avec sa jeune femme, qui pleure, qui se désole.

GEORGE, à part.

Encore un heureux que je ferai! (A Lapierre.) Dis-lui qu'il reste, que je prends sa place

LAPIERRE.

Vous, monsieur!

GEORGE.

Va vite.

(Lapierre sort.)

RIQUEBOURG.

Ainsi donc, rien ne peut te retenir?

GEORGE, leur tendant la main à tous.

Adieu, tout ce que j'aime, adieu tout ce qui m'est cher.

HORTENSE.

George, vous êtes un brave, un honnête garçon.

RIQUEBOURG.

Parbleu! qui est-ce qui en doute? (Regardant Hortense pendant qu'elle se détourne.) Ah! elle pleure aussi, c'est bien heureux! j'ai cru qu'elle le verrait partir sans lui donner un regret.

GEORGE, à Riquebourg.

Adieu, mon oncle; mon père!

RIQUEBOURG.

Ah! l'ingrat...

(Il détourne la tête du côté d'Élise et du vicomte, et remonte la scène avec eux pendant que George s'approche d'Hortense.

GEORGE, à Hortense.

Ai-je fait mon devoir?

HORTENSE.

Oui.

(Riquebourg s'assied sur le fauteuil, et paraît accablé de douleur; le vicomte et Élise, auprès de lui, cherchent à le consoler.)

GEORGE, avec joie.

Et je vous le dois, et je pars heureux, sans remords, sans regrets.

(Hortense sans lui rien dire, lui tend la main.)

GEORGE, lui baisant la main.

Ah! (Prenant le mouchoir qu'elle tenait.) Mouillé de vos larmes, il ne me quittera plus; le voulez-vous? (Hortense lui abandonne le mouchoir, George le met dans son sein, et courant vers le fond.) Adieu, pensez à moi, soyez heureux.

(Il sort, Élise et le vicomte sortent après lui.)

RIQUEBOURG, lui tendant les bras.

George! mon ami. (MUSIQUE.) (Resté seul avec Hortense après un moment de silence, il se lève et s'approche d'elle.) Vous l'avez voulu, je vous ai obéi en tout; j'ai consenti à leur mariage, et plus encore, à son départ... Maintenant, votre promesse, je la réclame. (Avec une colère concentrée.) Celui que vous aimez, quel est-il? (On entend dans la cour le roulement d'une voiture qui part; ce bruit fait tressaillir Riquebourg, qui porte la main sur son cœur.) Parlez, où est-il?

HORTENSE, étendant le bras du côté de la voiture.

Il est parti!

(Riquebourg pousse un cri, et reste la tête appuyée dans ses mains.)

La toile tombe.

FIN DE LA FAMILLE RIQUEBOURG.

AMAELE.

LISEZ, STÉPHANIE, LISEZ, DE GRACE....

Le Budget d'un jeune Ménage, Pl. XIV.

LE BUDGET
D'UN JEUNE MÉNAGE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 4 mars 1831.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BAYARD.

PERSONNAGES.

LUDOVIC.

STÉPHANIE, son épouse.

VICTOR D'HERNETAL, négociant, frère de Stéphanie.

M. AMABLE DE ROQUEBRUNE, propriétaire de l'hôtel.

LOUIS, domestique de Ludovic.

ANNETTE, femme de chambre de Stéphanie.

La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Ludovic.

LE BUDGET
D'UN JEUNE MÉNAGE.

Le théâtre représente un salon; porte au fond; portes de cabinet à droite et à gauche. Près de la porte, à droite de l'acteur, une table et un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUDOVIC, STÉPHANIE, TOUS DEUX EN COSTUME DE BAL : ILS PARAISSENT HARASSÉS. STÉPHANIE SE JETTE SUR UN FAUTEUIL AUPRÈS DE LA TABLE. LUDOVIC VA POSER SON CHAPEAU SUR UN FAUTEUIL A GAUCHE, ET PUIS VIENT SE PLACER A LA DROITE DE STÉPHANIE. LOUIS.

STÉPHANIE.

Ah! je n'en puis plus!

LUDOVIC.

Dieu! que c'est fatigant les soirées et les bals à la mode!

STÉPHANIE.

Je ne trouve pas, quand on s'amuse... Ah! Ludovic, envoie donc la voiture chez le sellier... il vient du vent par la portière.

LUDOVIC.

Ah! mon Dieu! ma petite Stéphanie, est-ce que tu aurais pris froid?

STÉPHANIE.

Non, et toi ?

LUDOVIC.

Bon, un homme!... et puis c'est nous qui portons les cravates, les habits de drap, les gilets bien chaud, tandis que vous autres femmes, dont la santé est si frêle, si délicate, au sortir d'un bal... Oh! quand j'étais garçon, ça me paraissait charmant, je ne voyais là que de jolis bras, de jolies épaules; mais à présent que tout cela est à moi, j'y vois des rhumes, des fluxions de poitrine; avec ça que tu as dansé...

STÉPHANIE.

Comme une folle! tandis que toi, tu étais dans le petit salon, sans doute à faire de la gravité; c'est l'usage à présent.

AIR de Jadis et Aujourd'hui.

Au bal on s'observe, on s'ennuie :
On croirait dans chaque salon
Que la jeunesse et la folie
Ont donné leur démission.
Avec vos airs de patriarche
Réformant de nombreux abus,
J'ignore si le siècle marche ;
Mais, pour sûr, il ne danse plus.

LUDOVIC

De la gravité, moi ! après deux tours de galop, je m'étais mis à la bouillotte, qui reprend faveur.

STÉPHANIE.

Tu as joué?

(Ils se lèvent.)

LUDOVIC.

Oui, pour m'asseoir, il n'y avait que ce moyen-là.

Mais c'est égal, je levais souvent la tête pour te regarder et t'admirer, tu danses si bien, d'un si bon cœur! Je me trouvais dans un groupe où tout le monde était de mon avis. J'entendais dire autour de moi : « Voyez donc cette jeune dame, qui est là, en « face, en chaperon de plumes, que de grâce! quelle « taille charmante! » Et moi, souriant, je me disais tout bas : c'est ma femme!

STÉPHANIE.

Mauvais sujet!

LUDOVIC.

Mais c'est surtout lorsque tu as chanté, c'était une admiration générale. Tiens, à ton point d'orgue.

STÉPHANIE.

Ou à ma grande roulade, ah! ah! ah!...

LUDOVIC.

C'était délicieux! tu as enlevé tous les suffrages. De toutes parts on criait : « *Brava! bravissima!*... « mieux que madame Malibran. »

STÉPHANIE.

Ah! laisse donc, flatteur.

AIR : Restez, restez, troupe jolie.

Eh! oui, c'est la phrase ordinaire,
Et tous ces messieurs, en dansant,
Jusqu'à notre propriétaire,
M'ont fait le même compliment.

LUDOVIC.

Mais je le conçois aisément.
Près de toi, dans un trouble extrême,
Je croirais, dans ces momens-là,
Devenir amoureux moi-même.

STÉPHANIE, parlant.

Comment, monsieur!

LUDOVIC, finissant l'air.

Si je ne l'étais pas déjà.

LOUIS, entrant.

Pardon, monsieur.

LUDOVIC.

Eh bien! qu'est-ce?

LOUIS.

Ce sont vos journaux que je vous apporte, si vous voulez les lire.

LUDOVIC.

Par exemple, moi qui viens de passer la nuit!

LOUIS.

Et puis une carte.

STÉPHANIE, prenant la carte.

Donne. Ah! mon Dieu! Ludovic, vois donc...

LUDOVIC, regardant la carte.

Ton frère! Il est à Paris?

LOUIS.

C'est un monsieur qui arrivait de Rouen, et qui est venu hier soir, pendant votre absence, et il aime à causer, celui-là! Dieu! m'a-t-il fait des questions!

LUDOVIC.

Des questions! sur quoi?

LOUIS.

Dame! sur vous, sur votre train de maison, sur vos plaisirs.

LUDOVIC.

C'est singulier!

STÉPHANIE.

C'est l'intérêt qu'il prend à nous, il nous aime tant !

LUDOVIC.

C'est lui qui nous a mariés.

STÉPHANIE.

Il m'a dotée.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS; AMABLE, EN HABIT DE BAL, COSTUME DU JOUR, UN PEU OUTRÉ.

AMABLE, à la cantonade.

C'est bien, c'est bien, s'ils ne sont pas couchés...

LUDOVIC.

Notre propriétaire.

STÉPHANIE.

Monsieur Amable de Roquebrune !

AMABLE.

Eh ! bonjour, mes amis, savez-vous que c'est bien mal d'avoir quitté le bal comme ça, moi qui voulais revenir avec vous !

LUDOVIC.

Bah ! vous étiez à la bouillotte.

AMABLE.

Justement, vous êtes cause que j'ai perdu jusqu'à mon dernier Philippe. Je ne sais pas comment ça se fait; c'est toujours de même. Je ne suis heureux en rien.

LUDOVIC.

Laissez donc! à votre âge, répandu dans le grand monde, et riche comme vous l'êtes...

AMABLE, avec mélancolie.

Ah! la fortune ne fait pas le bonheur!

STÉPHANIE.

Vous avez bien raison.

AMABLE.

Et lorsque la sensibilité dont on est doué, et qui ne demanderait qu'à s'épancher, se trouve, par la force des circonstances, en quelque sorte, concentrée, et comme forcée de retomber sur elle-même, on a bien du vague dans l'ame, mon voisin, on est seul dans la foule.

LUDOVIC.

Il me semble cependant qu'avec madame de Roquebrune...

AMABLE.

Ma femme! oh! certainement, elle tient de la place dans ma vie! ne fût-ce que par son embonpoint. Pauvre Amanda! je ne lui fais pas de reproches, ce n'est pas sa faute, si elle est ma femme; je n'en accuse que moi, et ma délicatesse.

STÉPHANIE.

Et comment cela?

AMABLE.

Je l'avais aimée autrefois... elle toujours! et l'année dernière, quand elle devint veuve, elle avait cinquante mille livres de rente, et autant d'années; moi je ne possédais que ce que vous voyez... un physique

assez agréable, de la jeunesse, un beau nom, c'est peu de chose; c'était trop encore, puisqu'elle voulut absolument m'épouser; moi, je ne voulais pas; mais elle me menaça d'être malade, de mourir à mes yeux, de mourir de consomption...

STÉPHANIE ET LUDOVIC.

O ciel!

AMABLE.

Et pour sauver ses jours, victime d'une délicatesse exagérée!... vous savez le reste. Amanda se porte à merveille, et continue d'exister, heureuse et fière de son choix, tandis que moi, attaché à une chaîne dorée, qui, par cela même, n'en est que plus pesante! prisonnier dans ce bel hôtel qui m'appartient, et dont je vous ai loué le premier étage à raison de cinq mille francs par an, je tâche de m'étourdir de mon mieux; je vais aux Italiens; je sème l'or à pleine mains; j'ai des chevaux, des équipages; je vois tout le monde, je ne vois jamais ma femme; mais, comme je vous le disais, le plaisir n'est pas le bonheur, et votre malheureux voisin est bien à plaindre.

STÉPHANIE.

Pauvre jeune homme! il faut venir souvent nous voir, nous vous consolerons.

AMABLE.

Vous êtes trop bonne! et, pour commencer, je viendrai vous demander à dîner aujourd'hui.

LUDOVIC.

A la bonne heure.

AMABLE.

Ma femme dîne en ville, j'ai congé, je suis garçon. (A Stéphanie.) Et puis j'avais à parler à votre mari.

STÉPHANIE.

Je vous laisse, je vais ôter ma robe de bal, il ne s'agit que de réveiller ma femme de chambre.

LUDOVIC.

Et pourquoi donc? cette pauvre Annette, qui s'est couchée si tard...

(Il passe auprès de Stéphanie.)

AIR des Carabiniers (de FRA DIAVOLO).

A ses domestiques, je pense,
On doit quelques égards... Mais moi,
Ne puis-je pas, en son absence,
La remplacer auprès de toi?

AMABLE.

Charmant!

LUDOVIC, à Amable.

Vous permettez, j'espère...

AMABLE.

Ne vous gênez pas entre nous.
Quoique je sois propriétaire,
Faites toujours comme chez vous.

ENSEMBLE.

LUDOVIC.

Il faut un peu de complaisance
Pour ses domestiques... et moi,
Je vais, ma chère, en son absence,
La remplacer auprès de toi.

STÉPHANIE.

Il faut un peu de complaisance
Pour ses domestiques... et toi,

Tu vas, mon cher, en son absence,
La remplacer auprès de moi.

AMABLE.

C'est avoir trop de complaisance
Pour ses domestiques... Pourquoi
Un tel service, en leur absence,
Ne peut-il être fait par moi?

(Ludovic et Stéphanie entrent dans la chambre à droite.)

SCÈNE III.

AMABLE, SEUL, LES REGARDANT SORTIR.

C'est ça, ils me laissent seul, comme c'est agréable! Il est vrai que, pendant qu'il est près de sa femme, je peux penser à la mienne, et à la dispute qui m'attend au logis, chaque fois que je rentre; aussi je ne rentre que le moins possible. Sept heures du matin... la nuit sera moins longue; car, hélas!

AIR de la Vieille.

Ma tendre et respectable épouse
Joint à tous les charmes qu'elle a
Une ame revêche, jalouse,
Acariâtre, *et cætera*... } *bis.*
O chère, trop chère Amanda!
Depuis qu'à moi vous fûtes mariée,
Votre fortune, ah! je l'ai bien payée... } *bis.*
Bien payée!... trop payée!
Et j'eusse été trop heureux, bien souvent,
De la céder au prix coûtant.

Heureusement que nous avons le chapitre des consolations; et si cette petite Stéphanie n'aimait pas si ridiculement son Ludovic... elle, si jolie! et puis

chez moi, dans ma maison, ce serait si commode. Vrai, ce n'est pas une plaisanterie, j'en suis réellement amoureux; et depuis long-temps, aujourd'hui surtout, ce bal, ce punch, ces parures, tout cela m'a monté la tête: je voudrais me déclarer; je venais pour cela; eh bien! non, pas moyen! un si bon ménage! Parlez-moi de ces maisons où il y a du désordre, on s'y glisse entre deux disputes; mais ici il n'y en a jamais; je crois bien, de l'aisance, de la fortune: c'est la première fois que les écus de ma femme ne me sont bons à rien.

SCÈNE IV.

LUDOVIC, EN COSTUME DE VILLE; AMABLE.

LUDOVIC.

Me voilà, mon cher voisin, et maintenant tout à vous.

AMABLE.

Je venais vous proposer une affaire. J'ai ici, au premier, un appartement de garçon, qui touche au vôtre, deux petites pièces charmantes donnant sur le boulevart; et comme l'autre jour votre femme se plaignait de n'avoir point de boudoir....

LUDOVIC...

Vous avez raison, cette chère Stéphanie!...

AMABLE.

J'ai pensé qu'il nous serait agréable, à vous de prévenir ses vœux, et à moi de louer un appartement vacant.

LUDOVIC.

Certainement.

AMABLE.

D'autant que c'est pour rien, mille à douze cents francs.

LUDOVIC.

Oh! certainement, mais c'est qu'ayant déja cinq mille francs de loyer, cela fera...

AMABLE.

Deux mille écus, un compte rond, qui est-ce qui n'a pas deux mille écus de loyer? il est impossible de se loger à moins, quand on a un certain rang, une certaine fortune.

LUDOVIC.

Vous avez raison, d'autant plus que j'attends aujourd'hui ma nomination à une place importante.

AMABLE.

Vraiment!

LUDOVIC.

C'est sûr, on me l'a promise, le ministre est mon ancien camarade de collége, et s'il est vrai que Stéphanie vous ait parlé de ce boudoir.

AMABLE.

Je vous l'atteste.

LUDOVIC.

Cette pauvre petite femme! dès que cela lui fait plaisir... Par exemple, je vous demanderai un service. Il se peut qu'aujourd'hui à dîner vous vous trouviez avec le frère de ma femme, Victor d'Hernetal, qui vient d'arriver à Paris.

AMABLE.

D'Hernetal ! n'est-ce pas un manufacturier de Rouen ?

LUDOVIC.

Oui, ne lui parlez pas de cette augmentation de dépense, non plus que du loyer de six mille francs.

AMABLE.

Est-ce qu'on parle jamais de cela ? est-ce que vous me prenez pour une quittance ?

LUDOVIC.

Non pas que ce ne soit notre ami, notre meilleur ami ; mais cette année, j'ai été un peu vite, et ces négocians de province sont des gens en arrière, qui croient tout perdu dès qu'on est en avance, mais dès que j'aurai ma place...

AMABLE.

En attendant, vous avez des amis ; car je vous prie, dans l'occasion, de regarder ma bourse comme la vôtre, c'est comme je vous le dis ; et je me fâcherais, si vous ne vous adressiez pas à moi.

LUDOVIC.

Vous êtes trop bon, comment reconnaître ?.....

AMABLE.

Soyez tranquille, je me paierai moi-même, je veux dire, je suis trop payé par le bonheur de vous être utile. Voilà donc qui est dit, à tantôt, à dîner ; surtout pas de façons.

LUDOVIC.

Soyez tranquille.

AMABLE.

Il se peut que je vous amène deux de nos amis.

LUDOVIC.

Avec vous, ils seront les bien reçus...

AMABLE.

Edmond, qui a de si beaux chevaux, et Dageville, qui a une si jolie femme.

LUDOVIC.

A laquelle vous pensez, à ce qu'on dit.

AMABLE.

C'est possible, (en confidence.) et à bien d'autres encore.

LUDOVIC.

Vous?... un homme marié!

AMABLE.

Raison de plus, c'est loyal; parce qu'au moins il y a une revanche à prendre, et moi, je n'empêche pas... Adieu donc, à ce soir; est-ce qu'après dîner vous n'irez pas à l'Opéra?

LUDOVIC.

Non; je resterai ici avec ma femme, qui sera fatiguée, et se couchera de bonne heure.

AMABLE.

C'est juste; alors je resterai avec vous. Et ce matin, est-ce que vous ne sortirez pas?

LUDOVIC.

Non, j'ai à causer avec ma femme.

AMABLE, à part.

C'est ça, toujours ensemble! impossible de la trouver seule un moment; ma foi, j'écrirai, c'est plus commode, et à la première occasion...

LUDOVIC.

Air du Piége.

Il est grand jour.

AMABLE.

Bonne nuit, je suis sage,
Et je m'en vais me livrer au sommeil.
Ma femme et moi, nous sommes en ménage,
Comme la lune et le soleil,
Astres rivaux dont la course s'achève
Sans se heurter et sans se rapprocher...
Adieu... Voilà ma femme qui se lève,
Je m'en vais me coucher.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LUDOVIC; PUIS STÉPHANIE, EN ROBE DE VILLE, ANNETTE.

LUDOVIC.

Voilà un pauve diable de millionnaire qui est bien à plaindre. (Stéphanie entre.) Ah! c'est toi, mon amie! est-ce que nous ne déjeunons pas?

STÉPHANIE.

Si vraiment; mais voici une lettre qui arrive pour toi, une lettre importante, car il y a un grand cachet rouge, elle a été apportée par un garde municipal à cheval.

LUDOVIC.

Donne donc vite. (Regardant le cachet.) Cabinet du ministre, je respire; c'est ma place qui arrive.

STÉPHANIE.

Une place !

LUDOVIC.

Oui, et bien à propos ; car je ne te l'avais pas dit, mais notre budget me donnait de graves inquiétudes.

STÉPHANIE, souriant.

Vraiment !

LUDOVIC, qui a décacheté et qui lit.

Heureusement que maintenant. (Lisant tout haut.) « Mon « cher camarade. » Un ministre qui vous écrit ainsi, c'est très bien, ce ne peut être qu'un homme de mérite.... « Personne n'apprécie mieux que moi ton ca« ractère et tes talens. » Il y a si long-temps que nous nous connaissons ! « La place que tu demandes était « sollicitée par de nombreux concurrens. » Voyez-vous, les gaillards ! « Entre autres par notre ancien « camarade Dervière, dont tu connais aussi la capa« cité, et qui, père d'une nombreuse famille, n'a pas, « comme toi, vingt mille livres de rente. A mérite « égal, je lui devais donc la préférence, et tu ne « m'en voudras pas, je l'espère, etc., etc. » Quelle injustice !

STÉPHANIE.

Quelle indignité !

LUDOVIC.

Me préférer Dervière !

STÉPHANIE.

Air : J'avais mis mon petit chapeau (de l'Auberge de Bagnères.)

Du courage ! fais comme moi,
Console-toi de ta disgrâce ;

Qu'avons-nous besoin d'un emploi?
Nous pouvons nous passer de place.
(Lui prenant la main, et la mettant sur son cœur.)
N'en avez-vous pas une là,
Comme aucun ministre n'en donne?
Et je te réponds que personne
Jamais ne t'y remplacera.

LUDOVIC.

Bien vrai?

STÉPHANIE.

Et, comme dit le ministre, puisque nous avons vingt mille livres de rente...

LUDOVIC.

Oui, le ministre le dit; ce n'est pas une raison: nous les avions l'année dernière, en nous mariant... Mais peut-être que maintenant...

STÉPHANIE.

Est-ce que par hasard?...

LUDOVIC.

Je n'en sais rien, je n'ai jamais compté.

STÉPHANIE.

Ni moi non plus, je ne pensais à rien qu'à t'aimer.

LUDOVIC.

Et moi donc! c'était ma seule occupation. Aussi, tout ce que je sais de notre budget, c'est que l'exercice de 1831 y a passé; et que, devançant l'avenir, nous marchons en plein sur 1832.

STÉPHANIE.

Deux années de revenu mangées d'avance!

LUDOVIC.

Que veux-tu? je comptais sur cette place, pour

tout réparer, et, en attendant, il me semblait si doux de prévenir tous tes désirs, chevaux, voiture, maison de campagne...

STÉPHANIE.

C'est vrai, c'est joliment cher!...

LUDOVIC.

Et puis, à Paris, les bals, les toilettes, les spectacles, un riche appartement auquel ce matin encore je viens d'ajouter un boudoir.

STÉPHANIE.

Et pourquoi donc?

(Annette entre et apprête le déjeuner sur le guéridon.)

LUDOVIC.

Tu en avais besoin, tu le désirais, et quand on a une femme jeune et jolie, une femme qu'on aime, il serait si pénible de lui dire : « Cela ne se peut pas! »

STÉPHANIE.

Eh bien! monsieur, il fallait le dire, je m'y serais habituée. Vous me croyez donc bien déraisonnable; vous croyez donc que je vous aime bien peu!

LUDOVIC.

Oh! je sais que tu es la bonté même.

STÉPHANIE.

Eh bien! tout peut se réparer; il ne s'agit que de se tracer un plan de conduite, de diminuer ses dépenses, et avec de l'ordre et de l'économie...

LUDOVIC, gaiment.

Tu as raison, faisons des économies.

STÉPHANIE.

N'est-ce pas? ce sera charmant.

LUDOVIC.

Ce sera du nouveau.

STÉPHANIE.

Cela nous amusera, et nous allons nous en occuper en déjeunant.

(Ils vont s'asseoir auprès du guéridon.)

LUDOVIC.

A merveille, car jamais nous ne parlons d'affaires. Voyons un peu ce que nous allons retrancher.

STÉPHANIE.

Toutes les dépenses inutiles.

LUDOVIC.

C'est très bien, plus de superflu, et d'abord, la toilette, les tailleurs, les marchandes de modes.

STÉPHANIE.

Oh! non, non, il ne faut pas toucher aux objets de première nécessité.

LUDOVIC.

C'est juste; je ne vois pas alors ce qu'on pourrait supprimer.

STÉPHANIE.

Les dépenses de ménage, la table, les grands dîners.

LUDOVIC.

Les dîners, tu as raison... Ah! j'oubliais de te dire que nous avons aujourd'hui une douzaine de personnes à dîner, ton frère, notre propriétaire, etc.... il faudra que ce soit bien.

STÉPHANIE.

Certainement, sois tranquille.

LUDOVIC.

Les dîners, c'est de rigueur. On reçoit, il faut bien rendre, c'est de la délicatesse.

STÉPHANIE.

Tu as raison, ce n'est pas là-dessus qu'on pourrait retrancher.

LUDOVIC.

Mais j'y pense, mon domestique.

STÉPHANIE.

Non, tu ne peux pas t'en passer, mais plutôt ma femme de chambre.

LUDOVIC.

Oh ! une femme de chambre, pour toi c'est indispensable. Qui est-ce qui t'habillerait ? ce ne peut pas toujours être moi.

STÉPHANIE.

Tiens, un objet de luxe, notre voiture.

LUDOVIC.

Air de M. Amédée de Beauplan.

Ce coupé si fort à la mode!

STÉPHANIE.

C'est inutile et c'est coûteux.

LUDOVIC.

Pour les bals c'était bien commode.

STÉPHANIE.

Quand nous en revenions tous deux.

LUDOVIC.

Et puis l'hiver est rigoureux.
Exposer au froid, à la pluie,
Ces jolis bras, ce joli cou...
Pour t'enrhumer!...

STÉPHANIE.

Oh! pas du tout!

(Parlé.)

Pour autre chose je ne dis pas, mais...

ENSEMBLE.

Là-dessus, point d'économie,
Car la santé doit passer avant tout.

LUDOVIC.

Notre maison de campagne.

STÉPHANIE.

Ah! Ludovic!... c'est là que nous nous sommes mariés.

LUDOVIC.

Même air.

Je l'aime par reconnaissance.

STÉPHANIE.

J'y reçus tes premiers soupirs.

LUDOVIC.

O jours d'amours et d'innocence!

STÉPHANIE.

C'est la terre des souvenirs.

LUDOVIC.

A chaque pas, nouveaux plaisirs.

STÉPHANIE.

Un si bon air... et puis, j'oublie
La chasse, qui te plaît beaucoup.

LUDOVIC.

Ton bonheur, ton bonheur, surtout

STÉPHANIE, parlant.

Pour autre chose je ne dis pas; mais...

ENSEMBLE.

Là-dessus, point d'économie,
Car le bonheur doit passer avant tout.

LUDOVIC.

Oui, oui; j'oubliais toutes ces bonnes raisons-là.... et bien décidément, je ne la vendrai pas.

STÉPHANIE

Ah! que je te remercie! que je suis contente!....

(Ils se lèvent.)

LUDOVIC.

Ainsi, nous gardons la campagne.

STÉPHANIE.

La voiture.

LUDOVIC.

La femme de chambre.

STÉPHANIE.

Le domestique.

LUDOVIC.

Nous donnerons des dîners.

STÉPHANIE.

Nous ne changerons rien à la toilette.

LUDOVIC.

Mais sur tout le reste, ma chère amie, la plus grande économie; ce n'est que comme ça qu'on peut s'en retirer à deux.

STÉPHANIE, souriant.

Et surtout à trois.

LUDOVIC.

Hein! qu'est-ce que tu veux dire?

STÉPHANIE.

Tu ne comprends pas? ce que nous espérions: ton camarade Dervière, qui a obtenu une place à cause de sa famille, te voilà bientôt comme lui, tu auras des titres.

LUDOVIC.

Il serait possible! quel bonheur! Ma chère Stéphanie, ce sera un fils, n'est-ce pas?

STÉPHANIE.

Je l'espère bien; un fils qui sera si joli... de bonnes grosses joues, des cheveux blonds, et des yeux noirs, longs comme ça... c'est moi qui le soignerai, qui le porterai dans mes bras, mon fils! Je lui ferai de petits bonnets, de petites pélerines; ça l'enveloppera comme ça, vois-tu?

LUDOVIC.

Ah! qu'il est joli!

STÉPHANIE.

Il est charmant! Il lui faudra une nourrice.

LUDOVIC.

Ici, près de nous.

STÉPHANIE.

Et puis, j'y songe maintenant; ce boudoir que tu as loué ce matin, et qui me serait inutile, nous en ferons la chambre de mon fils.

LUDOVIC.

A merveille.

STÉPHANIE.

Voilà une économie.

LUDOVIC.

En voilà une, enfin.

STÉPHANIE.

AIR : De Thémire (de CATEL).

En suivant le plan de conduite
Qu'ici nous venons d'approuver...

(Annette rentre, et range la table.)

LUDOVIC.

Nous devons, sans peine et bien vite,
Finir par nous y retrouver.
Oui, de réparer nos folies
C'est, je crois, le meilleur moyen.

STÉPHANIE.

Ah! qu'il est doux, ah! qu'il est bien
De faire des économies,
Quand on ne se prive de rien!

ANNETTE, enlevant le déjeuner, et à demi-voix.

Madame, votre marchande de modes est là qui vous attend.

STÉPHANIE, avec embarras.

Ma marchande de modes... ah! oui, je sais; tantôt, qu'elle revienne, je la paierai.

(Annette sort.)

LUDOVIC.

Pourquoi pas tout de suite?

STÉPHANIE, hésitant.

Ah! c'est qu'il s'agit d'une somme assez...

LUDOVIC.

Mais encore...

STÉPHANIE.

Eh bien... mille écus.

LUDOVIC.

Hein!... qu'est-ce que tu dis?

STÉPHANIE.

Ne me fais pas répéter, je t'en prie; je ne t'en parle que parce que je lui ai signé un bon, qui échoit ce matin, et il faut que je fasse honneur à ma signature.

LUDOVIC.

Y penses-tu? un billet!

STÉPHANIE.

Que veux-tu? ma marchande de modes m'a dit que toutes les jeunes dames faisaient de petits billets, payables par leur mari... en général... et si j'ai eu tort, cela ne m'arrivera plus.

LUDOVIC.

Il est bien temps!

STÉPHANIE.

Tu me grondes, tu m'en veux?

LUDOVIC.

Je t'en veux... je t'en veux... parce que moi aussi, de mon côté, je dois une vingtaine de mille francs.

STÉPHANIE, avec reproche.

Comment, monsieur; des dettes!

LUDOVIC.

Tu vois bien, toi qui réclamais mon indulgence.

STÉPHANIE.

C'est qu'il y a une fameuse différence; vingt mille francs!

LUDOVIC.

Écoute donc; moi je suis le mari, il faut de la proportion. Le mois de janvier est le mois des mémoires, et j'ai reçu ce matin, pour étrennes, tous

ceux de l'année dernière. Il faut payer; avec quoi? ce ne peut être avec nos économies.

STÉPHANIE.

Deux années de revenu dépensées d'avance, et vingt milles francs de dettes!

LUDOVIC, la regardant.

Vingt-trois.

STÉPHANIE.

C'est juste; et à des ouvriers, des fournisseurs, qui en ont besoin.

LUDOVIC.

Qui peuvent l'exiger dès demain.

STÉPHANIE.

Dès aujourd'hui; témoin cette marchande de modes qui reviendra tantôt. Quel parti prendre?

LUDOVIC.

Il n'y en a qu'un, il est terrible, il peut amener une révolution.

STÉPHANIE.

Ah! tu me fais peur.

LUDOVIC.

C'est d'avoir recours aux états-généraux, à nos grands parens, de nous adresser à eux pour un emprunt.

STÉPHANIE.

Tu as raison.

LUDOVIC.

La comtesse d'Obernay, ma tante, est si riche, et n'a pas d'enfans; elle doit justement venir ce matin, pour me parler d'affaires; si nous lui disions la vérité?

STÉPHANIE.

A madame d'Obernay! oh non! j'aime mieux m'en passer; elle est si fière! elle ne te pardonnera jamais ton alliance avec une famille de commerçans. Il vaudrait bien mieux nous adresser à mon frère, à Victor.

LUDOVIC.

Tu crois?

STÉPHANIE.

Il est si bon; et puis, c'est le ciel qui nous l'envoie, on dirait qu'il arrive de Rouen exprès pour venir à notre aide.

LUDOVIC.

Oui; mais je t'avouerai qu'avec lui, qui me prêchait toujours l'économie, il sera bien pénible de lui faire un pareil aveu; car, pour éviter ses sermons, je lui écrivais tous les mois que cela allait bien, que nous étions en avance, que nous mettions de côté.

STÉPHANIE.

Comment, monsieur...

LUDOVIC.

C'était possible, je n'en savais rien, et dorénavant ce sera ainsi.

(Le domestique entre.)

STÉPHANIE.

Oh! certainement, c'est bien convenu.

LUDOVIC.

Mais, en attendant...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; LOUIS.

LOUIS.

Madame, voici ce monsieur d'hier au soir.

STÉPHANIE.

Mon frère! qu'il monte, nous l'attendons.

LOUIS.

Et puis, madame la comtesse d'Obernay qui vient d'entrer au salon.

LUDOVIC, passant à droite.

Ah! mon Dieu! j'y vais.

(Il s'arrête.)

STÉPHANIE.

Va donc, va donc.

LUDOVIC.

C'est étonnant! Il me semble maintenant que j'aimerais mieux m'adresser à ton frère; car, ma tante, je n'oserai jamais...

STÉPHANIE.

Écoute; veux-tu que j'y aille pour toi?

LUDOVIC.

Ah! que tu es bonne! je n'osais pas te le demander. Allons, du courage.

STÉPHANIE.

Il en faut. Embrasse-moi, cela m'en donnera.

(Ils s'embrassent.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS ; VICTOR.

VICTOR, les voyant s'embrasser.

Bravo ! je les retrouve comme je les ai laissés.

STÉPHANIE ET LUDOVIC, courant à lui.

Mon frère !

VICTOR.

Et après un an de mariage ! c'est beau, c'est exemplaire ! je croyais qu'il n'y avait que chez nous, en province...

STÉPHANIE.

Que je suis contente de te voir ! toujours, d'abord, mais dans ce moment surtout. Tu nous restes à dîner?

VICTOR.

Certainement.

LUDOVIC.

Allons, Stéphanie, va recevoir madame d'Obernay.

VICTOR.

Je l'ai aperçue qui entrait dans le salon.

STÉPHANIE.

Tu as raison; adieu, mon frère. (Passant auprès de Ludovic, et lui serrant la main.) Adieu, mon ami, je vais m'adresser à ta famille, adresse-toi à la mienne.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

LUDOVIC, VICTOR.

VICTOR, la regardant sortir.

Un joli cadeau que je t'ai fait là, j'espère.

LUDOVIC.

Et, chaque jour, je t'en remercie.

VICTOR.

Tant mieux; car, je te l'avouerai, je craignais dans les commencemens que cela ne tournât mal.

LUDOVIC.

Et pourquoi cela?

VICTOR.

Je ne te parlerai pas de ta famille qui dédaignait la nôtre, et qui ne voulait pas nous voir; de madame d'Obernay, qui faisait toujours de bonnes plaisanteries sur l'aristocratie du commerce, et sur les notables de Rouen. Permis à elle! Mon Dieu! la noblesse des écus est aussi ridicule que celle des parchemins; et il y a des sots dans le département de la Seine-Inférieure, comme dans celui de la Seine; plus, peut-être, vu la richesse de la population. Aussi, ce n'est pas cela qui m'inquiétait, c'était votre jeunesse, votre inexpérience; avec une vingtaine de mille francs de revenu, je te voyais des goûts et des idées de dépense, qui demandaient cent mille livres de rente.

LUDOVIC.

Vraiment!

VICTOR.

Je me disais : Il va monter sa maison sur un train qu'il ne pourra pas soutenir, ou qu'il n'aura pas le courage de diminuer, parce que ce qu'il y a de plus terrible à Paris, comme partout ailleurs, c'est de déchoir aux yeux de ceux qui vous ont vu briller; ce n'est jamais pour soi qu'on se ruine, c'est pour ses voisins, et ceux qui vous regardent.

LUDOVIC, avec embarras.

Ah! c'est vrai.

VICTOR.

N'est-ce pas? voilà ce que je pensais, je te l'avoue, et ce que je te répétais souvent, au risque de t'ennuyer : mais tu m'as bien vite rassuré; j'ai vu, par tes lettres, que tu avais de l'ordre, de l'économie, que tu comptais avec toi-même.

LUDOVIC.

Certainement; car tout-à-l'heure, avec ma femme, nous arrêtions le compte de l'année.

VICTOR.

Bonne habitude, et le résultat doit en être satisfaisant; car, dans ta dernière lettre, celle de la semaine dernière, tu me parlais de l'argent que tu avais en caisse.

LUDOVIC, à part.

Ah! mon Dieu!

VICTOR.

Tu devais même me consulter sur le placement.

LUDOVIC, à part.

Quelle humiliation! et comment lui avouer...

VICTOR.

Eh bien ! mon ami, je t'ai trouvé un excellent placement ; je suis gêné.

LUDOVIC.

Que dis-tu ?

VICTOR.

Je ne m'en cache pas, cela peut arriver à tout le monde ; dans ce moment surtout, les derniers évènemens, si propices à la liberté, ont compromis quelques intérêts, et, par suite, entravé le commerce; cela reviendra, j'en suis sûr, et cela ne m'inquiète pas; mais en attendant, pour faire vivre mes ouvriers, pour les garder tous, pour ne point fermer mes manufactures, ce qui, je crois, eût été d'un mauvais citoyen, j'ai été obligé à de nombreux sacrifices; les échéances se pressent, les rentrées ne se font pas, et j'ai aujourd'hui même, ici, à Paris, trente mille francs à payer.

LUDOVIC.

O mon Dieu !

VICTOR.

Je n'ai que la moitié de la somme, mais je me suis dit : J'ai là mon beau-frère, qui est à son aise, qui a de l'argent de côté, et m'adresser à d'autres qu'à lui, ce serait l'offenser; n'est-ce pas?

LUDOVIC.

Oui, mon ami, oui... mon sang, ma vie... tout est à toi.

VICTOR.

Je n'en doute pas; mais je ne t'en demande pas tant, c'est quinze mille francs qu'il me faut ; c'est, je

crois, la somme que tu as en caisse, du moins tu me l'as écrit.

LUDOVIC, avec embarras.

Oui... je le crois.

VICTOR.

Eh bien! qu'est-ce tu as donc?

LUDOVIC.

Rien... mais je voulais te dire...

VICTOR.

Est-ce que par hasard tu me refuserais?

LUDOVIC.

Non, mon ami... mais... c'est que...

VICTOR.

Est-ce que tu serais de ces gens qui sont toujours riches, quand on n'a pas besoin d'eux, et qui sont gênés, qui n'ont plus rien, dès qu'on leur demande un service?

LUDOVIC.

Moi!... quelle idée! (A part.) Il pourrait croire!... (Haut.) Tu auras ton argent, tu l'auras ce matin même, le temps d'envoyer à la Banque. (A part, montrant le salon.) Ma tante est là, et ce que ma femme lui a demandé pour nous, servira pour son frère. (Haut.) Mon ami, tu peux y compter.

VICTOR.

A la bonne heure, je te reconnais. Ah ça, je ne viens pas à Paris pour m'amuser. J'ai des affaires dont je vais m'occuper; je serai jusqu'à midi chez Grandville, mon banquier, tu peux y envoyer.

AIR : Oui, tout est prêt pour ce doux hymenée (de LA MAITRESSE AU LOGIS).

Mais à dîner nous nous verrons, j'espère.
Adieu... tu sais ce que j'attends de toi.

LUDOVIC.

Oui, tu l'auras ce soir... adieu, beau-frère :
Va, ne crains rien ; tu peux compter sur moi.

VICTOR.

Vois donc combien c'est utile en ménage
D'être économe et rangé comme ici ;
Pour soi d'abord... et puis quel avantage !
On peut encore obliger un ami.

ENSEMBLE.

VICTOR.

Mais à dîner nous nous verrons, j'espère.
Adieu... tu sais ce que j'attends de toi.
Je reviendrai ce soir .. adieu, beau-frère ;
Je ne crains rien... tu vas penser à moi.

LUDOVIC.

Mais à dîner nous nous verrons, j'espère.
Pour ton argent, tu peux compter sur moi ;
Oui, tu l'auras ce soir... adieu, beau-frère ;
Va, ne crains rien... je vais penser à toi.

(Victor sort.)

SCÈNE IX.

LUDOVIC, SEUL.

Par exemple, qui s'y serait attendu? Lui, venir me demander de l'argent, au moment où j'allais lui en emprunter! (Montrant la porte du salon.) Heureusement ma tante est là.

SCÈNE X.

LUDOVIC, STÉPHANIE.

LUDOVIC.

Eh bien! chère amie, est-ce une affaire terminée?

STÉPHANIE, avec émotion.

Oh! certainement; tout-à-fait terminée.

LUDOVIC.

Comme tu as l'air ému!

STÉPHANIE.

On le serait à moins; si tu savais quelle fierté! quels grands airs il m'a fallu endurer!

LUDOVIC.

Ah dame! elle n'est pas chanoinesse pour rien.

STÉPHANIE.

Elle était d'une humeur...

LUDOVIC.

Peut-être de te voir si jolie.

STÉPHANIE.

Tu crois? ah! que je le voudrais! pour toi, mon ami, et puis pour la faire enrager.

LUDOVIC.

Ah! que tu es bonne!

STÉPHANIE.

Elle ne l'est guère; car, lorsque je lui ai parlé de l'embarras où nous étions, et de la somme que tu la priais de te prêter, si tu avais vu quel air de triomphe

brillait dans ses yeux ! elle m'a rappelé ce mariage fait sans son consentement; elle m'a dit que j'étais cause de tout, que je te ruinais, que je te rendais malheureux ! et, ce qu'il y a de pis encore, que je ne t'aimais pas.

LUDOVIC.

Toi !

STÉPHANIE.

A ce mot-là, je n'ai pas été maîtresse de moi; j'étais furieuse à mon tour, et je lui ai dit tout ce qu'on peut dire (avec colère) quand on aime bien, que nous n'avions pas besoin d'elle, que nous nous passerions de ses bienfaits.

LUDOVIC.

Air : Du partage de la richesse.

Quelle imprudence !

STÉPHANIE.

Et que m'importe ?
Pourquoi subir d'humilians refus ?
« Puisqu'on me parle de la sorte,
A-t-elle dit, vous ne me verrez plus. »
Puis, me jurant que jamais de sa vie
On n'obtiendrait rien d'elle...

LUDOVIC.

Que dis-tu ?

STÉPHANIE.

Elle est sortie.

LUDOVIC.

O ciel ! elle est partie !

STÉPHANIE.

C'est toujours cela d'obtenu !

LUDOVIC.

Qu'est-ce que tu as fait là?

STÉPHANIE.

J'ai bien fait; ne vas-tu pas prendre sa défense? il nous reste mon frère, et cela suffit.

LUDOVIC.

Ton frère!

STÉPHANIE.

Oui, sans doute; est-ce que tu ne lui as pas avoué?...

LUDOVIC.

Pas encore.

STÉPHANIE.

Et tu as eu tort; ce n'est pas lui qui chercherait à nous humilier: il nous tendra une main secourable, il nous aidera d'abord, et nous grondera ensuite.

LUDOVIC, embarrassé.

Je n'en doute pas, mais c'est que les affaires d'argent, c'est si délicat... je l'ai sondé là-dessus.

STÉPHANIE.

O ciel! est-ce qu'il serait comme ta tante? est-ce qu'il ne voudrait pas en entendre parler?

LUDOVIC.

Au contraire, il m'en a demandé.

STÉPHANIE.

Lui?

LUDOVIC.

Oui, il est gêné, il a besoin pour aujourd'hui de quinze mille francs, et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que je les lui ai promis.

STÉPHANIE.

Toi, qui ne les as pas!

LUDOVIC.

Je comptais sur ma famille, sur ma grand' tante, et maintenant que tu l'as congédiée, que tu l'as mise à la porte...

STÉPHANIE.

Ah! pardon, mon ami, je vois que j'ai eu tort, j'aurais dû supporter pour toi ses humiliations, ses mépris.

LUDOVIC.

Non, non; si j'avais été là, je ne l'aurais pas souffert. Que faire cependant?

STÉPHANIE.

S'adresser à tes autres parens.

LUDOVIC.

Qui nous accueilleraient peut-être plus mal encore.

STÉPHANIE.

Ah! mon ami! je ne m'en serais jamais douté! quelle bonne chose que l'argent, puisqu'il permet de se passer de ces gens-là!

LUDOVIC.

Nous nous en passerons sans cela, et plutôt que d'avoir recours à eux, nous quitterons Paris; je n'y tiens pas.

STÉPHANIE.

Ni moi non plus.

LUDOVIC.

Nous nous retirerons dans notre maison de campagne.

STÉPHANIE.

Oh ! oui, à la campagne, on vit pour rien.

LUDOVIC.

Elle n'est que d'agrément, je la ferai valoir : j'abattrai les arbres, j'aurai un fermier, je mettrai le parc en luzerne, et les jardins en prairie; tout sera en plein rapport ; il n'y aura rien pour le plaisir.

STÉPHANIE, pleurant.

Tu as raison, nous serons bien heureux.

LUDOVIC.

Air du petit Corsaire.

Oui, nous le serons tous les deux.

STÉPHANIE.

Et notre fils... ou notre fille.

LUDOVIC.

Oui, tous les trois... cela vaut mieux ;
Nous serons heureux en famille.

STÉPHANIE.

Nos enfans seront, mon ami,
Notre richesse...

LUDOVIC.

C'en est une;
Et puis on est toujours ainsi
Maître d'augmenter sa fortune.

Rien ne nous manquera. Viens, partons.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS; LOUIS.

LOUIS.

Monsieur, on demande madame.

LUDOVIC.

Et qui donc ?

LOUIS.

La marchande de modes.

STÉPHANIE, à demi-voix.

C'est mon billet de mille écus.

LOUIS.

Et puis le sellier de monsieur, qui n'est pas pressé pour son mémoire, mais il dit que si monsieur voulait seulement lui donner un à-compte.

LUDOVIC, bas à sa femme.

Ah! mon Dieu! avant de partir il faut payer ses dettes. (Haut à Louis.) C'est bien. Fais-les passer dans mon cabinet. Tout à l'heure je suis à eux.

(Louis sort.)

STÉPHANIE.

Que veux-tu faire ?

LUDOVIC, de même.

Est-ce que je sais? quand c'est la première fois qu'on se trouve dans ce cas-là...

STÉPHANIE.

Si nous demandions du temps ?

(Louis rentre.)

LUDOVIC.

Il le faudra bien. Mais ils ne sont pas les seuls, et rendre tout ce monde-là confident de notre gêne, de notre embarras, du désordre de nos affaires! Rougir à leurs yeux...

STÉPHANIE.

Tais-toi, tais-toi, de grâce.

LUDOVIC.

Et pourquoi?

STÉPHANIE.

Ce domestique qui nous regarde...

LUDOVIC.

C'est vrai! (A Louis.) Que fais-tu là? que veux-tu?

LOUIS.

C'est qu'il y a M. de Roquebrune, le propriétaire, qui ne veut pas déranger monsieur, et qui m'a demandé si madame était chez elle toute seule.

STÉPHANIE.

Ah! bien oui! je suis bien en train de le recevoir!

LUDOVIC, vivement.

Au contraire, qu'il entre. (Louis sort.) Ce matin, de lui-même, il m'offrait de l'argent.

STÉPHANIE.

Il serait possible! quel bonheur!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS ; AMABLE, EN COSTUME DE VILLE.

AMABLE, tenant une lettre à la main.

Son valet de chambre dit qu'elle veut bien me recevoir; je crois que c'est le moment. (Il descend le théâtre vers la droite, et apercevant Ludovic et Stéphanie qui causent ensemble à gauche, il cache sa lettre en disant.) Dieu ! le mari est avec elle ! Cet imbécile de Louis qui ne m'avait pas dit cela. C'est bien la peine de lui donner ses étrennes au jour de l'an.

LUDOVIC, allant à lui.

Bonjour, mon cher voisin ; soyez le bienvenu.

STÉPHANIE.

Nous sommes enchantés de vous voir.

AMABLE, passant entre Ludovic et Stéphanie.

Il serait vrai !... (A part après avoir regardé Stéphanie.) Il est de fait qu'il y a dans ses yeux une expression de plaisir... que je n'avais jamais remarqué. (Haut avec un peu d'embarras.) Je venais, mon cher voisin...

LUDOVIC.

Pour parler à ma femme, je le sais.

AMABLE.

Quoi ! vous savez ?...

STÉPHANIE.

C'est bien aimable à vous... Qu'avez-vous à me dire ?

AMABLE, à part.

Ah ! si le mari n'était pas là... (Haut.) C'était au

sujet des deux nouvelles pièces à ajouter à votre appartement... de ce boudoir, pour lequel nous étions convenus avec Ludovic, et je venais m'entendre avec vous pour les changemens.

STÉPHANIE.

C'est inutile, je suis décidée à m'en passer.

AMABLE, étonné.

Vraiment !

STÉPHANIE.

A moins que cela ne vous gêne.

LUDOVIC, vivement.

Auquel cas, vous avez ma parole.

AMABLE.

Nullement, je n'en suis pas embarrassé.... lord Hutchinson le prendra, ce jeune fashionable que je vous ai présenté hier, au moment de son arrivée; il cherche un appartement, et il était ravi du vôtre. S'il n'avait tenu qu'à lui, il l'aurait pris tout arrangé, tout meublé: l'argent ne lui coûte rien, il est si riche !

LUDOVIC, avec un soupir.

Il est bien heureux.

AMABLE.

Je crois bien. Il est garçon ! Ah ! si j'étais à sa place, avec sa fortune...

LUDOVIC.

De ce côté-là, vous n'avez rien à lui envier.

AMABLE.

C'est vrai, tout à l'heure encore j'étais avec un de mes fermiers.

STÉPHANIE, avec joie.

Vraiment?

AMABLE.

Et comme il n'y a que ces jours-là de bons dans le ménage, les jours de recettes, j'ai reçu...

LUDOVIC.

Beaucoup?

AMABLE.

Mais oui, une somme assez agréable.

STÉPHANIE.

Qui, peut-être, vous est nécessaire?

AMABLE.

Du tout, je ne suis pas à cela près. Mais pourquoi me demandez-vous cela?

LUDOVIC.

C'est que ce matin, mon cher voisin, de vous-même, et fort généreusement, vous m'avez fait des offres de services, que j'ai refusées, parce que je n'en avais pas besoin, mais en ce moment...

AMABLE.

Vous acceptez?...

LUDOVIC, vivement.

Pour peu de temps, je l'espère...

AMABLE.

Qu'importe? tout le temps que vous voudrez, je ne demande pas mieux. (Regardant Stéphanie.) Je suis si heureux de trouver une occasion...

STÉPHANIE.

En vérité!

AMABLE.

Il est si doux d'obliger... (A part.) Dieu ! qu'elle est jolie ! (Haut.) Et combien vous faut-il ?

LUDOVIC, allant à la table et prenant un papier.

Je vais vous le dire au juste.

STÉPHANIE.

Beaucoup d'argent.

AMABLE.

Dites toujours, une bagatelle, j'en suis sûr.

STÉPHANIE.

Mais, vingt-trois mille francs.

AMABLE, à part.

Ah ! diable ! cela prend de la consistance.

LUDOVIC, quittant la table.

Et ton frère ; ton frère que tu oublies.

STÉPHANIE.

Oui, monsieur, un frère pour qui nous nous sommes engagés, un frère, à qui nous devons notre bonheur, et qui, comme vous, est notre véritable ami.

AMABLE.

Comme moi, certainement. (A part.) Oh ! d'abord, si elle prend sa petite voix... (Haut.) Mais encore, à ce frère, combien faudrait-il ?

LUDOVIC.

Quinze mille francs pour aujourd'hui.

AMABLE.

Permettez...

LUDOVIC.

Quinze et vingt-trois, trente-huit, mettons quarante, pour lesquels je vous offre ma signature, la

sienne; hypothèque sur ma maison de campagne, que vous connaissez, et dont on m'offre cent vingt mille francs.

AMABLE.

Laissez donc, est-ce qu'entre amis on a besoin de sûretés, de garanties? et du moment que vous me donnez votre parole... Il n'y a pas d'hypothèques sur votre maison?

LUDOVIC.

Ce sera la première.

AMABLE.

Eh bien! ce soir nous terminerons. (Tirant son portefeuille.) Voici déjà une dizaine de mille francs; c'est tout ce que j'ai reçu de mon fermier. Je vais demander le reste à mon notaire, à qui je dirai de préparer l'obligation. (Allant au fond, et parlant au domestique qui est dans l'antichambre.) Louis, qu'on mette mon cheval au cabriolet.

LUDOVIC, allant à Stéphanie.

Moi, je vais écrire à ton frère, à ce cher Victor, que j'ai tenu ma promesse, et que son argent est à sa disposition.

AMABLE.

D'ici à une heure.

LUDOVIC.

A merveille. Quant à la marchande de modes et au sellier qui sont là, dans mon cabinet, je vais commencer par eux, et solder leurs mémoires. Ah! quel bonheur! je me sens là un poids de moins! encore quelques heures, et je ne devrai plus rien qu'à l'amitié... (A Amable.) et ces dettes-là ne pèsent pas....

(A Stéphanie.) Adieu, ma femme, adieu; je te laisse avec notre ami.

(Il entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE XIII.

STÉPHANIE, AMABLE.

AMABLE, suivant des yeux Ludovic.

Me voilà donc l'ami de la maison. (Regardant Stéphanie.)

STÉPHANIE.

Eh! bien! monsieur, vous me regardez, vous jouissez de vos bienfaits.

AMABLE, à part.

Il y a émotion, c'est, je crois, le moment de commencer l'attaque. (A Stéphanie.) Votre amitié sera du moins une diversion aux chagrins que j'éprouve.

STÉPHANIE, avec intérêt.

Vous, des chagrins! je comprends, ceux dont vous nous parliez ce matin, votre femme...

AMABLE.

C'en est un, il est vrai, de tous les instans; mais celui-là du moins, c'est connu, tout le monde le sait! il en est d'autres... d'autres tourmens, d'autant plus cruels qu'ils sont secrets.

STÉPHANIE.

Et vous ne nous les confiez pas?

AMABLE.

A vous, hélas! moins qu'à tout autre.

STÉPHANIE, lui prenant la main.

Et pourquoi donc? ne sommes-nous pas vos amis?

n'avons-nous pas droit à vos peines? ce n'est qu'ainsi que nous pouvons nous acquitter envers vous. Parlez, parlez, de grâce...

AMABLE.

Ah! si j'étais sûr de votre discrétion.

STÉPHANIE.

Soyez tranquille, mon mari et moi nous ne disons jamais rien, cela restera toujours entre nous deux, entre nous trois.

AMABLE.

Ah diable! c'est déjà trop.

STÉPHANIE.

Comment cela?

AMABLE.

Est-ce que vous dites à Ludovic tout ce que l'on vous confie?

STÉPHANIE.

Toujours.

AMABLE, avec trouble, et regardant si l'on ne vient pas.

Cependant si c'était un secret qui ne regardât que moi, et une autre personne, un secret qu'on ne peut confier qu'à une femme, à une amie? si j'aimais, en un mot?

STÉPHANIE.

Vous! une passion coupable!

AMABLE.

Coupable! non pas, mais du moins fort aimable, et si vous seule pouviez me servir auprès d'elle, intercéder en ma faveur...

STÉPHANIE.

Je la connais?...

AMABLE.

Intimement, Stéphanie, intimement.

STÉPHANIE.

Ah ! nommez-la-moi.

AMABLE.

Vous voulez que je déchire le voile ?

STÉPHANIE.

Mais certainement.

AMABLE.

Eh bien, puisqu'il le faut, puisque vous l'exigez...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS ; LOUIS.

LOUIS, annonçant.

Le cabriolet est prêt, et quand monsieur voudra...

AMABLE, à part.

L'imbécile ! qui vient se jeter à la traverse avec son cabriolet, au moment où j'allais déchirer le voile.

STÉPHANIE.

Eh bien, monsieur ?

AMABLE, à demi-voix et avec chaleur.

Eh bien... je ne puis achever en ce moment ; mais ce matin, dans le désordre de mon ame, j'avais jeté sur ce papier quelques pensées également désordonnées, qui vous associeront, peut-être, au choc tumultueux de mes sentimens.... Lisez, Stéphanie, lisez, de grâce. Prudence, discrétion, je vous re-

commande mes intérêts, et je vais m'occuper des vôtres. (Il remonte le théâtre.) Le cabriolet m'attend, partons. (A part, sur le devant de la scène, à droite.) Il me semble que ce n'est pas mal, et que le coup de fouet s'y trouve...

(Il fait un salut à Stéphanie, et sort avec Louis.)

SCÈNE XV.

STÉPHANIE SEULE.

Qu'est-ce que cela veut dire? et quel air singulier! Est-il original, notre voisin! (Ouvrant la lettre.) En tout cas, voyons, ce doit être curieux.

SCÈNE XVI.

LUDOVIC, STÉPHANIE.

LUDOVIC, entrant gaiment.

A merveille, en voilà déjà deux d'acquittés, quant aux autres, que j'ai avertis, et qui vont venir, nous aurons, pour les payer, l'argent de notre cher voisin.

STÉPHANIE, qui vient de lire.

Quelle horreur!

LUDOVIC.

Qu'as-tu donc? Qu'y a-t-il?

STÉPHANIE, courant à lui.

Ah! mon ami! ah! qu'ai-je fait pour m'exposer à une pareille injure? Tiens, lis.

LUDOVIC.

C'est de M. Amable, notre propriétaire. O ciel! une déclaration! il t'aimait; et depuis long-temps, et ne cherchait qu'une occasion de te l'apprendre! le misérable!

STÉPHANIE.

Où vas-tu?

LUDOVIC.

Lui porter ta réponse et la mienne.

STÉPHANIE.

Non, non, c'est par le mépris qu'il faut lui répondre.

LUDOVIC, entre ses dents.

Oui, le mépris et autre chose.

STÉPHANIE.

Mais, avant tout, il faut rejeter ses services, nous n'en voulons plus, renvoie-lui sur-le-champ les dix mille francs qu'il t'a remis.

LUDOVIC.

O mon Dieu! je ne les ai plus, le sellier et la marchande de modes viennent de les emporter.

STÉPHANIE.

Qu'as-tu fait!

LUDOVIC.

Je croyais m'acquitter, et je reste sous le poids d'une telle obligation! Devoir à un homme que je méprise!

STÉPHANIE, avec impatience.

Pourquoi te hâter ainsi?

LUDOVIC.

Est-ce que je pouvais attendre? Est-ce que ce billet

n'était pas échu? Est-ce qu'il n'était pas payable aujourd'hui même? Aussi, c'est ta faute. A-t-on jamais vu signer des billets à une marchande de modes?

STÉPHANIE.

Ma faute! c'est plutôt la tienne; sept mille francs à un carrossier! tu n'aurais pas eu besoin d'emprunter, si tu n'avais pas tout dissipé.

LUDOVIC.

Parbleu! je le crois bien, tu as tous les jours de nouveaux caprices.

STÉPHANIE.

C'est toi, plutôt, qui ne fais que des folies.

LUDOVIC.

Et toi des imprudences; car c'est ton étourderie, ta légèreté seule qui a pu enhardir ce fat à une telle audace.

STÉPHANIE.

Moi!

LUDOVIC.

Oui, je le parierais, j'en suis sûr.

STÉPHANIE.

Oser concevoir une pareille idée! c'est affreux à vous, c'est indigne, et je me fâcherai, à la fin.

LUDOVIC.

Eh bien! fâche-toi.

(Ils vont s'asseoir aux deux extrémités du théâtre, Ludovic à droite, Stéphanie à gauche.)

STÉPHANIE.

AIR: Ah! c'est désolant (des Rosières.)

Ah! ah! comment, il ose
Me parler ainsi!

Plus d'amour, vous en serez cause...
Ah! ah! tout est fini!
Oui, oui, tout est fini!

LUDOVIC, allant à Stéphanie.

Eh quoi! tu pleures, Stéphanie?

STÉPHANIE.

Oui, oui, monsieur, c'est une infamie.

LUDOVIC.

Une querelle, je crois.

STÉPHANIE.

Et c'est pour la première fois.
Mais, je le vois,
Nos voisins sont toujours en guerre,
Toujours en dispute chez eux.

LUDOVIC.

Calme-toi, ma chère,

STÉPHANIE.

Leur exemple est contagieux,
Et nous allons faire comme eux.

ENSEMBLE.

STÉPHANIE.

Ah! ah! comment, il ose
Me parler ainsi!
Plus d'amour, vous en serez cause.
Ah! ah! tout est fini!
Oui, oui, tout est fini!

LUDOVIC.

Allons, allons, pardonne ici
Tout le chagrin que je te cause.
Pardon, pourquoi pleurer ainsi?

LUDOVIC.

Dieu! ton frère.

SCÈNE XVII.

LUDOVIC, VICTOR, STÉPHANIE.

VICTOR.

Eh bien! eh bien! ce n'est plus comme ce matin, on ne s'embrasse plus, on se dispute.

STÉPHANIE.

Du tout. (Se rapprochant vivement de Ludovic et lui serrant la main.) La paix est faite.

VICTOR, d'un air triste.

Tant mieux; il nous arrive toujours assez de chagrins sans s'en créer soi-même de nouveaux. Je venais, mon cher ami...

LUDOVIC, bas à Stéphanie.

O ciel! pour ce que je lui ai promis... (Haut.) Je t'ai écrit, il y a une heure, que les quinze mille francs étaient à ta disposition, et que tu les trouverais ici.

VICTOR.

C'est vrai.

LUDOVIC, avec embarras.

Ils n'y sont pas encore; mais sois tranquille.

VICTOR.

Tu ne les avais donc pas, comme tu me le disais, dans ta caisse, ou à la Banque, ce qui est la même chose?

LUDOVIC.

Si vraiment; mais un paiement imprévu, des mé-

moires qu'il a fallu acquitter, ce qui ne m'empêchera pas de te procurer ta somme; je l'attends.

VICTOR.

Comment donc as-tu fait?... et d'où vient ton trouble? Ces regards d'intelligence avec ta femme... je comprends, mes amis... vous vous êtes gênés pour moi.

STÉPHANIE.

Du tout.

VICTOR.

Vous avez emprunté.

LUDOVIC, regardant sa femme.

Jamais... jamais, grâce au ciel, cela ne nous arrivera.

VICTOR, lui prenant la main.

C'est bien, et je devine tout; vous n'avez point voulu compter sur les autres, et c'est de vous, de vous seuls que vous avez attendu des secours, des sacrifices.

LUDOVIC.

Que veux-tu dire?

VICTOR.

Pourquoi me le cacher? N'est-ce pas? j'ai raison; ce riche mobilier, ces chevaux, ces voitures...

LUDOVIC, comme frappé d'une idée.

O ciel!

VICTOR.

Peut-être même cette campagne à laquelle vous teniez tant?... Enfin, cela ou autre chose; il est, à coup sûr, quelques superfluités, quelques jouissances de luxe auxquelles vous avez renoncé pour m'obliger,

pour me sortir d'embarras; je vous en remercie, mes amis, et j'en suis bien reconnaissant. (D'un air sombre.) Mais je n'en ai plus besoin; cela me devient inutile.

LUDOVIC ET STÉPHANIE.

Et comment cela?

VICTOR.

Ce matin j'ignorais ma position, et je la connais maintenant; une faillite imprévue m'enlève une somme énorme sur laquelle je comptais pour faire honneur à mes engagemens, et moi-même, si je n'ai pas ce soir deux cent mille francs comptant, je suis obligé demain de déclarer mon déshonneur.

LUDOVIC ET STÉPHANIE.

Mon frère!

VICTOR.

Je n'y survivrai pas, mes amis; car jusqu'ici notre nom a été sans tache, et il ne me reste plus qu'à me brûler la cervelle.

STÉPHANIE, lui mettant la main sur la bouche, et l'empêchant d'achever la phrase.

O ciel!

LUDOVIC.

Qu'entends-je! te livrer ainsi au désespoir! je ne te reconnais plus; toi! un homme de tête, que j'ai toujours vu supérieur aux évènemens!

VICTOR.

Que faire contre ceux-ci? Y a-t-il quelque remède, quelque secours?

LUDOVIC.

Peut-être.

Air de Turenne.

Promets-nous seulement d'attendre ;
Jusqu'à ce soir reste en ces lieux.

VICTOR.

Et pourquoi donc ?

STÉPHANIE.

Quel parti veux-tu prendre ?

LUDOVIC, passant au milieu.

Je serai digne de vous deux.
Oui, tous les deux vous avez sur mon ame
Des droits égaux... car mon bonheur, à moi,
C'est à ma femme ici que je le doi,
C'est à toi que je dois ma femme.

VICTOR.

A la bonne heure; mais je voudrais écrire à la mienne, à mes enfans.

LUDOVIC.

Là, dans mon cabinet. Adieu, frère; adieu, bon courage, nous sommes là.

(Victor entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE XVIII.

STEPHANIE, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Oui, je le sauverai, je le jure.

STÉPHANIE.

Et comment? Nous qui n'avons pas même le moyen de nous tirer d'affaire.

LUDOVIC.

Il n'est plus question de nous, il s'agit de ton frère,

notre ami, notre seul ami, il s'agit de sa vie, de son honneur, qui est le nôtre! et il n'est qu'un moyen de le sauver. Tu n'as pas saisi, comme moi, cette idée qui lui est échappée, là, par hasard; je l'approuve, je m'en empare.

STÉPHANIE.

Toi!

LUDOVIC.

Je vendrai tout ce qui nous est inutile.

STÉPHANIE.

Nos chevaux, notre voiture.

LUDOVIC.

Tu y tenais ce matin.

STÉPHANIE.

Du tout; je mettrai des socques, tout le monde en met; tu me donneras le bras, le bonheur va à pied aussi bien qu'en voiture.

LUDOVIC.

C'est dit, plus d'équipage.

STÉPHANIE.

Plus de campagne, elle nous ruinerait une seconde fois, si c'était possible.

LUDOVIC.

Ce n'est que là, disais-tu, que nous pouvions nous aimer.

STÉPHANIE.

On s'aime partout.

LUDOVIC.

A merveille; ce qu'on m'en offre, je l'accepte, je termine à l'instant, et cet appartement dont lord Hutchinson avait tant d'envie, je passe chez lui, je lui

cède le bail, le mobilier; ce ne sera pas long, et nous prendrons un joli petit quatrième.

STÉPHANIE.

Mieux encore, un cinquième. On est en bon air.

LUDOVIC.

On se porte mieux.

STÉPHANIE.

Tu as raison; que de choses dont on peut se passer!

AIR de Manette (de M. THÉNARD).

Bijoux et dentelles,
Parures nouvelles,
A quoi servent-elles?
Prends, elles sont là.
Ce luxe éphémère
M'était nécessaire,
Pourquoi?... pour te plaire?
Je te plais sans ça!
Qu'importe le reste?
Oui, je te l'atteste,
Si, simple et modeste,
Tu me trouves bien,
Ta seule tendresse
Fera ma richesse;
Ta seule tendresse
Fera tout mon bien.

ENSEMBLE.

Je suis riche, et beaucoup;
Car l'amour, oui, l'amour tient lieu de tout.

DEUXIÈME COUPLET.

LUDOVIC.

Serviteurs à gage,
Dans un bon ménage,
Sont un esclavage,
Je m'en passerai.

STÉPHANIE.

Plus de soin futile ;
Pour me rendre utile,
A tes lois docile,
Je te servirai.
Servir ce qu'on aime,
C'est le bien suprême.

LUDOVIC.

Et des gages même,
Je veux t'en donner.
Les voilà, ma chère.

(Il l'embrasse.)

STÉPHANIE.

A ce prix, j'espère
Tu ne risques guère
De te ruiner.

ENSEMBLE.

Je suis riche, et beaucoup ;
Car l'amour, oui, l'amour tient lieu de tout.

LUDOVIC.

C'est ton frère : reste avec lui, et tâche surtout qu'il ne se doute de rien.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

VICTOR, TENANT A LA MAIN DES LETTRES, QU'IL JETTE SUR LA TABLE ; STÉPHANIE.

VICTOR.

Mon courrier est terminé et partira ce soir ; mais, en apprenant à ma femme la fâcheuse position où je

me trouve, une seule idée me consolait; c'est que, grâce au ciel, vous êtes plus heureux, et je suis bien sûr que c'est à toi que ton mari en est redevable; car, de lui-même, il a toujours eu des idées de luxe et de dépense.

STÉPHANIE, soupirant.

C'est vrai, vous le connaissez bien.

VICTOR.

Aussi, tu as bien fait de le retenir, de compter avec lui et avec toi-même, de te mettre à la tête de ta maison, d'y faire régner l'ordre et l'économie.

STÉPHANIE, avec embarras.

Mon frère!

VICTOR.

Je ne t'en fais pas compliment, c'est tout naturel, c'est toi que cela regardait.

AIR: Le choix que fait tout le village.

Oui, tu le sais, c'est la règle commune
Qu'en ménage on doit observer;
C'est le mari qui gagne la fortune,
La femme doit la conserver.
Pour tous les siens son active tendresse
Dans tous les temps doit savoir amasser;
Car le bonheur est une autre richesse
Qu'elle n'a pas le droit de dépenser.

STÉPHANIE, à part.

Ah! mon Dieu! s'il savait...

SCÈNE XX.

VICTOR, STÉPHANIE, AMABLE.

STÉPHANIE, à part, voyant entrer Amable.

Dieu! M. Amable!

AMABLE, tenant un papier.

Fidèle à ma parole, voici, ma belle voisine, ce que je vous avais promis; l'acte est en bonne forme.

(Stéphanie prend le papier.)

VICTOR.

Quel est ce papier?

AMABLE.

Tout ce qu'il y a de plus innocent, un acte pardevant notaire; un service que je rends à ce jeune ménage, qui avait besoin d'argent.

VICTOR.

Que dites-vous?

AMABLE.

Pour eux, d'abord, et pour un frère qui est fort mal dans ses affaires.

VICTOR, avec colère.

Comment!...

STÉPHANIE, vivement.

Ne le croyez pas, ce n'est pas vrai; nous n'avons pas besoin de ses offres, nous les rejetons, et la preuve...

(Elle déchire l'acte.)

AMABLE.

Un acte notarié! Madame, un pareil procédé...

STÉPHANIE.

Est le seul que vous méritiez, après la déclaration que vous avez osé m'adresser.

VICTOR.

Je comprends. (A Amable.) Il suffit, monsieur, sortez

AMABLE, étonné.

Sortez! Qu'est-ce que c'est qu'une telle expression, à un propriétaire... et de quel droit?...

VICTOR, passant auprès d'Amable.

Je vous répète, monsieur...

STÉPHANIE, l'arrêtant.

Mon frère!...

AMABLE.

Son frère! c'est différent; mais enfin, on est débiteur ou on ne l'est pas, et après ce que j'ai fait pour son mari...

STÉPHANIE, à part.

Ah! quelle honte!... et que devenir!...

VICTOR.

On vous doit donc?

AMABLE.

Apparemment.

VICTOR.

Combien, monsieur?

AMABLE.

Je ne suis pas obligé de vous le dire.

VICTOR.

Et moi, j'ai le droit de vous demander... Combien?

AMABLE.

Monsieur, c'est mon secret.

VICTOR.

Combien ?

AMABLE.

Dix mille francs.

VICTOR, après un moment de silence, regardant Stéphanie, prend son portefeuille et remet la somme à Amable.

Les voilà.

STÉPHANIE ET AMABLE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS ; LUDOVIC.

LUDOVIC, accourant.

Mon ami, mon frère, rassure-toi. J'ai vu Hutchinson et mon notaire, ils se chargent de la vente, de la liquidation ; ils se chargent de tout, et tu auras dès ce soir deux cent mille francs, qu'ils veulent bien avancer.

VICTOR, avec joie.

Il se pourrait !... ah !... mon ami !...

AMABLE.

Et vous acceptez !

VICTOR.

Oui, monsieur, et de grand cœur.

LUDOVIC, à Amable.

Vous ici, monsieur ! J'ai un autre compte à régler avec vous, et, pour commencer, voici dix mille francs que je vous dois.

AMABLE.

Non, monsieur.

LUDOVIC.

Vous accepterez.

AMABLE.

Non, monsieur... A l'autre, maintenant; qu'est-ce qu'ils ont donc tous?

LUDOVIC.

Vous accepterez, ou sinon...

AMABLE.

Je suis payé.

LUDOVIC.

Et par qui?

AMABLE.

Par le beau-frère.

STÉPHANIE.

Oui, mon ami.

AMABLE.

Et tout ce que puis faire, c'est de lui en donner un reçu.

(Il va s'asseoir auprès de la table, et écrit.)

LUDOVIC.

Qu'est-ce que cela veut dire?

VICTOR, prenant Ludovic par la main.

Avez-vous pu croire que votre frère, votre ami, cesserait un instant de veiller sur vous? Je connaissais vos folies, vos dissipations; j'aurais voulu qu'il ne tînt qu'à moi de venir à votre aide, de combler le déficit; mais, une fois habitués à de pareilles dépenses, rien ne vous eût empêchés de continuer; dans un an, dans deux ans, vous étiez ruinés sans espoir, sans

ressources: aujourd'hui il y en avait encore; mais, pour s'arrêter, pour trancher dans ce vif, il faut un grand courage, jamais vous ne l'auriez eu pour vous, vous l'avez eu pour moi, j'en étais sûr; dès que vous m'avez vu en danger, vous avez tout sacrifié pour me sauver.

STÉPHANIE ET LUDOVIC.

Mon ami!

VICTOR.

Ce sacrifice, je l'accepte, et je vous en rendrai bon compte. Ces deux cent mille francs échappés au naufrage, je les ferai valoir dans ma manufacture, à condition que tu t'en mêleras, que tu travailleras. . . .

LUDOVIC.

C'était mon projet, mon espoir... dès demain j'entrais chez un banquier.

VICTOR.

C'est bien, je t'emmène, et tu seras chez toi, ce qui vaut mieux que d'être chez les autres... nous vivrons tous ensemble, en amis, en famille... ta femme avec la mienne, tes enfans avec les miens... (Amable se lève et se place à la droite de Stéphanie.) Ils apprendront avec nous que l'ordre et l'économie, qui font la fortune des états, font aussi celle des jeunes ménages; et, quand vous aurez fait fortune en province, vous reviendrez, si vous le voulez, dans la capitale.

AMABLE.

Je vous garderai votre appartement.

LUDOVIC.

Vous êtes bien bon.

AMABLE.

Un logement d'ami, presque pour rien.

STÉPHANIE, faisant la révérence.

Cela revient trop cher.

AU PUBLIC.

AIR : Mes yeux disaient tout le contraire.

Nous voilà donc bien avertis,
Et de ce frère que j'honore
Nous suivrons les sages avis...
Mais par vous, et ce soir encore,
Que de ses préceptes nouveaux
La règle ne soit pas suivie ;
Et, s'il se peut, dans vos *bravos*
Ne mettez pas d'économie.

FIN DU BUDGET D'UN JEUNE MÉNAGE.

MORTON.

EH! BIEN, FEMME, JE TE MÉPRISE!.. ADIEU.

Le Pacher et la Pommier. Ab. XVI.

LE QUAKER

ET

LA DANSEUSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 28 mars 1831.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. PAUL DUPORT.

PERSONNAGES.

JAMES MORTON, quaker.
MISS GEORGINA BARLOW, danseuse.
ARTHUR DARSIE, marquis de Clifford, pair d'Angleterre.
MURRAY, ami de Darsie.
TOBY.
UN DOMESTIQUE.
DEUX LORDS, amis de Darsie.
DOMESTIQUES.

La scène se passe à Londres, dans l'hôtel de miss Georgina.

LE QUAKER

ET

LA DANSEUSE.

Le théâtre représente un boudoir très élégant. Porte au fond ; deux portes latérales : à la droite de l'acteur, la porte de l'appartement de Georgina. Du même côté, et sur le devant de la scène, un canapé. De l'autre côté, une table sur laquelle on voit une guitare, des papiers de musique, une écritoire et quelques gravures. Deux grandes croisées aux deux côtés de la porte du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGINA, LORD DARSIE, PLUSIEURS JEUNES LORDS A TABLE, ET DÉJEUNANT. GEORGINA OCCUPE LE MILIEU DE LA TABLE ; DARSIE A L'EXTRÉMITÉ A GAUCHE ; MURRAY A L'EXTRÉMITÉ A DROITE.

ENSEMBLE.

AIR : La belle nuit, la belle fête (des DEUX NUITS).

Que la gaieté, notre compagne,
Tienne sa cour
Dans ce séjour ;
L'amour s'accroît, grâce au champagne,
Honneur, honneur au champagne, à l'amour !

LORD DARSIE.

C'est décidé, il n'y a que l'Angleterre où l'on boive de bon vin de Champagne.

MURRAY.

Il est bien meilleur qu'en France.

DARSIE.

D'abord, il coûte plus cher.

GEORGINA.

C'est une raison, surtout pour moi.

MURRAY.

Le vôtre est délicieux.

GEORGINA.

Faites-en compliment à milord, il vient de lui.

DARSIE.

C'est une galanterie; galanterie tout-à-fait inutile; car vous, miss Georgina, vous, la merveille de l'Opéra, et la *Taglioni* de Londres, vous avez, comme disait Talma dans une comédie française, je ne sais plus laquelle; vous avez, pour nous enivrer, des moyens bien plus sûrs.

GEORGINA.

Il paraît que tout votre esprit est exporté de France.

DARSIE.

Comme le Champagne, et je les fais venir tous les deux en bouteilles.

TOUS.

Charmant, charmant!...

DARSIE.

N'est-ce pas? je ne me suis jamais senti plus en verve qu'aujourd'hui, et puisque le dessert est le mo-

ment des indiscrétions, il faut que je fasse part à mes amis de mon bonheur.

GEORGINA.

Je vous le défends.

DARSIE.

Ça m'est égal. Il y a un opéra français qui dit : *Le bonheur est de le répandre.* Moi, je soutiens que le bonheur c'est de le dire, de le dire à tout le monde ; sans cela, autant s'en passer.

GEORGINA.

Milord, je vous prie de vous taire.

DARSIE, se levant.

Impossible, me voilà à la tribune, et je parlerai ; je vous apprendrai, mes chers amis, que moi, Arthur Darsie, marquis de Clifford et pair d'Angleterre, j'épouse secrètement la semaine prochaine, la cruelle, l'indomptable miss Georgina, la Lucrèce de nos théâtres, et je vous invite tous à la noce.

TOUS, se levant.

Il serait possible !...

(Murray, Georgina, Darsie sur le devant de la scène ; un des lords s'assied sur le canapé, un autre va à la table à gauche, et s'amuse à regarder des gravures. Les domestiques enlèvent la table.)

DARSIE.

Hein ! quel bruit ! quel éclat dans le grand monde ! Mais il est si difficile maintenant de faire parler de soi, qu'on est trop heureux de trouver une pareille occasion... Si lord Byron y avait pensé, il n'aurait pas manqué celle-là, parce que, vrai, il n'y a rien de bon genre comme une mésalliance.

GEORGINA, fièrement.

Une mésalliance! Vous allez me donner de l'amour-propre, je ne croyais pas déchoir en vous épousant.

(Les lords rient.)

DARSIE, les regardant.

Qu'est-ce qu'elle dit?

GEORGINA.

Je vous ai promis de descendre jusqu'à vous, de renoncer à être artiste pour devenir marquise; mais c'était à des conditions.

DARSIE.

Que je n'ai point oubliées. Si, pendant un an, vous ne trouvez personne qui vous ait plu, vous devez me donner la préférence.

GEORGINA.

L'année n'est pas encore révolue.

DARSIE.

Il s'en faut de quatre ou cinq jours..... c'est tout comme.....

(Le lord qui était assis sur le canapé se lève, et va causer tout bas avec celui qui est auprès de la table.)

AIR: Du partage de la richesse.

Vous ne serez pas rigoureuse,
Et je me fie à vos sermens;
Car on doit, quand on est danseuse,
Tenir à ses engagemens.

GEORGINA.

Les danseuses sont si frivoles!
Prenez-y bien garde.

DARSIE.

Il est clair
Qu'on ne doit pas compter sur leurs paroles ;
(Aux deux lords qui sont à sa gauche.)
Ce sont des paroles en l'air.

GEORGINA.

Je n'ai qu'à aimer quelqu'un, et Dieu m'en est témoin, je le voudrais.

DARSIE.

Vous ! aimer quelqu'un ! Vous en êtes incapable.

GEORGINA.

Alors, pourquoi tenir à m'épouser ?

DARSIE.

Parce que, comme toute la belle jeunesse de Londres, je vous aime, j'en perds la tête; et j'ai juré, mieux que cela, j'ai parié que vous seriez à moi d'une manière ou d'une autre, et comme, d'une autre, il n'y a pas moyen...

GEORGINA, avec fierté.

Milord !

DARSIE.

Allons ! vos grands airs ! On sait bien que vous n'êtes pas une danseuse comme une autre. Vous menez de front les pirouettes et la vertu, ce qui est abusif, parce que, si cela gagne une fois, où en serons-nous ?

TOUS.

Il a raison.

GEORGINA, souriant.

Que voulez-vous, milord ? ce n'est pas ma faute.

DARSIE.

C'est peut-être la nôtre!

GEORGINA.

C'est possible. Contre qui ai-je eu à me défendre? Voilà deux ans que je traîne à ma suite des milliers d'adorateurs; depuis les coulisses jusqu'au foyer, depuis mon antichambre jusqu'à mon boudoir, et dans cette foule bigarrée, dont la fatuité est l'uniforme, j'ai cherché des yeux qui je pourrais aimer; je suis encore à le trouver.

DARSIE.

Preuve que je suis le seul, et comme je vous le disais...

GEORGINA.

Quel est ce bruit?

DARSIE.

Ma voiture qui vient nous chercher; car nous allons à Hyde-Park. Je compte sur vous pour la noce.

TOUS.

Approuvé.

CHŒUR.

AIR : En bons militaires (de FRA DIAVOLO).

Du doux mariage
Qui bientôt { m'engage / l'engage }

{ Je vous préviens tous. / Il nous prévient tous. }

{ Je compte sur vous. / Il compte sur nous. }

Comptez sur mon zèle.
Le plaisir m'appelle;

J'y serai fidèle.
Le plaisir m'appelle.
Le plaisir nous appelle.

GEORGINA, près de la fenêtre à gauche.

Mais écoutez donc, j'entends du bruit, des cris, un rassemblement.

DARSIE.

Quelque divertissement populaire, un ministre dont on casse les fenêtres.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS ; MORTON.

MORTON, entrant par le fond.

Eh bien ! eh bien ! des cris de joie, des chants d'allégresse, quand un de vos frères vient d'être blessé.

DARSIE.

Mon frère le baronnet ?

MORTON.

Non, maître Patrik, un brave mercier de la Cité a été renversé par une voiture qui rentrait dans cet hôtel.

DARSIE.

C'est la mienne.

GEORGINA, à ses domestiques qui sont au fond, et qui vont et viennent.

Courez vite, que l'on s'empresse !

(Elle sort avec eux ; quelques-uns des lords sortent avec elle.)

DARSIE.

Pourquoi se trouvait-il là ? Mes chevaux ne peuvent pas aller au pas, ils n'y sont pas habitués.

MORTON.

Un cocher ne peut peut-être pas aller doucement?

DARSIE.

Si le mien s'en avisait, je le renverrais sur-le-champ.

MORTON.

Et moi, frère, si j'étais de lui, j'aurais déjà renvoyé un maître tel que toi.

DARSIE.

Oser me tutoyer! moi, lord Darsie!...

MURRAY.

Ne vois-tu pas à son langage et à son costume que c'est un quaker?

DARSIE.

Un quaker! ah! oui.

MURRAY.

Qui est sans doute l'ami de maître Patrik.

MORTON.

Tous les hommes sont mes amis, et notre premier devoir est surtout de secourir tous ceux qui souffrent, quels qu'ils soient.

DARSIE, riant.

Quels qu'ils soient.

MORTON.

Ce sont là du moins les principes de l'immortel Ben-Johnson, notre maître. Si ton noble coursier était blessé, je le soignerais, je te soignerais toi-même.

DARSIE.

Eh bien! par exemple, une telle comparaison....

MORTON.

Ce n'est pas toi qu'elle devrait fâcher, ami Darsie; le cheval est un noble animal; c'est un être utile.

DARSIE.

Art de la Partie carrée.

Il est divin de costume et de style;
J'adore son raisonnement.
Autant que vous ne suis-je pas utile?

MORTON.

Peut-être ici: c'est possible.

DARSIE.

Comment?

MORTON.

Dans ce séjour que le luxe décore
D'objets rares et superflus,
Dans ce boudoir je t'admire et t'honore...
Comme un meuble de plus.

DARSIE, avec hauteur.

C'est trop fort; qu'est-ce à dire, s'il vous plaît?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS; GEORGINA, RENTRANT.

GEORGINA.

Ce ne sera rien, je l'espère: je l'ai fait transporter dans une pièce de mon appartement, et le médecin va venir.

MORTON.

Femme, c'est bien... (*La regardant.*) Ah! que tu es belle!

GEORGINA.

Vrai!

MORTON.

Un quaker dit toujours vrai.

GEORGINA.

Ce n'est donc pas comme ces messieurs; et je t'en remercie.

MORTON.

Puisque tu es la maîtresse de cette maison, envoie sur-le-champ dans le Strand, seconde boutique à gauche, chez Patrik, le mercier, avertir sa fille... Non, ça l'effraierait!... préviens seulement Tôby, son premier garçon, de ce qui vient d'arriver, et qu'il se rende ici, près de son maître, et près de moi.

GEORGINA, à un domestique.

Vous avez entendu.

MORTON, au domestique.

Va, mon ami : je t'en remercie d'avance, et je te rendrai cela dans l'occasion.

(Le domestique sort.)

DARSIE.

A merveille; il commande ici, comme chez lui.

GEORGINA.

Il fait bien. C'est amusant un quaker, je n'en avais jamais vu de près; et je suis enchantée de faire sa connaissance. Il nous divertira.

MORTON, la regardant.

J'avais cru d'abord... je me suis trompé... futile comme les autres!

GEORGINA.

Futile!... ce n'est pas galant; mais je vois que c'est une bonne spéculation d'être quaker; on acquiert le privilége de dire à chacun son fait, sans risque, sans péril, et de plus c'est une manière comme une autre de produire de l'effet.

MORTON.

Si c'est là ta pensée, tant pis; j'avais meilleure opinion de toi.

GEORGINA.

Pourquoi donc? chacun ici-bas joue un rôle, tu as choisi celui-là.

MORTON, avec indignation.

Moi, jouer un rôle!... j'ai étudié les principes de Ben-Johnson; je tâche de les mettre en pratique, et d'être honnête homme, voilà tout.

GEORGINA.

Honnête homme, c'est ce que je disais, un rôle original; et vous, milord, qui aimez tant le bizarre et l'extravagant, si vous vous faisiez quaker?

DARSIE.

Moi!

GEORGINA.

Cela vous changerait de folie.

MORTON.

De folie!... qu'est-ce à dire?

GEORGINA.

Ah! ah! philosophe! voilà que tu te fâches, et tu as tort.

MORTON.

J'ai tort!

GEORGINA.

De ne pas m'avoir laissé achever ma phrase.

AIR d'Yelva.

A milord, qui pour moi soupire,
J'allais faire part de mon goût;
Et, par là, je voulais lui dire
Qu'un quaker me plairait beaucoup.
Si d'être un sage
Il avait l'avantage,
Je l'aimerais...

MORTON.

Vœux superflus.
Car, à son tour, s'il devenait un sage,
C'est lui, je crois, qui ne t'aimerait plus.
Oui, je le crois, s'il devenait un sage,
Sans doute alors il ne t'aimerait plus.

GEORGINA.

Milord quaker, vous êtes ici chez moi.

MORTON.

Femme, c'est toi qui te fâches à ton tour.

GEORGINA.

Tu as raison, je te pardonne; je ne vois pas pourquoi tu m'aurais épargnée plus que ces messieurs, moi qui ne vaux pas mieux qu'eux.

TOUS.

Ah! milady!

GEORGINA.

Et pour te prouver que j'ai un bon caractère, je t'invite ce soir à souper ici, avec nous. Acceptes-tu?

MORTON.

Non.

GEORGINA.

C'est honnête; et pourquoi?

MORTON.

J'ai dit non.

GEORGINA.

Je l'ai entendu, et ce mot m'a d'autant plus frappée, que j'y suis peu habituée ; mais daigne au moins nous expliquer, si toutefois Ben-Johnson et tes principes te le permettent... Qu'est-ce!...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS ; LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Voilà le commis de M. Patrik qui est là, près de son maître; il vient d'arriver, et demande à vous parler en particulier.

MORTON.

J'y vais.

GEORGINA.

Non pas, nous vous laissons, et jusqu'à ce que ce pauvre homme puisse être transporté chez lui, dis-lui bien que ma maison est la sienne, à lui et à ses amis.

DARSIE.

Le traiter ainsi!... lui, qui tout-à-l'heure vous a résisté.

GEORGINA, souriant.

Je ne suis pas fâchée qu'on me résiste.

AIR : Mes yeux disaient tout le contraire.

Demeure auprès de ton ami,
Je le laisse à tes soins fidèles ;
Et, grâce à toi, j'espère ici
Avoir bientôt de ses nouvelles.
Le promets-tu ?

MORTON.

Ne jurer rien,
C'est là notre règle première.
Je ne promets pas, mais je tien.

GEORGINA.

Et moi, je fais tout le contraire.

MORTON.

Oser faire un tel aveu !

GEORGINA.

Te voilà prévenu. (Lui tendant la main.) Sans rancune; adieu, quaker.

MORTON, lui donnant la main.

Adieu. (La regardant.) C'est dommage, il y avait du bon.

GEORGINA.

Vraiment !... c'est toujours cela. (Bas à Darsie.) Darsie, sachez donc quel est cet original...

DARSIE.

Vous avez raison, il faut nous en amuser, et je cours aux informations.

GEORGINA.

A merveille. (Faisant la révérence à Morton.) Monsieur, j'ai bien l'honneur... (Voyant qu'il ne la lui rend pas.) Il paraît que saluer n'est pas dans tes principes?

MORTON.

Non.

GEORGINA.

Allons, il y a encore bien à faire pour le former, mais on en viendra à bout.

(Georgina rentre dans son appartement; Darsie et Murray, qui l'ont accompagnée jusqu'à la porte, sortent par le fond.)

SCÈNE V.

MORTON, LE DOMESTIQUE.

MORTON.

Préviens ce jeune homme qui m'attend qu'il peut entrer.

LE DOMESTIQUE.

Oui, votre honneur.

MORTON.

Attends, attends : tu m'as rendu service, tiens, prends.

LE DOMESTIQUE.

Deux guinées!... pour un quaker...

MORTON.

Va vite.

LE DOMESTIQUE.

Tout ce que voudra votre honneur, je lui suis tout dévoué.

MORTON.

C'est bon, mais écoute, ami, ne dis plus *votre honneur;* car l'honneur du monde n'est qu'un rêve d'insensé; et autant vaudrait m'appeler *votre folie*,

ce qui ne serait pas honnête. Mais voilà celui que j'attends, laisse-nous.

LE DOMESTIQUE.

Oui, votre honn... je veux dire... Monsieur le quaker.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MORTON, TOBY, ENTRANT PAR LA PORTE A GAUCHE DE L'ACTEUR.

TOBY.

Ah! monsieur Morton, quel évènement!

MORTON.

Est-ce que Patrik va plus mal?

TOBY.

Non vraiment, je viens de le voir, de l'embrasser. Il n'a rien eu, grâce au ciel, que quelques contusions; mais vous sentez bien que, pour un vieillard, la peur, le saisissement... Aussi le médecin qui vient de le saigner n'a rien ordonné, que de le laisser tranquille.

MORTON.

Alors tu peux aller prévenir sa fille, cette pauvre Betty qui t'aime tant.

TOBY.

Ah! oui, c'est vous qui vous en êtes aperçu; moi, je ne m'en serais jamais douté; et jugez de ma surprise, quand hier le père Patrik, qui est si riche et un peu avare, quoique brave homme au fond, me dit : « Toby, tu n'es que mon premier garçon, tu n'as

« pas un schelling de revenu, ni de capital; de plus « tu n'es pas très-beau. »

MORTON, froidement.

Tout cela est vrai.....

TOBY.

« D'un autre côté, voilà ma Betty, la plus jolie « fille de la Cité, et que tous les riches marchands de « Londres me demandent en mariage... eh bien, je te « la donne, parce que le quaker Morton t'aime, t'es- « time, et répond de toi. »

MORTON.

C'est vrai : j'en réponds; pauvre et misérable, tu as toujours été honnête homme. Obligé par moi, j'ai cru que, comme les autres, tu serais ingrat.

TOBY.

Ah! pour ça, jamais.

MORTON.

Tu l'aurais été, ami, que ça ne m'aurait ni surpris ni empêché de te rendre service.

TOBY.

Et pourquoi donc?

MORTON.

Air d'Aristippe.

Si l'on comptait sur la reconnaissance,
Trop rarement on serait généreux.
Il vaut mieux faire, je le pense,
Des ingrats que des malheureux.
Et de peur qu'on ne s'en afflige,
Du bien qu'on fait sans se glorifier,
Il faut agir comme ceux qu'on oblige,
Et se hâter de l'oublier.

TOBY.

Ah! monsieur Morton!... ah! mon bienfaiteur!

MORTON.

Dis : « Mon ami, » et pense-le, ce mot-là renferme tout. A quand la noce?

TOBY.

C'est justement là-dessus que je voulais vous consulter. C'était après demain le jour fixé.

MORTON.

Après-demain!

TOBY.

Voilà, et cela me met dans un embarras dont je n'ai osé parler à personne; parce qu'après ce que vous avez fait pour mon bonheur, je vous demande bien pardon d'être malheureux, je me le repoche, c'est d'un mauvais cœur! Mais si je ne vous disais pas la vérité, je ne serais plus digne de vous, ni de M. Patrik, ni surtout de cette pauvre Betty, pour qui je donnerais ma vie; car elle m'aime bien, et je l'aime de tout mon cœur.

MORTON.

Eh bien! alors, qui t'afflige?

TOBY.

C'est qu'il y en a, je crois, une autre que j'aime encore plus qu'elle.

MORTON.

Qu'est-ce que cela signifie?... et quelle est cette autre?

TOBY.

Je l'ignore.

SCÈNE VI.

MORTON.

Où est-elle?

TOBY.

Je n'en sais rien.

MORTON.

Ami Toby, tu es fou.

TOBY.

J'en ai peur. C'est une sorcière, une lutine, mon mauvais génie, en un mot; car, chaque fois qu'elle m'apparaît, il m'arrive un malheur.

MORTON.

Et quels rapports peuvent exister entre vous? où l'as-tu connue?

TOBY.

Il y a trois ans, dans le village où j'avais un petit emploi de collecteur des accises. J'ai tout quitté pour venir ici, à Londres, avec elle, avec Catherine; c'est Catherine qu'on l'appelait. Et elle était jolie!... jolie, voyez-vous!... il n'est pas permis de l'être comme ça; parce que ça fait qu'on en perd la tête, qu'on rougit de n'être rien; qu'on veut faire fortune, qu'on s'embarque, et puis qu'on revient, pauvre, souffrant, misérable! prêt à mourir de faim ou de désespoir. Voilà comme vous m'avez trouvé sur le pavé de Londres, vous savez...

MORTON.

Poursuis, ami; je t'ai dit de ne jamais me parler de ça.

TOBY.

Enfin, M. Morton, vous avez tout fait pour moi;

rappelé à la vie, à la santé, placé par vous chez un brave négociant, j'oubliais presque mon chagrin, je m'efforçais d'être heureux, ne fût-ce que par reconnaissance; et puis Betty était si bonne! nous aurions fait un si bon ménage!... oh! oui, j'en suis sûr, j'aurais été un honnête homme, un bon mari, je l'aurais juré; lorsqu'il y a trois jours, au détour d'une rue, dans un équipage magnifique, j'aperçois une femme couverte de plumes et de diamans; c'était Catherine! Catherine, qui avait disparu, que je n'avais plus revue; je veux crier, et je reste muet!... je veux courir, mes jambes fléchissent; je tombe sans connaissance, on me rapporte au magasin; et quand je revins à moi, c'était Betty qui me soignait. Pauvre chère enfant! elle me frottait les tempes avec de l'eau de Cologne; et le lendemain, me voyant encore tout triste, elle me dit : « Monsieur Toby, il faut vous distraire, aller « au spectacle. » J'allai au plus beau, au plus cher; et je ne sais pas comment ça se fit, je m'endormis... Voilà qu'un bruit d'applaudissemens me réveille, je regarde, des nuages descendaient de tous les côtés, il y en a un qui s'ouvre, une femme en sort, c'était Catherine.

MORTON.

Catherine!

TOBY.

Oui, monsieur Morton; et elle s'est mise à danser devant tout le monde : elle qui était si timide, elle qui autrefois n'osait danser avec personne, de peur des mauvaises langues.

MORTON.

Pauvre garçon! une tête dérangée... l'illusion seule...

TOBY.

Oui, n'est-ce pas?... c'est ce que je me suis dit pour me consoler. Ma tête est dérangée, mais c'est égal, je ne peux pas, quand mademoiselle Betty me donne tout son amour, ne lui donner que la moitié du mien; ce ne serait pas juste, ce ne serait pas honnête; et au lieu de l'épouser, je veux m'enrôler.

MORTON.

Y penses-tu?

TOBY.

Depuis long-temps, tout ce que je regrettais, c'était de me faire tuer, sans avoir pu vous en faire mes excuses! mais je vous ai vu, je vous ai tout avoué, je n'ai plus rien sur la conscience, vous me pardonnez de souffrir, pas vrai?... il n'y a pas de ma faute. Adieu, monsieur Morton, consolez Betty; je vais me faire soldat.

MORTON.

Toi, soldat!

TOBY.

Oui : j'irai me battre contre les Français.

MORTON, lui prenant la main, après un instant de silence.

Contre les Français! Tu leur en veux donc?

TOBY.

Moi? du tout; à la guerre on est là; on se tire un coup de fusil, on ne s'en veut pas pour ça; au contraire.

MORTON.

Mais ce Français que tu auras en face de toi, contre qui tu tireras, peut-être a-t-il une amie qui le regrettera, comme tu regrettes la tienne.

TOBY, ému.

Vous croyez qu'il a une amie, ce Français?

MORTON.

Et pourquoi n'aimerait-il pas comme toi? ou par quelle fatalité faut-il qu'il meure, parce que tu as perdu ta maîtresse?

TOBY.

C'est pourtant vrai; je n'avais pas réfléchi à ça. C'est égal, laissez-moi aller à la guerre; je vous promets de ne tuer personne; je ferai seulement mon possible pour être tué.

MORTON.

Ami, tu n'as pas de courage. Tu ne sais donc pas que l'homme doit subir toutes les peines, toutes les épreuves, sans cesser d'être calme? Suis mon exemple; les passions ne peuvent plus rien sur moi, parce que je suis quaker.

TOBY.

Cela empêche donc d'être amoureux?

MORTON.

Toujours... C'est par là que j'ai appris à me vaincre, à modérer ce caractère impétueux qui m'aurait porté à tous les excès. Je me rappellerai sans cesse ce pauvre Seymour, un ami d'enfance... et une dispute, un défi, ce qu'ils appelaient l'honneur offensé!... enfin je l'ai vu tomber sous mes coups; et depuis ce jour, le monde

et ses lois, et ses préjugés, j'ai tout pris en horreur; je n'ai plus admiré et professé d'autres principes que ceux de Ben-Johnson, qui nous enseignent à triompher de nous-mêmes et de nos passions.

TOBY.

Si je l'avais su plus tôt... Mais il n'est plus temps: le mal est fait.

MORTON.

Il est toujours temps de revenir à la raison... Va chercher Betty, et amène-la près de son père; c'est moi qui leur parlerai à tous les deux. Nous retarderons le mariage de quelques mois: et d'ici là, je me charge de te guérir. Je te lirai tous les jours Ben-Johnson et ses principes.

TOBY, baissant la tête.

Comme vous voudrez; je me résigne à tout.

MORTON.

C'est bien... Mais tu me promets de vivre, je le veux.

TOBY.

Je n'ai rien à vous refuser; mais c'est bien pour vous faire plaisir.

MORTON.

Je t'en remercie.

TOBY.

Il n'y a pas de quoi. (En s'en allant.) Adieu, M. Morton. Ah! le digne homme!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MORTON, PUIS GEORGINA.

MORTON.

L'insensé! abandonner son cœur à un tel délire!... Il faut le plaindre; ce n'est pas sa faute. O Ben-Johnson, il ne te connaissait pas!

(Il s'assied près de la table, ouvre le livre et lit.)

GEORGINA, sortant de son appartement et voyant Morton assis.

Encore ici! Ah! il est seul; et tellement occupé de sa lecture, qu'il ne fait seulement pas attention à moi. (S'asseyant sur le canapé et regardant Morton.) Belle tête d'étude!... tête de philosophe! et dire que, si on voulait, celle-là ne serait pas plus difficile à bouleverser qu'une autre! (Souriant.) Au fait, ce serait amusant de le faire fléchir, lui et ses principes. Si j'essayais. (Elle tousse légèrement, puis fait un petit bruit avec le tabouret qui est sous ses pieds: enfin, voyant qu'il ne fait pas attention à elle, elle lui adresse la parole.) Monsieur...

MORTON.

C'est toi! je ne te voyais pas.

GEORGINA.

C'est ce dont je me plains. (D'un air de bonté.) Comment va notre malade, le respectable monsieur Patrik?

MORTON.

Il va mieux; on vient de le saigner; et il repose, et je te dois, en son nom et en celui de sa famille...

GEORGINA.

Ah! je n'entends pas de si loin, surtout quand il faut toujours lever la tête; si tu veux que je t'écoute, avance un fauteuil, et mets-toi là, près de moi.

MORTON, avançant le fauteuil près du canapé et s'asseyant.

Me voilà, j'y suis.

GEORGINA.

Pardon; avec toi, qui es la franchise même, on ne doit pas se gêner. J'ai les nerfs si cruellement agités! une migraine affreuse! tu permets, n'est-ce pas?... (Elle appuie sa tête sur un coussin du canapé.) Eh bien! tu disais...

MORTON.

Je te disais....

(Il regarde le boudoir.)

GEORGINA.

Ah! tu regardes mon boudoir? comment le trouves-tu?

MORTON, après avoir regardé avec flegme.

Très bien, pour ce que tu en fais.

GEORGINA, relevant la tête avec vivacité.

Comment? que voulez-vous dire?... et qu'est-ce que j'en fais donc?

MORTON.

Tu veux le savoir? mais je suis quaker, et mes principes m'ordonnent d'être sincère.

GEORGINA.

Eh bien?

MORTON.

Eh bien! tu fais de ce boudoir un séjour de vanité,

un lieu où tu viens t'admirer toi-même; où tu as rassemblé les plus belles choses, afin de t'écrier dans l'orgueil de ton cœur : « Je suis encore plus belle. »

GEORGINA, remettant sa tête sur l'oreiller.

Air : Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.

Oui, j'en conviens, oui, telle est ma faiblesse.

MORTON.

Et quand je vois en ce moment
Tant de beauté, d'esprit et de jeunesse....

GEORGINA.

Eh quoi! vraiment, un compliment!

MORTON.

Oui, tous ces dons que ton orgueil admire
Et que sur toi le ciel a répandus,
Me font, hélas! soupirer...

GEORGINA, à part.

Il soupire!

MORTON.

Et je me dis : « Que de trésors perdus ! »
Oui, je me dis : « Que de trésors perdus ! »

GEORGINA.

Si c'est une leçon de morale, continue, tu me feras plaisir; je n'en entends pas souvent.

MORTON.

Volontiers, tu es noble, tu es riche; et une femme de ton rang et de ta naissance...

GEORGINA.

Et pour qui me prends-tu?

MORTON.

Pour quelque grande dame; quelque duchesse, que sais-je...

GEORGINA.

Du tout.... entendons-nous bien.... il faut de la loyauté; car si un jour tu te trouvais là, à mes pieds....

MORTON, reculant son fauteuil.

Moi! ô Ben-Johnson!

GEORGINA.

Ben-Johnson lui-même, c'est possible! tout peut arriver, et je ne veux pas que ce soit par surprise.... Dès demain peut-être, il ne tient qu'à moi d'être duchesse, ou pairesse d'Angleterre; mais je ne veux pas déroger, et je suis mieux que cela.

MORTON, froidement.

Princesse, peut-être?

GEORGINA.

Un degré de plus; déesse... à l'Opéra.

MORTON, se levant.

Où suis-je!... et qu'est-ce que j'apprends-là?

GEORGINA.

Prends garde; ou je vais croire que la philosophie n'est chez toi qu'un vain mot; que tu n'es pas d'accord avec toi-même; et que tu es un prétendu sage, esclave, comme tant d'autres, des préjugés.

MORTON.

Je n'en ai aucun, je n'en ai plus.

GEORGINA.

Pourquoi alors t'éloigner de moi? une duchesse à tes yeux est-elle plus qu'une danseuse?... respecteras-tu en elle le hasard qui lui a donné le rang ou la naissance?

MORTON.

Non, sans doute.

GEORGINA.

Eh bien, alors... approche... pour l'honneur de tes principes, ou je n'y croirai plus.

MORTON, se rapprochant.

Elle a raison.

(Il se rassied.)

GEORGINA.

Plus près encore, et écoute-moi. Malgré tes idées, il se peut qu'une danseuse soit insensible : je le suis, je te le jure... sinon, je le dirais de même; et si, entourée d'hommages, d'éloges, de séductions de toute espèce, elle résiste et reste honnête femme, crois-tu qu'elle n'a pas plus de mérite que celles qui n'ont pas même eu l'occasion de se défendre ?

MORTON.

Si vraiment.

GEORGINA.

Crois-tu que sa sagesse ne soit pas plus difficile et plus glorieuse que la tienne? toi chez qui l'indifférence tient lieu de vertu; toi qui, renfermé dans les hautes régions de la philosophie, n'as jamais laissé pénétrer jusqu'à toi des passions que tu ignores!... soldat, qui te proclames vainqueur sans avoir eu d'ennemi à combattre! Ah! si ton cœur avait connu les charmes ou les tourmens de l'amour; si, aux prises avec une passion délirante, tu avais su en triompher et te vaincre toi-même.... alors tu pourrais parler de ton courage ou de ta sagesse; mais jusque-là, re-

connaître notre supériorité. Étudie, renferme-toi dans tes livres, et ne te vante de rien.

MORTON.

Femme, tu as une fausse idée de la sagesse; fuir les dangers, ou s'en abstenir, est déjà un mérite.

GEORGINA.

Oui, celui d'une statue; et lorsque, ainsi que toi, on ne sent rien, on n'éprouve rien...

MORTON.

Tu te trompes! et nous aussi, nous avons un cœur, nous avons des yeux.

GEORGINA.

Vraiment! je ne m'en serais pas doutée. Eh bien! que te disent les tiens?... comment me trouves-tu?

MORTON, se levant.

Femme! tu es coquette.

GEORGINA.

Je ne dis pas non; c'est notre sauvegarde à nous.

MORTON, à part, la regardant.

Et j'oubliais le malade qui est là, et qui m'attend! je m'en vais.

GEORGINA, souriant.

Non; tu ne t'en iras pas.

MORTON.

Et pourquoi?

GEORGINA, de même.

J'ai encore à te parler, reste. (Le regardant.) Il hésite! c'est bien; il ne s'en ira pas; j'en suis sûre.

(Morton reste un instant immobile; il fait un pas vers elle; et puis il prend sa résolution, et rentre dans la chambre de Patrik, à gauche de l'acteur.)

SCÈNE VIII.

GEORGINA, SEULE, SUR LE CANAPÉ.

Eh bien... du tout... il part... il est parti!... et il ne revient pas! il ose ne pas revenir!... (On entend un tour de clef que Morton donne en dedans.) S'enfermer! (Elle se lève.) Ah! me voilà piquée au vif! et ce n'est plus pour lui; c'est pour moi que je tiens à l'humilier! mais pour l'attaquer et le vaincre, encore faut-il le connaître, et savoir à quel ennemi l'on a affaire.

SCÈNE IX.

DARSIE, GEORGINA.

GEORGINA.

C'est vous, milord?

DARSIE.

Oui, mon adorable miss, je vous apporte les articles de notre contrat, que je voulais vous soumettre.

GEORGINA.

C'est bien; mais ces informations que je vous avais chargé de prendre sur ce quaker?...

DARSIE.

J'en ai d'excellentes et d'authentiques, car je les tiens de M. Franck, mon notaire, qui est aussi le sien. Lisez d'abord; vous verrez que je vous assure toutes mes propriétés du Devonshire.

GEORGINA.

Nous lirons plus tard; mais ce quaker...

DARSIE.

Comme vous disiez; un original, s'il en fut jamais.

GEORGINA.

Et son nom?

DARSIE.

James Morton, le fils du fameux William Morton, ce négociant si immensément riche, que lui-même, dès son vivant, n'a jamais su au juste quelle était sa fortune. Pour son fils, c'est différent, il commence à y voir clair.

GEORGINA.

Comment! ce serait un fou, un dissipateur?

DARSIE.

Pas dans le grand genre; pas dans le nôtre. Imaginez-vous que, libre et maître, à vingt-cinq ans, des trésors paternels, au lieu de les dépenser raisonnablement, d'avoir des maîtresses, des chevaux, des équipages, des meutes; enfin, ce qui s'appelle vivre, car la vie est là; il s'est plongé dans les livres et dans l'étude: de sorte qu'il y aurait en lui de quoi faire un professeur; qu'est-ce que je dis! trois professeurs à l'université de Cambridge.

GEORGINA.

C'est là son unique occupation?

DARSIE.

Il en a encore une autre plus originale; il sort toujours seul, à pied, de l'or dans ses poches: et il se promène dans les rues de Londres, le jour et la nuit, comme un watchman.

Au de Turenne.

Rencontre-t-il artisan sans ouvrage ;
Joueur à sec, courant faire un plongeon
Dans la rivière,... il l'arrête au passage
Avec sa bourse, et de plus un sermon
Qu'il faut subir, qu'on y consente ou non.
C'est un abus ; c'est, il faut qu'on le dise,
A l'un de nos droits attenter.

GEORGINA.

Comment cela ?

DARSIE.

C'est nous ôter
La liberté de la Tamise.

GEORGINA.

En vérité ?

DARSIE.

Et dernièrement on l'a trouvé à Newgate, au milieu des escrocs et des voleurs, monté sur une table, et leur faisant une dissertation sur la probité ; et au milieu du premier point, il s'aperçoit que sa tabatière d'or avait disparu.

GEORGINA.

Admirable !

DARSIE.

Mais sans se déconcerter : « Amis, leur dit-il, je « vois que l'un de vous avait besoin de tabac, et que « ça l'a empêché de prêter à mon discours l'attention « qu'il méritait ; je vous prie de vouloir bien, pour « que dorénavant cela n'arrive plus, accepter chacun « une guinée, que voici. » Il le fit comme il l'avait dit ; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que l'auditoire était nombreux, deux cents au moins ; et jamais pré-

dicateur, à Westminster, ne fut écouté avec plus de respect et de recueillement.

GEORGINA.

Un sermon qui lui coûta cher.

DARSIE.

Je le crois bien, deux cents guinées!... Mais aussi, il est adoré de tous les coquins; et il en ferait tout ce qu'il voudrait, même des honnêtes gens, ce qui est déjà arrivé à plusieurs, qu'il a fait sortir de prison, sous caution. Que dites-vous de sa duperie?

GEORGINA.

Duperie, ou non, il y a là-dedans quelque chose de touchant.

DARSIE.

Ah! cela vous touche! moi cela me fait rire. Comme les jeunes filles dont il prend soin, ces petites mendiantes irlandaises qu'on rencontre dans les rues de Londres, et qui se disent toutes malheureuses, innocentes...

GEORGINA.

Leur donne-t-il aussi des leçons?

DARSIE.

Non, il leur donne des dots et des maris, au lieu de lancer cela dans les chœurs de l'Opéra.

GEORGINA.

Milord!...

DARSIE.

Pardon, je ne parle que des figurantes, parce que vous sentez bien que les premiers sujets... Mais revenons à notre contrat.

GEORGINA.

Nous avons le temps. (Parcourant le contrat.) « Par-de-

« vant maître Franck... lord Darsie, marquis de Clif-« ford... et... » (A Darsie.) Et on ne lui connaît aucune inclination?

DARSIE.

A qui donc?

GEORGINA.

A ce quaker?

DARSIE.

Aucune; il n'a jamais aimé personne, que le genre humain; et cependant, avec son âge, il a trente-trois ans; avec sa figure qui n'est pas mal, pour une figure de quaker, surtout avec son immense fortune, vous vous doutez bien que toutes les grandes familles de Londres, et les demoiselles à marier ont fait près de lui assaut de coquetterie; Frais perdus! avances inutiles!... C'est une conquête reconnue impossible.

GEORGINA.

Impossible!... c'est ce que nous verrons.

DARSIE.

Comment, vous auriez l'idée?...

GEORGINA.

Mieux que cela, j'ai déjà commencé.

DARSIE.

Charmant, délicieux; allons-nous rire à ses dépens! Le projet est digne de vous, et je suis du complot.

GEORGINA.

Cela va sans dire.

Air de Partie et Revanche.

Tous nos efforts seront prospères.

DARSIE.

Quoi! déjà vous l'avez charmé?

GEORGINA.

Oui, dans ses principes austères,
Pour me fuir il s'est enfermé,
Dans cette chambre il est là, renfermé.

DARSIE.

Tant pis.

GEORGINA.

Tant mieux, il va se rendre :
Les principes, tout calculé,
Résistent mal, lorsque, pour les défendre,
On est forcé de les mettre sous clé.

Le difficile, c'est de le faire sortir de ses retranchemens. Comment le forcer adroitement à paraître?

DARSIE.

Si je l'appelais?

GEORGINA.

Fi donc!... il faut qu'il vienne, sans qu'on lui dise : venez.

DARSIE.

C'est juste.

GEORGINA.

Attendez, ce moyen suffira peut-être.

(Elle prend une guitare qui est sur la table, s'assied sur un fauteuil près du canapé. Darsie prend une feuille de musique, et, debout auprès de Georgina, il chante, elle l'accompagne.)

DARSIE.

Air de Carlini (de la Belle au bois dormant).

Sur une tourelle
De loin j'aperçois
Femme jeune et belle,
M'implorant, je crois.
Dirigeons vers elle
Mon fier destrier;

Femme en vain n'appelle
Aucun chevalier.

GEORGINA, parlant à voix basse.

Vient-il ?

DARSIE, de même.

Non.

GEORGINA.

Il est sourd, maintenant; toutes les qualités.

DARSIE.

Je n'entends rien, continuons.

(Reprenant l'air.)

De sa voix plaintive
J'entends
Les accens.
Près d'elle j'arrive :
« Suis-moi
« Sans effroi.
« Et si de mon zèle
« Tu veux me payer,
« Prends-moi, damoiselle,
« Pour ton chevalier. »

Le voilà!... O pouvoir de l'harmonie!

SCÈNE X.

GEORGINA, DARSIE, MORTON.

MORTON, entr'ouvrant la porte avec précaution, et s'avançant en parlant à demi-voix.)

Taisez-vous donc, taisez-vous donc!

GEORGINA ET DARSIE, étonnés.

Comment!

MORTON.

Vous faites-là un bruit qui va réveiller ce pauvre Patrik, car il dort, et je viens vous dire de finir.

GEORGINA, avec ironie et dépit.

Quoi! c'est pour cela que monsieur a pris la peine de venir?

MORTON.

Sans doute; cela m'impatientait.

DARSIE, à part.

Si jamais celui-là fait un dilettante!

MORTON, à Georgina.

Te voilà prévenue, adieu.

GEORGINA, bas à Darsie.

Trouvez moyen de le retenir, ou il nous échappe encore.

DARSIE.

Soyez tranquille. (Arrêtant Morton au moment où il va rentrer dans la chambre.) Monsieur Morton...

MORTON.

Comment, tu sais mon nom?

DARSIE.

Qui ne le connaît pas?... Chacun sait que vous êtes l'homme d'Angleterre le plus obligeant, et nous avons un service à vous demander.

MORTON.

Un service! Me voilà, frère, dispose de moi; je ne t'aimais pas, tu me déplaisais; mais tu as besoin de moi, nous sommes amis. Que veux-tu?

DARSIE.

Je vais épouser miss Georgina.

MORTON.

Est-il possible!

GEORGINA.

Oui, vraiment. Oh! ce n'est pas un quaker, il n'a pas de préjugés. Est-ce que cela te fâche?

MORTON, froidement, à Darsie.

Je t'en fais compliment.

GEORGINA, l'observant avec curiosité.

Du fond du cœur?

MORTON, regardant Georgina avec regret.

Oui... à lui.

GEORGINA, gaiment.

Et à moi aussi! je te plairai... je ne serai plus danseuse, je serai une grande dame; tu aimes les grandes dames.

MORTON.

Moi!...

GEORGINA.

Oh! tu les aimes; et comme je vais être marquise, j'ai de l'espoir.

MORTON.

Marquise ou non, tu seras toujours...

GEORGINA.

Hein!...

MORTON.

Toujours la même.

GEORGINA, d'un air doucereux.

Et que suis-je donc?

MORTON.

Je ne veux pas le dire, car j'ignore pourquoi, mais

il y a dans le son de ta voix, dans tes regards, quelque chose qui m'irrite, qui me mettrait en colère, ce qui ne m'arrive jamais. (A Darsie.) Parle, toi, que me veux-tu?

DARSIE.

J'ai mes témoins pour le contrat et la cérémonie, mais miss Georgina n'en a pas.

GEORGINA.

Et si tu voulais m'en servir...

MORTON.

Moi, ton témoin!

GEORGINA.

Pourquoi pas?

MORTON.

Tu me connais d'aujourd'hui seulement.

GEORGINA.

C'est assez pour t'estimer, t'apprécier, et te demander un service.

MORTON.

D'ordinaire, cela regarde les parens.

GEORGINA.

Si je n'en ai pas... si je suis orpheline...

DARSIE.

Vraiment!

GEORGINA.

Je n'ai jamais eu d'autre famille que mistriss Mowbray, une maîtresse de pension, chez qui j'ai été élevée.

MORTON, cherchant à se rappeler.

Mistriss Mowbray... J'en ai connu une à Cantorbéry.

GEORGINA.

C'est celle-là; un célèbre pensionnat, très distingué, très cher, où je m'ennuyais à périr.

MORTON, rêvant.

Cela se trouve à merveille; service pour service, j'en ai aussi un à te demander. Puisque tu as été élevée dans cette maison, y as-tu connu, il y a sept ou huit ans, une jeune fille que l'on nommait *miss Barlowe?*

GEORGINA, troublée, et avec émotion.

Miss Barlowe!... Je l'ai connue beaucoup... Quel intérêt y prends-tu? dis-le moi... Je le veux... je t'en prie... Mais voyons donc...

MORTON, froidement.

Un défaut de plus, tu es curieuse!... Malheureusement pour ta curiosité, l'histoire que j'ai à te dire n'a rien d'extraordinaire ni d'intéressant. Il y a huit ans, à peu près, et c'était lors de mon premier voyage sur le continent, j'arrivai au milieu du jour à Cantorbéry; et, selon l'usage, pendant qu'on changeait nos chevaux, une foule de mendians entouraient ma voiture... Je leur jetai une poignée de monnaie, sur laquelle ils se précipitèrent tous ardemment, excepté un enfant, une petite fille de neuf ou dix ans, qui, couverte de haillons, se tenait à l'écart en pleurant; je descendis, j'allai à elle, et lui offris une pièce d'or.... « Gardez-la, me dit-elle en me montrant les autres « pauvres; ils me la prendraient. — Et pourquoi? « — Je suis seule au monde; j'ai faim, j'ai froid, et « je n'ai plus de père. — Tu en as un, lui dis-je, « viens! » Et je l'emmenai.

DARSIE.

Sans autre information, sans autre titre?

MORTON, froidement.

Elle avait froid, et elle avait faim.

GEORGINA, avec attendrissement.

Ah!... continue, je t'en prie.

MORTON.

Ma première idée fut de la faire monter dans ma voiture; mais que faire d'un enfant, pendant un voyage de long cours?... Comment la soigner, l'élever?... moi, garçon, qui marche toujours seul!... J'étais donc au milieu de la rue, la tenant par la main, et fort embarrassé d'elle et de moi, lorsqu'en levant les yeux, je vois écrit au-dessus d'une grande porte cochère : *Pensionnat de jeunes ladies; Mistriss Mowbray, institutrice*, etc., etc. J'entre, je demande la maîtresse de la maison; je lui confie ma jeune protégée, que je la prie d'élever comme une princesse, sous le nom de *miss Barlowe*, une parente que j'avais perdue; je paie quatre années d'avance, le temps pendant lequel je devais être absent; et, enchanté de ma rencontre, je remonte en voiture; et le soir j'étais à Douvres, de là, en France, en Prusse, en Allemagne, *et cætera*... mon tour d'Europe.

DARSIE.

Et vous n'avez pas eu de ses nouvelles?

MORTON.

Une fois, au bout de quatre ans, lors de mon retour, je voulais voir par moi-même...

DARSIE.

Si elle avait fait des progrès...

MORTON, froidement.

De très grands; elle avait disparu depuis un an, avec son maître de danse qui l'avait enlevée.

DARSIE.

Admirable. (Passant à la droite de Georgina.) Je ne m'attendais pas au dénouement.

MORTON.

Ni moi non plus.

GEORGINA.

Et vous cherchez à savoir ce qu'elle est devenue pour vous venger?

DARSIE.

Pour la punir?

MORTON.

Non, ami; pour lui offrir mes secours et mes conseils... car maintenant, plus que jamais, elle doit en avoir besoin.

GEORGINA.

Ah! quel excès de bonté!

DARSIE.

Qu'avez-vous donc?

GEORGINA, à demi-voix.

Moi! rien... Laissez-nous, de grâce.

DARSIE.

Vous voilà tout émue.

GEORGINA, s'efforçant de sourire.

Pouvez-vous le penser?

DARSIE, vivement, à demi-voix.

C'est donc exprès?... C'est bien, très bien... Une émotion de commande. Puisque cela va commencer, je vous laisse. Je reviendrai dans l'instant savoir où nous en sommes.

(Il entre dans l'appartement de Georgina.)

SCÈNE XI.

GEORGINA, MORTON.

GEORGINA, regardant sortir Darsie.

Grâce au ciel, il s'éloigne. (S'approchant de Morton.) Ah! monsieur, comment vous dire ce que m'a fait éprouver votre récit? Il m'intéressait plus que vous ne pouviez le penser; car cette infortunée, cette orpheline qui doit tout à votre généreuse protection, elle est près de vous, c'est moi.

MORTON, vivement et avec émotion.

Comment!... (Il s'arrête et reprend froidement.) Ah! c'est toi?

GEORGINA.

Vous n'en êtes pas plus étonné?

MORTON.

Non, à la manière dont tu as commencé, tu devais finir ainsi; et tu n'as plus besoin de moi.

GEORGINA.

Plus que jamais. Daignez m'écouter; je dois à vous et à moi-même quelques explications qui, peut-être, vous prouveront que vous me jugez trop sévèrement.

MORTON.

Je le désire, parle.

GEORGINA.

Si vous vous rappelez comment je fus présentée par vous à mistriss Mowbray, les vêtemens que je portais, lorsque j'entrai chez elle, vous concevrez aisément les mauvais traitemens et les dédains auxquels je fus en butte de la part de mes compagnes, jeunes personnes presque toutes riches et de haute naissance, qui auraient rougi de s'exposer à mon amitié ou à ma reconnaissance. Aussi, on me fuyait, on m'évitait, on ne m'appelait que l'enfant trouvé, la mendiante!... Que d'humiliations! que de honte!... J'y étais d'autant plus sensible, que l'éducation même que, grâce à vous, je recevais, élevait mon ame, développait ma pensée, et me donnait déjà, pour les gens du grand monde, ce mépris qu'ils appellent maintenant de l'indifférence, de la fierté!... Ah! c'est de la vengeance... Enfin, que vous dirai-je? je fus si malheureuse pendant trois ans, que je regrettai la position dont vous m'aviez tirée; la liberté, même avec la misère, me semblait le premier des biens. Mais, ne sachant où vous écrire, à vous, mon seul protecteur sur la terre, ne pouvant me plaindre à vous de ma honte et de mon esclavage, je ne cherchais que les moyens de m'y soustraire; un seul se présenta: J'avais alors treize ans, et j'annonçais quelques talens pour la danse; Sir Hugh, qui était mon maître, et qui seul semblait me porter quelque intérêt, me proposa de m'emmener avec lui, de me faire débuter, de me donner un état libre, indépendant. Je n'entendis que ce dernier mot, j'acceptai, je partis; mais non comme on vous l'a dit, avec un séducteur: celui-

là avait soixante ans, et de plus, il avait des vues plus étendues, que je ne tardai pas à connaître.

MORTON.

Comment cela?

GEORGINA.

Dans une campagne, à quinze lieues de Londres, où il me conduisit, et où je restai deux ans à me perfectionner, dans ce qu'il appelait son art, venait souvent un des premiers lords d'Angleterre, un duc, qui seul était admis chez nous; il était vieux et immensément riche.

MORTON.

Quelle horreur!

GEORGINA.

Vous comprenez maintenant le sort qui m'était réservé, et je ne pouvais m'y méprendre, car mon digne professeur, laissant de côté toute dissimulation, m'avait déjà félicitée sur ma fortune future, dont il se vantait, se recommandant d'avance à ma reconnaissance et à ma protection; et c'était le lendemain qu'on attendait le duc. Je ne pris conseil que de moi-même, je partis dans la nuit.

MORTON.

Pauvre enfant. Et comment?

GEORGINA.

Un jeune homme, notre voisin, à qui je m'étais confiée, m'avait aidée et protégée dans ma fuite; et, s'il faut vous l'avouer, je m'étais adressée à lui, parce que, depuis long-temps, ses yeux m'avaient dit qu'il m'aimait, qu'il m'adorait; du moins, il tremblait devant moi; cela m'avait donné du courage. C'était là

première fois que j'essayais le pouvoir de mes charmes; et jamais esclave ne fut plus respectueux et plus soumis. Il m'aimait tant!

MORTON.

Et toi?

GEORGINA.

Moi!... pas du tout.

MORTON.

Une pareille conduite!... c'est mal.

GEORGINA.

Je n'ai pas dit que tout fût bien; mais il s'agissait de mon honneur, et la coquetterie était alors de la vertu.

MORTON.

Après; continue.

GEORGINA.

Arrivée à Londres, je débutai; et je ne puis vous dire avec quel succès, quel enthousiasme!... Dès ce jour, je n'eus plus besoin de protection; humble et pauvre le matin, le soir j'étais une puissance, que les lords et les directeurs du théâtre adoraient à genoux. Ah! que je leur ai fait expier cher les humiliations de ma jeunesse!... que mes caprices m'ont vengée de ceux du sort!... Mon bonheur était d'éclipser mes anciennes compagnes, de voir à mes pieds leurs amans, leurs époux, que mes dédains leur renvoyaient!... Nobles conquêtes pour elles, et pas assez pour moi. Indifférente sur le présent, qui ne disait rien à mon cœur, je ne songeais qu'au passé, au seul être qui se fût jamais intéressé à mon sort; j'aurais donné tout au monde pour le retrouver, pour lui

faire hommage de mes triomphes, pour lui prouver ma reconnaissance.

MORTON.

Est-il possible!

GEORGINA.

Pouvez-vous en douter? Regardez autour de moi, et voyez quelle est ma vie.

AIR de Joseph.

Tout pour l'éclat, tout pour le monde,
Rien pour moi, rien pour le bonheur.
Ces vœux qu'on m'adresse à la ronde
N'arrivent point jusqu'à mon cœur.
Et, pour moi, chaque jour s'écoule
Dans les plaisirs et dans l'ennui.
J'ai des adorateurs en foule,
Et je n'ai pas un seul ami.

MORTON.

Tu te trompes; il en est un qui ne t'abandonnera pas.

GEORGINA, avec joie.

Vous!...

MORTON.

Je suis le plus ancien, du moins, et je le serai toujours. Oui, depuis que tu as parlé, je crois en toi; tu as de la fierté dans l'ame, de la franchise dans le cœur; et, malgré tes torts et tes défauts, ou peut-être même à cause d'eux, je t'estime.

GEORGINA, timidement.

Des défauts!... vous trouvez donc que j'en ai beaucoup?

MORTON.

Mais oui, beaucoup!... c'est le mot.

GEORGINA.

Heureusement vous voilà; et maintenant que nous sommes amis, vous me les direz tous.

MORTON.

Tu peux y compter.

GEORGINA.

C'est bien; à charge de revanche.

MORTON.

Ah! j'en ai donc aussi?

GEORGINA, baissant les yeux.

Mais...

MORTON.

Beaucoup?

GEORGINA.

Non, quelques-uns. Il est vrai que je ne vous connais que d'aujourd'hui.

MORTON.

Lesquels?... Dis-les, pour que je me corrige.

GEORGINA.

Vous êtes l'honneur, la probité même, vous avez toutes les vertus...

MORTON.

Femme!... je te croyais mon amie, et tu me flattes.

GEORGINA.

Attendez; mais ces vertus, vous ne les pratiquez pas pour vous seul, ou pour la vertu elle-même; vous êtes un peu comme moi, quand je suis sur le théâtre; vous pensez aux spectateurs, à la galerie, et vous regardez... si on vous regarde.

MORTON, étonné.

Comment! ce serait vrai?

GEORGINA.

Oui, l'originalité de vos manières, de votre costume, attire sur vous l'attention; et il me semble qu'un sage tel que vous devrait plutôt la fuir.

MORTON, réfléchissant.

Personne encore ne m'avait dit cela, et tu as peut-être raison. (Réfléchissant.) C'est étonnant!

GEORGINA, souriant.

Étonnant que j'aie raison!... qu'une femme puisse avoir quelque idée juste!... Voilà encore un défaut qui prend naissance dans la bonne opinion que vous avez de vous. Cela, mon cher maître, c'est de la vanité, de l'orgueil.

MORTON.

Oui; tu dis vrai, tu as vu ce que je ne m'expliquais pas à moi-même!... Georgina, je t'avais mal jugée, tu n'es pas une femme ordinaire.

GEORGINA.

Moi!... Mais jusqu'ici je n'étais entourée que de gens futiles, de fats, d'étourdis; et l'étourderie et la futilité, cela se gagne. D'aujourd'hui seulement, j'ai vu un homme de mérite; et je commence... (D'un ton caressant) Pour que cela continue, pour que je devienne tout à fait digne de vous, il faut, mon cher bienfaiteur, que vous me promettiez de me voir.

MORTON, après l'avoir regardée.

Je viendrai.

GEORGINA, de même.

Souvent?

MORTON, de même.

Tous les jours, quand tu seras visible, quand tu seras seule.

GEORGINA, vivement.

Je renverrai tout le monde; et pour commencer, cette invitation pour ce soir, que ce matin vous avez refusée...

MORTON.

Je l'accepte maintenant.

GEORGINA.

Vous me le jurez?

MORTON.

A quoi bon? Je n'ai pas deux paroles, quand il n'y a qu'une vérité.

GEORGINA.

Ah! que je suis heureuse!

Air de madame Duchambge.

Quoi! vous viendrez? je vous verrai sans cesse!

MORTON.

C'est mon bonheur, et mon plus cher espoir.
Je te l'ai dit.

GEORGINA.

Ah! pour moi quelle ivresse!
Vous qui tantôt redoutiez de me voir!
De sa frayeur votre ame revient-elle?

MORTON.

Peut-on rien craindre auprès de l'amitié!

GEORGINA.

Tantôt pourtant vos yeux me trouvaient belle.

MORTON.

En t'écoutant je l'avais oublié.

GEORGINA.

Vraiment!

MORTON.

Et si tu savais, Georgina...

GEORGINA.

Quoi donc?

(En ce moment est entré Darsie, un journal à la main; il s'est arrêté à la porte de l'appartement de Georgina, et part d'un éclat de rire en voyant Morton auprès d'elle.)

DARSIE.

Pardon, cet article du journal...

MORTON.

On vient; plus tard nous achèverons cet entretien.

GEORGINA.

Pourquoi pas sur-le-champ?

MORTON.

Plus tard. Adieu, amie, adieu.

(Il lui serre la main, et rentre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XII.

DARSIE, GEORGINA.

DARSIE, riant.

A merveille; contez-moi tout cela, je suis impatient de savoir les détails.

GEORGINA.

Dans un autre moment; j'ai besoin de me rappeler, de me recueillir; j'ai besoin d'être seule.

DARSIE.

Pour méditer de nouveaux complots; je suis là, prêt à vous seconder, comme je l'ai déjà fait.

GEORGINA, à part.

Ah! quel ennui!

DARSIE.

Faut-il inventer quelque ruse pour le retenir, pour le forcer à rester?

GEORGINA, vivement.

C'est inutile, il ne s'en va pas; il reste, il soupe avec nous, il me l'a promis.

DARSIE.

Victoire!... et comment?...

GEORGINA, en s'en allant.

Vous le saurez, je vous le dirai. Adieu, adieu; cela me regarde, ne vous mêlez de rien.

(Elle rentre dans son appartement.)

SCÈNE XIII.

DARSIE, SEUL.

Ne pas m'en mêler! si vraiment; il ne sera pas dit que je n'y ai pas mis du mien; et puisqu'il soupe ici ce soir, puisque nous en sommes déjà là, je me charge du reste.

(Se mettant à table et écrivant.)

Air de Thémire.

J'ai bien voulu la laisser faire;
Mais le succès sera flatteur.

Faute de mieux, dans cette affaire,
Ayons, du moins, part à l'honneur.
Combien d'autres, sans plus de peine,
Ont trouvé l'art de s'illustrer!
Dès que la victoire est certaine,
C'est le moment de se montrer.

Une circulaire à tous nos amis. Grand souper; orgie complète. Du vin de Champagne dans les carafes; et nous grisons le quaker, qui tombe chancelant aux pieds de Georgina... Tableau admirable!... Holà! quelqu'un...

(Il sonne.)

SCÈNE XIV.

DARSIE, TOBY, QUI EST ENTRÉ QUELQUES INSTANS AUPARAVANT.

TOBY.

Ce pauvre Patrik, qui, malgré son indisposition, voudrait toujours nous voir mariés, et dès aujourd'hui... (Apercevant Darsie.) Ah! un monsieur qui écrit.

DARSIE, le regardant.

En voilà un que je ne connaissais pas; tu arrives donc d'aujourd'hui?

TOBY.

Oui, monsieur, à l'instant.

DARSIE.

Sais-tu écrire?

TOBY.

Tiens, cette question! Sans doute, et à votre service, et à celui de tous les gens de cette maison, qui sont

si bons et si obligeans, et où l'on nous traite si bien. Dites-moi seulement ce qu'il faut faire.

DARSIE.

Transcrire cette lettre; ces quatre lignes, et en faire une douzaine de copies, que tu m'apporteras, là, au salon; (Il se lève.) et puis je te dicterai les adresses qu'il faudra y mettre.

TOBY, se mettant à la table.

Oui, monsieur; ce ne sera pas long... Faut-il que ce soit en ronde, ou en coulée?

DARSIE, s'en allant.

Comme tu voudras, pourvu que tu te dépêches. Il a un air bon enfant... et, après mon mariage, je le garderai pour secrétaire. Une bonne place, je n'écris jamais.

(Il entre chez Georgina.)

SCÈNE XV.

TOBY, PUIS MORTON.

TOBY, à la table.

Allons, faut être serviable; c'est bien le moins..... Voyons ce que cela chante... (Cherchant à lire.) « Mon... mon cher ami. »

MORTON, sortant de la chambre à gauche.

Dans aucun de ses livres, Ben-Johnson n'a défini le sentiment que j'éprouve en ce moment; il me semble que j'ai une nouvelle existence; il me semble que tout est bien, et que j'aime tout le monde.

TOBY.

Qu'est-ce que je vois-là?... et quelle indignité?.... Moi, écrire une lettre pareille!

MORTON.

Qu'as-tu donc, ami Toby?

TOBY.

Ce que j'ai, monsieur Morton?... Je ne m'y connais guère... Mais j'ai idée qu'on veut ici se moquer de vous.

MORTON, froidement.

De moi, cela m'est égal.

TOBY.

Ce ne me l'est pas, à moi... et j'apprendrai à ce monsieur, qu'il soit milord ou non, à signer des injures contre vous, contre mon bienfaiteur.

MORTON.

Calme-toi.

TOBY.

Et venir encore me prier de les copier!

MORTON, tranquillement.

Ah! il t'en a prié... eh bien, ami, il faut le faire; il faut, autant que possible, être utile à tout le monde.

TOBY.

Mais vous ne savez donc pas!...

AIR: Amis, voici la riante semaine.

C'est un complot contre vot' caractère,
Dont un marquis, lord Darsie, est l'auteur.
Vous n'dites rien... Dieu! qu'ça m'met en colère
D'vous voir toujours souffrir tout sans humeur!
Et ce complot est m'né par un' certaine...
Miss... Georgina...

MORTON.

Ciel !

TOBY, à part.

Il pousse un soupir !

(Avec joie.)

Je crois qu'enfin ça lui fait de la peine.
A la bonne heure, au moins ça fait plaisir.

(Donnant la lettre à Morton.)

Lisez, lisez plutôt.

MORTON.

Tu te trompes.

(Lisant.)

« Mon cher ami,

« Nous préparons à James Morton une mystifica-
« tion admirable, qui ne peut avoir lieu sans vous....
« Je vous invite donc en mon nom, et en celui de miss
« Georgina, qui est à la tête du complot, à venir ce
« soir souper chez elle, et à assister à la première re-
« présentation du QUAKER AMOUREUX, parade phi-
« losophique en un acte.

« LORD DARSIE.. »

Qu'ai-je lu !....

(Il tombe dans un fauteuil.)

TOBY.

Ah! mon Dieu! monsieur Morton, qu'est-ce que vous avez donc?... Voulez-vous que j'appelle?

MORTON, l'arrêtant avec le bras sans le regarder.

Tais-toi... (Après une pause.) Laisse-moi seul.

TOBY, à part.

Comme le voilà troublé, malgré ses principes!...
(Haut.) Monsieur Morton, je crains... si vous vouliez...

MORTON.

Ce n'est rien, rien du tout... (Il se lève.) Mais nous ne pouvons rester ici ; va chercher une voiture pour emmener Patrik... Je t'attends.

TOBY.

J'y vole... Ah! mon Dieu!... c'est pourtant moi!... Mon pauvre bienfaiteur, que je vous demande pardon de vous avoir appris ainsi que tout le monde se moquait de vous! Vous ne vous en seriez peut-être pas aperçu.

MORTON, brusquement.

Va donc... (Avec douceur.) Va, Toby. (Toby sort.) Quand à moi, je n'attendrai pas son retour. L'ingrate ! je ne la reverrai plus jamais... jamais. (Il s'arrête.) Qu'elle soit heureuse au moins ; c'est mon dernier vœu, et ma seule vengeance. Partons... Que vois-je !.... c'est elle!

SCÈNE XVI.

MORTON, GEORGINA.

GEORGINA.

Eh! mais, où alliez-vous donc?

MORTON.

Je quittais ces lieux.

GEORGINA.

Ce n'est pas possible, vous m'avez promis de rester jusqu'à ce soir, et vous qui savez ce que c'est que la foi jurée, vous ne voudriez pas y manquer.

MORTON.

C'est vrai; on doit tenir parole, même à ses ennemis... C'est pour cela que je te prie de me rendre la mienne.

GEORGINA.

Parlez-vous sérieusement?

MORTON.

Oui.

GEORGINA.

Alors, je me garderai bien de vous obéir, avant de savoir d'où vient cet air sombre et menaçant... Que se passe-t-il en votre cœur?

MORTON.

Ne cherche pas à le connaître: car moi, qui ne sais ni tromper, ni feindre, je te dirai la vérité.

GEORGINA.

Je la demande.

MORTON.

Et tu me laisseras sortir?

GEORGINA.

Oui.

MORTON.

Eh! bien, femme, je te méprise!... adieu.

GEORGINA, le retenant.

Morton, Morton... ne me quittez pas ainsi... Vous ne voulez pas me réduire au désespoir... Restez, restez, de grâce!

MORTON.

Me retenir encore après ce que je t'ai dit!

GEORGINA.

Vous m'avez donné le coup de la mort... mais n'im-

porte, restez; j'aime mieux votre mépris que votre absence.

MORTON.

Ah! qui ne la croirait avec cette voix si douce et ce regard suppliant! Qui que tu sois, tu ne me tromperas plus. La ruse est ton instinct; c'est ta vie, c'est ton être! Le mien, c'est la franchise... Avant de te quitter pour jamais, je te dirai tout... Ce triomphe que ta vanité désirait, tu l'as obtenu, tu as réussi à troubler mes sens, à égarer ma raison... je t'aimais!

GEORGINA.

Vous! grand Dieu!

MORTON.

Oui, perfide... oui, ingrate!

GEORGINA, avec joie.

Parlez... parlez... je puis tout entendre maintenant.

MORTON, furieux.

Et elle se rit encore de mes maux!... elle ignore ce que je souffre; elle ne sait pas que ce cœur qui ne s'était jamais donné, lui était dévoué... lui aurait tout sacrifié, aurait tout bravé pour elle.

GEORGINA, enchantée.

Ah! que c'est bien!... continuez.

MORTON, avec colère.

Non, je ne continuerai pas, la raison m'est revenue, et tu n'es plus à craindre: car je te vois telle que tu es... toi, et ce lord Darsie.

GEORGINA.

Tu serais jaloux!... rassure-toi; je lui avais promis

de l'épouser, c'est vrai, mais si je n'aimais personne... et ce serment-là, je crois que j'en suis dégagée.

MORTON.

Tu espères en vain m'abuser, me donner le change, je connais ta perfidie; tiens, en voici la preuve.

(Il lui donne la lettre de Darsie.)

GEORGINA, après l'avoir lue.

Quoi! c'est là ce qui te fâche? ce n'est que cela?

MORTON, avec colère.

Et que peux-tu y répondre?

GEORGINA, froidement.

Que ce matin, c'était vrai peut-être; et que maintenant....

MORTON.

Eh bien!...

GEORGINA.

Mais vous ne me croiriez pas; vous auriez raison: ce n'est plus à mes discours, c'est à ma conduite à vous prouver si je vous aime. Tout-à-l'heure, je l'espère, vous n'en douterez plus; et après cela, toi, mon protecteur, mon ami, mon maître, tu décideras de mon sort.

(Elle va à son appartement, et, au moment de rentrer, elle jette un regard sur Morton, un regard affectueux. En ce moment entre Toby, qui aperçoit Georgina prête à sortir, et regardant encore Morton.)

SCÈNE XVII.

MORTON, TOBY.

TOBY.

Ah! mon Dieu!...

MORTON.

Eh bien? qu'as-tu donc?

TOBY, hors de lui.

C'est tout ce que je craignais... voilà mes visions qui me reprennent... c'est elle, encore elle. Monsieur Morton, la voiture est en bas... partons, partons bien vite.

MORTON.

Et pourquoi?

TOBY.

Parce que ma tête n'y résisterait pas... elle me poursuit partout, elle ou son image.

MORTON.

Et qui donc?

TOBY.

Celle que j'ai rencontrée dans cette si riche voiture... Et puis après.... le soir, resplendissante de lumières, dans un nuage... elle était là... je l'ai vue... elle vient de sortir...

MORTON, d'une voix altérée.

Georgina.

TOBY.

Non, c'est Catherine.

MORTON.

Catherine.

TOBY.

Je l'ai bien reconnue, cet air si doux et si tendre... ces yeux fixés sur les vôtres... c'est comme cela qu'elle me regardait, quand je croyais à ses sermens.

MORTON.

Ses sermens! tu en as reçu d'elle...

TOBY.

Sans doute.

MORTON.

Et elle allait en épouser un autre!

TOBY.

En épouser un autre!... cela ne se peut pas, monsieur Morton; cela ne se peut pas, j'ai sa parole... j'irai trouver celui qu'elle épouse... nous irons ensemble... vous lui raconterez tout; vous lui direz que, s'il a de l'honneur, de la probité; s'il n'est pas un méchant, il ne doit pas être complice d'un tel parjure.

MORTON.

Il suffit; tes droits sont sacrés, et qui que tu sois, mes principes m'ont appris que manquer à un serment, ou aider à le trahir, est d'un malhonnête homme. (A part.) Et cela ne m'arrivera jamais, dût mon bonheur en dépendre!

TOBY.

Voilà ce qu'il faut lui dire.

MORTON.

C'est bien, je lui dirai...

TOBY.

Ah! que vous êtes bon!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES ; DARSIE, ENTRANT PAR LE FOND ; IL TIENT UNE BOÎTE A PISTOLETS QU'IL DÉPOSE SUR LA TABLE.

DARSIE.

Quaker!... j'ai à te parler.

MORTON, à Toby.

Laisse-nous.

TOBY, en s'en allant.

Je vais tâcher de la revoir, si c'est possible...

(Il entre chez Georgina.)

MORTON, à Darsie.

Que me veux-tu ?

DARSIE.

Je reçois à l'instant une lettre de miss Georgina.

MORTON.

Que m'importe ?

DARSIE, avec chaleur.

Cela m'importe à moi : car elle renonce à ma main ; elle refuse d'épouser un lord, un marquis, un pair d'Angleterre. Pourquoi ? parce qu'elle prétend qu'elle vous aime, qu'elle vous adore ; que l'estime, la reconnaissance, l'amour... les phrases d'usage...

MORTON, avec joie.

Il serait vrai... tu en es bien sûr?

DARSIE.

Vous ne l'étiez pas?

MORTON.

Non vraiment.

DARSIE, à part.

Et c'est moi qui le lui apprends!... il ne manquait plus que cela.

MORTON, à part.

Ah! qu'il en coûte pour être d'accord avec soi-même!

DARSIE, s'approchant de lui.

Vous comprenez alors ce que je viens vous demander... je crois me connaître en mystifications, et c'en est une... Je la trouverais excellente, si c'était moi qui l'eusse faite; mais il ne me plaît pas d'en être l'objet... et ce sera l'affaire d'une minute, le temps de nous couper la gorge, ou de nous brûler la cervelle, à votre choix.

MORTON.

Fi! ami.

DARSIE.

Comment, fi! qu'est-ce qu'on peut trouver de mieux dans ce genre-là? il me semble que c'est très confortable. J'ai là mes pistolets tout chargés... rien n'y manque, marchons!

MORTON, avec un mouvement qu'il réprime à l'instant.

Ami, je ne peux me battre.

DARSIE.

Qu'est-ce à dire? vous ne pouvez vous battre?

MORTON.

Non, ami, un quaker ne se bat jamais.

DARSIE, allant prendre ses pistolets.

Alors un quaker ne doit pas plaire à la femme que j'aime... je ne connais que ça, moi... Vous vous battrez.

MORTON.

Je ne me battrai pas.

DARSIE.

Vous vous battrez... ou je vous proclamerai le plus grand poltron de la terre.

MORTON, à part.

Ah! Seymour!... Seymour!... (Il prend la main de Darsie qu'il secoue violemment. Darsie fait une grimace de douleur.) Ami, crois-moi, il faut plus de courage pour supporter que pour se venger... Tiens, je donnerais tout ce que je possède pour avoir d'autres principes, seulement pendant dix minutes, et pouvoir te châtier à mon aise... mais vrai, je ne le puis...

DARSIE.

Monsieur...

MORTON, prenant un des pistolets que tient Darsie.

Et afin que tu m'en saches quelque gré... viens. (L'entraînant près de la fenêtre à droite.) Vois-tu là-bas, dans la cour, à trente pas d'ici, ce frêle arbuste, dans une caisse? (Il tire par la fenêtre, et jette le pistolet.) Regarde-le maintenant.

DARSIE, près de la fenêtre, et regardant.

O ciel! il est brisé!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS; GEORGINA, TOBY.

GEORGINA, entrant avec effroi

Qu'ai-je entendu! quel est ce bruit?

MORTON.

Rien, un raisonnement que je faisais à milord, et dont, je l'espère, il doit reconnaître la justesse.

DARSIE.

Parfaitement!

GEORGINA.

Je respire.... cela m'avait fait une peur.... une frayeur...

MORTON.

Et maintenant que je t'ai prouvé que je ne manquais ni de force ni d'adresse, il m'est permis de te faire un aveu; c'est que je l'aime, je l'adore, et que je ne puis l'épouser.

DARSIE ET GEORGINA.

Que dites-vous?

DARSIE.

Et pourquoi?

MORTON, montrant Toby qui s'est avancé.

Tiens, voilà ma réponse.

DARSIE.

C'est mon secrétaire de ce matin.

MORTON, à Georgina.

Que sa vue te rappelle tes promesses... juge tes

devoirs; je connais les miens... et ce n'est pas moi qui serai jamais cause d'un manque de foi.

TOBY, tristement.

Vous êtes bien bon, monsieur Morton... ce n'est plus possible!

TOUS.

Et comment cela?

TOBY.

En vous quittant, je n'ai pu y tenir, j'ai été chez elle, chez Catherine... (A Georgina.) Pardon, mademoiselle, de vous appeler encore ainsi; c'est la dernière fois. (A Morton.) Elle m'a tout dit, elle m'a avoué qu'elle aimait quelqu'un; et, quand elle me l'a eu nommé, il m'a été impossible de lui faire un reproche... En ce moment est entrée Betty qui venait remercier madame... j'ai couru à elle, je lui ai proposé de l'épouser demain... aujourd'hui... quand elle voudrait..... Pauvre Betty! elle est si heureuse, que je le suis aussi... et je viens vous faire part que la bénédiction nuptiale aura lieu ce soir, entre huit et neuf, église Sainte-Marguerite, paroisse de Westminster.

GEORGINA.

Bon Toby!

MORTON.

Et qui t'obligeait à un pareil sacrifice? tu n'es pas quaker, toi!

TOBY.

C'est égal, je suis honnête homme.

DARSIE.

Est-il stupide, celui-là...

MORTON.

Oh! Ben-Johnson! celui-là était plus digne que moi de professer tes principes!

TOBY, passant à la droite de Morton.

Monsieur Morton, d'être quaker, est-ce que cela guérit du chagrin?

MORTON.

Cela instruit à le supporter.

TOBY.

Eh bien! écoutez... je me marie ce soir; mais demain matin, vous me ferez quaker.

MORTON.

Va, tu n'en as pas besoin, mais tu seras mon frère, celui de Georgina... et lorsque ton amour se sera calmé avec le temps, tu viendras nous rejoindre avec ta femme, vivre avec nous, augmenter notre bonheur, en y mêlant le tien... je t'enseignerai mes principes... et j'apprendrai de toi à les pratiquer.

CHŒUR.

AIR: Qu'à jamais elle reste dans l'éternel séjour (du DIEU ET LA BAYADÈRE).

On croyait être sage,
Le sort rit de nos vœux.
En vain la raison nous engage;
Parfois le hasard nous sert encor mieux,
Et souvent le plus sage
N'est que le plus heureux.

FIN DU QUAKER ET LA DANSEUSE.

LA FAVORITE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 16 mai 1831.

PERSONNAGES.

LORD SUNDERLAND.
MISS RÉGINALD, sa sœur.
COVERLY, ancien marin.
SIR ROBERT, propriétaire puritain.
ARTHUR, neveu de Sunderland.
MISS CLARENCE, pupille de sir Robert.
KETTLY, femme de chambre de Clarence.
GENS DU CHATEAU.
DOMESTIQUES.

La scène se passe dans le Cumberland, au château de Sunderland.

COVERLY.

EH BIEN!... QU'EST-CE QUE J'AI DIT?

La Fuvette Sc.

LA FAVORITE.

Le théâtre représente une salle gothique du château de lord Sunderland. Porte au fond ; deux portes latérales. Sur le premier plan, à droite de l'acteur, une grande croisée. Du côté opposé, une table avec écritoire, papier, plumes, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD SUNDERLAND, MISS RÉGINALD ET COVERLY SONT AUTOUR D'UNE PETITE TABLE RONDE ; MISS RÉGINALD LIT UNE GAZETTE ; LORD SUNDERLAND ET COVERLY FUMENT, ET BOIVENT DE TEMPS EN TEMPS UN VERRE DE PUNCH.

COVERLY.

Et toute la cour, qui voyage, est à Carlisle.

SUNDERLAND, à miss Réginald.

A deux lieues de mon château!... Vous en êtes bien sûre, ma sœur.

MISS RÉGINALD.

C'est la gazette qui le dit.

AIR : C'est des bêtis's d'aimer comm' ça (de M. L'Huillier).

« Hier, la nouvelle est constante,
« On prétend que sa majesté
« Donnait une fête charmante,
« Où chacun lui fut présenté. »
Par le journal c'est attesté.
« On a dansé la nuit entière
« Des menuets, des petits pas. »

COVERLY.

Des menuets, des petits pas !

SUNDERLAND.

S'est-on bien amusé, ma chère ?

MISS RÉGINALD.

La gazette n'en parle pas.

DEUXIÈME COUPLET.

SUNDERLAND, prenant la gazette et lisant.

« Miss Arabelle était absente,
« Au bal elle n'a point paru ;
« Et notre reine était brillante
« D'attraits, de grâce et de vertu.
« Attentif et galant près d'elle,
« Le prince admirait ses appas. »

COVERLY.

Le prince admirait ses appas !

MISS RÉGINALD.

Mais leur est-il toujours fidèle ?

SUNDERLAND.

La gazette n'en parle pas.
Non... elle n'en parle pas.

Mais ce que je vois de certain, c'est qu'ils s'amusent à la cour !... ils s'amusent sans nous !

COVERLY.

Le roi Jacques si près de ce château ! Par saint George ! si son mauvais génie pouvait l'y amener !...

MISS RÉGINALD.

Il n'aura garde... Quelle différence d'avec feu son auguste frère, S. M. Charles II, qui ne faisait pas un voyage dans le Cumberland sans s'arrêter dans ce château !... Mais aussi, quelle galanterie ! que d'exploits brillans !... on lui a connu au moins deux cents

maîtresses, (baissant les yeux.) sans compter celles qu'on ne connaissait pas.

SUNDERLAND.

Et sous son règne, quels bals! quelles fêtes! quels banquets! c'était là un souverain!... un cœur!... et un estomac vraiment royal!... Mais sous ce nouveau règne, on ne sait pas vivre.

MISS RÉGINALD.

On supprime toutes les places de la cour.

COVERLY.

On renvoie tous les gens de tête et de mérite.

SUNDERLAND.

On nous destitue, on nous exile dans nos terres; moi; ancien maître des cérémonies!

COVERLY.

Moi, ancien soldat parlementaire!

MISS RÉGINALD.

Moi, ancienne demoiselle d'honneur!

SUNDERLAND.

Cela ne peut pas aller ainsi.

COVERLY.

Cela ne peut pas durer.

MISS RÉGINALD.

Il nous faut un autre roi.

(Ils se lèvent. Lord Sunderland enlève la table, et la place sur le côté à gauche.)

COVERLY.

A quoi bon! celui-là ou un autre, ce sera toujours la même chose, il y aura toujours des gens plus riches que moi; car je n'ai pas un schelling! Parlez-moi du lord Protecteur, de feu Cromwell...

AIR de l'Écu de six francs.

Il n'était pas très-monarchique ;
Mais quel honnête homme !

MISS RÉGINALD.

Allez-vous
Nous vanter ce temps anarchique ?

COVERLY.

C'était là le bon temps pour nous,
Oui, c'était le bon temps pour nous !
Car les plus riches à la ronde
Étaient ceux qu'on voyait sans bien...
On ne pouvait leur prendre rien,
Ils pouvaient prendre à tout le monde.

Avec ma bonne épée, j'étais reçu et choyé partout ; Votre beau château de Sunderland m'aurait convenu, je m'y installais, et vous aviez la bonté de vous en aller en criant : *Vive Cromwel !...* et chapeau bas, encore ; sinon, je faisais sauter le chapeau, et souvent la tête avec. On était heureux alors ! on était libre !

MISS RÉGINALD, à part.

Dieu ! que ces gens-là ont mauvais ton !

COVERLY.

Maintenant, des shériffs, des constables, des lois ; tout l'attirail de la tyrannie. Pauvre Angleterre ! où en es-tu réduite !

MISS RÉGINALD, mystérieusement.

Cela changera peut-être bientôt.

COVERLY.

Vous croyez ?

MISS RÉGINALD.

Je l'espère ; et comme on peut se confier à vous, comme vous êtes un homme de cœur...

SUNDERLAND.

Dont nous avons peut-être besoin, je vous ai invité à venir prendre le punch, ce soir, avec nous.

COVERLY.

Comme vous voudrez, mon voisin; je ne refuse jamais. Vous êtes riches, vous autres, et nous ne le sommes pas, c'est notre part que vous avez; alors, les dîners que vous me donnez souvent, l'argent que vous me prêtez quelquefois, j'accepte sans façon, parce que cela tend à rétablir l'équilibre... (lui tendant la main) et l'égalité avant tout. Voilà comme je suis.

SUNDERLAND.

Vous êtes bien honnête.

COVERLY.

Eh bien! vous disiez donc...

SUNDERLAND.

Que nous passons ici, entre amis, notre temps à conspirer.

COVERLY.

Ça ne peut pas nuire.

MISS RÉGINALD.

Et cela occupe.

(On frappe en dehors, à la porte du fond.)

SUNDERLAND.

Ah! mon Dieu! qui peut frapper ainsi?

MISS RÉGINALD.

Je suis toute tremblante.

SUNDERLAND.

Si c'étaient des émissaires du roi!

(On frappe de nouveau.)

ROBERT, en dehors.

Ouvrez-moi donc!

MISS RÉGINALD, allant ouvrir.

C'est sir Robert, un des nôtres.

COVERLY.

Le seigneur du château voisin; ce vieil avare puritain que je ne puis souffrir.

SUNDERLAND.

Ni moi non plus!... nous ne sommes jamais d'accord; mais quand on conspire, ça ne fait rien.

(Pendant ce temps, miss Réginald a été ouvrir la porte du fond, et est entré sir Robert, qui l'a saluée.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS; SIR ROBERT.

ROBERT.

Qu'aviez-vous donc à me faire ainsi attendre?... savez-vous que ça commençait à me faire peur!

SUNDERLAND.

Parbleu! vous nous l'avez bien rendu. Qui vous amène à cette heure?

ROBERT.

D'importantes nouvelles; et je venais... (Apercevant Coverly.) Que vois-je? le capitaine Coverly! (Bas.) Que faites-vous ici de ce vieux soldat de Cromwell?

SUNDERLAND, bas.

Il est à notre solde, et peut nous servir; (haut.) et vous pouvez hardiment parler devant lui, c'est un brave.

ROBERT.

A la bonne heure. Vous saurez que miss Clarence, ma nièce, était liée autrefois avec mademoiselle Hide, avant qu'elle ne devînt duchesse d'York, et par suite reine d'Angleterre. C'est par elle que j'ai fait adresser mes demandes.

(Coverly est allé s'asseoir auprès de la petite table à gauche.)

MISS RÉGINALD.

A la reine?

ROBERT.

A la reine elle-même, qui, par égard pour son amie d'enfance, a daigné y prendre le plus vif intérêt, et a parlé de nous au roi.

SUNDERLAND.

Quel bonheur!

COVERLY, de sa place.

Qu'est-ce que cela signifie?

(Il boit et fume.)

SUNDERLAND.

On vous le dira, mon cher ami; vous ne pourriez pas comprendre. (A sir Robert.) Eh bien! achevez...

ROBERT.

Eh bien!... le roi avait compris que des mécontens tels que nous pouvaient devenir redoutables, et loin de repousser nos prétentions, il était prêt à rendre à votre sœur sa place de dame d'atours, à vous donner à vous une des charges de sa maison, et il allait signer ma nomination de trésorier de sa cassette, lorsqu'est venue se jeter à la traverse miss Arabelle Churchil.

SUNDERLAND.

Miss Arabelle!... qu'est-ce que c'est?

ROBERT.

Vous ne la connaissez pas?

SUNDERLAND ET MISS RÉGINALD.

Nullement.

ROBERT.

La personne qui, dans ce moment, a le plus de crédit à la cour, la femme la plus jolie, la plus adroite, la plus séduisante, et dont les charmes ont fasciné les yeux du roi, la favorite, en un mot.

MISS RÉGINALD.

Il aurait une maîtresse!

ROBERT.

Il en a une.

MISS RÉGINALD ET SUNDERLAND.

Quelle indignité!

MISS RÉGINALD.

Et c'est elle qui l'emporte sur nous!

SUNDERLAND.

Et sur la reine!

ROBERT.

Sur tout le monde. Vous ne vous imaginez pas jusqu'où va son pouvoir; elle dispose à son gré des honneurs, des titres, des emplois; jusqu'à son frère, le petit Churchil, un simple officier, qu'elle prétend faire nommer duc de Marlborough; et elle en viendra à bout, si elle le veut. C'est elle qui a persuadé au roi que nous étions des ambitieux finis, usés, des gens nuls, dont on n'avait rien à craindre.

SUNDERLAND.

C'est ce que nous verrons.

ROBERT.

Et tant qu'elle sera la maîtresse du roi, tant qu'elle occupera cette place, nous ne pourrons point ravoir les nôtres.

MISS RÉGINALD.

Il faut la renverser.

SUNDERLAND.

Il le faut; guerre à mort!

TOUS TROIS.

Nous le jurons!

SUNDERLAND, à Coverly.

Et vous, capitaine?

COVERLY, se levant et prenant place à la gauche de Sunderland.

Je ne comprends pas; mais c'est égal, dès qu'il faut renverser, je suis là; renversons tout.

SUNDERLAND.

A la bonne heure. Il s'agit maintenant de savoir comment s'y prendre.

MISS RÉGINALD.

Il faudrait de l'adresse.

ROBERT.

De l'esprit.

COVERLY.

Cela ne me regarde plus.

ROBERT.

Nous avons laissé passer le bon moment pour lui nuire; car depuis une semaine elle était en voyage: elle est allée à Keswick visiter ses environs pittoresques et la cataracte de Lowdore.

SUNDERLAND.

Vous avez raison; on aurait pu profiter de cette absence.

MISS RÉGINALD.

Et quand revient-elle?

ROBERT.

Ce soir même, elle est attendue à Carlisle, où elle doit rejoindre le roi.

SUNDERLAND, réfléchissant.

Venant de Keswick, elle doit passer par ici.

MISS RÉGINALD.

Qu'importe?

SUNDERLAND.

Si on savait à quelle heure?

ROBERT.

A sept heures précises, à ce que m'a dit William, le maître de poste, chez qui les relais sont commandés.

SUNDERLAND, vivement.

Attendez!

TOUS.

Qu'est-ce donc?

SUNDERLAND, passant entre sir Robert et miss Réginald.

Un projet, un nouveau projet, qui est d'une force de conception... et si ce n'était la crainte de se compromettre...

MISS RÉGINALD ET ROBERT.

Parlez.

SUNDERLAND.

Non, décidément, ça me fait peur; c'est trop hardi.

COVERLY, brusquement.

C'est ce qu'il faut; voilà les expéditions que j'aime.

SUNDERLAND.

Il est de fait que nous avons là le capitaine; et que ce n'est pas nous, c'est lui qui se met en avant.

COVERLY.

C'est le poste que je préfère. Eh bien! voyons; par saint Cromwell, achevez.

TOUS.

Écoutons.

SUNDERLAND, après avoir regardé autour de lui et fait signe à sir Robert et à mis Réginald d'aller fermer les portes.

Lady Arabelle est notre ennemie... mortelle... déclarée... Il faut donc l'éloigner de la cour... l'en éloigner à jamais.

TOUS.

C'est dit.

SUNDERLAND.

Elle passera ce soir, à sept heures, en voiture de poste, au pied du château; à sept heures, dans cette saison, la nuit est complète.

TOUS.

Eh bien?

SUNDERLAND.

Caché par les roches qui bordent la grande route, le capitaine ira l'attendre.

COVERLY.

C'est dit: et, fussent-ils une douzaine, je vous réponds que ma bonne épée...

SUNDERLAND, allant à Coverly.

Lui ôter la vie!

COVERLY, tranquillement.

Eh bien! est-ce que ce n'est pas vous qui disiez...

SUNDERLAND, avec effroi.

Eh! non, sans doute, il ne s'agit que de l'enlever.

COVERLY, froidement.

Comme vous voudrez; comme ça, ou autrement, ça m'est égal.

MISS RÉGINALD, à demi-voix.

En vérité, cet homme-là me fait peur.

ROBERT, de même.

Et à moi aussi. (Haut.) L'enlever, c'est déjà bien assez; et encore, je me demande : à quoi cela servira-t-il?

MISS RÉGINALD.

Oui, mon frère, à quoi?

SUNDERLAND.

Vous me le demandez, et vous vous mêlez de conspirer! Vous ne comprenez pas, esprits inférieurs, et conjurés subalternes, qu'en la retenant prisonnière ici, dans ce château, sans qu'on sache ce qu'elle est devenue, sans qu'elle sache elle-même quels sont ses geoliers, nous profitons de son absence à la cour, pour nous avancer et pour lui nuire!

MISS RÉGINALD.

Mais que dira le roi de sa disparition?

SUNDERLAND.

C'est là le coup de maître; est-il si difficile de faire courir le bruit qu'un noble inconnu, un beau jeune homme l'a enlevée, de son consentement, et que tous les deux sont passés en France ou ailleurs?

MISS RÉGINALD.

Il a raison.

SUNDERLAND.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Il faut partout en semer la nouvelle ;
Et lorsqu'au roi chacun répétera
Que sa maîtresse est perfide, infidèle,
A le croire il commencera,
Et tout le monde aussitôt le croira.
Car à la cour, où chacun se redoute,
En politique aussi bien qu'en amours,
La trahison, en cas de doute,
Se présume toujours.

MISS RÉGINALD.

Il a raison.

SUNDERLAND.

Et d'ici à quinze jours, ou trois semaines, que d'évènemens peuvent arriver! Le roi ne peut-il pas l'oublier, ou choisir une autre maîtresse qui nous sera plus favorable ?

MISS RÉGINALD.

Quand nous devrions la lui donner nous-mêmes.

ROBERT.

A merveille ; voilà que cela marche.

SUNDERLAND.

Ma sœur et moi, nous attendrons ici la prisonnière et disposerons tout pour la recevoir ; vous, sir Robert, vous irez, pendant ce temps, avec le capitaine...

ROBERT.

Impossible, il faut que je me rende ce soir à Carlisle, pour mon mariage ; car je me marie demain.

SUNDERLAND.

Est-il possible!... et avec qui?

ROBERT.

Avec une personne dont je vous parlais tout-à-l'heure, miss Clarence, ma pupille, que j'ai fait revenir récemment de Londres; car le testament de son père me nomme son époux.

SUNDERLAND.

C'est bien le moment de se marier!

ROBERT.

C'est toujours le moment de faire une bonne affaire. Trente mille livres sterling de revenu! Il y a là-dedans de quoi payer bien des conspirations.

COVERLY.

Maintenant surtout qu'elles sont pour rien.

ROBERT.

Et puis ce voyage ne vous sera pas inutile; j'examinerai, j'interrogerai, je saurai ce qui se passe, ce qu'on aura dit à Carlisle de la disparition de la favorite; et dans la nuit, à mon retour, je vous apporterai des nouvelles.

SUNDERLAND.

A la bonne heure.

ROBERT, à part.

Je ne suis pas fâché de m'en aller, parce qu'au moins, si cela ne réussit pas, je n'y suis pour rien, je n'y ai pas assisté. (Haut.) Mais vous, capitaine, que je ne vous retienne pas.

COVERLY.

C'est dit; deux sons de cors vous apprendront la

réussite de l'expédition. Quant au billet de cinquante livres sterling que je vous ai souscrit nous en allumerons ma pipe.

SUNDERLAND.

Comment! cinquante livres sterling...

COVERLY.

Et de plus, cinquante autres pour mes peines.

SUNDERLAND.

Il lui faut toujours de l'argent.

COVERLY.

Comment? Est-ce que vous trouvez...

SUNDERLAND.

Eh bien! nous verrons, mon cher, nous verrons. (Aux autres.) Mais quoi qu'il arrive, mes amis...

MISS RÉGINALD.

Fidélité à nos sermens.

SUNDERLAND.

Ne séparons jamais nos intérêts.

ROBERT.

Point d'alliance avec la favorite.

TOUS.

Jamais!

MISS RÉGINALD.

En la renversant, c'est au prince lui-même que nous rendons service.

ROBERT.

Et nos places que nous retrouvons.

COVERLY.

Et les intérêts du pays, corbleu! le pays, messieurs.

SUNDERLAND.

Le pays avant tout.

QUATUOR.

AIR : Amour sacré de la patrie (de LA MUETTE.)

ENSEMBLE.

Amour sacré de la patrie,
Viens m'inspirer en ce moment.
Rends-nous l'audace et l'énergie,
Mes places et mon traitement.

(On entend une cloche en dehors.)

MISS RÉGINALD.

Mais qui peut venir à cette heure !

ROBERT, courant à la fenêtre.

Un officier du roi.

SUNDERLAND.

Chez moi... dans ma demeure !
C'est fait de nous.

MISS RÉGINALD, à la fenêtre.

Que vois-je ! Arthur, notre neveu !

SUNDERLAND.

(Aux autres.)

Qui l'amène ? Gardez qu'il vous voie en ce lieu.
Partez, que le ciel vous conduise ;
Du succès de notre entreprise
Dépend le salut général.

ROBERT.

Voilà notre fortune faite,
Je reviens au trésor royal.

SUNDERLAND.

Moi, je règle encor l'étiquette.

COVERLY.

Et moi, je suis grand amiral.

ENSEMBLE.

Amour sacré de la patrie,
Inspire-nous en ce moment.
Rends-nous l'ardeur et l'énergie,
Mes places et mon traitement.

(Ils sortent tous par le fond, excepté Sunderland; et au même instant entre, par la droite, Arthur, introduit par un domestique auquel il donne son manteau.)

SCÈNE III.

SUNDERLAND, ARTHUR.

ARTHUR.

Eh! bonjour, mon cher oncle.

SUNDERLAND.

Arriver à une pareille heure, dans mon château, et sans m'en prévenir.

ARTHUR.

Est-ce qu'on sait jamais le matin ce qu'on fera le soir? surtout quand on est soldat... état libre et indépendant, où l'on est maître... d'obéir à tout le monde... et notre régiment va prendre garnison à Carlisle.

SUNDERLAND.

A Carlisle!...

ARTHUR.

Oui, on parle de quelques bruits, de quelques agitations que voudraient faire naître des mécontens. (Voyant un geste de son oncle.) N'ayez pas peur, je suis là; et je vous réponds que s'ils bougent.... Aussi, passant près de votre château, je me suis dit: Je

vais aller rassurer mon oncle, lui demander à souper et à coucher.

SUNDERLAND, à part.

Quel contre-temps!

ARTHUR.

Je ne vous ai pas amené plusieurs de mes amis qui voulaient m'accompagner.

SUNDERLAND, à part.

Il ne manquait plus que cela. (Haut.) Vous avez très bien fait... comment les recevoir?...

ARTHUR.

Comment? c'est vous que cela regarde; si un ancien maître des cérémonies ne s'entendait pas en réception!... Je leur avais vanté les antiquités de ce château; ma tante Réginald, qui régnait sous l'autre règne... et vous surtout, mon cher oncle, philosophe en retraite, qui supportez votre disgrâce avec un courage héroïque, ce qui, du reste, ne m'étonne pas, car vous me disiez toujours autrefois que vous ne teniez pas aux places, aux dignités.

SUNDERLAND.

Oui, monsieur; cela peut être vrai, tant qu'on les occupe, mais dès qu'on ne les a plus, c'est bien différent. Après cela, si je gémis de mon inaction, c'est moins pour moi, dont la fortune est faite, que pour le prince et pour l'État, ce n'est pas en un jour qu'on fait un maître des cérémonies. Savez-vous par combien de travaux j'avais acheté mon expérience et mes talens? savez-vous à combien de cortéges je me suis trouvé? à combien de grands dîners

j'ai assisté, de ma personne?... Sans compter les travaux de la composition... Cette superbe cantate qu'on a chantée lors du couronnement... de qui était-elle? de moi, paroles et musique.

(Il chante.)

« D'où partent ces cris d'allégresse?
« Où court ce peuple qui s'empresse? »

ARTHUR.

Oui, mais des gens qui ont de la mémoire ont cru remarquer que cette cantate avait déjà servi pour le dernier roi, et même auparavant pour le lord Protecteur.

SUNDERLAND.

Est-ce ma faute si je fais des vers qui restent?... et puis de tout temps il y aura toujours *des cris d'allégresse, et du peuple qui s'empresse.* Et vous, mon neveu, vous devriez être indigné, comme moi, d'une disgrâce qui m'empêche de vous pousser et de vous être utile.

ARTHUR.

De ce côté-là, mon cher oncle, je vous rends justice.

AIR: Vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.

Lorsque la fortune fidèle
Jadis vous plaçait près du roi,
Jamais, mon cœur me le rappelle,
Mon oncle ne fit rien pour moi.
Mais depuis qu'il n'est plus en place,
Il est, mon cœur l'a bien jugé,
Toujours le même... et la disgrâce
Au moins ne vous a pas changé.

SUNDERLAND.

Monsieur...

ARTHUR.

Je ne vous en fais pas de reproche; je ne vous demande rien qu'à souper, et il semble même que vous ayez bien de la peine à vous y décider.

SUNDERLAND, troublé.

Moi, du tout... (A part.) S'il allait se douter de quelque chose. (Haut.) Je ne pourrai peut-être pas te tenir compagnie, mais on te servira, dans ta chambre, un chevreuil excellent et du vin de *Porto*, de plus un bon lit où tu feras bien de te coucher de bonne heure : car tu dois être fatigué et avoir besoin de dormir.

ARTHUR.

Du tout, mon oncle, je ne dors plus.

SUNDERLAND, à part.

Ah! mon Dieu! il nous entendra. (Haut à Arthur.) Et pourquoi ne dormez-vous pas?

ARTHUR.

Pourquoi... pourquoi?... c'est mon secret... c'est qu'il y a quelque chose qui me tourmente, qui m'agite et qui fait que je ne puis demeurer en place, ni rester un instant où je suis.

SUNDERLAND, à part.

Quel bonheur! s'il pouvait s'en aller. (Haut.) C'est tout naturel, à votre âge, le besoin de changer de lieu, le désir de voyager...

ARTHUR, vivement.

Justement! voyager, mais pour cela il me faudrait

ce que je n'ai pas; parce que la bourse d'un lieutenant...

SUNDERLAND.

Quoi! n'est-ce que cela? .. combien te faut-il?

ARTHUR.

Laissez donc... vous voulez rire.

SUNDERLAND.

Non vraiment... combien te faut-il?

ARTHUR.

Vous m'effrayez; vous êtes indisposé.

SUNDERLAND.

Quelle idée! je veux, puisque cela t'est nécessaire, que tu puisses partir dès demain.

ARTHUR.

Dès ce soir, après souper.

SUNDERLAND.

Et pour cela tu me demandes...

ARTHUR.

Cent guinées.

SUNDERLAND, lui donnant une bourse.

Les voici; et même quelques-unes de plus.

ARTHUR, comme s'il rêvait.

Est-il possible!... ah! ça, mon oncle, qu'est-ce qu'il vous prend donc? (Ouvrant la bourse.) Laissez-moi voir, je vous prie. (Regardant les pièces d'or.) Oui, vraiment, c'est de l'or.

AIR: Je vous comprendrai toujours bien (de l'Opéra-Comique.)

Premier or qu'un oncle chéri
M'ait donné depuis mon enfance,
Combien mon gousset est ravi
De faire votre connaissance!

(A Sunderland.)

Que le soin du remboursement
Ne fasse naître aucun nuage ;
Car, je vous en fais le serment,
Je vous le rendrai (*bis*) sur votre héritage.

Et après une telle générosité, je serais bien ingrat d'avoir des secrets pour vous. Apprenez donc que je suis amoureux... amoureux à en perdre la tête. Vous me demanderez comment?

SUNDERLAND.

Non, mon ami...

ARTHUR.

C'est égal, il faut que je vous le dise; j'ai besoin d'en parler, l'amour est bavard, et la joie aussi... Imaginez-vous qu'il y a quelques mois, je me trouvais à Brighton, et me promenais par hasard au bord de la mer. Je crus apercevoir de loin des jeunes filles du pays, qui, bien exactement enveloppées de leurs larges manteaux de laine, prenaient entre elles le plaisir du bain. Discrètement je m'éloignais, non sans avoir envie de retourner quelquefois la tête, lorsque j'entends plusieurs cris... La mer montait alors, et un vent léger qui l'agitait avait sans doute effrayé les jeunes baigneuses; car toutes s'enfuyaient, excepté une seule, qui, tremblante à l'aspect des vagues, restait immobile et courait risque d'être engloutie.

SUNDERLAND.

Je devine! le dénouement de rigueur... tu voles à son secours, tu la ramènes à bord.

ARTHUR.

En héros désintéressé; car, seulement alors, je jetai les yeux sur ma jeune *Néréide*, qui était évanouie dans mes bras... Imaginez-vous, mon oncle, une figure de roman, de ces visages qu'on peut lire quelquefois, mais qu'on ne voit jamais, et quand je l'eus transportée à l'auberge voisine, avec quelle voix enchanteresse elle demanda le nom de son libérateur! J'avais à peine répondu : « Arthur Seymour, « enseigne dans les gardes du roi, » que ses compagnes arrivèrent, il fallut me retirer; et le soir seulement, il me fut permis de m'informer de ses nouvelles, de passer auprès d'elle tout une soirée; mais soit caprice de sa part, soit que le souvenir du service que j'avais eu le bonheur de lui rendre, la fît rougir de reconnaissance, elle voulut rester inconnue, et elle partit, sans que j'aie pu soupçonner qui elle était.

SUNDERLAND.

La belle avance!

ARTHUR.

Vous jugez que, de ce moment, je ne pensais plus qu'à elle, et quelques semaines après, j'allais à Oxford rejoindre mon régiment, seul, à pied, sur la grande route... quand je dis seul, toujours avec elle, avec son image, qui ne me quittait pas... quand voici des nuages de poussière, des piqueurs, des jockeys, gare! gare! Je me retourne avec cet air de mauvaise humeur, que prennent volontiers les piétons qu'on écrase. C'étaient plusieurs voitures de la cour, et dans l'une d'elles, carrosse à six chevaux, j'aperçois ma

jeune dame, qui m'adresse de la main et du regard un salut enchanteur.

SUNDERLAND.

Ah! mon Dieu! c'était la reine.

ARTHUR.

J'en ai eu peur... heureusement le portrait de Sa Majesté, que j'ai vu depuis, est venu me rassurer; mais le plus singulier, c'est que, depuis ce moment, tout m'a réusi; je me suis distingué, je suis monté en grade; j'ai été nommé lieutenant; vous m'avez prêté de l'argent!... enfin, une foule d'évènemens plus extraordinaires les uns que les autres!... Mais plus de nouvelles de ma belle inconnue, et maintenant que, grâce à vous, me voilà en fonds, je vais parcourir l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, jusqu'à ce que je la retrouve.

Air du vaudeville de l'Homme vert.

Déjà le sort qui me seconde
Deux fois m'offrit ses traits si doux;
Sur la terre ainsi que sur l'onde...
Et le troisième rendez-vous
Encor plus incompréhensible
Peut avoir lieu l'un de ces jours.

SUNDERLAND.

Dans le ciel même...

ARTHUR.

C'est possible,
Les amoureux y sont toujours.

Et dès demain je vais à Carlisle demander un congé au colonel, ou au général, au roi lui-même, s'il le faut.

SUNDERLAND, avec intention.

Ou, ce qui vaut encore mieux, à miss Arabelle Churchill, à laquelle on ne peut rien refuser.

ARTHUR.

Oui, c'est ce qu'on dit; mais plutôt mourir que de rien devoir à de pareils moyens, et s'il n'y a que moi qui lui demande...

SUNDERLAND.

La connaissez-vous, Arthur?... et est-elle réellement aussi bien qu'on le dit?

ARTHUR.

Je l'ignore, je suis toujours en garnison, je ne l'ai jamais rencontrée; mais l'empire qu'elle exerce sur notre souverain atteste assez le pouvoir de ses charmes. Il ne pardonne pas la moindre offense contre celle qu'il aime.

SUNDERLAND, à part.

Ah! mon Dieu!

ARTHUR.

Malheur à qui oserait s'attaquer à elle! le ressentiment du roi serait terrible. On me l'a dit, du moins. Du reste, si vous tenez à avoir des détails, vous en aurez demain, par mes amis, qui la connaissent.

SUNDERLAND.

Eh! qui donc?

ARTHUR.

Ces jeunes officiers dont je vous parlais... Ne les amenant pas ce soir, je les ai invités pour demain à déjeuner... j'ai pensé que cela vous arrangerait mieux, et puis ils ne sont qu'une douzaine.

SUNDERLAND.

Une douzaine!... c'est fait de moi!

ARTHUR.

Qu'est-ce donc?

SUNDERLAND.

Rien.... (A part.) Maudit projet que j'ai eu là!.... chienne d'expédition!.... si elle pouvait manquer!.... (On entend en dehors deux sons de cor.) C'est fait de moi!... je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE IV.

SUNDERLAND, MISS RÉGINALD, ARTHUR.

MISS RÉGINALD, entrant vivement, et s'approchant de Sunderland, lui dit à demi-voix.

C'est fini, il n'y a plus à reculer.

SUNDERLAND, à part.

C'est bien ce qui m'effraie.

ARTHUR.

Bonsoir, ma chère tante.

MISS RÉGINALD.

C'est bon, c'est bon, je suis à vous tout-à-l'heure. J'ai besoin de m'entendre avec mon frère.

ALTHUR.

Si c'est sur mon souper, vous me ferez plaisir; et je vous laisse là-dessus toute liberté.

(Il va regarder les portraits qui décorent l'appartement.)

MISS RÉGINALD, pendant ce temps, à demi-voix et vivement à Sunderland.

Tout s'est passé le mieux du monde. Les chevaux

étaient conduits par un seul postillon, un jockey qui, tout effrayé, a mis pied à terre, s'est enfui à travers champs, et a laissé la voiture à la diposition du capitaine, qui a tourné bride, et vient d'entrer avec sa capture dans la grande cour, dont les portes se sont refermées.

SUNDERLAND.

Bonté de Dieu! qu'allons-nous devenir?

MISS RÉGINALD.

D'où vient cet effroi?... est-ce qu'Arthur la connaîtrait?

SUNDERLAND.

En aucune façon; mais une douzaine d'officiers de ses amis, qui arrivent demain, et qui ne connaissent qu'elle. Je ne veux pas la garder un instant de plus.

MISS RÉGINALD.

Ils ne la verront pas.

SUNDERLAND.

Laissez donc!... et le moyen de forcer nos gens au silence! Ne saura-t-on pas toujours dans le pays qu'une femme est ici prisonnière? et tous les émissaires du roi, qui dès demain vont battre les environs...

MISS RÉGINALD.

Il fallait penser à cela d'abord.

SUNDERLAND.

Je ne pense qu'après.

ARTHUR, venant à la droite de Sunderland.

Eh bien! eh bien! est-ce que vous vous disputez là, en famille?

SUNDERLAND.

Non, du tout. (A part.) Et être obligé de se contraindre!... ne pas oser avoir peur tout à son aise!... (Haut.) Ah! mon neveu, mon cher neveu. (Bas à miss Réginald.) Une autre idée qui me vient.

(Un domestique entre, et range l'appartement.)

MISS RÉGINALD, à voix basse.

Prenez garde... pensez d'abord.

SUNDERLAND, de même.

Je n'en ai pas le temps. (Haut à Arthur.) Es-tu homme à me rendre un service, un éminent service?

ARTHUR.

Après votre conduite généreuse, je me ferais tuer pour vous... (Vivement.) Mais après souper... parce qu'à jeun, voyez-vous, je ne vaux pas grand'chose.

SUNDERLAND, au domestique qui est dans l'appartement.

Qu'on serve sur-le-champ.

LE DOMESTIQUE.

Oui, milord.

(Il sort.)

SUNDERLAND, à Arthur.

Tu souperas, mon ami, tu souperas pour deux, car moi, cela me serait impossible.

ARTHUR.

Je tâcherai, mon cher oncle. Et pendant que l'on sert, dites-moi toujours ce dont il s'agit.

SUNDERLAND.

Tu veux voyager dès demain, dès ce soir : tu me l'as promis.

ARTHUR.

Certainement.

SUNDERLAND.

Et tu n'as pas d'itinéraire arrêté?

ARTHUR.

Aucun... peu importe par où je le commencerai.

SUNDERLAND.

A merveille. Maintenant, une autre question... mais réponds-moi franchement. Aimes-tu les jolies femmes?

ARTHUR, étonné.

Cette question...

MISS RÉGINALD, bas à Sunderland.

Y pensez-vous?

SUNDERLAND, bas.

Ça ne vous regarde pas. (Haut à Arthur.) Tu les aimes, je le vois; j'en suis sûr.

ARTHUR, avec impatience.

Eh! oui, mon oncle; mais comme je vous le disais, pas à jeun.

SUNDERLAND.

Ne t'impatiente pas, on va servir.... Et si, par exemple, comme tu n'as pas de compagnon de voyage, je te donnais à conduire une personne charmante dont tu serais le chevalier...

ARTHUR.

Moi!

SUNDERLAND.

Oui, pendant deux ou trois cents lieues... qu'est-ce que tu en dis?

ARTHUR.

Je dis que probablement je lui ferais la cour, et que cela ne vous conviendrait peut-être pas.

SUNDERLAND.

Du tout, cela me serait égal.

ARTHUR.

Vraiment ?

(Entre le domestique, qui annonce qu'on a servi.)

SUNDERLAND.

Tu es servi... viens... l'on va tout t'expliquer. (Bas à Réginald.) Vous voyez que par ce moyen elle ne reste pas ici, au château, sous notre responsabilité, qu'elle part réellement avec un jeune homme. (Haut.) Un beau jeune homme.

(On entend encore le son du cor.)

SUNDERLAND ET MISS RÉGINALD.

AIR : Berce, berce, bonne grand'mère.

Écoutons... c'est la prisonnière
Que { mon / son } ordre amène en ces lieux.
Laissons-la ; prudence et mystère !
Ne nous montrons pas à ses yeux.

ARTHUR, à Sunderland.

Dépêchons-nous, la faim me le commande...

SUNDERLAND.

Viens, tu seras mon héritier.

ARTHUR.

C'est bien ;
Mais je me meurs, et, pour peu que j'attende,
C'est vous bientôt qui deviendrez le mien.

ENSEMBLE.

SUNDERLAND, MISS RÉGINALD ET ARTHUR.

SUNDERLAND ET MISS RÉGINALD.

Hâtons-nous, c'est la prisonnière
Que { mon / son } ordre amène en ces lieux.
Laissons-la ; prudence et mystère !
Ne nous montrons pas à ses yeux.

ARTHUR.

Hâtons-nous... ô destin prospère !
Ce repas sourit à mes yeux ;
Qu'il paraisse, et gaîment, j'espère,
Je m'en vais m'en donner pour deux.

(Sunderland, Arthur et miss Réginald sortent par la porte à droite, et sur la ritournelle de ce morceau, entrent par le fond, Coverly, deux hommes armés, puis miss Clarence et Kettly.)

SCÈNE V.

COVERLY, MISS CLARENCE, KETTLY, DEUX HOMMES ARMÉS, QUI RESTENT AUX DEUX CÔTÉS DE LA PORTE.

COVERLY, brusquement.

Allons ! entrez, et rassurez-vous.

MISS CLARENCE.

Où nous conduisez-vous ?... et de quel droit ?

COVERLY.

Vous le saurez ; asseyez-vous. (Voyant qu'elle reste debout.)
Eh ! bien ; est-ce que je vous fais peur ?

MISS CLARENCE, cherchant à se rassurer.

Oh ! non, certainement, je n'ai pas peur...

KETTLY.

Mais si on y était sujette, ce serait une belle occasion; rien que la vue de monsieur... ou la figure de ses compagnons...

COVERLY, durement.

Silence. (Aux deux hommes.) Et vous, sortez, et veillez en dehors.

MISS CLARENCE, à Kettly.

Tais-toi donc!

COVERLY.

Le conseil supérieur a prononcé, et vous connaîtrez tout-à-l'heure sa déclaration... En attendant, je dois vous séparer de votre compagne.

MISS CLARENCE.

M'ôter Kettly! et pour quelle raison?

COVERLY, avec colère.

Corbleu!... milady...

MISS CLARENCE.

C'est différent, milord; je ne savais pas cela, mais que va-t-il nous arriver?... de quoi suis-je coupable?

COVERLY.

Vous le saurez. Il ne sera fait aucun mal à votre fille de chambre.

MISS CLARENCE.

Ah! que je vous remercie!

COVERLY.

Quant à vous, c'est différent.... la position où vous êtes réclame des précautions, dont la rigueur ne doit pas vous étonner.

MISS CLARENCE.

Au moins, monsieur... et par pitié...

COVERLY, montrant la porte.

Cela ne me regarde pas.

KETTLY, courant à miss Clarence.

Ah ! ma pauvre maîtresse !

MISS CLARENCE, la rassurant.

Allons, allons, du courage; tu vois bien qu'il en faut.

COVERLY, lui montrant la porte.

Eh bien !... qu'est-ce que j'ai dit ?

KETTLY.

Voilà, monsieur, voilà... je me rends à votre invitation.

(Kettly sort la première, Coverly après. On entend fermer les portes du fond, et tirer les verroux.)

SCÈNE VI.

Miss CLARENCE, seule.

C'est une caverne de brigands ! Je ne dis rien : mais je commence à avoir peur. Il est certain que quelque grand danger me menace, qu'on en veut à mes jours !... mais pourquoi ?... Voyons, raisonnons, et ne nous laissons pas intimider sans motifs. En quelles mains suis-je tombée ?... qui pourrait m'en vouloir, à moi, pauvre fille, qui n'ai jamais offensé personne, excepté sir Robert, mon tuteur, que je n'aime pas, que je ne peux pas aimer ? Et malgré le testament de mon père, qui le nomme mon mari, malgré ses

droits, il m'a semblé que j'avais celui d'être libre, de disposer de mon cœur et de ma main... et quand la reine, mon amie, ma compagne d'enfance, est à Carlisle, à cinq lieues de nous, est-ce un crime d'aller réclamer près d'elle asile et protection ? (Joignant les mains et ayant l'air de prier.) Peut-être aussi, mon Dieu, je dois l'avouer, est-il au fond de mon cœur quelque autre sentiment que, malgré moi... (S'interrompant.) Je ne dis pas non; c'est possible... mais ce n'est pas une raison pour me tuer. (Écoutant.) O ciel on a parlé dans la chambre à côté... et par cette porte, qui est restée ouverte, si je pouvais... (Elle s'approche avec précaution de la porte à droite, regarde et s'écrie avec joie.) Qu'ai-je vu !... est-il possible !... non, non, je ne me trompe pas; c'est bien lui... sir Arthur, ce jeune homme, qui déjà m'a sauvé la vie... Ah ! je respire... je n'ai plus rien à craindre, il est là.

AIR : Paris et le village.

En le sachant dans ce château
Où le hasard seul nous rassemble,
J'éprouve un trouble tout nouveau ;
Et de ce moment il me semble
Qu'à mes périls loin de songer
Je suis... et ne peux le comprendre,
Heureuse, hélas ! d'être en danger
Afin qu'il puisse me défendre...
Je suis heureuse d'un danger
Qui lui permet de me défendre.

Le voilà... C'est singulier, je n'ai plus peur, et je tremble. (S'asseyant auprès de la table.) Allons, allons, remettons-nous pour jouir de sa surprise et de sa joie.

SCÈNE VII.

Miss CLARENCE, assise auprès de la table, ARTHUR, sortant de la porte a droite.

ARTHUR, à part et riant.

Voilà, par exemple, une singulière commission... mais avant de promettre, je veux toujours voir, cela n'engage à rien. (Au fond et pendant que Clarence lui tourne le dos.) C'est donc là cette favorite toute puissante, cette beauté redoutable qui fait tourner la tête à notre pauvre souverain. Sans être roi, je serai plus brave que lui; et je défie miss Arabelle et ses charmes de faire sur moi la moindre impression... (La regardant.) Grand Dieu!

MISS CLARENCE, à part, avec joie.

Il m'a reconnue...

ARTHUR.

Quoi! madame, c'est vous!

MISS CLARENCE, se levant.

Oui, monsieur. Je ne puis m'expliquer pourquoi on m'a arrêtée la nuit, sur la grande route, lorsque je me rendais tranquillement à Carlisle... j'ignore pourquoi l'on m'a conduite en ces lieux, et quels périls m'environnent... mais je vous vois; votre vue me rassure... et vous ne me refuserez pas votre protection.

ARTHUR.

Madame... (A part.) C'en est fait de mes illusions.

MISS CLARENCE.

D'où vient votre embarras? ai-je eu tort de compter sur votre secours?

ARTHUR, avec embarras.

Non certainement, mais il ne dépend pas de moi, je ne suis pas maître en ces lieux.

MISS CLARENCE.

Qu'entends-je!

ARTHUR, avec dépit.

D'ailleurs que serait ma protection auprès de celle qui vous est acquise? vous trouverez toujours des chevaliers, des courtisans prêts à vous défendre: il n'y a ni mérite ni courage à cela; il y en aurait, au contraire, à braver votre pouvoir, à se ranger au nombre de vos ennemis.

MISS CLARENCE.

Et vous aussi; vous, M. Arthur! Que vous ai-je fait? pourquoi m'en voulez-vous?

ARTHUR.

Je vous en veux de mes rêves de bonheur que vous avez dissipés; je vous en veux de ces charmes que j'admire, et qui excitent ma colère, et qui me rendraient furieux contre moi, contre vous, contre une autre personne encore que je dois respecter, mais que je hais maintenant, que je hais du fond de mon cœur.

MISS CLARENCE.

En vérité, vous m'effrayez; et je ne vous comprends pas.

ARTHUR.

Oui, une telle franchise doit vous étonner; pardon,

madame, pardon d'avoir osé vous parler ainsi; je reviens à moi-même, à la raison, et dois vous apprendre qu'il est dans ce château des personnes qui vous en veulent, ou qui du moins pensent en avoir le droit.

MISS CLARENCE.

Et pourquoi? et quelles sont-elles?

ARTHUR.

Je ne puis vous les dénoncer, je leur dois le secret; mais elles voulaient m'associer à leur ressentiment. Je n'ai pas besoin de vous dire que, maintenant plus que jamais, je m'y refuse; et c'est pour y rester tout-à-fait étranger que je m'éloigne; je pars.

MISS CLARENCE, à part, avec indignation.

M'abandonner ainsi!... quelle indignité! (Haut à Arthur qui s'éloignait.) Un mot encore, monsieur, et je ne vous retiens plus. J'avais compté sur votre générosité, je vous en demande pardon; et dans la crainte de vous compromettre...

ARTHUR, revenant et vivement.

Oh! si ce n'est que cela....

MISS CLARENCE.

Je ne vous demande rien pour moi; mais pour une jeune fille qui m'accompagnait, et dont on m'a séparée; puis-je espérer que par votre protection elle me sera rendue?

ARTHUR.

Vous allez la revoir, je vous le promets. Adieu, madame.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

Miss CLARENCE, seule.

Je n'en puis revenir encore!... et je ne sais si je veille! Il me fuit, il m'abandonne lâchement; lui que tantôt j'implorais tout bas, et qu'au moment du danger j'appelais à mon secours! lui!... oh! non, ce n'est pas lui, celui que j'avais rêvé si brave, si généreux; c'en est un autre; qu'il parte, qu'il s'éloigne, je ne l'aime plus, et maintenant, quoi qu'il arrive, je n'ai plus rien à craindre. (Avec dépit.) Que je retombe entre les mains de sir Robert!... qu'on me force à mourir ou à l'épouser, tant mieux, ce sera bien fait, c'est comme on voudra, et tout m'est égal. (La porte du fond s'ouvre.) C'est Kettly; allons, il faut lui rendre justice, dès qu'il ne s'agit pas de moi, il tient ses promesses.

SCÈNE IX.

Miss CLARENCE, KETTLY.

MISS CLARENCE.

Te voilà! je te revois! viens à mon aide, je suis bien malheureuse!

KETTLY.

Pas tant que vous croyez; d'abord un beau jeune homme, un militaire, a donné ordre à vos gardiens de me laisser passer. Je puis aller et venir en liberté

dans tout le château, et j'en profite pour vous apporter des nouvelles, oh! mais des nouvelles incroyables, il n'y a que celles-là de bonnes.

MISS CLARENCE.

Dis-les, vite.

KETTLY.

J'attendais dans la salle d'armes, où j'allais être interrogée par le seigneur châtelain, et puis sa sœur, une grosse châtelaine, lorsqu'est arrivé le capitaine Coverly, ce gentilhomme de grand chemin, qui a arrêté notre voiture. Et on n'était pas du même avis, et on s'est disputé, et il leur demandait...

MISS CLARENCE.

Quoi donc?

KETTLY.

De l'argent, beaucoup d'argent, il paraît qu'il y tient. Ils disaient tout cela, à cause de moi, non pas en bon anglais, mais en patois irlandais; et moi, qui justement suis du canton de Donnegal, je n'en ai pas perdu un mot. Il y a donc une grande dame, une dame de la cour, qui est leur ennemie mortelle, et ils vous ont arrêtée à sa place.

MISS CLARENCE.

Est-il possible!

KETTLY.

Miss Arabelle...

MISS CLARENCE.

La favorite, la maîtresse du roi!

KETTLY.

Air de Oui et Non.

Est-il possible ! et dans ces lieux
Ils osent vous prendre pour elle ;
Mais c'est terrible... c'est affreux
Pour une honnête demoiselle.
Et je n' voudrais pas, quant à moi,
Souffrant de telles injustices,
Prendre les charges d'un emploi
Dont un autre a les bénéfices.

(Pendant ce couplet, miss Clarence est allée au fond du théâtre, et a examiné l'appartement avec attention; elle redescend, et se trouve à la fin du couplet à la gauche de Kettly.)

Et vous devez être indignée.

MISS CLARENCE, avec joie et vivement.

Au contraire; attends, attends; sir Arthur partageait sans doute leur erreur.

KETTLY.

Qui, sir Arthur?

MISS CLARENCE, avec impatience.

Ce jeune homme, ce militaire qui m'a traitée si froidement, qui refusait de me secourir, et presque de m'entendre.

KETTLY.

C'est bien mal.

MISS CLARENCE.

Non, non; c'est très bien, et je comprends son dépit, sa colère; il aurait dû me traiter encore plus mal; mais c'était déjà bien ainsi, et je l'en remercie, et je l'en aime davantage.

KETTLY.

Qu'avez-vous donc?

MISS CLARENCE.

Rien... je suis contente, je le retrouve. Pauvre jeune homme!... c'est si aimable à lui!... Imagine-toi qu'il est furieux, et c'est ce qui me rend si heureuse. Mais il ne faut pas que ce bonheur-là dure trop longtemps, et je vais le désabuser, lui dire qui je suis...

KETTLY.

Gardez-vous en bien; car je ne vous ai point tout appris. Nous sommes ici dans le château de lord Sunderland.

MISS CLARENCE.

Lord Sunderland, l'ami de sir Robert, mon tuteur!

KETTLY.

Celui dont il nous parle sans cesse, et qu'il vient visiter tous les jours. Il paraît même qu'aujourd'hui, et avant de se rendre à Carlisle, sir Robert s'est arrêté ici, et qu'il doit y revenir dans deux heures; on l'attend.

MISS CLARENCE.

C'est fait de moi! Nous sommes venues nous livrer en ses mains, et juste au moment où cet hymen, où cet esclavage me paraît plus horrible que jamais.

KETTLY.

Et en quoi donc?

MISS CLARENCE.

Et pour retomber au pouvoir de sir Robert!... Non certainement, je ne dirai pas qui je suis; je m'en garderai bien.

KETTLY.

Il vont alors continuer à vous prendre pour la favorite.

MISS CLARENCE.

M'en préserve le ciel!

KETTLY.

Il faut cependant choisir; être à leurs yeux miss Arabelle ou miss Clarence. Voyez ce que vous voulez.

MISS CLARENCE, avec impatience.

Je voudrais... je voudrais n'être ni l'une ni l'autre. Quel embarras! quel tourment! Qu'est-ce que tu me conseilles?

KETTLY.

Dame! mademoiselle, je n'ose pas. L'essentiel c'est qu'on nous laisse sortir de ce château, c'est que nous nous remettions en route.

MISS CLARENCE.

Plût au ciel!

(Elle s'assied auprès de la table.)

KETTLY.

Et il me semble que, pour commander et vous faire obéir, le nom de la favorite aura toujours plus de crédit que le vôtre.

MISS CLARENCE.

Tu crois?

KETTLY.

Quand vous devriez leur faire à tous de belles promesses, qu'est-ce que cela coûte? Les tiendra qui pourra. Mais vous ne saurez jamais mentir.

MISS CLARENCE.

Mieux que tu ne crois; j'ai été trois mois à la cour.

KETTLY.

Ah! c'est vrai.

MISS CLARENCE.

Et lorsque j'étais demoiselle d'honneur de la reine, je me rappelle que lord Sunderland et miss Réginald, sa sœur, étaient ce qu'on appelait des mécontens, des amis du bien public, qui demandaient toujours quelque chose pour eux.

KETTLY.

Vous voyez bien.

AIR: De sommeiller encor, ma chère.

Allons, reprenez confiance.

MISS CLARENCE.

Tu le veux, je suis ton conseil.
Mais c'est bien hardi, quand j'y pense,
D'usurper un poste pareil.

(Elle écrit.)

KETTLY.

Rassurez-vous sur ce chapitre.
Comm' tant de gens qu'on voit placer,
De l'emploi vous n'avez que l' titre,
Vous n'êtes pas forcé' d'exercer.

MISS CLARENCE, se levant, et allant à Kettly.

Tiens, puisque, grâce à M. Arthur, tu as la liberté de te promener dans le château, voici d'abord ces deux lignes (elle lui donne un papier) qu'il faut remettre en secret à miss Réginald... et puis le capitaine Coverly. Je ne connais pas... mais d'après ce que tu m'as dit, on peut toujours... (Elle tire de son portefeuille un papier qu'elle met dans une lettre.) Voici pour lui.

KETTLY, regardant vers le fond, à droite.

C'est lord Sunderland.

MISS CLARENCE.

Tu en es sûre? Le plus redoutable de tous. (A part, et cherchant à se donner du courage.) Allons, allons; qu'est-ce que c'est donc que de trembler ainsi? Il ne peut rien m'arriver de pire; prenons courage, et un air de dignité: rappelons-nous comment faisait la reine; cela ressemblera peut-être à celle qui la remplace.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS; SUNDERLAND, ENTRANT PAR LA PORTE A DROITE.

SUNDERLAND, à Kettly.

Jeune fille, laissez-nous. (Kettly s'approche de miss Clarence, et lui parle bas.) Laissez-nous. (Kettly sort. Sunderland s'approche de miss Clarence, qu'il salue plusieurs fois avec respect.)

MISS CLARENCE, cherchant à prendre de l'assurance.

De quel droit, monsieur, s'est-on permis de m'amener en ce château? Et qui êtes-vous?

SUNDERLAND.

Il n'est pas nécessaire que vous le sachiez. Tout ce que je puis vous apprendre, belle lady, c'est que vous n'êtes pas ici parmi vos meilleurs amis.

AIR du Baiser au porteur.

Loin de la cour, où chacun nous réclame,
Inaperçus nous vivons, grâce à vous,
Le roi ne voit que par vos yeux, madame;
Vos yeux se détournent de nous,
Oui, vos beaux yeux se détournent de nous.

Ils étaient, si j'en crois mon zèle,
Trop dangereux... et sans rien ménager,
De mon prince, en sujet fidèle,
Je dois éloigner le danger.

Aussi le parti en est pris, on vous conduira cette nuit, sous bonne escorte, au port de Whitehaven, de là vous passerez sur le continent, et de là... Mais dans ce moment il est inutile de vous en dire davantage.

MISS CLARENCE.

Ah! mon Dieu!

SUNDERLAND.

C'était un parent à moi, un jeune homme, qui devait vous conduire, il refuse.

MISS CLARENCE, à part.

Le maladroit!

SUNDERLAND.

Et j'ai choisi pour chef de l'entreprise un homme incorruptible et sévère, que vous essaieriez en vain de séduire.

MISS CLARENCE, hésitant.

Le capitaine Coverly?

SUNDERLAND, étonné.

Qui vous l'a dit, et comment savez-vous?...

MISS CLARENCE.

L'habitude que j'ai de deviner. Croyez-vous franchement que j'ignore où je suis, et que je ne connaisse pas mes ennemis, (le regardant fixement.) à commencer par milord Sunderland?

SUNDERLAND.

O ciel! c'est fait de moi.

MISS CLARENCE, à part, l'observant.

Il tremble ! cela me rassure.

SUNDERLAND.

Eh bien! oui, madame; puisque les qualités sont connues, je n'ai plus rien à ménager, et vous savez mieux que personne si, moi, ancien maître des cérémonies, actuellement en retraite, je dois vous en vouloir.

MISS CLARENCE.

Et en quoi, s'il vous plaît ?

SUNDERLAND.

J'ai usé mes jours et mes nuits au service de l'état, j'ai passé quarante ans de ma vie au milieu des bals, des concerts, des fêtes de toute espèce; et après une carrière aussi agitée, on me prie de me reposer. C'est indigne!

MISS CLARENCE.

Sans doute; mais est-ce une raison pour vous perdre à jamais ?

SUNDERLAND.

Milady...

MISS CLARENCE.

Écoutez-moi, milord, les instans sont précieux. Je suis en votre pouvoir, c'est vrai; mais notre jockey, notre postillon, qui vous est échappé, est déjà arrivé au village voisin, où il aura donné l'alarme. Dans ce moment peut-être on est en marche.

SUNDERLAND.

O ciel !

MISS CLARENCE.

Et vous aurez travaillé, non pour vous, mais pour

ceux qui auront l'esprit de me secourir et de me délivrer. Pourquoi voulez-vous leur laisser cet honneur, et leur donner à la reconnaissance du roi des titres qu'il vous est facile d'acquérir vous-même?

SUNDERLAND.

Que dites-vous?

MISS CLARENCE.

Que je vous parle dans votre intérêt, et dans le mien. Je ne veux pas feindre; j'y mettrai de la franchise. Eh bien! oui, j'ai le plus grand intérêt à arriver ce soir à Carlisle; me retenir, ne servira en rien vos projets, qui finiront toujours par être découverts; et à moi, une heure de retard peut renverser toutes mes espérances.

SUNDERLAND.

Qu'entends-je!

MISS CLARENCE.

Je vous dis mon secret, j'ai confiance en vous; et si, à l'insu de vos compagnons, vous voulez me permettre de repartir à l'instant même...

SUNDERLAND.

Après notre serment, une telle idée...

MISS CLARENCE.

Est moins dangereuse qu'une conspiration, et vous rapportera davantage : c'est vous qui serez mon chevalier; vous me conduirez, vous ne me quitterez pas, nous arriverons ensemble à Carlisle, au palais, je vous présente à la reine; non, je veux dire au roi, et je lui dis : « Voilà mon défenseur, mon libérateur, celui « qui, cette nuit, a bravé tous les dangers pour me « soustraire aux complots de mes ennemis. »

SUNDERLAND.

Je comprends bien qu'un pareil service... et certainement, si ce n'était...

MISS CLARENCE.

Votre serment?

SUNDERLAND.

Du tout, ce n'est pas cela; mais...

AIR : Le beau Lycas aimait Thémire.

Encor, faut-il des garanties!...
Si, par vous, je redevenais
Grand-maître des cérémonies....

MISS CLARENCE.

J'en parlerai... je le promets.

SUNDERLAND.

Un traitement en conséquence,
Un peu plus fort qu'il ne l'était,
Le double de ce qu'il était...

MISS CLARENCE.

Comptez-y... l'on vous le promet.
(A part.)
Ce n'est pas cela, je le pense,
Qui peut augmenter le budget.

DEUXIÈME COUPLET.

SUNDERLAND.

Pour être sûr qu'on me pardonne,
Je voudrais bien, outre cela,
L'ordre du Bain.

MISS CLARENCE.

Je vous le donne.
Je donne tout ce qu'il voudra...

SUNDERLAND.

De plus... en signe d'alliance,

Et si milady le permet...

(Il lui prend la main.)

MISS CLARENCE, la retirant d'abord.

Que faites-vous?

(A part, et se laissant baiser la main.)

Mais en effet
Ce n'est pas cela, je le pense,
Qui peut augmenter le budget.

(Haut et vivement.) Mais partons, de grâce; faites qu'on me rende ma voiture, mes chevaux, ma fille de chambre, et qu'avant une demi-heure, nous soyons tous en route.

SUNDERLAND.

C'est tout ce que je demande; mais comment tromper la surveillance des autres personnes qui habitent ce château? Et ils ne sont pas les seuls; nous pouvons rencontrer dans notre fuite sir Robert, qui revient ce soir de Carlisle.

MISS CLARENCE, effrayée.

Sir Robert!...

SUNDERLAND.

Un de nos voisins, homme dangereux, animé des plus mauvaises intentions, non-seulement contre vous, mais contre le roi lui-même.

MISS CLARENCE.

En êtes-vous bien sûr?

SUNDERLAND.

Je n'étais pour rien là-dedans; je vous le prouverai par des lettres mêmes qu'il m'écrivait pour me gagner. Silence! c'est miss Réginald, ma sœur; rentrez là, dans cet appartement.

(Lui indiquant la chambre à gauche.)

MISS CLARENCE.

Oui, monsieur, oui.

SUNDERLAND.

Fidélité à toute épreuve; et dès qu'il en sera temps, j'irai vous chercher pour vous conduire moi-même; moi-même, entendez-vous?

MISS CLARENCE, à part.

Lui-même. Allons, il me semble que ce n'est pas mal, et que la véritable n'aurait pas fait mieux. (Haut.) Adieu!

(Elle entre dans la chambre à gauche en faisant un signe d'intelligence à Sunderland, qui met la main droite sur son cœur, et étend l'autre en guise de serment.)

SCÈNE XI.

MISS RÉGINALD, ENTRANT PAR LA PORTE A DROITE, EN RÊVANT ET TENANT UN PAPIER, QU'ELLE CACHE AUSSITOT, SUNDERLAND.

MISS RÉGINALD.

Rien que deux lignes, mais elles sont claires et positives : « La place de première dame d'atours, si, « d'ici à une heure, et à l'insu de tout le monde, je « suis délivrée par vous. » (Réfléchissant.) C'est une femme d'esprit et de tête, qui a calculé sa position, ses adversaires, et qui ne voit, dans ce château, que moi de femme avec qui elle puisse s'entendre. Mais comment?... (Apercevant Sunderland) Dieu! c'est mon frère!

SUNDERLAND, à part.

Qu'elle a l'air sombre et rêveur! (Haut.) Eh bien! ma sœur, toujours dans vos idées de vengeance?

MISS RÉGINALD.

Certainement.

SUNDERLAND.

Caractère inflexible!... J'en étais sûr; rien à faire de ce côté, et il faut aviser à d'autres moyens.

(Miss Réginald est à droite du théâtre, Sunderland au milieu, et ils réfléchissent tous les deux séparément et sans se parler.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS; COVERLY, ENTRANT PAR LE FOND, A GAUCHE.

COVERLY, réfléchissant aussi.

Une place de capitaine, une gratification; et pour commencer, un billet de cent livres sterling; je l'ai vu, il est là. Je ne tiens pas plus à celle-là qu'à une autre, mais les autres promettent, et celle-là paie d'avance; principes qui cadrent avec les miens, et quand on s'entend sur un principe, c'est tout.

SUNDERLAND, à part.

C'est cet infame Coverly!

MISS RÉGINALD.

Cet enragé patriote!

COVERLY.

Eh bien! mes voisins, me voici prêt à partir avec notre prisonnière, comme nous en sommes convenus. Où est-elle?

SUNDERLAND ET MISS RÉGINALD.

O ciel!

COVERLY.

Mais dépêchons; car je suis pressé, et je n'ai pas de temps à perdre.

MISS RÉGINALD, bas à son frère.

Ne la laissez pas partir avec cet homme féroce.

SURDERLAND.

C'est bien mon intention.

COVERLY.

Eh bien! corbleu! qu'avez-vous à vous consulter? est-ce que vous hésitez? est-ce que vous reculeriez, par hasard? si je le savais!...

SUNDERLAND.

Au contraire, je suis décidé! et plus que jamais invariable dans mon opinion; seulement j'ai changé d'idée.

COVERLY ET MISS RÉGINALD.

Comment cela?

SUNDERLAND.

C'est une entreprise trop périlleuse et trop importante pour que je ne m'en charge pas moi-même. Je conduirai miss Arabelle, et je supporterai seul les dangers.

COVERLY.

C'est-à-dire qu'on se défie de moi!... du capitaine Coverly!... J'en suis fâché, corbleu!... mais c'était une affaire convenue, décidée; et quand je devrais être pendu, je me suis arrangé pour cela, j'y compte; et par ma bonne épée! c'est moi qui emmène la prisonnière.

SUNDERLAND.

Du tout, c'est moi.

COVERLY.

C'est ce que nous verrons.

SUNDERLAND.

C'est moi qui suis le maître.

MISS RÉGINALD, passant entre eux deux.

Eh! messieurs, pour vous mettre d'accord, n'est-il pas plus convenable que ce soit moi, une femme, qui parte avec elle? Un domestique armé nous suivra; deux femmes qui voyagent excitent moins de soupçons; et puis les mœurs, la décence...

COVERLY.

Est-ce que j'y tiens?

MISS RÉGINALD.

Il n'y tient pas!

SUNDERLAND.

Eh! ma sœur, il s'agit bien de mœurs dans une conspiration! Il s'agit que c'est à moi de commander, car c'est moi qui paie.

AIR de Cendrillon.

Oui: du complot je suis le chef réel,
Par mon argent; sinon je le retire.

COVERLY.

Ça m'est égal... moi gratis je conspire.

MISS RÉGINALD.

Ne prendre rien, ce n'est pas naturel.

SUNDERLAND.

Lui qui vendait ses services si cher!

COVERLY.

Pour conspirer rien ne m'effraie.
Pour conspirer j'irais jusqu'en enfer.

SUNDERLAND, à part.

Il faut donc que l'enfer le paie !

ENSEMBLE.

C'est moi, c'est moi, j'en atteste le ciel,
Qui dois ici l'enlever pour mon compte;
Je l'ai juré, je le veux, et j'y compte,
Ou pour moi c'est un affront personnel.

SUNDERLAND.

Silence! c'est mon neveu! qu'il ne puisse soupçonner que le désordre est dans nos rangs.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS; ARTHUR.

ARTHUR, vivement.

Mon oncle, j'ai à vous parler.

SUNDERLAND.

Parle tout haut, nous n'avons rien de caché les uns pour les autres; la franchise avant tout.

ARTHUR.

Eh bien! j'ai refusé d'abord la proposition que vous m'avez faite d'enlever miss Arabelle; mais depuis, j'ai réfléchi, et ne fût-ce que pour me venger d'elle, je suis du complot, je partage votre ressentiment, et je suis prêt à partir à l'instant même. Disposez de moi, me voilà.

SUNDERLAND ET MISS RÉGINALD.

Et lui aussi.

COVERLY.

C'est comme un fait exprès.

SUNDERLAND.

Tout le monde veut l'enlever.

ARTHUR.

Vous pouvez vous en rapporter à moi du soin de la surveiller. Je ne la quitte plus, ni le jour, ni la... et l'on m'ôtera plutôt la vie, que de l'arracher de mes mains.

SUNDERLAND, à part.

Est-ce que mon neveu se douterait de quelque chose, et qu'il voudrait aussi faire son chemin? (Haut à Arthur.) Il suffit, monsieur, il suffit. (A part.) Les jeunes gens sont d'une ambition... (Haut.) On n'a pas besoin de votre aide.

MISS RÉGINALD.

Ni de vos conseils.

ARTHUR.

Que voulez-vous dire?

SUNDERLAND.

Que nous avons sur notre prisonnière d'autres idées.

MISS RÉGINALD.

Plus certaines.

COVERLY.

Plus expéditives; et c'est moi qui me charge de les mettre à exécution.

SUNDERLAND, lui imposant silence.

Capitaine!

ARTHUR.

O ciel! vous voulez attenter à ses jours?

TOUS TROIS.

Nous!

ARTHUR, à Sunderland et à miss Réginald.

Oui, je devine vos intentions, vos projets; mais je vous déclare, moi, quoique je sois celui de tous qui aie le plus à me plaindre d'elle, que je ne souffrirai pas qu'il lui soit fait le moindre mal, le moindre outrage. Vous m'entendez, capitaine?

COVERLY.

Eh! qui vous parle de cela?

SUNDERLAND.

De quoi vous inquiétez-vous?

ARTHUR.

Eh bien! s'il faut vous le dire...

Air de Turenne.

Eh bien! je l'aime, je l'adore,
Et sans espoir...

SUNDERLAND.

C'est une fausseté,
Car vous avez d'autres projets encore

ARTHUR.

Que dites-vous?

SUNDERLAND.

La vérité.

(Passant auprès de miss Réginald.)

Sans respect pour la royauté,
Pour se pousser, pour se produire,
Il est capable...

ARTHUR.

Êtes-vous fou?

SUNDERLAND.

Oui, j'en suis sûr... Voyez jusqu'où
L'ambition peut vous conduire!

Mais, par bonheur, j'ai une idée.

MISS RÉGINALD.

J'en ai une.

COVERLY.

Moi aussi.

SUNDERLAND.

Trois idées qui, en les combinant, pourraient bien n'en faire qu'une. (A demi-voix aux deux autres, montrant la porte à gauche.) Miss Arabelle est là.

MISS RÉGINALD ET COVERLY.

Elle est là !

SUNDERLAND.

Attendez-moi. (A part, et s'avançant sur le bord du théâtre.) Mieux vaut partager l'honneur, que de le laisser tout entier à un jeune homme, à un étourdi. (Haut à Arthur, avec dignité.) Restez ici, monsieur, restez, je vous l'ordonne, par toute l'autorité d'un oncle et d'un propriétaire qui veut être maître chez lui. C'est à nous de décider du sort de notre captive... c'est ce que nous allons faire : et après cela, vous recevrez nos ordres. (Pendant cette dernière phrase, Coverly d'abord, ensuite miss Réginald, sont entrés dans l'appartement à gauche ; Sunderland continue à part en regardant Arthur.) Ah ! tu as de l'ambition !... ah ! tu veux te pousser même aux dépens de ton oncle et de ton souverain légitime... Eh bien ! je te pousserai... et de façon à te faire tomber... (Haut.) Attends mes ordres, ce ne sera pas long.

(Il entre aussi dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XIV.

ARTHUR SEUL.

Ses ordres!... peu m'importe... je n'en recevrai que de moi et de ma conscience... non que je soupçonne mon oncle... il n'est que faible; mais sa faiblesse même le met dans la dépendance de ce Coverly qui est capable de tout. Par bonheur, je suis là, et s'il tente d'exécuter son projet; s'il menace seulement miss Arabelle.... une femme sans défense.... une femme que j'aime!... Non, non, je ne veux plus aimer, et elle est bien heureuse d'être en danger; sans cela!... Mais je dois avant tout la défendre, la protéger, la rendre à la liberté.. et puis, après cela, je la détesterai à mon aise, et sans crainte; car dans ce moment, je tremble pour elle. On parle dans cet appartement... (désignant celui ou miss Clarence est entrée.) j'ai cru distinguer sa voix; oui, je la connais trop bien pour m'y tromper. Courons à son secours. (La porte s'ouvre, miss Clarence paraît.) Dieu! c'est elle!

SCÈNE XV.

ARTHUR, MISS CLARENCE,

MISS CLARENCE, sortant de l'appartement à gauche.

Je respire, nous sommes tous d'accord, la paix est signée... (montrant une lettre qu'elle tient.) un peu aux dépens de sir Robert, mon tuteur. Malheur aux absens! Et de

tout le château, il n'y a plus maintenant que sir Arthur à gagner... (elle aperçoit Arthur qui va regarder au fond, et ferme la porte à gauche.) et je ne crois pas que ce soit bien difficile.

ARTHUR, revenant près d'elle, et à voix basse.

Ce matin, madame, quand j'ai refusé de vous servir, j'ignorais les dangers qui vous menaçaient. Je les connais, ils sont très grands.

MISS CLARENCE, souriant.

Vous croyez?

ARTHUR.

On a juré votre perte, mais vous avez des défenseurs... vous en aurez, du moins, tant que j'existerai... Venez...

AIR: Restez, restez, troupe jolie.

Votre aspect double mon courage,
Je réponds de votre destin;
Je saurai m'ouvrir un passage,
Fût-ce les armes à la main.

MISS CLARENCE.

Quoi! braver un péril certain!

ARTHUR.

Qu'importe, si je vous délivre!...
Oui, désormais je dois vous fuir;
Et si pour vous je ne peux vivre,
Pour vous du moins je peux mourir.

MISS CLARENCE.

Le ciel m'est témoin que je ne vous en demande pas tant... et vous pouvez compter sur ma reconnaissance, si vous consentez seulement à me ramener à Carlisle.

ARTHUR.

Moi! vous y laisser retourner!... ne l'espérez pas.

MISS CLARENCE.

Et pourquoi donc?

ARTHUR.

N'est-ce pas là qu'est la cour?... n'est-ce pas là qu'un rival vous attend?.... Jamais, jamais.... vous n'irez pas, je m'y oppose.

MISS CLARENCE.

Il est le seul maintenant!... (Avec joie, et prête à s'oublier.) Monsieur Arthur... (Se reprenant.) Monsieur, vous êtes un bon et honnête jeune homme. Vous n'êtes pas avide, ambitieux, comme tant d'autres, et c'est rare, je vous en estime davantage; mais je ne perds pas l'espérance de vous ranger de mon parti.

ARTHUR.

Je vous le répète, je repousse toutes vos offres.

MISS CLARENCE, souriant.

Quoi! toutes?

ARTHUR.

Oui, madame.

MISS CLARENCE.

J'ai bien envie d'essayer. Et si je vous disais: « Je suis jeune, je suis riche, j'espère bientôt être libre et maîtresse de ma main, la voulez-vous? »

ARTHUR.

O ciel!

MISS CLARENCE, riant.

C'est une supposition; mais si je parlais ainsi, que répondriez-vous?

ARTHUR.

Ne me le demandez pas.

MISS CLARENCE.

Vous hésitez ?

ARTHUR.

Non, je n'hésiterais pas un instant... j'en mourrais peut-être; mais je refuserais.

MISS CLARENCE, avec joie.

Ah ! que je vous remercie !

ARTHUR, étonné.

Que voulez-vous dire ?

MISS CLARENCE.

Que je ne vous en aurais jamais cru capable... et c'est une action qui me touche, qui m'émeut jusqu'aux larmes. Vous en serez récompensé, je vous le promets, et pour commencer, je veux vous donner un bon conseil. Ne vous mêlez jamais d'aucun complot, surtout avec de vieux courtisans, qui ont conspiré sous tous les régimes.

ARTHUR.

Et pourquoi ?

MISS CLARENCE.

Vous seriez toujours dupe de votre franchise, de votre générosité; et ces dangers que vous aurez cru partager avec eux... ils sauront s'en retirer, en vous y laissant exposé.

ARTHUR, avec impatience.

Eh ! madame... (On entend un bruit de musique en dehors.) Écoutez... entendez-vous ces pas... ce bruit confus ?... Ils viennent... ils viennent pour vous immoler peut-être.

MISS CLARENCE, souriant.

Je ne crois pas.

ARTHUR.

Vous avez négligé mes avis, mais je saurai du moins mourir en vous défendant... Venez... venez!

(Il la prend par la main, tire son épée et se met devant elle.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS. LES TROIS PORTES DU FOND S'OUVRENT A LA FOIS, ET L'ON APERÇOIT LA GALERIE EXTÉRIEURE RICHEMENT ILLUMINÉE. EN MÊME TEMPS SUNDERLAND ENTRE PAR LA PORTE DU MILIEU, SUIVI D'UNE PARTIE DES GENS DU CHATEAU, MISS RÉGINALD ET KETTLY, PAR LA DROITE, SUIVIES DE TOUTES LES FEMMES, ET COVERLY, PAR LA GAUCHE, AVEC D'AUTRES HOMMES. ILS TIENNENT TOUS DES BOUQUETS A LA MAIN.

CHOEUR.

AIR : du Dieu et la Bayadère.

Rendons hommage à la plus belle,
Et, soumis à sa loi,
Amis, célébrons celle
Qu'adore notre roi.

(A un signal donné par Sunderland, on élève une couronne de fleurs sur la tête de miss Clarence. Miss Réginald, à sa gauche, et une jeune fille, à sa droite, lui présentent une corbeille de fleurs, tandis que toutes les jeunes filles s'avancent pour lui offrir leurs bouquets.)

MISS CLARENCE, remerciant tout le monde.

C'est bien, c'est bien... (A part.) Mais n'oublions pas le danger qui nous menace, et, avant le retour de mon tuteur, hâtons-nous de partir.

SUNDERLAND.

Je ne doute pas, belle milady, que le bruit de votre disparition ne soit déjà parvenu jusqu'à la cour; mais quand on saura que nous avons arrêté votre voiture, et dételé vos chevaux... pourquoi?... pour vous conduire en ce château, où une petite fête impromptu vous était préparée, je ne doute pas que le roi lui-même ne rende justice à l'imagination de son premier maître des cérémonies...

MISS CLARENCE, voulant partir.

Certainement.... mais....

SUNDERLAND, la retenant.

Et si, avant le repas que nous avons fait préparer, milady voulait entendre une cantate nouvelle que je viens de composer en son honneur...

MISS CLARENCE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

SUNDERLAND, prenant un cahier de musique, et chantant.

« D'où partent ces cris d'allégresse?...
« Où court ce peuple qui s'empresse?... »

ARTHUR, à part.

Encore celle-là... Il n'en a donc qu'une?

SUNDERLAND, continuant.

« Où court ce peuple qui s'empresse?... »

MISS CLARENCE, l'interrompant.

Pardon de vous interrompre; mais quelque plaisir que me promette la fête que vous avez bien voulu improviser en mon honneur, il faut que je parte à l'instant.

MISS RÉGINALD ET COVERLY.

Quoi! madame...

MISS CLARENCE.

Je vous l'ai dit... Il faut que je sois aujourd'hui même à Carlisle... Les plus grands intérêts m'y appellent.

SUNDERLAND.

C'est inutile. J'ai voulu prévenir vos vœux.

MISS CLARENCE.

Que dit-il ?

SUNDERLAND.

Vous vouliez aller retrouver le roi, et c'est lui-même qui viendra.

MISS CLARENCE, KETTLY ET ARTHUR.

Grand Dieu!

SUNDERLAND.

Un homme à cheval, expédié par moi... doit avoir annoncé à Sa Majesté que la beauté qu'il aime a daigné accepter l'hospitalité dans mon domaine, et je ne doute point que demain, de grand matin, ou peut-être même cette nuit... Et quel honneur pour mon château, si...

MISS CLARENCE, à Kettly.

C'est fait de nous !

ARTHUR, passant auprès de Sunderland.

Et vous croyez que je souffrirai...

SUNDERLAND, à Arthur et à mi-voix.

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous, et craignez la colère du roi... Oser aimer sa maîtresse !

AIR : N'en demandez pas davantage.

Oser attaquer un rival
Qui porte, par droit d'héritage,

Et couronne et bandeau royal!...
Apprenez, monsieur, c'est l'usage,
Qu'un front qui déjà
Porte tout cela
N'en veut pas avoir davantage,
N'en demande pas davantage.

ARTHUR.

Qu'il le veuille ou non, cela m'est bien égal. Je mettrai plutôt le feu au château.

MISS CLARENCE, vivement à Arthur.

Rassurez-vous, je pars. (A Sunderland.) Oui, monsieur, partons à l'instant. Je l'exige, je le veux.

SUNDERLAND.

C'est différent. (A part.) Mais c'est absurde. Ils vont se croiser en route. Tandis que, comme je l'avais arrangé, ils étaient sûrs de se rencontrer. (Prenant la main de miss Clarence.) Partons, belle dame, partons.

(Ils vont pour sortir; sir Robert paraît à la porte du fond.)

MISS CLARENCE, avec effroi.

Sir Robert, mon tuteur! Il est trop tard.

(Elle revient sur le devant du théâtre.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS; SIR ROBERT.

ROBERT.

Me voici, me voici, mes amis... J'arrive de Carlisle, où j'ai terminé toutes les affaires relatives à mon mariage... Et de plus je vous apporte des nouvelles, de bonnes nouvelles.

SUNDERLAND.

Nous en avons, je crois, de meilleures encore.

ROBERT.

J'en doute, car je viens d'apprendre d'une source certaine que notre ennemie mortelle... que la favorite...

TOUS.

Eh bien?

ROBERT, avec joie.

Est décidément disgraciée...

MISS RÉGINALD, COVERLY ET SUNDERLAND, avec effroi.

O ciel!

ARTHUR, regardant miss Clarence qui reste immobile.

C'est étonnant, cela ne lui fait rien.

ROBERT, continuant avec joie.

C'est la reine, notre auguste reine qui l'emporte... Et miss Arabelle doit avoir en ce moment reçu l'ordre d'exil, qui l'éloigne à jamais de la cour.

MISS RÉGINALD.

Quelle indignité!

COVERLY.

Quelle injustice!

SUNDERLAND.

Quel pouvoir arbitraire! disgracier une femme pareille, une femme charmante.

COVERLY.

Toutes les qualités.

MISS RÉGINALD.

Toutes les vertus.

SUNDERLAND.

Mais la partie n'est pas perdue, nous le jurons.

COVERLY ET MISS RÉGINALD.

Nous le jurons tous.

ROBERT.

Sont-ils étonnans !... Et à qui donc ?

SUNDERLAND.

A miss Arabelle... à la favorite.... (se reprenant.) à l'ex-favorite, qui est dans ce château... et que voici là devant vos yeux.

(Lui montrant miss Clarence.)

ROBERT, la regardant.

Miss Clarence, ma pupille !

TOUS, avec étonnement.

Sa pupille !

ARTHUR, hors de lui.

Serait-il vrai !... (A Robert.) En êtes-vous bien sûr ?

ROBERT.

Si j'en suis sûr ! Qu'est-ce qu'il a donc, ce jeune homme ?... (A miss Clarence.) Et vous, mademoiselle, que je croyais renfermée dans mon château... où alliez-vous ainsi, à une heure pareille ?

MISS CLARENCE, passant auprès de sir Robert.

Me jeter aux pieds de la reine, mon ancienne compagne, mon amie... et réclamer sa protection contre une tyrannie que je redoutais et que je ne crains plus maintenant; car je suis au fait de la conspiration, j'en étais... et vous aviez, vous particulièrement, mon cher tuteur, des projets que la cour n'approuverait guère, et dont lord Sunderland m'a fourni les preuves.

ROBERT, à Sunderland.

Vous, mon voisin!

MISS CLARENCE.

Rassurez-vous, je ne les garderai pas. (Les donnant à Arthur.) Tenez, Arthur, je vous les confie. Et, en échange, demandez à sir Robert, mon oncle et mon tuteur, ce que vous voudrez.... ce qui vous couviendra.

ARTHUR.

Quoi! vous daigneriez m'offrir...

MISS CLARENCE.

Je n'offre rien, vous me refuseriez... Mais je ne vous empêche pas de demander.

ROBERT, brusquement.

Est-ce que j'ai jamais eu l'idée de la contraindre? Qu'elle retourne à la cour, près de la reine, sa protectrice. Et puisque maintenant, dit-on, c'est elle qui est toute-puissante....

(Il passe à la gauche de Coverly.)

SUNDERLAND, passant entre sir Robert et miss Clarence.

Qu'elle continue auprès de sa souveraine le brillant emploi que nous lui supposions auprès du souverain; cela reviendra exactement au même, si miss Clarence se souvient de ses promesses, et n'oublie pas ses amis.

MISS CLARENCE.

Je n'oublierai pas que je vous aurai dû ma liberté, mon bonheur... et pour que vous ne conspiriez plus, s'il ne tient qu'à moi, je vous le jure, vous serez nommés, dès demain, (à Coverly) vous, capitaine; (à miss Réginald) vous, dame d'atours; (à Sunderland) vous

grand-maître des cérémonies... (Se retournant vers Arthur.) Et vous, monsieur, que vous donnerai-je?

ARTHUR.

Ah! je n'ose rien demander.

MISS CLARENCE.

Vous êtes le seul, et comme je vous l'ai dit, cela mérite récompense. (Lui tendant la main.) La voulez-vous?

(ARTHUR, sans lui répondre, tombe à ses genoux et saisit la main qu'il presse contre ses lèvres.)

CHŒUR.

AIR du Hussard de Felsheim.

Rendons hommage à la plus belle,
Et que l'hymen, charmant leurs jours,
De ce couple heureux et fidèle
Couronne à la fin les amours.

SUNDERLAND.

D'où partent ces cris d'allégresse
Qui font retentir ce séjour?
Où court ce peuple qui s'empresse?
Il chante l'hymen et l'amour.

MISS CLARENCE, au public.

AIR: Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.

Dans ce séjour, que d'aujourd'hui j'habite,
Une étrangère a besoin de soutien;
S'il ne fallait, pour être favorite,
Former qu'un vœu, je dirais bien le mien.
De ce public, notre suprême arbitre,
Je voudrais l'être, et soumise à ses lois,
Lorsqu'aujourd'hui je n'en ai que le titre,
Puissé-je un jour en acquérir les droits...
Vous seuls, messieurs, vous seuls pouvez m'en donner les droits.

FIN DE LA FAVORITE.

LE SOPRANO,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 30 novembre 1831.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

LE CARDINAL DE TRIVOGLIO.
LE PRINCE DE FORLI, son neveu.
GERTRUDE.
GIANINO.
GUIMBARDINI.
UN DOMESTIQUE.
DOMESTIQUES.

La scène se passe à Rome, dans le palais du cardinal.

GUIMBARDINI.

AH! C'EN EST TROP... ARRÊTEZ MON PRINCE.

Le Soprano. Sc. XVII

LE SOPRANO.

Le théâtre représente un superbe appartement orné de peintures, de vases, statues, etc. Sur le devant de la scène, à gauche de l'acteur, une table couverte d'un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUIMBARDINI, SEUL, TIRANT SA MONTRE.

Le cardinal ne paraît pas, ni personne de sa maison, c'est que je lui prouverais bien qu'un artiste n'est pas fait pour attendre, si ce n'étaient les deux heures un quart d'antichambre que j'ai déjà faites, et qui seraient tout-à-fait en pure perte. J'ai déjà regardé tous les tableaux, toutes les gravures, et je vais être obligé de recommencer. Quel beau palais!... quels beaux meubles!... c'est ici qu'habite la richesse; et moi, qui depuis si long-temps cours après elle, moi, Guimbardini, musicien distingué, à qui la scélérate tient toujours la dragée si haute, qu'il n'y a pas de gamme ascendante qui y puisse arriver.

AIR de Rien de trop.

Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut...
A chaque air, à chaque sonate,
Je crois enfin toucher au but;
Mais la fortune est une ingrate!

J'ai beau la poursuivre en chantant,
A m'éviter elle s'applique,
Et je crois que décidément
Elle n'aime pas la musique.

Et de toutes mes avances, il ne me reste que ma fierté, apanage du véritable artiste qui n'en a pas d'autre. (Regardant vers la droite.) Qu'est-ce que je vois-là? une femme! (saluant plusieurs fois) c'est par elles qu'on parvient.

SCÈNE II.

GERTRUDE, GUIMBARDINI.

GERTRUDE.

Quel est cet original-là?

GUIMBARDINI.

Je vois que madame est de la maison...

GERTRUDE.

Femme de charge de son éminence, rien que cela.

GUIMBARDINI.

On disait bien que le cardinal était un homme de goût, et cela me rassure; qui aime la beauté doit aimer les arts, tout cela se touche, tout cela est de la même famille; c'est à ce titre que je réclamerai la protection de la signora.

GERTRUDE.

Que voulez-vous?

GUIMBARDINI.

Une audience que je lui ai demandée déjà plusieurs

fois par écrit, et je venais moi-même chercher une réponse.

GERTRUDE.

Que vous attendez?...

GUIMBARDINI.

Depuis deux heures vingt minutes; et quoique, par état, j'aie l'habitude de compter les pauses, je trouve la tenue un peu longue.

GERTRUDE.

Monsieur est, à ce que je vois...

GUIMBARDINI.

Guimbardini, artiste, organiste, et célèbre compositeur, élève de Pergolèse.

GERTRUDE.

Vraiment!

GUIMBARDINI.

J'ai été élevé, nourri dans sa maison, fils de sa cuisinière, la servante maîtresse, *serva padrona*; j'avais quatre ans quand il est mort, ce grand homme, et chez lui, je tournais déjà la broche en mesure, la mesure à quatre temps. Le sentiment de la musique, tout le monde l'avait dans la maison. Puissant génie! toi qui fus mon maître, d'autres disent davantage, c'est possible! je n'en ai jamais été plus fier, ni ma mère non plus; mais cela expliquerait ce sang musical qui coule dans mes veines; et cette fièvre qui ne me quitte pas, voyez plutôt...

(Il lui prend la main.)

GERTRUDE, retirant la sienne.

Monsieur!...

GUIMBARDINI.

N'ayez pas peur, cela ne se gagne pas; bien plus, ça ne fait rien gagner, car voilà où j'en suis, musicien jusqu'au bout des doigts, des chants heureux, un orchestre superbe, vingt partitions dans la tête, et pas un sou dans la poche.

GERTRUDE.

Et comment cela se fait-il?

GUIMBARDINI.

La fatalité! J'ai dix opéras, autant de messes... *Te Deum*, *de profundis*, *et cætera*, je n'ai jamais pu en faire entendre une seule note, jamais!

GERTRUDE.

Est-il possible!

GUIMBARDINI, tristement.

Il n'ont pas voulu. J'ai mis les opéras en messes, les messes en opéras, et il ne s'est pas rencontré un seul directeur de spectacle assez hardi pour les recevoir et pour les jouer.

Air du vaudeville du Baiser au Porteur.

Et cependant quel orchestre magique!
Bassons, clairons, tamtam... et dans les chœurs,
Quel tintamarre! Enfin à ma musique
Rien ne manquait, rien que des auditeurs.
Il ne manquait rien que des auditeurs.
Monde ignorant! insensible aux merveilles!
Je n'ai donc pu, c'est à se dépiter,
Dans ce grand siècle, où l'on voit tant d'oreilles,
En trouver deux pour m'écouter.

GERTRUDE.

Est-ce malheureux!

GUIMBARDINI.

Pour mon siècle! oui, signora; aussi, emportant ma gloire en portefeuille, et sachant que monseigneur venait de renvoyer l'organiste attaché à sa maison, j'ose me mettre sur les rangs, en demandant seulement la faveur de vous faire entendre une fugue que j'ai là et que je compte vous dédier.

GERTRUDE.

A moi?

GUIMBARDINI.

Oui, signora.

GERTRUDE.

Au fait, moi qui voulais apprendre le piano, sans que cela me coûtât rien, voilà une occasion.

GUIMBARDINI.

Admirable! et si, par votre protection, je puis être admis dans le palais de monseigneur, comptez que mon zèle, mon dévouement... toujours à vos ordres, toujours prêt à vous accompagner... au piano, comme ailleurs.

GERTRUDE.

Je ne dis pas non, nous verrons. J'avais autrefois du pouvoir sur monseigneur, il ne faisait rien sans me consulter; mais depuis que son neveu, le prince de Forli, est venu s'établir dans ce palais, il ne voit que lui, n'aime que lui; les neveux font toujours du tort aux gouvernantes.

GUIMBARDINI.

Surtout dans le clergé.

AIR de Julie.

Raison de plus, près de son éminence,
Un homme à vous ferait très bien ;
C'est bon d'avoir, en toute circonstance,
Un allié... fût-ce un musicien !...
Oui, vous verriez, par mes soins bénévoles,
Tous vos discours soutenus, approuvés...
La musique, vous le savez,
Fait souvent passer les paroles.

GERTRUDE.

C'est possible ; et si j'étais sûre que vos bonnes mœurs... votre probité...

GUIMBARDINI.

Droit comme une gamme naturelle.

GERTRUDE.

Où étiez-vous dernièrement ?

GUIMBARDINI.

A Velletri, organiste de la paroisse ; dans la semaine, j'enseignais la musique aux jeunes filles et aux enfans de chœur, et je touchais l'orgue le dimanche.

GERTRUDE.

Et pourquoi avez-vous quitté cette ville ?

GUIMBARDINI.

Pour un motif, un motif musical. Il y avait à Velletri un grand jeune homme, beau brun, un serpent de la paroisse, qui était amoureux d'une de mes élèves, une petite femme charmante, que je venais d'épouser !... Je n'ai jamais aimé les serpens.

GERTRUDE.

Comment ! vous êtes marié ? vous ne savez donc pas qu'on ne reçoit point de femmes au palais cardinal ?

GUIMBARDINI.

Rassurez-vous, je l'ai perdue.

GERTRUDE.

A la bonne heure.

GUIMBARDINI.

Je puis le dire; car je ne sais ce qu'elle est devenue.

(Il chante.)

« J'ai perdu mon Eurydice,
« Rien n'égale ma douleur. »

Mais, si aucune femme n'est admise, comment se fait-il que vous, signora?

GERTRUDE.

Je dis aucune femme, à moins qu'elle ne soit d'un âge... quarante ans pour le moins.

GUIMBARDINI.

A ce compte, signora, vous qui me parliez de probité, vous avez trompé son éminence.

GERTRUDE, souriant.

Vraiment!

GUIMBARDINI.

Je m'y connais à la minute, et à l'heure; et vous avancez de dix bonnes années au moins.

GERTRUDE.

Il est charmant monsieur l'organiste.

AIR : Quelle aimable et douce folie.

Mais partez... car je crois entendre
La voix de monseigneur... c'est lui!
Dans ces lieux revenez m'attendre,
Je promets d'être votre appui.

GUIMBARDINI, à part.

L'ouverture n'est pas mauvaise...
Et pourvu, *caro maestro*,

Que l'introduction leur plaise,
Mon succès ira *crescendo*.

ENSEMBLE.

GERTRUDE.

Mais partez... car je crois entendre
La voix de monseigneur... c'est lui !
Dans ces lieux revenez m'attendre,
Je promets d'être votre appui.

GUIMBARDINI.

Bientôt ici je vais me rendre,
Vous me présenterez à lui...
(A part, montrant Gertrude.)
A quoi ne puis-je pas m'attendre
Avec un si solide appui ?
(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

LE CARDINAL, GERTRUDE.

LE CARDINAL, entrant par la droite.

C'est inimaginable, et je ne sais pas comment je vais sortir de là. (A son domestique, qui le suit.) Qu'on mette mes chevaux.

(Le domestique sort.)

GERTRUDE.

Il a l'air agité.

LE CARDINAL.

Ah ! c'est vous, ma chère madame Gertrude ?

GERTRUDE.

Est-ce que votre éminence va sortir ?

LE CARDINAL.

Je vais au Vatican.

GERTRUDE.

De si bonne heure!

LE CARDINAL.

Il le faut bien, les affaires, j'en suis accablé; et puis, cela va mal, je n'ai pas d'appétit.

GERTRUDE.

Monseigneur a si bien dîné hier.

LE CARDINAL.

Je n'ai pas d'appétit ce matin; et le mouvement, le grand air, me disposeront peut-être à déjeuner. On servira à mon retour.

GERTRUDE.

Oui, monseigneur. Mais votre éminence est dans un état de préoccupation qui m'inquiète.

LE CARDINAL.

Oui, oui, c'est vrai; je rêve, je pense; je ne suis pas dans mon état naturel; et moi qui aime à digérer tranquillement, et sans que rien me tourmente, je me trouve, grâce au prince de Forli, mon neveu, dans un embarras dont je ne sais comment me tirer.

GERTRUDE.

Et comment cela?

LE CARDINAL.

Imaginez-vous; car je vous dis tout, ma bonne madame Gertrude, surtout quand ça va mal; imaginez-vous que j'avais médité pour lui, depuis longtemps, un mariage magnifique, la nièce du cardinal Cagliari, qui est si influente au sacré collége; car moi je ne pense qu'à mon neveu, et à son bonheur. Le cardinal me faisait nommer secrétaire-d'état, et au prochain conclave, en réunissant nos votes, que Dieu

prolonge les jours de notre souverain actuel!... mais il est bien vieux, bien cassé; on a parlé d'un catharre, et même de deux médecins appelés hier près de sa sainteté!... enfin, il y a des espérances.

GERTRUDE, avec joie et explosion.

Est-il possible!

LE CARDINAL, la modérant.

Taisez-vous, taisez-vous, mon enfant; il ne faut pas avoir de mauvaises pensées, cela porte malheur. Et pour en revenir à ce mariage, mon neveu m'avait dit : « Faites comme pour vous, mon oncle, cela « m'est égal. » Alors j'avais été en avant, tout avait été conclu hier entre nous; le cardinal, sa nièce, et jusqu'à sa sainteté qui a donné son agrément; il ne manque qu'un consentement, un seul, celui de mon neveu, et ce matin il refuse, il ne veut plus entendre parler de mariage.

GERTRUDE.

Et qu'est-ce qu'il objecte?

LE CARDINAL.

Que la prétendue est laide! c'est possible; je ne demande pas qu'il l'adore, mais qu'il l'épouse.

GERTRUDE.

C'est juste, et dès que cela vous rend service;... mais ne pourrait-on pas le gagner par la persuasion et la douceur?

LE CARDINAL.

Est-ce que je ne fais pas tout pour lui? est-ce que je lui refuse rien? Il a voulu une meute, des chevaux anglais, il n'a eu qu'à parler; il a désiré une *villa*,

une maison de campagne, une galerie de tableaux, je les lui ai données; et tout cela, sur les revenus de l'église.

GERTRUDE.

Quelle bonté! quelle générosité!

LE CARDINAL.

Hier encore, il paraît qu'on a entendu au Vatican, devant le pape, un soprano magnifique, une voix admirable, dont il est revenu ravi, enthousiasmé! Selon lui, il n'y a jamais eu rien de pareil; et dans son amour pour les arts, il m'a persuadé, moi, que je devais les encourager, les protéger, et offrir à ce jeune artiste un logement ici, dans mon propre palais.

GERTRUDE.

Et vous y avez consenti?

LE CARDINAL.

Il l'a bien fallu. Je fais tout ce qu'il veut, pour être le maître, car je donnerais tout au monde à celui qui le déciderait à ce mariage; mais tout a été inutile, et je ne sais maintenant quel moyen employer.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE

Un jeune homme qui a reçu une invitation de monseigneur demande à lui parler, il signor Gianino.

LE CARDINAL.

C'est notre soprano. J'ai bien le temps de le rece-

vor, moi qui vais au Vatican; chargez-vous de ce soin, ma chère madame Gertrude.

GERTRUDE.

Moi, monseigneur? Je ne peux pas souffrir ces gens-là.

LE CARDINAL.

D'où vient?

GERTRUDE.

Je ne sais... je ne peux pas expliquer à monseigneur.

LE CARDINAL.

Si, si... je vous comprends; mais priez-le seulement de déjeuner ici, avec moi et mon neveu.

GERTRUDE.

Si votre éminence l'exige?

LE CARDINAL.

Sans doute. (Au domestique.) Les chevaux sont mis?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monseigneur.

LE CARDINAL.

Mes gants violets! (Le domestique les donne à Gertrude, qui les présente au cardinal.) Je reviendrai bientôt; un déjeuner léger. (Il fait un pas pour sortir et revient.) Ah! je n'y pensais plus, car mon neveu me fait tout oublier; on servira cette truite, dont je n'ai mangé hier que la moitié; elle était excellente.

GERTRUDE.

Oui, monsieur.

LE CARDINAL.

Une truite du lac de Genève. Quel dommage que ce soit un canton protestant! De si bon poisson!

Adieu, adieu! Ah! ma pauvre Gertrude, je suis bien tourmenté! (Il va pour sortir. Revenant.) Sauce genevoise, entendez-vous.

(Il sort par le fond; le domestique le suit.)

SCÈNE V.

GERTRUDE, SEULE.

Faire les honneurs du palais au signor Gianino! Encore un qui vient s'établir chez nous, encore un qui voudra s'emparer de l'esprit de monseigneur, et le gouverner aussi; c'était déjà bien assez de moi et de son majordome. Celui-là est un si honnête homme, qui s'enrichit de son côté, moi du mien; et nous aurions déjà fait une fin, si ce n'était monseigneur qui ne veut pas qu'on se marie chez lui; il tient tant aux mœurs! Ah! voilà notre nouveau commençal, ce beau chérubin.

SCÈNE VI.

GERTRUDE, GIANINO.

GIANINO, timidement.

On m'a dit, madame, que monseigneur le cardinal de Trivoglio était sorti.

GERTRUDE, brusquement.

Oui, signor; il vous prie de l'attendre, et de déjeuner ici avec son neveu. Voilà ma commission faite; Adieu.

(Elle va pour sortir.)

GIANINO, timidement.

Un mot, de grâce, signora.

GERTRUDE.

Quelle voix douce! Que ces gens-là ont un air câlin!

GIANINO.

Je suis si heureux de rencontrer ici une personne telle que vous, une femme!...

GERTRUDE.

Qu'est-ce que cela lui fait, je vous le demande?

GIANINO, de même.

Une personne, enfin, de qui je puisse recevoir des renseignemens et des conseils.

GERTRUDE, avec aigreur.

Des conseils! vous n'en avez pas besoin. Protégé par le prince, reçu par son oncle, vous voilà déjà de la maison.

GIANINO.

C'est que justement je voudrais ne pas en être.

GERTRUDE.

Est-il possible!

GIANINO.

Et je ne sais comment refuser.

GERTRUDE, avec affection.

Parlez, mon enfant, parlez sans crainte : car il est vraiment gentil, ce petit signor; et malgré soi on s'intéresse à lui. Vous disiez donc, mon bel enfant...

GIANINO.

Que seul, sans amis, sans protection dans cette ville, je suis trop heureux d'avoir celle du cardinal

de Trivoglio, qui m'arrive je ne sais comment, et que je tiendrais beaucoup à conserver. Mais, d'un autre côté, il m'offre dès aujourd'hui un appartement ici, près de lui, dans son palais; et il m'est impossible d'accepter.

GERTRUDE.

Et pourquoi donc?

GIANINO.

Faut-il tout vous dire?

GERTRUDE.

Certainement.

GIANINO.

Et vous ne me trahirez pas? Ce serait bien mal.

GERTRUDE.

Je n'ai jamais trahi personne, je vous prie de le croire.

GIANINO.

C'est qu'il y va de mon sort, de mon repos.

GERTRUDE.

Soyez tranquille. Eh bien?

GIANINO.

Eh bien! signora... c'est que je suis une femme.

GERTRUDE.

Bonté de Dieu!

GIANETTA, à mi-voix.

Silence, je vous prie.

GERTRUDE.

Et que signifie un pareil mystère?

GIANETTA.

Oh! je vais tout vous raconter. Pauvre villageoise,

orpheline, je n'avais de ressource qu'une assez belle voix, à ce que tout le monde disait. Un musicien qui m'avait donné des leçons, me proposa de m'épouser; et le matin même de notre mariage, nous quittâmes le pays, et nous partîmes ensemble dans un petit voiturin qu'il avait loué. Nous traversions les campagnes de Naples, le jour tombait, et nous approchions de l'endroit où nous devions coucher; mon mari et le conducteur montaient une côte à pied, et s'entretenaient d'histoires de brigands, lorsque près de nous partent deux coups de fusil : le conducteur se précipite à travers champs; mon mari en fait autant, sans réfléchir, sans penser à moi, qui étais restée dans la voiture!... et le cheval, effrayé par le bruit et surtout par mes cris, m'emporte au grand galop, et sans s'arrêter, à plus d'une demi-lieue.

GERTRUDE.

Dieu! que j'aurais eu peur!

GIANETTA.

Pas plus que moi. Et ce qui redoublait encore mon effroi, c'est que j'entendais derrière la voiture les pas de plusieurs personnes qui me poursuivaient, et qui saisirent enfin la bride du cheval; ils étaient deux, à pied, et armés de fusils.

GERTRUDE.

Ah! les infâmes brigands!

GIANETTA.

Du tout, c'étaient des jeunes gens... de très jolies figures... des manières très distinguées; ils furent rejoints un instant après par une meute et par des pi-

queurs, car c'était en chassant dans la montagne qu'ils avaient tiré ces deux coups de fusil, qui avaient fait prendre le mors aux dents à mon cheval.

GERTRUDE.

Et à votre mari.

GIANETTA.

Précisément! Et jugez de leur surprise, en me voyant la nuit, seule, dans cette voiture, et en habit de mariée. A ma prière, on alluma des flambeaux, on parcourut la montagne, on battit les bois dans tous les sens, point de nouvelles de mon mari! impossible de le retrouver; et l'un de ces jeunes gens qu'on appelait monseigneur, et qui avait l'air de commander aux autres, m'offrit de me conduire jusqu'à la prochaine *villa*. Il était minuit, et dans ce bois j'avais froid, j'avais peur, et j'acceptai; nous arrivâmes à une maison de campagne délicieuse, c'était la sienne!

GERTRUDE.

Ah! ah!...

GIANETTA.

On me donna l'appartement de sa sœur; des tentures, des tableaux magnifiques!... Moi qui sortais de mon village, je n'avais jamais rien vu de si beau; des femmes s'empressèrent de me servir, de prévenir tous mes vœux; et puis le prince, c'était un prince italien, était pour moi si soumis, si respectueux, que je ne pensais plus à avoir peur, je ne pensais plus à rien.

GERTRUDE.

Qu'à votre mari.

GIANETTA.

Oh! toujours!... Mais le prince devenait si aimable,

si galant, que je voulus absolument partir; il ne le voulait pas, et il avait un air si malheureux... il me suppliait avec tant d'instance de rester encore un jour, que cela me faisait de la peine; un pauvre jeune homme qui est à vos pieds, et qui pleure!... si vous saviez comme c'est terrible.

GERTRUDE.

Je le sais, signora. (Se reprenant.) Je l'ai su du moins.

GIANETTA.

Et ne sachant comment faire pour lui résister, craignant de ne pas en avoir le courage, je m'échappai la nuit, et sans l'en prévenir, par une petite porte du parc dont j'avais pris la clé. Mais, en arrivant à Rome, j'avais épuisé ma dernière pièce de monnaie, et je me trouvai seule, sans ressource, et ne connaissant personne.

GERTRUDE.

Pauvre jeune fille!

GIANETTA.

L'hôtesse chez laquelle j'étais entrée, sans savoir comment je la paierais, me demanda ce que je comptais faire. Je lui répondis que j'avais une belle voix, que j'étais musicienne, et qu'en m'adressant au maître de chapelle de sa sainteté, peut-être m'admettrait-il dans la musique particulière; mais jugez de mon désespoir! elle m'apprit qu'aucune cantatrice ne pouvait se faire entendre devant le pape et les cardinaux.

GERTRUDE.

C'est vrai.

GIANETTA.

Ce fut alors, et voyant ma misère, qu'il vint une idée à mon hôtesse : elle me conseilla de prendre des habits d'homme, et de me présenter comme soprano. Moi je ne savais pas ce que c'était; et je craignais de ne pas réussir.

GERTRUDE.

Rien de plus facile; il n'y a rien à faire qu'à chanter.

GIANETTA.

C'est ce qu'elle me dit; et je l'ai bien vu, car hier soir, où j'ai été admise pour la première fois à me faire entendre au Vatican, devant la plus brillante société de Rome, j'ai eu un succès fou, des applaudissemens, des transports, un enthousiasme... et j'étais tellement émue, que, voulant les remercier, j'ai manqué faire la révérence.

GERTRUDE.

Quelle imprudence!

GIANETTA.

Et les directeurs de Rome et de Naples qui m'offraient chacun dix mille écus; enfin, le cardinal de Trivoglio qui se déclare mon patron, mon protecteur, et qui veut, qui exige absolument que j'accepte un appartement dans son palais. Voilà où j'en suis; et maintenant que vous savez tout, qu'est-ce qu'il faut faire?

GERTRUDE.

Ce qu'il faut faire? Avant tout, ma chère enfant, gardez avec soin un secret d'où dépend votre fortune,

et acceptez d'abord la protection et le déjeuner de monseigneur : cela n'engage en rien.

GIANETTA.

Vous croyez!

GERTRUDE.

Pour le reste, cela me regarde; je vais en causer avec le majordome de monseigneur, le signor Scaramella, qui m'est dévoué.

GIANETTA.

Vous êtes bien sûre de lui?

GERTRUDE.

Comme de moi-même; et quand tous les deux nous voulons quelque chose, monseigneur le veut aussi. Nous le ferons renoncer à cette idée de vous loger au palais, d'autant qu'elle ne vient pas de lui. Mais du silence! car s'il y avait le moindre éclat, tout serait perdu, et l'on ne pourrait plus... Voici son éminence et le prince son neveu.

SCÈNE VII.

GIANETTA, GERTRUDE, LE CARDINAL, LE PRINCE DE FORLI.

(Le cardinal et le prince entrent en causant à gauche du théâtre.)

AIR: Mais pour qu'enfin l'hymen couronne (du Philtre.)

LE CARDINAL, au prince.

Pour repousser cette alliance,
Quels sont donc tes motifs secrets?
Dis-m'en un seul.

LE PRINCE, à son oncle.

Eh mais!
Ma répugnance.

GIANETTA, de l'autre côté, apercevant le prince.

Que vois-je, ô ciel!

GERTRUDE, bas.

Quoi donc?

GIANETTA, de même.

C'est lui.

GERTRUDE, bas.

Comment! le prince de Forli?

GIANETTA, bas.

Oui, ce jeune inconnu qui me reçut chez lui.

GERTRUDE, bas.

Et qui vous adorait?

GIANETTA.

Sans doute.

GERTRUDE.

Taisez-vous.
Un mot nous perdrait tous.

(Haut, et s'adressant au cardinal, qui a toujours causé bas avec son neveu.)

Monseigneur, vous voyez ce jeune soprano
Que vous attendiez.

LE PRINCE, se retournant vivement.

Gianino!
C'est lui qu'hier... oui vraiment... c'est bien lui.
A son aspect mon cœur a tressailli.

ENSEMBLE.

GIANETTA, à part.

Ah! malgré moi, combien sa vue
Vient agiter mon ame émue.
Je sens, hélas! battre mon cœur
D'étonnement et de frayeur.

GERTRUDE, bas à Gianetta.

Je sens combien, à cette vue,
Votre ame, hélas! doit être émue;
Mais avec soin, dans votre cœur,
Renfermez bien cette frayeur.

LE PRINCE, à part.

Ah! malgré moi, combien sa vue
Vient agiter mon ame émue!
Je sens déjà battre mon cœur
D'étonnement et de bonheur.

LE CARDINAL, à part.

Mais de son trouble, à cette vue,
Vraiment mon ame est confondue;
Je n'entends rien, sur mon honneur,
A sa surprise, à son bonheur.

LE CARDINAL, à son neveu.

Eh bien! eh bien!
Qu'as-tu donc?

LE PRINCE, regardant toujours Gianetta.

Rien.

GERTRUDE, bas à Gianetta.

Tenez-vous bien.

GIANETTA, à part.

Cachons-nous bien.

LE PRINCE, avec émotion, et regardant toujours Gianetta.

Je suis ému de souvenir,
Car à l'entendre hier, j'éprouvais un plaisir....

ENSEMBLE.

GIANETTA.

Je sens, hélas! battre mon cœur,
D'étonnement et de frayeur.

GERTRUDE.

Mais avec soin, dans votre cœur,
Renfermez bien cette frayeur.

LE PRINCE.

Je sens déjà battre mon cœur
D'étonnement et de bonheur.

LE CARDINAL.

Je n'entends rien, sur mon honneur,
A sa surprise, à son bonheur.

(Pendant la fin de cet ensemble, deux domestiques ont apporté une table servie qu'ils ont placée à droite du théâtre.)

GIANETTA, au prince.

Quoi! monseigneur était hier à mon début?

LE PRINCE, à part.

Et la voix aussi!... c'est inconcevable, ou plutôt je cherche moi-même à m'abuser, car je le vois partout. (Haut, et passant auprès de Gianetta.) Oui, Gianino, oui, j'étais à votre début, et ce cri involontaire que je n'ai pu retenir à votre première apparition...

GIANETTA.

C'était vous?

LE CARDINAL.

Avant même qu'il n'eût chanté... Voilà le vrai dilettante!

LE PRINCE.

Et si vous saviez, mon oncle, quel talent! quelle expression! quelle voix suave et légère! Il a été

sublime. Je n'en ai pas dormi de la nuit. Gianino, votre main... Vous avez en moi un admirateur, un ami, je vous le jure. Eh mais ! vous tremblez !

GIANETTA.

Non, mon prince.

LE PRINCE.

Quand vous me connaîtrez mieux, vous ne serez pas étonné de l'intérêt que je vous porte... J'aime les arts, comme tout ce que j'aime... et avec ardeur, avec passion... Vous logerez dans ce palais, chez mon oncle...

GIANETTA.

Permettez...

LE PRINCE.

C'est convenu, vous ne sortirez pas d'ici; et en échange de notre amitié, tout ce que nous vous demandons, c'est une cavatine par jour. Moi, d'abord, je parle de vous à tout le monde; et j'ai déjà arrangé un concert par souscription: dix piastres par tête !... et on s'arrachera les billets, je m'en charge. Et puis n'oubliez pas qu'aujourd'hui à midi, vous avez répétition du *Stabat*. J'irai, je veux vous entendre.

LE CARDINAL, à Gertrude.

La musique lui fera perdre la tête, c'est sûr.

GERTRUDE, à mi-voix.

Laissez-le faire. C'est par le seul Gianino que nous pourrons obtenir son consentement à cette alliance.

LE CARDINAL, à mi-voix.

Vous croyez; c'est tout ce que je désire. Ça, et le déjeuner...

GERTRUDE, montrant la table qu'on a apportée.

On vient de le servir...

(Un domestique place à gauche, une petite table sur laquelle sont des bouteilles, dans des vases à rafraîchir.)

LE CARDINAL.

Qu'on ne s'occupe plus de rien. Mon neveu, mon neveu, mettons-nous à table. Mon neveu, à ma droite, notre jeune virtuose, ici, près de moi.

GERTRUDE.

Monseigneur n'a pas sa chancellière ?

LE CARDINAL.

C'est vrai.

GERTRUDE, derrière lui et lui plaçant un oreiller sur son fauteuil.

Et monseigneur est mieux, quand il est appuyé.

LE CARDINAL.

C'est bien, c'est bien. Cette bonne madame Gertrude pense à tout.

GERTRUDE.

Oh, mon Dieu! non, car j'oubliais que j'avais une grâce à vous demander.

LE CARDINAL.

Est-elle adroite! elle sait bien qu'il y a des momens où je ne peux rien refuser.

GERTRUDE.

C'est un pauvre diable qui demande au palais-cardinal la place d'organiste vacante, et qui, avant tout, prie monseigneur de vouloir bien l'entendre.

LE CARDINAL.

A la bonne heure, cela n'empêche pas de déjeuner. Et puis, en présence du signor et de mon ne-

veu, il sera jugé par des connaisseurs... Fais-le entrer.

GERTRUDE.

Oui, éminence... (Allant auprès du cardinal.) Je prie seulement monseigneur de manger lentement, cela lui vaut mieux.

(Elle sort.)

LE CARDINAL, à son neveu.

Qu'est-ce qu'il fait celui-là, les yeux et la fourchette en l'air?... est-ce que c'est là la place d'une fourchette?

LE PRINCE, regardant toujours Gianetta.

Je n'en reviens pas, Gianino, je ne vous avais vu qu'hier, et de loin, mais maintenant, plus je vous regarde, plus il me semble...

GIANETTA, à part.

Ah mon Dieu!... Veillons sur moi, et que rien ne puisse lui faire soupçonner...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS; GUIMBARDINI, AMENÉ PAR GERTRUDE.

(Le cardinal est au milieu de la table, Gianetta à sa gauche, et tournant le dos à Guimbardini qui entre.)

GERTRUDE, à Guimbardini.

Approchez... monseigneur est bien disposé... et cela durera tant qu'il sera à table.

GUIMBARDINI.

Alors j'ai le temps.

GERTRUDE, bas à Gianetta.

Redoublez de prudence, je vais parler à Scaramella et je reviens... (S'approchant du cardinal et lui présentan Guimbardini.) Monseigneur, voilà...

(Elle fait signe à Guimbardini de s'approcher, et sort.)

LE CARDINAL, à Guimbardini.

Asseyez-vous, signor... là... (lui montrant un fauteuil du côté opposé à la table.) Nous sommes à vous..... tout-à-l'heure.

GUIMBARDINI, s'incline, et va s'asseoir, pendant que les trois autres continuent à manger.

(A part.)

J'ai cru qu'il allait m'inviter. (Le regardant.) Sont-ils heureux, ces gens-là! se voir dans un bon fauteuil, près d'une bonne table... toutes les douceurs de la vie; il n'est pas difficile comme cela, d'avoir du génie... (Montrant une bouteille qui est sur la petite table à gauche.) Je suis sûr qu'il y en a dans cette bouteille de *lacryma Christi!* J'y puiserais deux ou trois cavatines, et autant de *requiem*... (Regardant l'autre table.) Et dans cet immense pâté... que de choses j'y trouverais! Mais le génie qui est à jeun est bientôt à sec. Dieu! comme ils mangent!... Je crois qu'ils m'ont oublié.

LE CARDINAL, tendant son verre.

A boire.

GUIMBARDINI, prenant vivement une bouteille qui est près de lui, va et verse à boire au cardinal.

Voici.

LE CARDINAL.

Quoi! vous-même, maëstro!... c'est trop de bonté. Quel est votre nom!

GUIMBARDINI.

Signor Guimbardini.

(Il va remettre la bouteille sur la table.)

GIANETTA, à part.

Mon mari! et devant le prince... devant le cardinal... Comment faire?

LE PRINCE.

Qu'avez-vous donc?

GIANETTA.

Rien... (A part.) Attendons, et tâchons de ne pas nous trahir.

LE CARDINAL.

Guimbardini... j'ai quelque idée... attendez donc, n'est-ce pas vous qui m'avez présenté plusieurs pétitions?

GUIMBARDINI, s'inclinant.

Deux par jour, régulièrement, depuis une semaine, éminence.

LE CARDINAL.

Belle écriture, une main remarquable.

GUIMBARDINI.

Le doigté est assez agréable.

LE CARDINAL.

Vous êtes, dites-vous, pianiste, organiste?

LE PRINCE.

Et vous avez du talent?

GUIMBARDINI.

Du talent, monseigneur, du talent!... j'en ai, j'ose le dire, plein mes poches... (tirant plusieurs rouleaux de papiers.) car j'ai là des messes, des opéras, qui parlent...

qui crient pour moi, et qui ne peuvent pas se faire entendre... le siècle est sourd.

LE PRINCE.

Et vous avez quelque antécédent, quelque recommandation ?

GUIMBARDINI.

Élève de Pergolèse, et je puis dire que Cimarosa m'a dû ses plus beaux ouvrages.

LE PRINCE.

Comment cela ?

GUIMBARDINI.

J'étais son accordeur de piano.

LE CARDINAL.

Voilà des titres.

GUIMBARDINI.

J'arrivais chez ce grand maître, et je lui disais : « Eh bien ! mon cher ; » car nous nous traitions sans façon... la familiarité du talent, « Eh bien ! mon cher, « comment cela va-t-il ? — Cela ne va pas... je n'ai « pas de chant... pas d'inspiration. Voilà un air *del* « *Matrimonio* que je ne peux pas achever... » Je regardais le clavecin... je crois bien... trois cordes cassées... je retroussais mes manches (faisant le geste d'accorder un clavecin.) la, la, la, la, — allez, maintenant ; il s'y remettait, et trouvait son air... il en a dix comme cela, qu'il a composés à nous deux, mais j'en ai d'autres à moi tout seul... et si monseigneur voulait seulement en entendre un petit... un *piccolo*.

LE CARDINAL.

Volontiers.

GUIMBARDINI, tout ému.

Est-il possible! c'est la première fois... (Cherchant dans ses papiers.) On va donc enfin me connaître et écouter un de mes airs jusqu'au bout... moi qui n'ai jamais pu en achever un.

LE PRINCE, tirant sa montre.

Qu'il ne soit pas long, car à midi nous avons une répétition... Du reste, donnez-nous ce que vous avez de mieux.

GUIMBARDINI.

Tout ce que j'ai est ce qu'il y a de mieux... Mais j'aurais entre autres un morceau qui, malheureusement, est à deux voix, basse-taille et haute-contre; sans cela... je vous garantis que c'est un morceau délirant!... c'est à en perdre la tête. Rien que la ritournelle vous met dans un état...

LE PRINCE.

N'est-ce que cela?... Voici un artiste distingué, la plus belle voix d'Italie, notre premier soprano.

GUIMBARDINI.

Un soprano! c'est différent. Quel honneur pour moi et pour ma musique!... c'est un duo de mon opéra d'*Abufar*.

LE PRINCE, se levant.

Abufar!

GUIMBARDINI.

Abufar épris de sa sœur... C'est moi qui fais Abufar...

LE CARDINAL, mangeant.

Abufar, je connais...

GUIMBARDINI.

Et voici la partie du seigneur soprano.

LE PRINCE.

Donnez... donnez.

GUIMBARDINI, chantant la ritournelle.

La, la, la, la, la, la.

(Pendant la ritournelle, le cardinal et le prince vont s'asseoir sur le devant du théâtre, tandis que les domestiques enlèvent la table.)

Ah! quelle douce ivresse!
Quel trouble pour mon cœur!
Objet de ma tendresse,
C'est elle! c'est ma sœur!
(Levant les yeux sur Gianetta.)
Que vois-je! ô ciel! est-ce une erreur?

LE PRINCE.

Que dit-il donc?

GUIMBARDINI.

Moi, rien, si fait... c'est-à-dire... pardon...
Ses yeux... sa voix... ses traits... Oh! non!...
C'est ma sœur... c'est ma femme!...
Je ne saurais m'y retrouver!...
Encore un morceau, sur mon ame,
Que je ne saurais achever.

ENSEMBLE.

LE CARDINAL ET LE PRINCE.

Ah! c'est insupportable!
Cette musique est détestable...
Vraiment, vraiment,
Cet homme n'est qu'un ignorant.

GIANETTA, à part.

Ah! quel effroi m'accable!
Quelle colère épouvantable!
Vraiment, vraiment,
Rien n'est égal à mon tourment.

GUIMBARDINI, à part.

Ah ! c'est épouvantable !
Ce doute n'est pas supportable !
Vraiment, vraiment,
Rien n'est égal à mon tourment.

GUIMBARDINI.

Pardon, monseigneur, ça me prend à la gorge..... je ne puis continuer, à cause de mes moyens, qui sont absens.

LE PRINCE.

Nous n'avons pas envie d'attendre qu'ils reviennent ; car il faut nous rendre à la répétition, voici l'heure.

GIANETTA, troublée et regardant Guimbardini.

Oui ; mais je voudrais auparavant... (A part.) Impossible de lui expliquer...

LE PRINCE.

Allons, allons, ma voiture est en bas... il faut de l'exactitude... le maëstro se fâcherait.

GUIMBARDINI, étourdi.

Le maëstro... la répétition... est-ce que, sans le savoir, j'aurais épousé un soprano ?... c'est impossible... il y a là-dessus quelque machination diabolique... (Haut et s'approchant du cardinal.) Je demande à monseigneur un instant d'audience particulière... (à mi-voix.) pour lui révéler un mystère... un ténébreux mystère.

GIANETTA, à part.

O ciel !... tout est perdu !

LE CARDINAL, à Guimbardini.

Je suis à vous.

LE PRINCE.

C'est bien, nous vous laissons... Venez, mon cher Gianino... j'ai besoin d'entendre de bonne musique, pour me dédommager de monsieur.

GUIMBARDINI, à part.

Merci.

GIANETTA, qui a fait inutilement des signes à Guimbardini.

Il ne me comprend pas. Courons vite à cette répétition, et revenons tout lui avouer.

(Elle sort avec le prince, en faisant toujours des signes à Guimbardini.)

SCÈNE IX.

LE CARDINAL, GUIMBARDINI.

GUIMBARDINI, à part.

Il me fait des signes... décidément c'est bien elle. Arrivera ce qu'il pourra! je ne puis pas digérer un pareil affront. Mari d'un soprano! c'est déshonorant! je vais déclarer que c'est ma femme.

LE CARDINAL.

Eh bien! signor, que me voulez-vous?

GUIMBARDINI, avec mystère.

Pardon, éminence... Nous sommes seuls?

LE CARDINAL.

Vous le voyez.

GUIMBARDINI, regardant la porte.

Personne ne peut nous entendre.

LE CARDINAL

Eh bon Dieu! que de précautions!

GUIMBARDINI.

C'est qu'effectivement on ne peut en trop prendre pour une chose aussi délicate. (Baissant la voix.) Vous connaisssez parfaitement ce jeune soprano ?

LE CARDINAL.

C'est-à-dire je le connais... je sais qu'il s'est fait entendre hier avec un grand succès, et qu'il doit avoir du talent; car on lui offre un traitement de dix mille écus.

GUIMBARDINI.

Hein !... dix mille écus !... comme soprano !...

LE CARDINAL.

Comme soprano... Je crois qu'il doit signer aujourd'hui.

GUIMBARDINI, à part.

Santa Maria !... quelle fortune pour le ménage !... nous n'aurons jamais été si riches... quelle bêtise j'allais faire !

LE CARDINAL.

Eh bien ! qu'aviez-vous à me dire ?

GUIMBARDINI.

Moi, monseigneur ?... rien...

LE CARDINAL.

Comment ?

GUIMBARDINI.

Rien absolument... si ce n'est qu'on vous a dit l'exacte vérité sur ce jeune virtuose... personne plus que lui ne mérite la protection et les bienfaits de votre éminence.... c'est un grand et magnifique soprano.

LE CARDINAL.

Vrai ?

GUIMBARDINI.

C'est-à-dire que c'est le premier soprano de l'Italie... je dirai même, le plus extraordinaire.

LE CARDINAL.

Vous l'avez donc entendu?

GUIMBARDINI.

Plus de cent fois. A Velletri, on ne parlait que d'elle.

LE CARDINAL.

D'elle!

GUIMBARDINI, se reprenant.

De sa voix... oui, monseigneur... et je puis vous certifier...

LE CARDINAL.

C'est bien. Mais ce n'est pas cela que vous vouliez m'apprendre.

GUIMBARDINI, embarrassé.

Ah! je m'en vais vous dire... et ça vous expliquera son trouble et le mien, car vous avez dû vous apercevoir qu'en nous reconnaissant, nous avons eu un moment de... Voilà ce que c'est, monseigneur... il devait jouer dans un opéra de moi, *il Matrimonio interrotto*, le Mariage interrompu... un ouvrage sur lequel je comptais... et il s'est en allé... Il est parti le jour de la première représentation.

LE CARDINAL.

C'était désagréable pour vous.

GUIMBARDINI.

Très-désagréable. Alors il croit peut-être que je

lui en veux: il se trompe, mon Dieu!... entre artistes, il faut se passer tant de choses...

LE CARDINAL, impatienté.

Tout cela est fort bien; mais ça ne m'apprend pas ce que vous me vouliez.

GUIMBARDINI.

Ce que je voulais à monseigneur... si fait... c'est tout simple, c'est que votre éminence daigne nous raccommoder, qu'elle daigne lui dire que tout ce qu'il a fait est bien fait, que ça me convient, que ça m'arrange; que je ne suis pas fâché... au contraire, je suis content que ce jeune homme ait un traitement de dix mille écus, et que tout ce que je demande, c'est que désormais nous vivions en bonne intelligence.

LE CARDINAL, souriant.

Et qu'il reprenne votre opéra.

GUIMBARDINI.

Le Mariage interrompu!... Mais je compte bien qu'il y aura une reprise, surtout si monseigneur... daigne m'attacher à sa maison.

LE CARDINAL.

Oh! cela c'est différent! d'après l'échantillon que vous nous avez donné... Vous n'avez pas pu seulement achever ce morceau...

GUIMBARDINI.

Cela tient à la fatalité qui ne me permet jamais de rien achever... mais je m'en rapporte au soprano lui-même.

LE CARDINAL, avec bonhomie.

Nous verrons; nous verrons, si effectivement il répond de vous, et que cela convienne à mon neveu et à madame Gertrude...

GUIMBARDINI.

Vivat! me voilà en pied.

LE PRINCE, en dehors.

Eh non! non, ce sera très bien.

GUIMBARDINI.

Chut! c'est le prince, cet aimable protecteur des arts.

SCÈNE X.

LES MÊMES ; LE PRINCE.

LE PRINCE, à la cantonade.

Eh non! vous dis-je, ce sera très bien ainsi.

LE CARDINAL.

A qui en as-tu donc, mon neveu?

LE PRINCE.

A madame Gertrude, qui se fait des monstres de tout. Je ne sais comment elle s'est arrangée; mais l'appartement que vous destiniez à Gianino n'est pas même prêt, et si le hasard ne m'avait fait quitter la répétition, on parlait déjà de renvoyer le pauvre garçon à sa mauvaise petite auberge.

LE CARDINAL.

Mais dame! si on ne peut pas le loger.

GUIMBARDINI, d'un air dégagé.

Ça doit être facile dans un palais aussi vaste.

LE PRINCE.

C'est déjà fait, j'ai donné ordre à mon valet de chambre de le mettre à côté de moi, dans mon appartement.

GUIMBARDINI, à part.

Hein!... qu'est-ce que c'est?... dans son appartement?

LE CARDINAL.

Mais ça te gênera.

LE PRINCE.

C'est ce que madame Gertrude prétendait; car elle trouve des difficultés à tout. Enfin, j'ai été obligé de lui dire que je le voulais.

GUIMBARDINI, à part.

Oui, mais je ne le veux pas moi! Ma femme près d'un jeune homme aussi vif, aussi impétueux... Cet aimable protecteur des arts n'aurait qu'à avoir quelque soupçon.

LE PRINCE.

C'est charmant! nous ferons de la musique dès le matin; et il sera tout porté pour me donner ma leçon de chant.

GUIMBARDINI, à part.

Par exemple!

LE CARDINAL, impatienté.

Eh bon Dieu! quelle rage de musique! et surtout quel engoûment, quel enthousiasme pour ce cher Gianino!... (A Guimbardini.) Imaginez-vous qu'il ne peut pas en être séparé un instant.

GUIMBARDINI, inquiet.

Vraiment.

LE PRINCE.

Vous êtes étonné?... Vous le seriez bien plus encore, si vous saviez que ce n'est pas pour lui que je l'aime.

GUIMBARDINI.

Pour son talent?

LE PRINCE.

Du tout... Vous allez me trouver romanesque, bizarre, ridicule... mais apprenez que mon amitié pour Gianino vient d'une ressemblance si extraordinaire...

TOUS DEUX.

Une ressemblance!...

LE PRINCE.

Oui, ce sont les mêmes traits, la même physionomie que celle d'une petite femme charmante que je rencontrai seule, un soir, dans la forêt, près de ma villa.

LE CARDINAL.

Seule!

LE PRINCE.

Une nouvelle mariée, qui venait de perdre son mari.

GUIMBARDINI, à part.

Ah mon Dieu!

LE CARDINAL.

Une veuve?

LE PRINCE.

A peu près.

GUIMBARDINI, à part.

C'était ma femme.

LE PRINCE.

Elle pleurait, elle était sans guide, sans appui, et avec cela, si jolie...

Air du vaudeville de Partie et Revanche.

Fleur ravissante, enchanteresse,
Il me semble que je la vois;
Malheur au voyageur qui laisse
Une rose au milieu des bois.
Ah! c'est une imprudence extrême!
Et la sauvant d'un funeste destin,
Aujourd'hui cueillons-la nous-même,
D'autres la cueilleront demain.

GUIMBARDINI, à part.

C'est comme à Velletri.... Encore un serpent.... (Au prince.) Quoi! vous auriez osé?...

LE PRINCE.

Lui offrir un asile! Je la conduisis chez moi... elle y resta trois jours.

GUIMBARDINI, à part.

Trois jours!... je suis perdu.

LE PRINCE.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je la respectai comme ma sœur.

GUIMBARDINI, involontairement.

Ça n'est pas vrai.

LE PRINCE.

Hein?

GUIMBARDINI, d'un air agréable et contraint.

Je dis, monseigneur, que vous faites le modeste, parce qu'il est impossible qu'un prince aussi aimable...

LE PRINCE.

Non, vrai... je te le dirais. Entre nous, seulement le troisième jour...

GUIMBARDINI.

Voyez-vous.

LE PRINCE.

Emporté par une passion... je ne dis pas...

GUIMBARDINI.

Ouf!

LE CARDINAL, avec pudeur.

Mon neveu, je vous prie de gazer.

LE PRINCE.

Oh! ne craignez rien, mon oncle; elle s'était échappée; et malgré toutes mes recherches je n'ai pu la revoir.

GUIMBARDINI, à part.

Je respire!... (Levant les yeux au ciel.) Digne émule de Lucrèce, va, dernier reste des vertus antiques, et de la pudeur romaine!...

LE PRINCE.

Mais, jugez de mon bonheur, de mon émotion, en retrouvant dans les traits de Gianino ceux de mon inconnue.

LE CARDINAL.

Vraiment!

LE PRINCE.

Oh mais! c'est à un point... sa voix surtout, sa voix me la rappelle... Aussi je le ferai chanter toute la journée.

LE CARDINAL.

Et c'est pour un pareil roman que tu refuses des avantages réels.

GUIMBARDINI, au prince.

Oh ! oui, vous avez bien tort de refuser des avantages...

LE CARDINAL.

Une femme qu'il ne reverra jamais.

LE PRINCE, vivement.

Si, mon oncle, je la retrouverai, mon cœur me le dit, et rien ne pourra plus m'en séparer.

LE CARDINAL, étourdi.

A-t-on jamais vu...

GUIMBARDINI, s'excitant.

Permettez, il peut y avoir des empêchemens.

LE CARDINAL.

C'est vrai, il peut y avoir des empêchemens.

LE PRINCE.

Aucun.

GUIMBARDINI.

Vous avez parlé d'un mari.

LE PRINCE.

Oh ! il est mort.

GUIMBARDINI.

Peut-être que non.

LE PRINCE.

Alors, c'est tout comme... car, si je le rencontre, je le tue. Elle sera veuve, et je l'épouse.

GUIMBARDINI, à part.

Je ne peux pas rester dans cette maison.

LE CARDINAL.

L'épouser ! et tu crois que je souffrirais...

LE PRINCE.

Oui, mon oncle; je vous déclare que je n'en veux pas d'autre. Et tenez, en entrant, je viens de voir, dans le premier salon, le notaire du cardinal Cagliari qui vous attendait, un contrat à la main.

LE CARDINAL, à part.

Ah mon Dieu! c'est vrai, pour arrêter les articles... (Haut.) Est-ce que tu lui aurais dit?...

LE PRINCE.

Rien, car cela ne me regarde pas, c'est votre affaire. Mais je vous préviens que je n'ai pas changé d'avis.

Aux du Valet de Chambre.

LE CARDINAL.

Allons, allons, point de colère,
Et calme ces transports bouillans;
Je vais parler à ce notaire,
(A part.) Et tâcher de gagner du temps.

LE PRINCE.

Et moi de ce pas je surveille
Le logement de notre ami:
Je veux qu'il s'y trouve à merveille,
Et qu'il ne sorte pas d'ici.

GUIMBARDINI.

Comment prévenir la tempête?
Des deux côtés s'offre un affront;
Et je ne puis sauver ma tête,
Hélas! qu'aux dépens de mon front.

ENSEMBLE.

LE CARDINAL, à part.

Je crois que j'en perdrai la tête,
Comment finira tout ceci?

LE PRINCE.

D'honneur, je me fais une fête
D'être toujours auprès de lui.

GUIMBARDINI.

Je crois que j'en perdrai la tête.
Comment finira tout ceci?

(Le cardinal sort d'un côté et le prince de l'autre.)

SCÈNE XI.

GUIMBARDINI, SEUL.

Et moi je ne sais plus ce que j'ai à faire. Mes idées se brouillent! ma tête est en feu. J'étais à cent lieues de me douter... D'après ce que j'ai entendu, je crois que je puis être tranquille pour le passé. (s'essuyant le front.) Mais l'avenir est gros de catastrophes. Pauvre femme! Aussi, je me disais : ce n'est pas naturel qu'un prince aime la musique à ce point-là... Et l'on croit que je resterai les bras croisés!... Un élève de Pergolèse... Du tout; je tiens à la fortune; mais l'honneur avant tout, si ça se peut. Je crierai, je ferai du bruit. Je ne suis pas musicien pour rien.

AIR : Un homme pour faire un tableau.

La jalousie, en sa fureur,
Forme un *crescendo* dans mon ame;
Et si notre prince amateur
Se mêle d'enlever ma femme...

D'autres s'en mêleront, hélas!
Et l'hymen, à ce qu'il me semble,
Est un duo qui ne doit pas
Finir par un morceau d'ensemble.

(Avec colère.)

Aussi nous verrons... (Se radoucissant.) C'est-à-dire, nous verrons... allons doucement, et mettons des sourdines. Le neveu a une tête romaine; un vrai César. Il vaut mieux avertir le cardinal. C'est cela... un acte de courage... un billet anonyme... (Il va à la table à gauche, et écrit très vite, sans s'asseoir.) « Prenez garde, monseigneur, le soprano est une femme, on vous le prouvera. » (Pliant le papier.) Comme cela, je le défie de la garder ici, et le prince ne la voyant plus... Mais comment faire parvenir...

GERTRUDE, en dehors.

Le bréviaire de monseigneur?... Son bréviaire?... il doit être au salon.

GUIMBARDINI.

Son bréviaire! O idée lumineuse!... (Il glisse le papier dans le bréviaire qui est sur la table.) Il le lit donc quelquefois!

SCÈNE XII.

GUIMBARDINI, GERTRUDE, UN VALET.

GERTRUDE, au valet.

Je vous dis que je l'ai vu. Eh! tenez, sur cette table. (Elle prend le bréviaire, et le donne au valet.) Portez-le vite.

(Le valet sort avec le bréviaire.)

GUIMBARDINI, à part.

Le voilà parti... ce n'est pas maladroit... (Haut.) Eh mais ! madame Gertrude, comme vous paraissez agitée !

GERTRUDE.

Ah ! ce n'est pas sans raison, monsieur l'organiste. Ce pauvre Gianino...

GUIMBARDINI.

Que lui est-il arrivé ! Est-ce qu'on aurait découvert la vérité ?

GERTRUDE.

Comment ! vous savez donc ?...

GUIMBARDINI.

Il m'a tout avoué, c'est une femme.

GERTRUDE, effrayée.

Silence !... Bonté divine !... que monseigneur, que personne au monde ne puisse soupçonner un pareil secret.

GUIMBARDINI, intrigué.

Pourquoi donc ?

GERTRUDE.

Au fait : puisque vous avez sa confiance... Imaginez-vous, je quitte le signor Scaramella, le majordome de monseigneur, que je voulais consulter là-dessus, parce que je le consulte sur tout « Sur votre tête, « m'a-t-il dit, dame Gertrude, ne vous mêlez pas de « ça, pareille affaire est arrivée, il y a quelques an- « nées. Une cantatrice avait paru devant le saint-père « et les cardinaux, sous des habits d'homme ; on le « sut. Elle et son mari, qui avait été son complice,

« furent jetés dans le château Saint-Ange, (Baissant la voix.)
« et on n'est pas sûr qu'ils en soient jamais sortis. »

GUIMBARDINI, tremblant.

Au... au château Saint-Ange... et le... le... mari aussi ?

GERTRUDE.

Oh ! lui... il était plus coupable d'avoir encouragé...

GUIMBARDINI, à part.

Miséricorde ! me voilà bien !... Et moi qui ai attesté au cardinal que c'était... Heureusement qu'on ne sait pas que je suis le mari, et que rien ne peut me découvrir.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; GIANETTA.

GIANETTA, avec empressement.

Ah ! mon ami, je vous revois ! Vous avez dû comprendre ma position ; je ne pouvais, devant le cardinal et son neveu, vous expliquer...

GUIMBARDINI, lui faisant signe de se taire.

Hum ? brrrr...

GIANETTA.

Mais enfin, je suis libre... et puisque le hasard vous rend à ma tendresse...

GERTRUDE, étonnée.

Comment ?

GIANETTA.

Eh ! sans doute... c'est lui... c'est mon mari.

GUIMBARDINI, à part.

Voilà le coup d'archet parti ! diables de femmes !

GERTRUDE.

Votre mari ?

GUIMBARDINI, d'un air froid.

Q'est-ce que c'est ? Permettez, mon cher monsieur, c'est-à-dire signora, vous me prenez pour un autre, je ne vous connais pas.

GIANETTA.

Comment ?

GUIMBARDINI, bas à sa femme.

Ne dites rien, vous saurez pourquoi, chère amie.

GERTRUDE.

Vous ne le connaissez pas, et vous venez de m'assurer...

GUIMBARDINI, embarrassé.

Oui, que l'on m'avait confié, c'est vrai ; mais personnellement, je n'y suis pour rien.

GIANETTA, émue.

Comment ! monsieur, vous n'êtes pas mon mari ?

GUIMBARDINI.

Je ne l'ai jamais été, je puis le jurer... (Bas à Gianetta et passant à sa droite.) Calme-toi, je suis forcé devant le monde... Femme adorée, je t'aime plus que jamais.

AIR des Amazones.

(A part.) C'est fait de moi ! quel embarras j'éprouve !
Beauté fatale, et source de mes pleurs...
Que je la perde ou que je la retrouve,
L'hymen pour moi n'offre que des malheurs,
J'ai débuté d'abord par des voleurs...

Je la revois... encor nouvel orage !
De la prison me voilà menacé...
Comment doit donc finir ce mariage ? } bis.
Moi qui n'ai pas encore commencé. }
Je n'ai pas, je n'ai pas commencé. (*bis.*)

Aussi, il n'y a qu'un moyen de sortir de là... Je m'en vas...

(Il fait quelques pas vers la porte.)

GIANETTA, les larmes aux yeux.

Quelle indignité ! m'abandonner une seconde fois quand j'ai tant besoin de conseil... quand le prince... encore tout à l'heure...

GUIMBARDINI, qui s'éloignait, revient promptement, et se place entre Gianetta et Gertrude.

Hein ! le prince !... Qu'est-ce qu'il y a ?

GIANETTA, avec dépit.

C'est inutile, puisque vous n'êtes pas mon mari !

GUIMBARDINI.

Si fait... je veux savoir...

GERTRUDE.

Vous voulez ?... Mais alors, vous avez donc des droits ?

GUIMBARDINI.

Aucun, c'est-à-dire que dans son intérêt... (Bas à Gianetta.) Chère amie, de la mesure, de la mesure, je t'en supplie. (Haut.) Parce que moi d'abord... c'est tout simple... une jeune femme... l'humanité... la sensibilité... le château Saint-Ange... (A part.) Je ne sais plus ce que je dis.

GERTRUDE.

C'est monseigneur.

SCÈNE XIV.

GIANETTA, LE CARDINAL, GERTRUDE, GUIMBARDINI

LE CARDINAL.

Par le Vatican! il faut qu'il y ait des gens bien pervers et bien audacieux.

GERTRUDE.

Qu'est-ce donc, monseigneur?

LE CARDINAL.

Une infamie dont je suis révolté... un billet anonyme.

GUIMBARDINI, à part.

Imbécile! c'est le mien... heureusement qu'on ne peut deviner...

LE CARDINAL, lisant.

« Prenez garde, monseigneur, le soprano est une « femme, on vous le prouvera. »

GERTRUDE.

O ciel!

GIANETTA, à part.

Je suis perdue...

LE CARDINAL.

Soyez tranquille, je n'en crois pas un mot. J'ai des yeux, Dieu merci; et il faut que l'on compte étrangement sur ma crédulité. Mais je saurai quel motif a eu l'insolent...

GERTRUDE.

Vous savez qui c'est?

LE CARDINAL, jetant un regard sur Guimbardini.

Oui, je le connais...

GUIMBARDINI, à part.

Oime !

LE CARDINAL.

Et voyez l'ingratitude !... c'est un homme qu'à votre considération seule, je venais d'accueillir, de placer... Par bonheur, j'avais reçu de lui plusieurs pétitions. J'en avais encore une sur moi, et en comparant l'écriture...

GUIMBARDINI, à part.

Oh ! maladroit !

LE CARDINAL, le montrant.

En un mot, c'est monsieur.

LES DEUX FEMMES.

Lui ?

GIANETTA.

Quoi ! c'est lui qui m'accuse ?

GERTRUDE.

L'organiste !... Il est donc ici pour brouiller tout le monde...

LE CARDINAL, passant auprès de Guimbardini.

Répondez, malheureux.

GUIMBARDINI.

Monseigneur...

LE CARDINAL.

Répondez... Comment avez-vous écrit ces deux lignes ?

GUIMBARDINI, troublé.

Je ne sais, monseigneur... Machinalement... pour essayer une plume que je venais de tailler.

TOUS, se récriant.

Ah!

LE CARDINAL.

Il faut cependant qu'il y ait eu un motif.

GUIMBARDINI.

Aucun.

LE CARDINAL.

Alors, vous êtes un calomniateur.

GUIMBARDINI.

Du tout.

LE CARDINAL.

Alors, prouvez ce que vous avancez.

GUIMBARDINI, effrayé.

Comment?

LE CARDINAL.

Sinon, je vous fais appréhender au corps.

LES DEUX FEMMES.

Monseigneur...

LE CARDINAL.

La dignité de ma maison l'exige... En prison, s'il ne parle pas.

GUIMBARDINI, à part.

Et au château Saint-Ange, si je parle!... Il est impossible de se trouver dans une plus fausse position!

SCÈNE XV.

LES MÊMES ; UN VALET.

LE VALET, tenant un papier.

Monseigneur, le notaire du cardinal Cagliari vous rapporte le contrat. Il dit qu'on a passé par tout ce que vous vouliez, et qu'il n'y manque plus que votre signature et celle du prince.

LE CARDINAL, prenant le contrat, qu'il froisse avec colère.

Voilà pour m'achever... Moi qui espérais que cela traînerait en longueur... et l'autre qui ne veut pas : tout se réunit contre moi.

GERTRUDE.

Monseigneur en fera une maladie.

LE CARDINAL.

Ça m'est égal... je le déshériterai. Mais en attendant, je me vengerai sur quelqu'un. (Montrant Guimbardini.) Celui-là sera pendu. Qu'on avertisse le bargel.

GIANETTA, passant auprès du cardinal.

Arrêtez, monseigneur... Vous ne savez pas tout encore.

LE CARDINAL.

Quelque nouveau méfait dont il s'est rendu coupable ?

GIANETTA.

Justement.

GUIMBARDINI, à part.

O vengeance d'une femme !

LE CARDINAL.

Parle vite.

GIANETTA.

Je le voudrais aussi... mais je ne puis vous en faire l'aveu, que si vous m'accordez une grâce.

LE CARDINAL, avec colère.

La sienne, peut-être?

GIANETTA.

Du tout... celle d'un autre.

LE CARDINAL.

Celle de personne. Je suis trop en colère... on n'obtiendra rien de moi.

GIANETTA.

Pas même si je décidais votre neveu à vous obéir, à signer ce contrat?

LE CARDINAL.

Ce contrat! ah! si tu y parvenais, Gianino... tout ce que tu voudras... tout ce que tu exigeras, je te l'accorde d'avance.

GIANETTA.

Donnez-moi ce papier.

LE CARDINAL, lui donnant le contrat.

Comment t'y prendras-tu?

GIANETTA.

Cela me regarde.

GUIMBARDINI, à part.

Ah mon dieu! j'ai bien peur que cela ne me regarde aussi.

GIANETTA.

AIR : Enfin, c'est à mon tour (du PHILTRE.)

Reposez-vous sur moi,
Car j'entends le prince qui s'avance ;
Il va céder... oui, je le croi,
Mais qu'on le laisse seul avec moi.

GUIMBARDINI.

Seuls ! ah ! je me meurs d'effroi.

GERTRUDE, bas à Gianetta.

Se peut-il ?

GIANETTA, bas.

Comptez sur ma prudence.

LE CARDINAL.

Laissons-les... venez, suivez-moi.

GUIMBARDINI, tout troublé.

Mais un moment, ah ! quel supplice !
Pauvre Orphée ! où te pendre, hélas ?
Comment sauver ton Eurydice ?
Ma chère, ne plaisantons pas.

LE CARDINAL, à son neveu qui paraît, et lui montrant Gianetta.

Ingrat, puisque ton cœur hésite,
Je te laisse, reste avec lui,
Suis ses conseils, suis-les bien vite,
Ou ne reparais plus ici.

ENSEMBLE.

LE PRINCE, étonné.

Mais quel trouble en leurs yeux !
Qu'ont-ils donc, et quel est ce mystère ?
Puisqu'il le faut, seuls dans ces lieux,
J'y consens, demeurons tous les deux.

(Regardant son oncle.)

Mais je lis dans ses yeux.
C'est en vain qu'en ce jour il espère
De mon cœur apaiser les feux.

GIANETTA, à part.

Cachons à tous les yeux
Mon projet, et ce que j'en espère,
Oui, d'un époux très soupçonneux
Je saurai punir les torts affreux.
Cachons à tous les yeux
Mon projet, et ce que j'en espère,
(Regardant le prince avec un soupir.)
Que lui, du moins, il soit heureux!

GUIMBARDINI, hors de lui.

Laissez-moi donc... fatal mystère!
Vous espérez que sous mes yeux...
Morbleu! j'étouffe de colère,
Et ne veux plus quitter ces lieux.

LE CARDINAL ET GERTRUDE, à part.

Je n'entends rien à ce mystère;
Mais un espoir brille à mes yeux...
Ne disons rien, laissons { le / la } faire,
Et sur-le-champ quittons ces lieux.

(Le cardinal et Gertrude sortent, et entraînent Guimbardini, qui résiste.)

SCÈNE XVI.

LE PRINCE, GIANETTA.

LE PRINCE, après un moment de silence.

Eh bon Dieu! qu'est-ce que cela signifie, et de quoi dois-tu donc me parler?

GIANETTA, timidement.

Ne le devinez-vous pas, monseigneur? Ce mariage auquel vous aviez consenti hier, et que vous refusez aujourd'hui.

LE PRINCE.

C'est vrai, hier, cela m'était égal... mais, je te l'ai dit ce matin, depuis que ta vue a rappelé en moi des souvenirs...

GIANETTA.

Une femme que vous avez à peine vue, que vous ne reverrez jamais.

LE PRINCE.

Et c'est ce qui me désole. Sans cela, je ne dis pas. Mais, en attendant, j'aime à retrouver ces pensées, ces illusions qui m'occupaient près d'elle. J'aime surtout à me rappeler ce jour où pressant sur mes lèvres sa main qu'elle m'avait abandonnée...

GIANETTA, vivement.

Que vous aviez prise, monseigneur.

LE PRINCE, étonné.

O ciel! qui vous a dit?... je n'ai pourtant confié à personne...

GIANETTA, embarrassée.

Eh mais! qui voulez-vous qui m'en ait instruit, si ce n'est elle-même?

LE PRINCE.

Elle!... vous l'avez donc vue?... vous la connaissez donc?

GIANETTA, hésitant.

Puisqu'il n'est plus possible de vous cacher la vérité, puisqu'il faut avouer... eh bien! monseigneur, cette ressemblance qui vous a tant frappé, ne vous a-t-elle pas appris?...

LE PRINCE, vivement.

Quoi donc?

GIANETTA.

Que c'était ma sœur.

LE PRINCE.

Ta sœur!... il serait vrai!... oui, oui, j'aurais dû le deviner, et je m'étonne maintenant d'avoir attribué au hasard... (Avec joie.) Ta sœur!... ah! Gianino! que je suis heureux de pouvoir enfin parler d'elle. Dis-moi quel est son sort? quand la verrai-je? qu'est-elle devenue?... sait-elle que, depuis notre séparation, je n'ai pas cessé de penser à elle, que je ne puis l'oublier?

GIANETTA.

Il le faut cependant.

LE PRINCE.

L'oublier!... moi?...

GIANETTA.

C'est elle qui vous en supplie, pour son repos, pour sa tranquillité. Quel espoir pouvez-vous encore conserver?... songez qu'elle est mariée à un homme qu'elle aime, qu'elle chérit.

LE PRINCE.

Oh! pour cela, c'est ce qui te trompe, elle ne l'aime pas; je l'ai vu aisément dans le peu d'instans que j'ai passés près d'elle.

GIANETTA, vivement.

Si, monsieur; son mari mérite son estime, son affection.

LE PRINCE, d'un ton de reproche.

Ah! Gianino! c'est mal; tu es plus pour ton beau-frère que pour moi.

GIANETTA, involontairement.

Oh! non, je vous jure.

LE PRINCE, à demi-voix.

Eh bien ! alors, dis-moi où elle est.

GIANETTA.

Je ne le puis, elle me l'a défendu.

LE PRINCE, très pressant.

Je t'en conjure, je te le demande à genoux; si tu as quelque affection pour moi. Je ne veux rien qui puisse l'affliger, lui déplaire; mais quand elle saura combien je l'aime, combien j'ai souffert loin d'elle, il est impossible qu'elle me refuse quelque pitié.

GIANETTA.

Monseigneur...

LE PRINCE.

S'il faut renoncer à elle, si elle me l'ordonne, eh bien! j'y souscrirai; mais au moins, que je l'entende, que je la voie...

GIANETTA.

Eh quoi ! pour la revoir un seul instant ?....

LE PRINCE.

Je donnerais ma fortune, ma vie....

GIANETTA.

Nous n'en demandons pas tant. Consentez à ce que votre oncle souhaite, signez ce contrat, et je vous promets que vous la reverrez.

LE PRINCE.

Je la reverrai ? tu me le promets.

GIANETTA.

Je vous le jure.

LE PRINCE.

Et bientôt ?

GIANETTA.

Dès-demain.

LE PRINCE, vivement.

Donne-moi ce contrat. (Il le prend et court vivement à la table.)

GIANETTA.

Il serait vrai ?

LE PRINCE.

Air du Matelot (de Madame Duchambge.)

Oui, ce mot seul m'a donné du courage,
Et tu le vois, je signe aveuglément ;
En d'autres nœuds pour jamais je m'engage,
Mais songe bien à tenir ton serment.
Que je la voie, et pour moi tout s'oublie,
Que je la voie !... et dis bien à ta sœur,
Que mon espoir, ma liberté, ma vie,
J'ai tout donné pour un jour de bonheur.

GIANETTA, essuyant une larme.

Elle le saura, monseigneur.

LE PRINCE, la voyant essuyer une larme.

Eh mais ! comme tu es ému !... qu'as-tu donc ?

GIANETTA, se remettant.

Rien, je pensais à ma sœur ; oui, vous méritez son amitié, la mienne ; elle doit être touchée d'un amour si noble, si généreux ; et vous en serez récompensé. (Lui tendant la main.) Vous la verrez dès aujourd'hui.

LE PRINCE, transporté.

Aujourd'hui !... (Lui sautant au cou et l'embrassant.) Ah ! mon ami, mon cher ami !

GIANETTA, se débattant.

Eh bien ! monseigneur...

GUIMBARDINI, au fond.

Oh! quelle dissonnance?

LE PRINCE, enchanté.

Je n'ai plus rien à désirer.

(Gianetta sort.)

SCÈNE XVII.

GUIMBARDINI, LE PRINCE.

GUIMBARDINI, au fond.

Je n'ai plus rien à désirer... je crois que c'est assez clair.

LE PRINCE, voulant suivre Gianetta.

Mais pourquoi t'échapper?

GUIMBARDINI, s'élançant pour l'arrêter.

Ah! c'en est trop, arrêtez, mon prince.

LE PRINCE, voulant s'en débarrasser.

De quoi se mêle-t-il, celui-là? Veux-tu bien me laisser.

GUIMBARDINI, hors de lui.

Du tout, je m'attache à vos pas, dût-on m'emprisonner, me torturer... dût-on ne jamais représenter un opéra de moi, je ne souffrirai pas que vous suiviez ma femme.

LE PRINCE.

Ta femme!

GUIMBARDINI.

Ou le soprano, comme vous voudrez.

LE PRINCE.

Que dis-tu?... quoi! Gianino...

GUIMBARDINI.

Est une femme.

LE PRINCE, frappé.

Une femme!...

GUIMBARDINI.

C'est ça, faites donc l'étonné! comme si vous ne le saviez pas.

LE PRINCE.

Non, je te jure. Comment? malheureux, tu ne pouvais pas me le dire plus tôt.

GUIMBARDINI.

Est-ce que je le savais? est-ce que j'en suis sûr encore? est-ce que je sais moi-même qui je suis? musicien et mari sans pouvoir être l'un ni l'autre, ayant à la fois deux états sans en exercer aucun, épris de la gloire, amant de ma femme; et en hymen comme en musique, forcé de garder l'anonyme.

LE PRINCE.

Maladroit que tu es! pourquoi d'abord ne pas te faire connaître à moi, à moi seul?

GUIMBARDINI.

A vous, qui menaciez de tuer le mari de Gianetta, s'il se présentait à vos yeux?

LE PRINCE.

Quelle folie! et à quoi bon? maintenant surtout que je suis lié, enchaîné à jamais... Apprends que Gianetta, par ruse, par adresse, ou plutôt par vertu vient de me marier à une autre.

GUIMBARDINI, avec joie.

Marié! vous, mon prince! vous êtes des nôtres!...

que je sois le premier à vous féliciter... à féliciter un confrère... un illustre confrère !...

LE PRINCE.

Il ne manquait plus que cela. Il va me faire des complimens.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; LE CARDINAL.

LE CARDINAL, avec joie.

Mon neveu ! mon cher neveu, que je t'embrasse ! je ne me sens pas de joie, je viens de recevoir le contrat, signé de toi. Le cardinal Cagliari était justement dans mon cabinet, il l'a apporté... tout est fini; et ce soir je vous donnerai moi-même la bénédiction nuptiale.

LE PRINCE.

Et Gianino ?

LE CARDINAL, attendri.

Ah ! le pauvre enfant ! quel bon naturel ! Il était si touché de mon bonheur, qu'il en avait les larmes aux yeux... ma foi ! je n'y ai pas tenu, je lui ai sauté au cou.

GUIMBARDINI.

Comment ! lui aussi ?

LE CARDINAL.

Je lui devais bien ça.

GUIMBARDINI.

Je vous dis que quand l'étoile s'en mêle...

LE PRINCE.

Mais, où est-il ? qu'est-il devenu ?

LE CARDINAL.

Il ma laissé pour s'acquitter envers toi, pour tenir, m'a-t-il dit, une promesse qu'il t'a faite. Je croyais le trouver ici.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES ; GIANETTA EN FEMME, PRÉCÉDÉE DE GERTRUDE.

LE CARDINAL.

Que vois-je ? une femme !

LE PRINCE, vivement.

C'est elle, c'est mon inconnue.

GIANETTA, montrant Guimbardini.

Où plutôt la femme de monsieur.

GUIMBARDINI, regardant le cardinal.

C'est à dire... c'est selon... je ne suis plus complice.

GIANETTA, souriant.

Ne craignez rien, il n'y a plus de danger, car nous partons à l'instant pour Naples.

LE PRINCE.

Pour Naples ?

GIANETTA.

Où j'ai un engagement encore plus beau que celui que l'on m'offrait ici.

GUIMBARDINI.

Encore plus beau! Femme adorée, je te retrouve enfin, ce n'est pas sans peine et sans peur!...

LE CARDINAL, un peu confus.

C'était une femme!... et moi, qui dans ma joie... (Les yeux au ciel.) Ce que c'est que de nous.

GIANETTA, s'approchant timidement du cardinal.

Monseigneur, j'ai causé bien du trouble dans cette maison; mais si j'ai été assez heureuse pour seconder vos desseins, pour toute grâce, je vous demande votre protection. Si mon secret était découvert, daignez étouffer les poursuites.

LE CARDINAL.

J'y suis trop intéressé moi-même. Vous entendez, Gertrude, le plus grand silence.

GERTRUDE.

Est-ce que je parle jamais, monseigneur?

GIANETTA, émue, et regardant le prince à la dérobée.

Du reste, je n'oublierai jamais le temps que j'ai passé chez monseigneur, et l'amitié qu'on m'y a témoignée.

GUIMBARDINI.

Certainement nous n'oublierons jamais ses bontés, moi particulièrement.

LE PRINCE, regardant Gianetta.

Comment donc, un homme de talent! car il paraît décidément qu'il en a beaucoup, et qu'on ne lui rend pas justice... Oubliez ce que je vous ai dit, mon cher ami, je n'y pense plus.

GUIMBARDINI.

A la bonne heure.

LE PRINCE.

Ne voyez en moi qu'un patron, un protecteur; on aura soin de vous, on vous poussera, on vous fera faire des opéras, on les fera représenter.

GUIMBARDINI, avec joie.

Je serai donc joué!... Au moins, il sait réparer ses torts.

LE PRINCE.

Quant à moi, cher oncle, vous m'avez promis que, dès que je vous aurais obéi, je pourrais entreprendre mes voyages.

LE CARDINAL.

C'est juste, mon ami, te voilà marié, tu es parfaitement libre.

LE PRINCE.

C'est bien, je pars demain; et je commence par Naples.

GERTRUDE.

Par Naples.

LE PRINCE.

Je veux assister aux débuts de Gianetta, aux triomphes de son mari.

GUIMBARDINI.

Quelle bonté!

LE PRINCE.

Les arts consolent de tout, et font tout oublier... Je ne suis plus qu'artiste.

GUIMBARDINI, montrant sa femme.

Nous aussi... nous serons deux.

LE PRINCE, lui tendant la main.

Nous serons trois.

GUIMBARDINI, la lui serrant.

Quel bonheur !

AIR : Accourez tous, venez m'entendre (du PHILTRE.)

GUIMBARDINI.

Vous viendrez tous, ma réussite
De vous seuls, messieurs, dépendra ;
Accourez tous, je vous invite
A ma noce, à mon opéra.
Vous m'entendrez ; mon orchestre en vaut mille ;
Flûtes, bassons, clairons, tambours, serpens,
J'ai de tout (au public) ; il est inutile
(Faisant le geste du sifflet.)
D'apporter d'autres instrumens.
Accourez tous ; ma réussite
De vous seuls, messieurs, dépendra ;
Accourez tous ; je vous invite
A ma noce, à mon opéra.

TOUS.

Ah ! quel honneur ! il nous invite
A sa noce, à son opéra.

FIN DU SOPRANO ET DU ONZIÈME VOLUME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
Une Faute.	1
Jeune et Vieille.	87
La Famille Riquebourg.	171
Le Budget d'un jeune Ménage.	233
Le Quaker et la Danseuse.	301
La Favorite.	371
Le Soprano.	443

FIN DE LA TABLE.